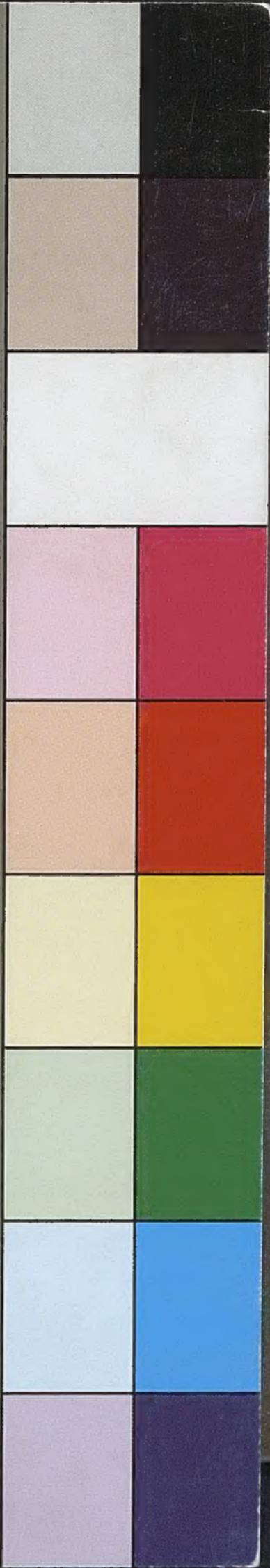


Inches 1 2 3 4 5 6 7 8
Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

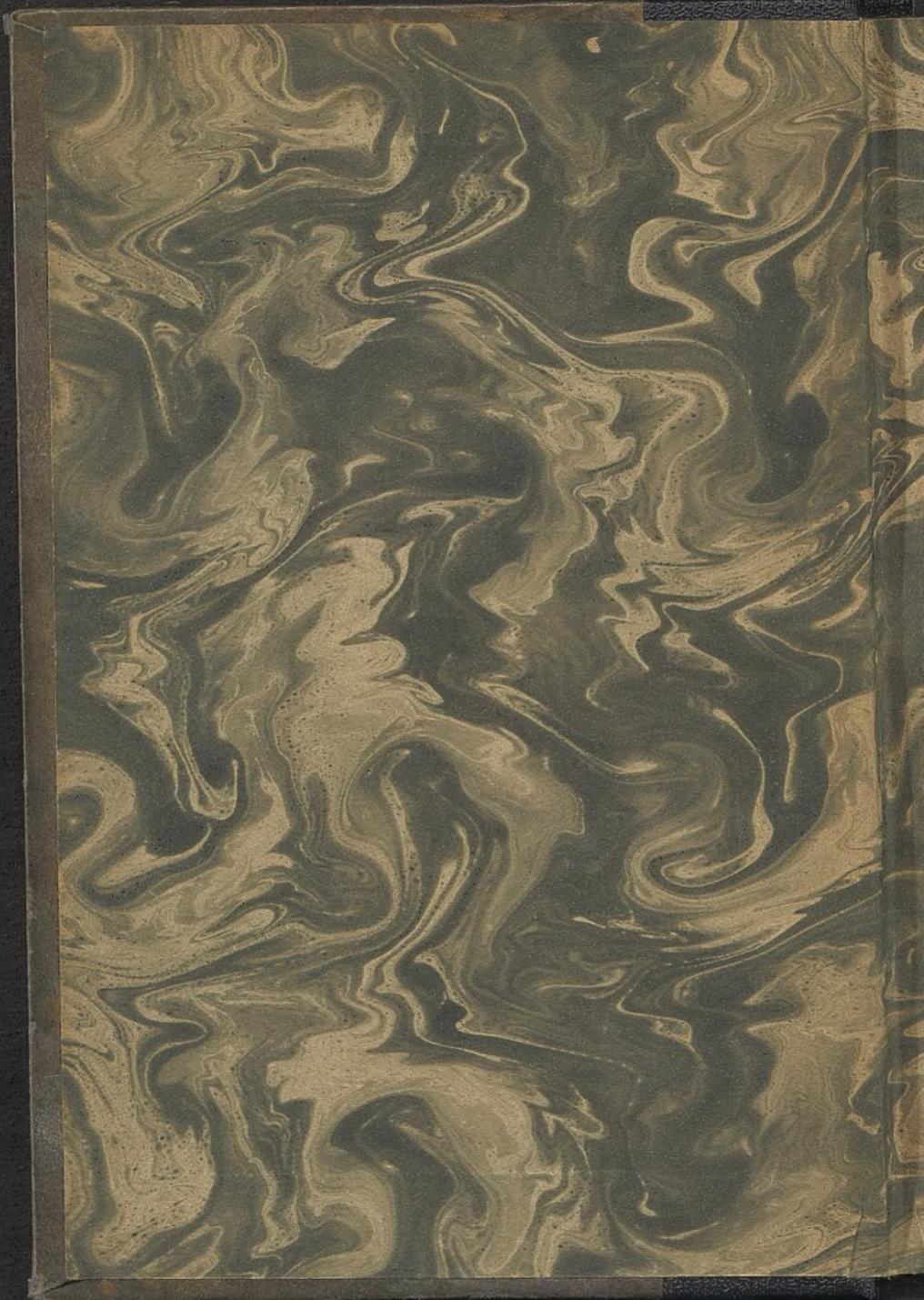
Colour Chart #13

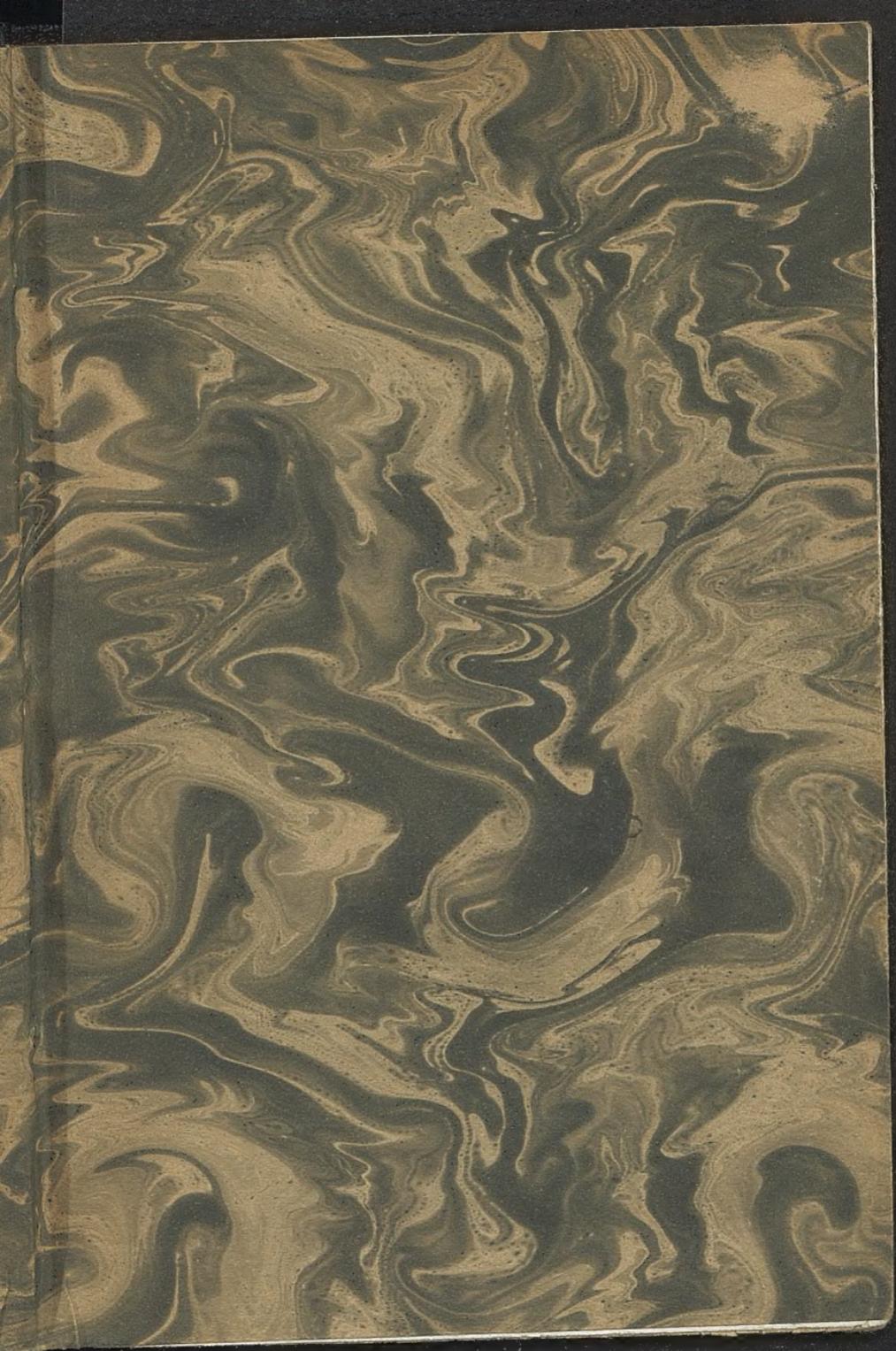
DANES
-PICTA
.COM

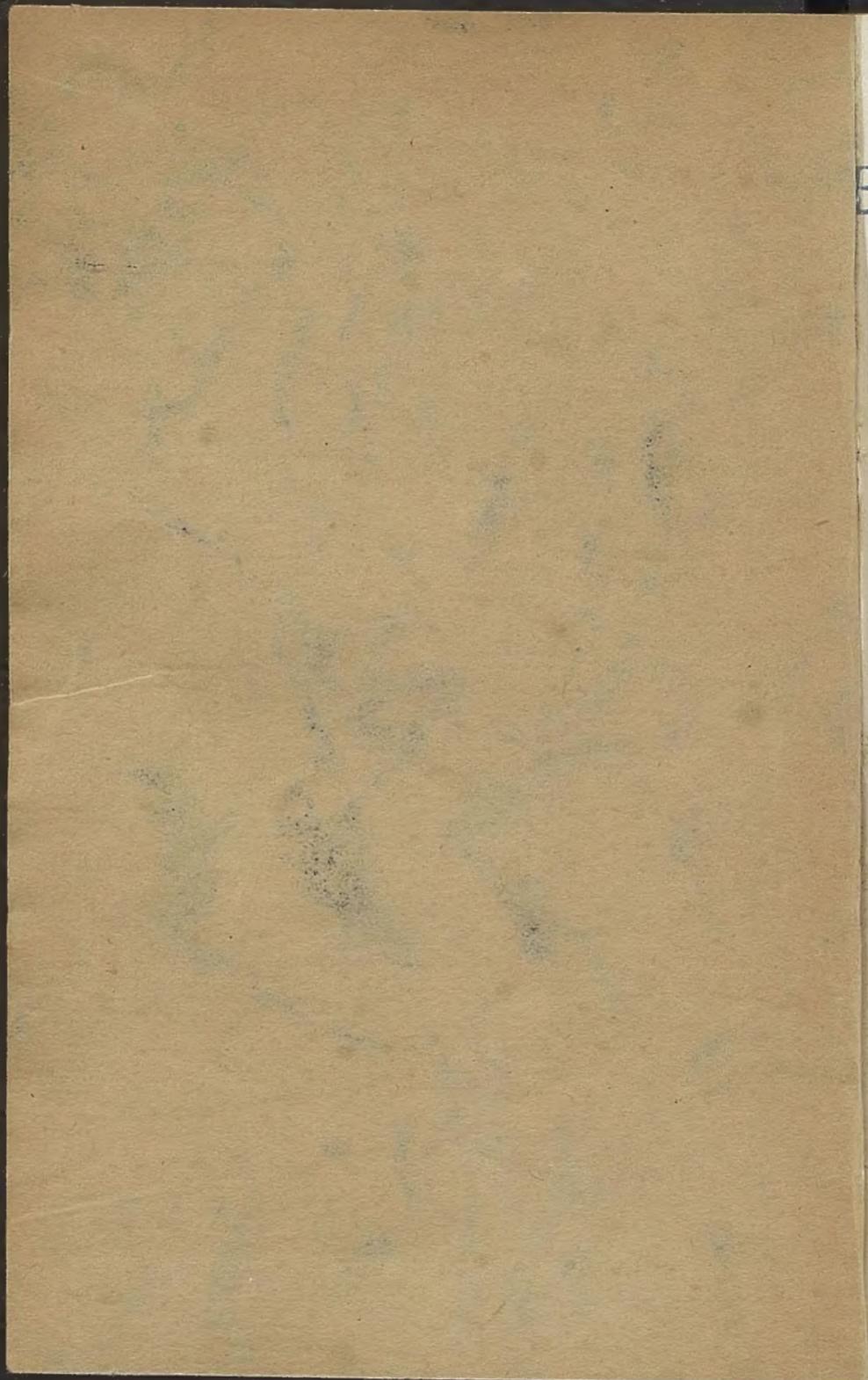
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black



1858







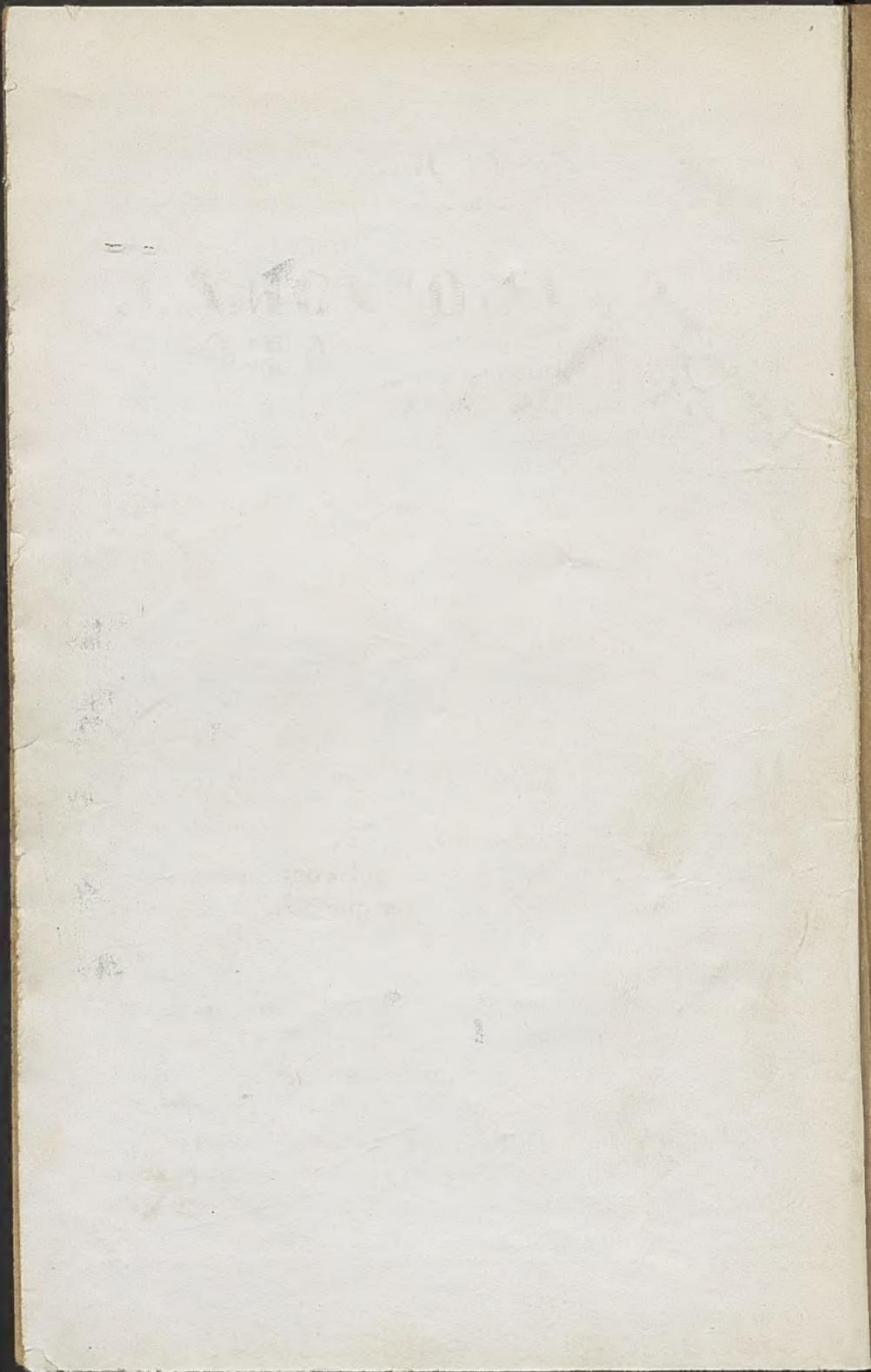
Le roman complet **1Fr.**

LES PÂMOISONS DE MARGO



Collection

Gauloise



Commandant GOUTELIER

RENÉE DUNAN 19, Rue de Naples
IXELLES-BRUXELLES

LES PAMOISONS de MARGOT



I

LE RÉVEIL DE MARGOT

Margot avait mal dormi cette nuit-là.

Mettez-vous à sa place, en somme! Vous feriez comme elle, vous, qui avez l'air de trouver que Margot aurait pu en écraser comme une souche. La vérité c'est que Margot était sans amant depuis un bon mois.

Oui! Ç'avait été une histoire compliquée comme un roman des plus policiers, ou une enquête sur l'assassinat d'une star de cinéma par une princesse cornette... N'attendez pas que je vous dise tous les détails de cette aventure. Mais, au titre d'ami, je vous en raconterai l'essentiel.

Voilà donc : Margot s'attestait, vous ne sauriez en douter, une belle fille, blonde comme les blés de Beauce, et

dont la chair bulbeuse et pleine était plus attirante, selon un vieux dicton, qu'un boisseau de puces... Elle était, en sus, ardente au déduit, et avait en amour une science absolument exceptionnelle. Ce sont des vertus qui attachent. Et ce n'était pas tout. Margot cultivait encore ce minimum de perversité sans quoi la passion est bourgeoise comme un cartonnier de notaire. Elle savait des secrets qui sont propres à herculiser les amants. Elle se servait d'elle-même, avec un art qui dépassait la commune mesure. Bref! elle était de ces maîtresses qu'on ne quitte pas sans un serrement de cœur...

Or, elle avait eu comme amant le jeune poète Flavien Terebenthe, qui était aussi reporter spécialiste du chien écrasé, pour la banlieue Est, dans le grand quotidien *Paris-Minuit*. C'était un joli jeune homme, un peu douteux de mœurs, et sans doute d'honnêteté sujette à diverses cautions, mais amoureux comme un singe rouge, et plongé dans le freudisme jusqu'au sinciput...

Et on sait, dans le monde contemporain, que le Freudisme, ou philosophie de la sexualité, est à la fois chose profonde et lascive tout comme les agréments d'une courtisane sicilienne, comme aussi une lecture agréable, au lit, entre les gens unis par une affection qui ne demande qu'à s'extérioriser en gestes bien choisis... Certes, Margot, n'avait cure du Freudisme. Le médecin viennois qui l'inventa ne lui disait rien qui vaille, et même elle n'avait jamais pu prononcer, sans s'en accrocher sa langue à ses dents, le mot *psychanalyse* qui désigne la doctrine de Freud. Mais elle était pleine de respect pour Flavien Terebenthe, lequel disait cela et, d'autres vocables difficiles sans faire la grimace.

Tout était donc, entre Margot et son poète, heureux et promis à un avenir bourré de félicités jusqu'à la gueule, à la façon d'un tromblon mexicain, quand il était advenu un sombre drame.

Flavien s'était amouraché d'une femme canon.

La femme canon qui séduisait le disciple de Freud était une donzelle de cent trente-deux-kilogs trois cent trente grammes, qui s'exhibait dans les foires. Elle se faisait mettre un canon de quatre-vingt-dix sur le râble; on le chargeait, on le tirait, et elle amortissait de ses vastes reins le recul de cet ustensile dangereux...

Flavien avait senti, devant cette puissante personne, le coup de foudre. Son « subconscient », à la mode freudienne, lui disait depuis longtemps qu'il dut aimer une femme en dehors du commun, par le poids autant que par la force. Il fit donc une déclaration qui reçut un brillant accueil, et, comme la femme-canon, qui avait de l'ambition, partait pour les Iles Baléares, où l'on se proposait d'élire une reine de beauté, le poète s'embarqua avec elle.

Margot resta alors pantoise, abandonnée comme une fille-mère, versant toutes les larmes de son corps, et, certifiant qu'on ne la reprendrait plus à aimer qui que ce fût.

Ce serment dura un mois. Pendant un mois, la belle gosse, dont les appas exubérants attiraient les mâles, et dont le roulis de croupe donnait le vertige même aux vieux messieurs qui cherchent une âme sœur sur les boulevards autour de la Madeleine, refusa pourtant de s'en laisser conter.

Mais au bout du mois, elle était à bout de forces.

Et voilà pourquoi elle n'avait pas dormi cette nuit-là.

Toutes les heures des rêves lubriques l'avaient bouleversée et fait haleter comme un coureur de Marathon. Elle s'imaginait mille choses irracontables et bouleversantes, qui lui faisaient faire des sauts de carpe sur son matelas.

Total : elle ne pouvait trouver ce bon sommeil reposant qui est au lit une si ravissante joie.

Et Margot s'éveillait maintenant la bouche pâteuse, l'échine moite, la tête lourde, les reins brisés, enfin aussi lasse que si elle avait passé une nuit amoureuse avec un amant très énergique et puissant.

Et ce n'était pas drôle, car elle avait comme métier, ce que je ne vous avais pas dit, de secrétariser chez un industriel spécialisé dans la fabrication des oranges de faïence pour la décoration des salles à manger...

Elle s'étira en poussant des gémissements.

— Oh! quelle cosse, Seigneur!

Et elle aurait voulu prendre un repos que défendait la pendule car il était huit heures, et à neuf heures il fallait être au bureau.

II

RÉFLEXIONS

Inutile de vous dire, mon très cher lecteur, et vous, ma lectrice adorable et trop lointaine, que la nuit de Margot n'avait pas eu comme résultat de faire régner l'ordre dans son lit.

Oui! Il était dévasté comme si ç'avait été la veille le pillage de quelque Tamerlan. L'oreiller était parti au

milieu de la chambre, expédié d'une main preste par Margot. C'est qu'elle avait cru, un moment, que ce fût un amoureux venu lui rendre visite; or, dans la fureur de sa déception elle se vengea donc sur cet appareil sans gloire.

Le traversin était moitié au milieu du lit, moitié à terre, où il paraissait une sorte de prodigieux serpent-boa, un peu court, mais rattrapant cela par la puissance de son diamètre...

Les draps avaient subi un gaufrage soigneux dans tous les sens et sur tous les angles, de telle sorte qu'ils manquaient absolument de dignité. L'un d'eux, celui qui était naguère en dessus était en dessous, mais en dessous du lit, du moins pour partie, et l'autre, entortillé comme une lamproie, faisait la corde traditionnelle avec laquelle les détenus s'évadent des bastilles, après avoir scié les barreaux de leur geôle..

Mais que dire de la couverture ?

Margot s'était d'abord entortillée dedans, puis détortillée, elle la répandait dans sa chambre et à cette heure ce n'était guère qu'un infâme chiffon, moitié sous les formes importantes de la chère enfant, moitié ailleurs. Un bout en traînait dans la cuvette, où Margot, espérant inutilement trouver le calme, grâce à l'usage de l'eau froide, avait, par trois fois, tenté de se plonger fragmentairement...

Là-dessus, la jeune fille était étendue.

Vous ne vous attendez pas que seule chez elle — et même en compagnie — Margot eut conservé les pudeurs puériles qui sont la spécialité des livres de certains romanciers édifiants, qui se rattrapent dans la vie.

Pas du tout. Elle était nue. Nue comme si c'était suite d'un vœu. Au demeurant elle n'utilisait jamais de chemises de nuit, sous le prétexte excellent que cela fait des plis et empêche de dormir.

Elle était donc étalée dans son lit, pareille à une Danaé venant de recevoir la pluie d'or, et qui calculerait sa valeur marchande. Elle ressemblait encore, si vous voulez, à la belle O'Morphi, après que le roi Louis Quinzième lui avait fait... des amabilités. Ses seins droits avaient des sommets amarante. Ils affectaient la forme même de ces coupes élégantes où les empereurs romains buvaient le Cecube ou le Falerne — vins louables —. Sa taille mince s'évasait en un élargissement ample et majestueux, qui eut évoqué aux yeux de Jupiter, dieu lascif, cette Europe qu'il aima génisse, dit la mytologie. Ses jambes longues, bien cambrées au mollet, avec leurs cuisses robustes et musclées, auraient enfin séduit un sculpteur désireux de figurer cette Atalante qui fut une bonne coureuse, au même titre que nos aimables championnes de cross-country, et dont les poitrines plaisantes apprennent à s'agiter sur le rythme ternaire de l'amble pour premiers prix...

Brave Margot! elle aussi aurait pu courir le cent mètres plat comme Mlle Radideau, ou nager sur le dos — ça lui aurait plu — ce crawl qui fait la gloire de Mlle Salgado, Mais elle ne s'y adonnait point parce qu'elle avait d'autres désirs.

Ou plutôt elle avait le Désir...

Et il est, chaque homme de science vous le dira, l'ennemi des sports.

Au demeurant, nous faisons toutes réserves sur cette

affirmation dont notre expérience nous dit qu'elle est douteuse.

Mais revenons à Margot, qui s'éveillait.

Vautrée dans son lit saccagé, elle s'étirait encore et tendait vers elle ne savait quoi ses bras polis et moites.

Ce faisant, elle disait :

— Zut, quelle cosse!

Elle se mit à rire en même temps, car le souvenir de sa nuit lui revenait. Souvenirs pénibles et tendres.

Pénibles certes, car il n'est rien de si douloureux que de vouloir être deux et de se sentir seule.

Elle avait étreint, durant cette nuit agitée, tout ce qui se présentait : matelas, oreiller, traversin, et même la chimère de l'air...

Et ç'avait été autant de déceptions douloureuses.

Je ne sais pas si vous connaissez ces déplaisirs. Oui! évidemment, elles doivent vous être épargnées. Vous avez, femmes, des amants flambants et passionnés sous — si j'ose dire — la main, pour toutes les minutes où le désir passe en vous...

Et vous, messieurs, que vous préféreriez les brunes ou les blondes, vous disposez de la petite aimée toujours prête à divertir vos élans...

Alors vous allez mépriser cette pauvre Margot, qui, depuis un grand mois, était hors de l'atteinte de l'homme. Vous allez penser et dire hypocritement, qu'elle n'était pas si malheureuse que ça. Je voudrais bien vous y voir. Vous pousseriez des cris qu'on entendrait jusqu'aux îles Sous-le-Vent...

Margot ne gémissait d'ailleurs pas. Elle avait du stoï-

cisme. Mais elle sentait que le malheur est grand au monde et elle en souffrait.

Oh! ce n'était pas que dans des moments choisis, l'illusion ne fût venue la soulager, et une tendresse lui en restait au cœur.

Les Hindous disent que le monde n'existe pas. Ce serait, selon leur formule : « Le rêve d'un rêve ». Eh bien, pourquoi Margot, rêvant qu'elle avait près d'elle un amant plein d'allant, n'aurait-elle pas, à certaines minutes, cru que c'était la vérité même ?

Il y a des instants où l'on peut croire que telle ou telle chose irréelle se produit en vérité. C'est même un des soulagements de l'existence.

Et Margot avait cinq ou six fois cru sincèrement qu'un incube, comme disaient jadis les magiciens, la venait aider à se divertir.

Mais la fatigue en résultait, puis le découragement, puis le regret..

Et elle se disait que le monde est bien mal fait, puisqu'on peut être bondée d'amour, et en désir de l'épancher, sans avoir la possibilité de le faire autrement que par erreur, ce qui est déplorable...

III

DÉCISIONS

Margot sentait tout cela et d'autres choses, comme une nouvelle irritation prochaine, qui allait de nouveau rester insatisfaite.

Aussi se prit-elle la tête dans les mains, pour méditer plus à l'aise, et dit-elle enfin :



...elle courut après, le rattrapa (page 15).

— Il faut que cela cesse.

C'était une formule que bien des gens prononcent tous les jours sans que rien soit changé. Margot le savait et elle compléta son vœu par cette affirmation :

— Et, dès aujourd'hui, cela cessera.

Ceci dit, elle sentit qu'elle s'était bien avancée, et, pour se donner confiance, se leva. Elle alla se regarder devant la glace afin de voir si son corps pouvait provoquer à l'amour.

Elle était d'ailleurs belle, incontestablement belle.

Or, quand on est belle, c'est la sagesse des nations qui le dit, et elle ne doit pas se tromper, on est une fascination pour les mâles.

Et lesdits mâles vous courent donc après, dans le désir avoué de vous faire participer à des pâmoisons d'ordre galant.

Par suite, Margot, qui raisonnait à ravir, pouvait certifier que belle et tentante elle n'aurait qu'un pas à faire pour trouver l'âme et le corps frères.

Et cela la consola.

Elle se passa une paume précautionneuse sur le torse, et soupesa sa poitrine allègre et provocante.

— Hein ! fit-elle enthousiasmée, si avec ça on ne pouvait pas trouver un amant.

Il est vrai qu'elle le désirait fait sur commande, cet amant.

Que voulez-vous, elle aimait les blonds. On peut évidemment aimer les bruns. Il en est de charmants et qui possèdent à un haut degré les vertus — qui sont aussi un peu le contraire — propres à réjouir et faire pâmer les femmes amoureuses.

Mais qu'y faire ? Margot ne sentait rien, absolument rien devant un homme brun. Elle le regrettait. Ce ne sont pas des choses plaisantes que ces sentiments. Ce sont même, sous un certain angle, des vices.

Seulement, il faut vivre avec ces vices-là, comme on vit avec un nez en trompette ou six doigts de pied.

Et il ne suffisait pas que Margot put trouver l'homme qui pourrait la séduire, il fallait encore qu'il fût blond. Encore une nuance de blond était-elle nécessaire

Elle détestait le blond qui tourne au roux. Car le roux était son abomination.

Ah! ce n'est pas tout que d'être de tempérament amoureux. Le pire c'est de posséder des exclusives et de ne pouvoir trouver le plaisir que dans des conditions qui sont parfois assez délicates à réaliser.

Cependant, malgré les difficultés revues, Margot qui se regardait toujours et sentait son enthousiasme augmenter devant les grâces de son corps, reprit plus affirmativement que jamais :

— Ce soir, sûrement, je ne couche pas seule. C'est vraiment trop bête.

Et elle esquissa un pas de danse pour se confirmer dans son intention.

Puis une idée lui vint :

— Et en attendant ce soir, je veux que cette journée soit amoureuse à chaque heure.

C'était beaucoup désirer. Mais Margot s'attestait têtue, et elle reprit, comme pour trouver une excuse à cette ambition excessive.

— Parfaitement, il faut que je sois aimée tout le jour.

C'était une sorte de provocation à obéir aux attentes de son patron, et du secrétaire dudit patron. Elle s'était toujours refusée à eux. Ils étaient blonds pourtant et donc rentraient dans la classe des hommes supportables.

Eh bien, ce jour même, elle leur permettrait des privautés.

Toutes les privautés...

Et, rassérénée par cette certitude de ne pas chômer plus longtemps elle commença de se vêtir.

Quand on se vêt pour l'amour, il faut y apporter certains raffinements importants, et certaines élégances érotiques qui sont connues de toutes les femmes dignes de ce nom. On se souvient que les dames de la haute société, qui font des adultères « mondains » dans les romans de Paul Bourget, ont en effet une connaissance particulière des jupes qui ne se froissent pas, des lingerie qui peuvent supporter le contact d'une main nerveuse et crispée par le désir et de bien d'autres détails... utiles.

Eh bien, voulez-vous me dire, je vous prie, pourquoi une secrétaire-dactylo, qui n'était pas une enfant, n'aurait pas connu ces choses-là aussi ?

Elles ne sont pas, que nous sachions, réservées au faubourg Saint-Germain.

Et Margot s'habilla avec une habileté qui prouvait sa connaissance approfondie des desiderata de cet après-midi, dévoué au dieu d'Amour.

Ce faisant, elle chantonnait :

— Je suis à toi...

IV

EN AUTOBUS

A peine vêtue, quoiqu'elle l'eût fait avec un soin prévoyant, Margot sentit une hâte d'aller dans la rue essayer

ses charmes, la posséder nerveusement. Elle dévora le fond d'une boîte de gâteaux, en guise de petit déjeuner. Elle chantait aussi sur un air nouveau : Je suis à toi... qui, pour l'heure, lui semblait le chef-d'œuvre de toutes les littératures, puis elle s'examina encore d'un regard et descendit.

Comme elle passait devant la loge de sa concierge, elle vit en sortir le fils de cette estimable surveillante de l'immeuble, qui lui dit :

— Mademoiselle Margot, il y a quelque chose pour vous.

C'était un jeune homme assez gracieux, d'une couleur de cheveux un peu incertaine, mais en somme qu'on pouvait dire blonde en clignant des yeux...

Margot le suivit dans la loge, où il fit semblant de fourgonner dans les lettres arrivées un moment plus tôt, et non triées. Puis il se tourna vers la belle secrétaire du marchand d'oranges en faïence, pour dire :

— Comme vous êtes jolie, mademoiselle, ce matin.

— Vous trouvez ?

— Et comment. Tenez, vous me faites un effet.

Elle dit, en riant joyeusement :

— Il faut laisser l'effet se faire.

— Je ne demande que ça, fit l'autre, qui s'élança sur Margot et la saisit par ses appas les plus provocants...

— Hé là ! fit-elle en se défendant assez mal, mais juste assez pour sembler victime, chose à laquelle les femmes tiennent toujours, on se demande pourquoi.

Et elle se laissa pousser sur un canapé boiteux, d'un rouge blanchi sous le harnois, qui se trouvait là juste à point. Puis elle répéta sans y croire :

— Voulez-vous me laisser, petit libertin ?

Lui ne disait rien, trop occupé à recenser les grâces de cette jeune fille qui lui promettait, par sa défense médiocre et déjà abandonnée, des délices importantes, variées et aiguës.

Hélas ! le malheur vint.

Le malheur, représenté par Mme Concierge elle-même, qui entra le balai au poing, comme une épée de chevalier.

Et elle surgit juste comme sa progéniture posait sur une chair tiède et propre à mille emplois galants, une main pleine de fièvre et d'ardeur.

Et Mme Concierge cria :

— Hé!...

C'était, chez elle, le signe de l'indignation.

Margot comprit que les choses se gâtaient et que sa première expérience, quoique insuffisante, devait être tenue pour terminée, d'ailleurs assez mal.

Elle se releva et se précipita vers la porte, d'un pas rapide qui ressemblait plutôt à un départ de course.

Et elle sortit de la loge enveloppée de malédictions dont nous épargnerons, à nos chastes lecteurs le détail, encore que l'argot le plus moderne s'y mélangeait à des formules antiques, mais qui en perdaient pour si peu rien de leur puissance évocatrice.

Et Margot pestait en fuyant :

— Quelle vieille taupe ! disait-elle.

Et, en sa pensée, se formulait ce regret :

— Si j'avais aidé le petit, au lieu de me débattre et de le laisser se débrouiller tout seul, on aurait peut-être eu le temps de réaliser... quelque chose.

Or, Margot n'était pas contente.

A ce moment passait un autobus, elle courut après, le rattrapa et y monta sans faire attention que sa jupe déjà courte et relevée depuis les galantes investigations du jeune fils de Mme Concierge, révélait un peu plus de ses formes qu'il n'est décent de le faire.

Du moins jusqu'à ce que le nudisme triomphe chez nous.

Mais un vieux monsieur, qui allait à la Bourse et n'aurait pas voulu, pour toutes les joies du paradis, manquer à la perte de son argent, se sentit impuissant à séduire cette enfant puisqu'il lui fallait être ailleurs dans l'heure suivante.

Et, par suite, il s'indigna.

Il dit à Margot :

— Petite dévergondée, qu'est-ce que vous montrez-là ?

— Quoi ? fit-elle.

Car elle ne comprenait rien à l'intervention du macrobite, qui écumait comme un singe mangeant un bout de savon.

— Vous êtes une libertine, reprit l'autre.

— Possible, fit Margot, mais vous êtes un vieux cocu.

Alors, prenant à témoin tout le monde sur la plateforme de l'autobus, l'antique débris cria :

— Voilà les jeunes filles modernes, elles ne respectent même pas mes cheveux blancs...

— Ils sont teints en acajou, dit Margot, qui se tordait.

Mais l'autre continua, au sommet de l'indignation :

— C'est une honte et je porterai plainte au foyer de la Société...

V

SCANDALE

— Quelle société ? demanda narquoisement Margot. Et l'homme, grand comme sur des échasses, se gonfla pour dire :

— La Société contre les exhibitions lascives.

— Quoi ?

— Oui, mademoiselle, la Société contre les exhibitions lascives, qui est encouragée et subventionnée par les pouvoirs publics, et dont je suis le trésorier.

Tout le monde se tordait sur la plate-forme.

Et le géronte continua :

— J'ai même le pouvoir, comme un garde champêtre, de vous faire arrêter.

— Mademoiselle est fort correcte, dit un jeune homme à monocle que le verbiage du vieux ennuyait.

— Elle est correcte parce que vous êtes un débauché, hurla le birbe. Mais pour un homme honnête elle est impudique.

— En quoi ?

— En ce qu'elle montrait, en courant après l'autobus, ses... ses... ses...

Margot se sentit rougir. Elle aimait l'amour, et même les hommes, mais il lui était désagréable de se voir jugée en public comme une fille de mauvaise vie, qui fait voir sans pudeur le plus secret de ses agréments.

Aussi répondit-elle :

— Vous mentez, monsieur, je suis incapable...



Margot commença sa petite opération (page 21).

— Ah! je mens, aboya l'autre, eh bien, regardez...
Et il souleva la jupe de Margot.

— Oh honte! oh scandale! sa culotte était déchirée...
De telle sorte que l'on voyait la chair à travers une
large fente.

Et tout le monde opina sur cet événement selon son
tempérament.

Une jeune femme, qui écoutait tout en souriant, sentit
soudain l'indignation la posséder et elle fit :

— C'est de l'obscénité!

Un homme, aux trois quarts gâteux, qui ouvrit des
yeux grands comme des soucoupes, en perdit le peu de
parole qui lui restait, et murmura :

— Ah... aoua... aoua...

Une dame, d'un certain âge, fort fardée, mais por-
tant une voilette, grogna avec un regard rapide vers
Margot :

— Pouah! où se parfume-t-elle?

Mais, en face du parti hostile, se révéla soudain un
parti ami.

Il était constitué par le jeune homme au monocle et
un autre, qui portait des lunettes, par une jeune dame
aimable et pleine de sourires accueillants, par enfin un
gaillard robuste et mélancolique, qui prit la parole :

— Si cette jeune fille vous gêne dit-il au vénérable
personnage qui gémissait devant l'étalage des intimités
de Margot, vous n'avez qu'à descendre.

— Je suis chez moi.

— Nous aussi, répondit le monoclé. Et nous sommes
même les plus forts, de telle sorte que si vous continuez

à nous raser avec votre boucan, nous allons vous débarquer sans plus de façons.

Mais le vieux tenait toujours levée la jupe de Margot, et il désignait d'un index vengeur ce qu'on voyait d'une peau crémeuse et douce, certainement, au toucher, puis il parla d'une voix de tonnerre :

— Voilà donc ce qu'on voit de nos jours... Voilà le monde moderne... Des audacieux osent défendre une fille qui montre cela...

— Elle ne le montrerait pas si vous laissiez tomber sa robe, répondit le personnage à lunettes.

— Elle le montrait en courant pour rattraper l'autobus.

— Eh bien, attendez, pour revoir ce spectacle, qu'elle coure après une autre voiture, et fichez-nous la paix.

Mais Margot, désespérée, comme l'autobus ralentissait, sauta à bas en hâte, la figure écarlate et rongée de remords.

Car c'était ce petit imbécile de fils de Mme Concierge qui, très certainement, était le coupable. Il n'avait jamais pris de leçons pour explorer les intimités féminines. Il s'était précipité sur les lingeries de Margot comme une chignole dans un bout de bois blanc.

Et il en était résulté un accroc irréparable.

Mais Margot se disait aussi :

— Bah! qu'est-ce que cela fait, on va s'amuser tout à l'heure.

Car elle se souvenait de sa promesse de trouver de l'amour, beaucoup d'amour, et tout de suite.

Et son aventure était loin de la décourager...

VI

AU BUREAU

L'industriel dont Margot était secrétaire se nommait Papyracé et il était d'origine syrienne. Il avait trouvé un procédé si merveilleux pour la fabrication des oranges en faïence, que le monde entier était depuis peu inondé de ses produits. Habile commerçant, plein d'astuce et de finesse, il était promis aux plus hautes destinées et le 14 juillet suivant, devait voir son élévation aux gloires de la Légion d'honneur.

Margot entra dans l'antichambre de la maison, au second, avec un rire joyeux :

— Bonjour, tout le monde!

Il n'y avait justement personne et cela la fit rire plus fort.

Alors, elle gagna le bureau où s'exerçait son office de dactylo et s'y trouva seule également.

Elle alla voir dans la pièce voisine, il n'y avait encore personne d'arrivé.

— C'est bien de moi, fit-elle, je fais du zèle et on ne m'augmentera même pas...

Mais une idée lui vint. Puisqu'elle se trouvait à l'abri des regards curieux, ne pourrait-elle visiter les détériorations de sa petite culotte et, au besoin, y remédier ?

Car évidemment, au cas où elle provoquerait assez les amateurs pour entraîner à des suites... actives, le secré-

taire et le patron, il n'était pas mauvais que le chemin fût libre vers ses agréments...

Mais, d'autre part, il y a une telle négligence, un tel manque de soin dans le fait de porter une culotte déchirée, qu'elle regrettait, malgré les facilités que cela offrait au séducteur, de se voir ainsi dévêtue d'avance...

Elle y réfléchit, puis décida :

— Je vais tout simplement quitter cette culotte.

C'était une excellente idée. On rencontre beaucoup de femmes qui omettent de se vêtir de cet encombrant vêtement, lequel se nommait jadis pantalon.

On le constate fort bien pour peu qu'en un lieu quelconque on se trouve devant une femme qui croise ses jambes avec sérénité...

Et il n'y avait aucune raison pour que Margot ne fit pas comme ces personnes, généralement du meilleur monde.

Elle se décida donc à quitter cet « inexpressible » dont le seul nom, en Angleterre, déchaînait il y a peu d'années, un terrible scandale.

Elle se savait seule, et n'avait aucune précaution à prendre.

Et Margot commença sa petite opération.

Mais...

Mais un autre employé était entré dans le bureau voisin.

C'était un homme discret, jusqu'à éviter de se faire ouïr et de se montrer...

Et la jeune fille ne l'avait pas vu.

Entendu moins encore.

Aussi justement, lorsqu'elle se trouva avec les deux jambes de son pantalon ramenées à hauteur de ses chevilles, fut-elle abasourdie de voir entrer l'autre employé.

Elle fut même si surprise qu'elle se leva debout d'un coup, car elle s'était assise pour mener le déculottage à bien. Et, debout, irritée, elle voulut aussitôt se précipiter dans le bureau du patron, tout à côté afin d'y terminer en paix les opérations...

Mais elle n'avait pas prévu que la culotte put constituer un obstacle à une fuite rapide.

Et, trébuchant dans ses entraves, elle tomba sur le tapis.

Oh! ce ne fut pas de ces chutes où l'on se casse quelque membre important et où l'on trouve un évanouissement qui résiste des heures aux méthodes de réveil les plus énergiques... Ce fut une chute molle et lente, mais dangereuse pour la pudeur.

Car, une fois de plus, Margot étala aux regards ses formes les plus alléchantes.

Et le nouveau venu se précipita.

Mais pas pour la relever...

Tout au contraire, pour que sa chute fût plus complète. Ou plutôt afin que de purement physique elle devint aussi, en quelque façon morale...

Bref, il prétendit profiter des circonstances pour mettre à mal la chasteté de Margot, laquelle, au demeurant, n'aurait pas demandé mieux en tout autre moment, et ailleurs.

Mais ici, à l'heure où tout le monde allait arriver, c'était par trop dangereux...

Hélas! elle se trouvait prise de telle façon qu'elle devait succomber.

Elle en prenait même son parti...

Quand soudain...

VII

DANGER

Quand soudain...

Ah! on peut dire que la vie d'une dactylo dans l'industrie des oranges artificielles est pleine de surprises et de dangers, car le secrétaire du patron entra.

C'était un blond incontestable, tirant sur la couleur du beurre d'Isigny, et qui portait très haut une tête vague et myope de vieux perroquet mondain.

Il s'arrêta dès le seuil, puis regarda tout sans qu'on le vit.

Il admirait cet emmêlement de jambes et de bras, cette violence facile, et à laquelle la victime n'offrait que des résistances de simple littérature, les aperçus charnels qui se manifestaient, et même des détails nettement attentatoires aux mœurs.

C'est à ce moment qu'il intervint d'un seul mot :

— Adolphe!

C'était le nom de l'employé.

Surpris et terrifié, l'individu qui allait faire subir à Margot complaisante, tout un lot de surprises et d'outrages peut-être inédits, se releva et se mit soudain au port d'armes.

Et Margot, ahurie, resta sur le tapis, dans une tenue qui ne laissait aucun doute sur son absence de vergogne.

Sa culotte, au surplus, se tenait au beau milieu de la pièce en un tout petit tas rose.

— Adolphe, reprit le secrétaire en premier, que faisiez-vous donc quand je suis entré ?

Cette question ridicule, ne comportait aucune réponse, vu que le questionnant la savait bien, mais il agissait selon une vieille tradition, qui consiste à faire avouer aux coupables avant de sévir.

Et l'autre bafouilla :

— Monsieur, je... je...

— Oui ! vous étiez en train d'agir comme font, paraît-il les sauvages en guerre, lorsqu'ils conquièrent un village...

— Monsieur, je... je...

— Assez, vous aggravez votre cas.

Mais Margot, devant cette série de discours muets ou trop pompiers, éclata de rire.

Alors le premier secrétaire fit, avec un geste hautain :

— Ne recommencez pas !

Il montrait la porte à l'employé d'un geste de théâtre. Aussi, fort heureux de s'en tirer à si bon compte, l'autre s'esquiva-t-il rapidement.

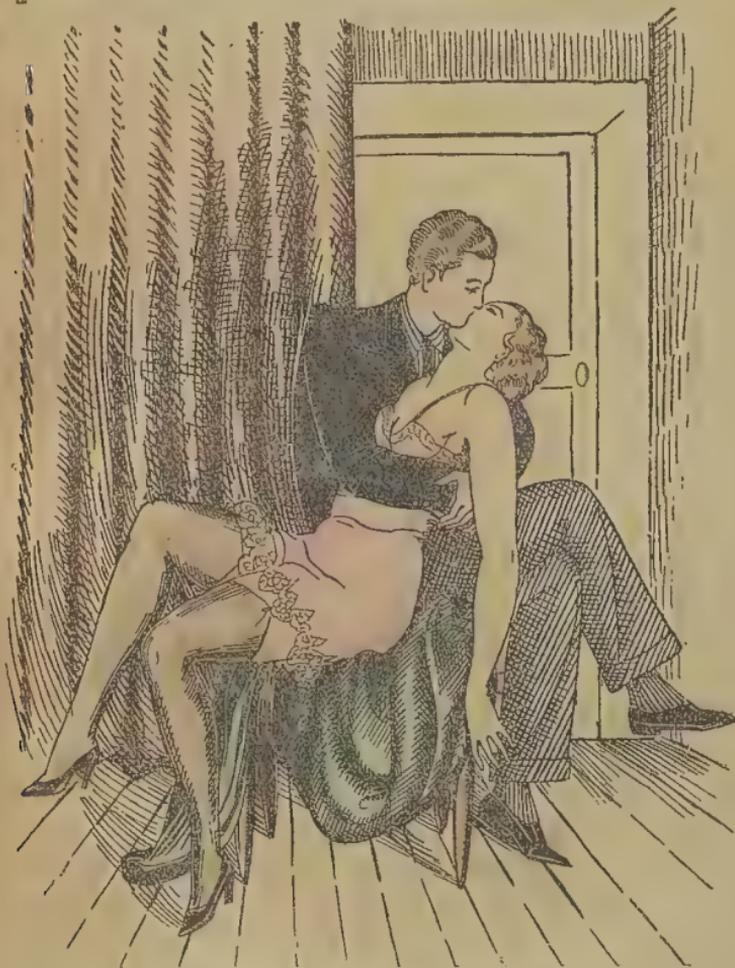
Margot se relevait et abaissait sur ses jambes son amour de jupe, qui était un modèle de la maison Patou, copié avec l'art que mettent les Parisiennes dans le pastiche...

Un pastiche qui, d'ailleurs, vaut assez souvent mieux que tous les originaux.

Alors, le secrétaire, lorsque la porte fut refermée sur le coupable, regarda rapidement sa montre et calcula :

— Le singe ne va pas arriver avant un quart d'heure,

j'ai le temps de mener à bien les opérations stratégiques de séduction avec cette belle enfant.



Le secrétaire était plein d'ardeur (page 29

Et il dit :

— Entrez, ici, mademoiselle, car je ne pensais pas que

vous fussiez si indécente et je ne sais si on vous gardera.

Margot sentit, à l'idée, qu'elle pourrait recevoir son congé, un frisson glacé lui parcourir les vertèbres.

Elle fit :

— Monsieur, je vous assure que...

— Assez, je vous aie vue.

— Mais, je vous dis...

— Je vous aie vue, vous ne faisiez aucune résistance à cet imbécile, que nous allons sacquer tout de suite.

Et il la regardait de ses yeux myopes, avec l'intention formelle de la faire consentir à...

Margot fit semblant de pleurer.

— Oh! monsieur ne me chassez pas...

— Je ne sais ce que le patron va faire de vous.

— Ne lui dites pas.

— Je voudrais bien, mais...

Il se pencha, l'air dur et autoritaire :

— Venez ici!

Et elle comprit.

Aussi, bien loin d'aller se placer sur la chaise voisine de celle qu'occupait le secrétaire, alla-t-elle se mettre en hâte, sur les genoux même de l'homme, qui devint soudain écarlate et bienveillant.

Il chuchota :

— Ma petite Margot, je te jure que je dirai rien.

Elle le mettait déjà à son aise et il continua, toujours plus bas :

— Dis, tu veux bien. Oh! je t'aime...

— Mais oui, gros bête, fit cordialement Margot, mais il faut tout de même se presser...

VIII

SURPRISE

Le secrétaire du marchand d'oranges en faïence était un homme de bureau absolument remarquable. Il tenait les comptabilités en partie double, quadruple et octuple comme un maître de la profession. Il avait une magnifique écriture, disons une calligraphie sans égale dans la rue du Sentier, rue d'Hauteville et même avenue d'Antin. Il additionnait comme une machine, avec une exactitude mathématique, et vous retrouvait, le temps de dire ouf, une erreur de trois millimes dans quinze cents bordereaux.

Bref, c'était le modèle des secrétaires en premier.

Mais, comme amoureux, il était beaucoup moins costaud.

Cela venait de son éducation.

Comme beaucoup de gens élevés dans l'amour, il n'y connaissait absolument rien...

Car la malchance avait voulu que sa mère, veuve, jeune et pleine d'ardeurs insatisfaites, eût des amants à la grosse et ne se gênât jamais avec son fils.

Au demeurant elle y avait gagné quelque fortune, ce qui est excellent, car, quoi qu'en dise le proverbe, la ceinture dorée a depuis longtemps le pas sur la bonne renommée...

Elle ne s'était pas qu'enrichie à ce jeu, elle y conservait sa fraîcheur, et c'est encore un imbécile préjugé de dire que l'amour fane et détériore le corps...

Il le fait beaucoup moins que la chasteté.

De telle façon que cette excellente femme était restée jolie, riche et heureuse, ce qui est autant de choses excellentes.

Mais son fils restait, lui, timide comme une bobine de Ruhmkorff. Il n'avait jamais osé jusque là prendre une femme ailleurs que dans les établissements spéciaux, où elles vous épargnent tous les risques de la vaine séduction.

Et il ignorait, en somme, comment faire avec Margot.

Excellente Margot, elle n'aurait pas demandé mieux que de faciliter les premiers pas dans l'amour libre de cet apprenti, mais il la gênait et elle était inquiète sur les suites.

Car le patron, s'il entraît et surprenait son secrétaire avec sa dactylo, en train de se livrer chez lui à des ébats galants, ne manquerait pas de les mettre tous deux à la porte.

Et cela ne tarderait certainement pas.

L'oreille tendue, l'œil fixé sur la porte qui pouvait s'ouvrir devant le danger, Margot n'était vraiment pas dans de bonnes conditions pour réaliser l'amour avec art, finesse, soin et science.

On la comprendra certainement et on l'excusera.

Cependant, les travaux d'approche du secrétaire continuaient, comme les sièges du temps jadis, à tourner autour des murs, sans rien tenter contre la place centrale.

Et Margot croyait entendre parler derrière la porte.

Elle dit :

— Ecoute, mon petit chéri, laisse-moi, j'ai peur!

— De quoi ? fit ce quintuple sot, qui, dans son enthousiasme, oubliait totalement le lieu où il se trouvait.

— J'ai peur du singe.

— Il vient plus tard.

— Pas toujours.

Le secrétaire était si plein d'ardeur qu'il fit alors :

— Je m'en f...

— Ah! mais non! dit Margot.

Elle avait le plus grand désir de mener à sa conclusion logique et passionnelle, une aventure après laquelle elle courait depuis son réveil. Mais, tout de même, se trouver, en pleine crise, jetée sur le pavé, quand, à cette heure, elle gagnait ses quinze cents francs par mois, c'était là une chose à éviter.

Elle fit :

— Mon chéri, dis, laisse-moi, ce sera pour tout à l'heure.

— Mais non!

Et tout en disant : « Mais non! » le pauvre diable ne faisait aucun progrès et se perdait en explorations vaines.

Margot voulut se dégager.

— Reste! fit-il.

— Je te dis que le singe va nous surprendre.

— Il ne vient qu'à neuf.

— Il est neuf heures moins cinq.

Margot, incapable de se débarrasser de son amoureux, allait consentir à tous risques, pour en être libérée quand...
Eh ouï!

Car la porte, une fois de plus, s'ouvrit et...

IX

LA JUSTICE

La porte, en effet, s'ouvrit.

Elle ne s'ouvrit point gentiment, paisiblement et comme il se doit dans la bonne société.

Elle fut ouverte par une poigne robuste et brutale, puis quelqu'un entra.

Un personnage, deux, trois...

En tête, un homme, chapeau sur la tête, tenant à la main et montrant une écharpe tricolore. Il disait :

— Au nom de la loi!

Margot et le secrétaire regardèrent avec stupeur ce groupe qui intervenait chez eux.

— Pas d'armes! cria le commissaire en se tournant vers les deux sbires qui l'accompagnaient. Que personne ne fasse de gestes.

Puis, à Margot, et à son compagnon :

— Vous y êtes, hein? Ne bougez pas. Je veux que les témoins se rendent compte.

Mais déjà ils s'étaient désenlacés.

Le commissaire se tourna vers la porte.

— Le mari est là?

Personne ne répondit.

— Quoi, il n'est pas entré avec nous?

Un des témoins sortit et revint en hâte.

— Monsieur le commissaire, au moment où nous sommes entrés, il s'est évanoui sur le palier.

— Sacrebleu. Quel idiot. Ce n'est ni le lieu ni le moment

de se trouver mal. Réveillez-le au plus tôt. Il faut qu'il reconnaisse les coupables.

Et à Margot éberluée, qui n'y comprenait goutte, il dit :

— Madame, votre mari s'est évanoui de désespoir devant vos débordements. Vous devriez avoir honte...

Elle répondit :

— Quel mari ?

— Votre mari. Je pense que vous n'en avez pas plusieurs.

— Je n'en ai même pas un seul.

Le commissaire la regarda :

— Ne vous moquez pas de la Justice, ou cela vous coûtera cher.

— Je ne me moque de personne.

— Eh bien, restez comme vous êtes, oui, dans cette tenue lascive et provocante, afin qu'il ne reste aucun doute à ce monsieur que vous trompez si insolamment.

Margot était une fille patiente. Il le faut bien lorsqu'on travaille pour autrui. On n'a pas le loisir de se permettre des indépendances qui vous feraient perdre votre gagne-pain.

Elle avait donc déjà subi mille et mille reproches absurdes et injustes, elle avait entendu des multitudes d'imbécillités, venues d'employeurs auxquels leur richesse donnait une façon d'omniscience, tout au moins à leurs propres yeux.

Et surtout avait-elle le respect de la magistrature et de ses représentants.

Mais, cette fois, son sang ne fit qu'un tour, et, en bonne faubourienne, elle retrouva l'accent du gavroche pour dire :

— Ah! ça, dites donc, quand vous aurez fini vos singeries...

— Quoi? fit le commissaire.

— Oui! c'est à vous que je parle.

— Prenez garde!

— A quoi?

— A ne pas outrager un magistrat dans l'exercice de ses fonctions.

— Je n'outrage personne. Vous n'êtes pas dans l'exercice de vos fonctions, puisque vous venez pour surprendre une femme mariée et que je ne le suis pas.

L'autre, un peu refroidi, hésita à répondre.

Et Margot reprit :

— Oui! après tout, je fais ce que je veux ici. Je ne dois pas vous en rendre compte.

A ce moment délicat, un nouveau personnage entra.

C'était le mari trompé.

Il était étayé par un agent et respirait avec peine. Il dit seulement :

— Erreur, monsieur le commissaire.

— Comment, erreur? Vous me l'avez répété vingt fois. C'était au second de cet immeuble.

— Oui, mais la porte en face sur le palier

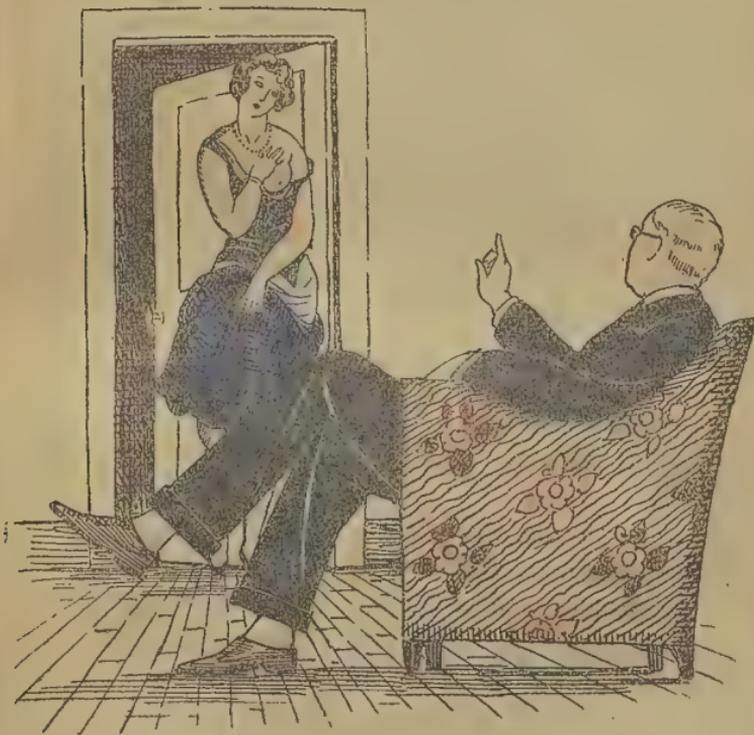
— Vous ne pouviez pas le dire au lieu de me laisser entrer ici?

— Je me suis évanoui.

— On ne s'évanouit pas dans ces circonstances-là. Vous êtes responsable.

Et tout le monde fit une rapide retraite vers la porte.

Margot, vite remise, riait déjà follement.



— Faites-vous régler, et allez-vous-en (page 38).

Tout le monde la regardait de travers. Mais il n'y avait rien à lui reprocher. S'il lui plaisait de disposer de ses charmes elle était libre, et de rire des erreurs d'autrui...

X

LE REPRÉSENTANT

Lorsque tout le monde fut sorti et que la porte eut retrouvé son herméticité. Margot dit à son amoureux décontenancé qui récupérait toutes ses timidités :

— Voilà ce qui arrive. C'est grâce à vous.

— Pourquoi cela ?

— C'est vous, je vous ai entendu le dire, qui conseillez au patron de ne pas mettre de plaque sur la porte, parce que c'est plus aristocratique...

— Je croyais...

— Oui, mais c'est on ne peut plus andouille. S'il y avait eu une plaque, ces gens ne seraient pas entrés comme dans un moulin. Et nous n'aurions pas failli avoir des embêtements.

— Oh! cela ne pouvait rien être.

Mais Margot ne riait plus du tout :

— Comment cela ne pouvait rien être. Vous êtes donc bouché à l'émeri? Si le singe était venu durant que le commissaire était là, il lui aurait tout raconté, et nous étions fichus dehors dans la minute suivante. Moi je veux bien faire... tout ce qu'on voudra... et même un peu plus, ou comme on le veut, mais je tiens à gagner ma vie et je vous aurais crevé les yeux, aussi vrai que je me nomme Margot, si c'était arrivé. L'individu, commençait, sous ces paroles vives à se retrouver en train.

Il fit :

— On y retourne ?

— Ah ! non, alors. Merci ! Et puis il vous faudra prendre des leçons, car vous êtes un peu trop neuf.

Il rougit :

— C'est peut-être vous qui en savez trop long.

— Je ne vous ai pas demandé de venir m'instruire. Et dans cette matière-là, il est meilleur de tout connaître que de tout ignorer...

Le type boudait.

Elle conclut :

— En tout cas, c'est fini.

— Bien ! fit-il vexé. Et il s'en alla dans la pièce voisine avec une dignité parfaite.

Margot ramassa sa petite culotte :

— Ce que tu m'en fais voir, murmura-t-elle avec tendresse en la mettant dans sa poche.

Et elle se mit à rire.

Mais la porte s'ouvrait.

Un homme entra, rapide, cheveux au vent — il était nu-tête — et l'air heureux de vivre.

— Mademoiselle Margot, fit-il dès son premier pas, j'ai besoin de vous. Vite !

— Pourquoi faire ? demanda la jeune fille.

— Pour prendre note de sept commandes urgentes.

— Eh bien, vous les mettez sur le bureau du patron.

— Non, je viens de le voir. Il ne viendra qu'à dix heures. Il m'a prié de venir vous les transmettre et de vous faire écrire les lettres de confirmation.

Cette fois, Margot avait à travailler de son métier de dactylo et elle s'inclina :

— Venez me dicter le détail.

— Non, pas sur votre machine. Elle n'aligne pas bien. Sur celle qui est dans le bureau du patron.

— Ça, je-m'en fiche! Allons chez lui!

Ils pénétrèrent tous deux dans la pièce où s'était passé le demi-drame précédent, et elle s'assit devant sa Noiseless.

Le représentant tira de sa serviette des pièces et allait commencer à dicter, lorsqu'il se pencha sur la secrétaire, et dit :

— Comme vous êtes délicieusement parfumée, mademoiselle.

— Moi, fit-elle en feignant l'étonnement.

— Oui! vous. Pas la reine Pomaré, je pense.

— Bah! je sens comme tout le monde.

— Le représentant, très allumé, renifla à petits coups rapides.

— C'est vraiment épatant, ce parfum-là. Comment le nommez-vous donc?

— C'est l'Amour dans la Pagode.

— Eh bien, j'en suis ébaubi. Tenez, j'en perdrais presque la tête, si...

Et, d'un geste rapide, il enlaça Margot, puis se mit à l'embrasser avec une ardeur belliqueuse.

Ses baisers allaient au début sur la nuque et sur l'oreille droite, puis ils tournèrent, touchèrent le menton. Enfin, oh! horreur! Margot sentit sa bouche goulûment prise, et même elle rendit le baiser si ardemment offert.

Et, ma foi! Margot qui, le matin à son lever, s'était promise de se livrer à l'amour, allait enfin voir son désir et son espoir satisfaits, quand la porte une fois de plus s'ouvrit... Et le patron entra...

XI

EXPULSION

Le fabricant d'oranges en faïences venait de se voir commander douze tonnes de ses produits charmants, pour l'Espagne où l'on espérait, en les plaçant à côté des véritables orangers, encourager ces arbres, qui devenaient un peu lents à produire et leur faire créer pour imiter les imitations, des oranges de pulpe savoureuse par quantités prodigieuses. Il était donc heureux et sifflait un air de sa façon, qui ne craignait aucune concurrence avec la Neuvième Symphonie.

Mais c'était aussi un homme bourré de moralité comme un tromblon mexicain, et, du premier coup d'œil, il vit à quoi s'occupaient sa secrétaire et son représentant

Il fit d'un ton indigne et sans douceur :

— Hein, qu'est-ce que je vois ?

Il n'avait d'ailleurs rien à demander à ce propos, le témoignage de ses yeux n'était pas trompeur.

Alors, il ouvrit les grandes écluses de son indignation :

— Quoi, mademoiselle Margot, c'est vous ?

La jeune fille, dégagée de l'étreinte un peu étroite du courtier, se tenait dans une posture comique et sans ombre de dignité, un peu plus découverte qu'il n'eût été nécessaire.

Elle murmura timidement :

— Monsieur, je n'ai pas pu me défendre.

— Vous n'avez pas pu vous défendre... Vous en avez

de bonnes. Il me semble que vous n'en aviez nulle envie...

Le représentant était gentilhomme, et il prit sur lui toutes les responsabilités, qui, au demeurant, lui revenaient :

— Monsieur, dit-il, toute la faute est sur moi.

— Vous, fichez-moi la paix ! cria le marchand d'oranges en faïence.

— Mais monsieur...

— Je vous dis de vous taire. Et quand à cette gour-gandine, je la mets à la porte...

Car l'astucieux patron pensait, sans nulle vergogne, qu'il pourrait facilement trouver une autre dactylo et la paierait trois cents francs de moins, sous prétexte que la vie baissait de prix...

Mais il ne voulait point renvoyer le courtier, qui lui apportait d'excellentes affaires, et il y tenait.

Margot se mit à pleurer...

— Monsieur, excusez-moi, c'est par malchance, et j'allais écrire les commandes du représentant, quand...

— Je m'en fiche absolument, fit le marchand. Prenez vos cliques et vos claques, faites-vous régler, et allez-vous-en. Je ne veux pas que mon bureau devienne une maison de passe...

C'était un homme dur et sans nulle pitié. Margot le savait, aussi prit-elle son parti du malheur qui lui arrivait et se dirigeait-elle vers le dehors.

Elle pensait, avec une sorte de secrète ironie :

— Voilà quatre fois que je manque d'aboutir depuis ce matin et il est trop certain que la déveine m'accable, ne discutons plus.

Pendant ce temps, le singe, levant vers le ciel un bras

vengeur, s'essayait à l'éloquence parlementaire. Il jetait pêle-mêle des injures, des prosopopées enflammées et des mots d'argot, car il sortait du faubourg Montmartre, où il avait passé sa jeunesse, et son langage n'apparaissait pas, malgré qu'il en eut, absolument académique.

Margot s'en alla se faire payer. Elle se sentait vraiment mélancolique. Avoir passé une nuit blanche, pourchassée, seule, par le démon de la luxure, et s'être promis de l'amour à foison, pour finalement, et sans amour, se voir mettre à la porte du lieu où elle gagnait son pain, ce n'était pas une réussite.

Enfin elle sortit.

Comme elle descendait l'escalier, elle croisa un beau jeune homme, qui salua en s'effaçant, puis demanda aimablement :

— Vous avez l'air triste, mademoiselle ?

— Il y a de quoi, fit-elle.

— Comment cela ?

— Je viens de me faire mettre à la porte de la maison où l'on m'employait.

— Pourquoi cela ?

Elle rougit un peu, puis d'un air embarrassé :

— Le patron rentrait, comme...

— Vous faisiez quelque chose de défendu ?

— C'est le représentant, qui prétendait... m'embrasser.

— Et c'est pour si peu de chose que cet imbécile de type vous a flanquée dehors ?

— Mais oui.

— C'est le marchand d'oranges en béton ?

— Oui.

— Eh bien, moi je ne vends que des valeurs de Bourse.

Des mines de diamants au capital de cent millions entièrement dus, et qui se trouvent aux îles Aléoutiennes, des puits de pétrole sous-marins, des « holding » destinés à élever au zénith des industries surprenantes : la laine artificielle, le coton fait avec des orties et bien d'autres choses. Je suis un honnête homme et j'ai besoin d'une employée, voulez-vous que je vous engage ?

Margot se mit à rire, car la chance semblait reparaitre :
— Je veux bien.

— Alors, montez avec moi.

Et elle suivit son nouveau patron.

Au quatrième étage, elle pénétra dans un bureau luxueux, où un magnifique divan en cuir occupait tout un panneau. Et le financier dit :

— Venez, mademoiselle ! comment est votre nom ?

— Je me nomme Margot.

— Eh bien, Margot, venez voir un peu près de moi si nous sommes destinés à nous entendre ?

Elle s'assit.

— Ne craignez pas de malheur avec moi, car je suis le maître ici. On ne peut nous surprendre.

Et il passa la main autour de la taille de sa jeune compagne en riant.

— Comme tu es bien faite, Margot !

Elle fit :

— Oui ! On m'a souvent demandé d'être femme-nue au Théâtre de l'Aphrodision.

— Et tu n'as pas accepté, avec des grâces comme celles-ci ?...

Car il admirait du regard comme du toucher.

— Ma chère enfant, tu ferais une femme-nue admirable.



Une femme entra (page 43).

Et il commença, pour acquérir la certitude qu'il ne se trompait pas, à la dévêtir.

Elle avait confiance en cet homme, qui se trouvait le maître dans son logis, et elle ne faisait donc qu'un minimum de résistance.

Lui poussait de petits cris d'enthousiasme à chaque découverte d'une nouvelle beauté :

— Quelle poitrine! C'est plus beau que la Vénus de Milo.

— Oh! faisait-elle en simulant la confusion.

— Et ces hanches...

Elle souriait.

— Et ce grain de beauté...

Il l'étreignit ardemment.

— Margot, je t'aime...

Elle eut, vers son conquérant, un regard mouillé.

— Margot, je t'adore...

Elle lui permit de nouvelles privautés.

— Margot, je n'ai jamais aimé personne comme je t'aime...

— On dit ça! fit-elle railleusement.

— Je le dis et je le pense...

Puis il compléta :

— Je vais même le prouver, Margot...

Elle gémit :

— Et toi, comment te nommes-tu ?

— Cyprien...

— Cyprien, je suis heureuse...

— Je l'espère bien.

Et elle allait se pâmer de délices, quand...

XII

TOUT DE MÊME

Oui, Margot sentait venir le moment où elle atteindrait cette joie qui la fuyait depuis le matin, et qui, toute la nuit, l'avait hantée.

Elle était enfin proche.

Encore une demi-minute et elle entrerait dans le délicieux paradis.

Un paradis terrestre qui ne réclame pas de disparition, mais seulement la petite mort...

Quand, une fois de plus, la porte, c'était pourtant une nouvelle porte, et qui ne semblait pas ensorcelée comme celle du fabricant d'oranges, la porte donc s'ouvrit...

Et une femme entra.

Elle regarda le spectacle qui s'offrait à son regard soudain irrité, puis poussa un hurlement à glacer le cœur d'un tigre affamé.

— Misérables!...

Elle réitera, soucieuse de se tenir dans la bonne tradition des paroles d'amoureuses trompées :

— Misérables!

Puis elle ajouta, ayant lu des pièces de théâtre romantiques :

— Je vous y prends enfin.

— Tais-toi, et fiche-nous le camp! dit le jeune financier que cette intervention d'une maîtresse, mal attendue, surprenait, mais ne suffisait pas à décontenancer.

Mais la femme cherchait un acte définitif à accomplir, et c'était la raison de son peu d'éloquence. Elle trouva enfin.

Et elle tira de son sac un magnifique pistolet.

C'était une arme automatique extrêmement perfectionnée, et qui ne devait certainement jamais pardonner.

Et elle le dirigea vers son amant.

— Comment, tu oses me tromper avec cette fille de rien ?

Margot n'aimait pas qu'on l'insultât.

Elle riposta :

— Dites-donc, je vous vaudrais bien, espèce de pimbèche.

L'autre changea la direction de son arme et la dirigea vers la jeune fille, que cela ne suffit point à terrifier. En même temps elle disait :

— Oui ! c'est vous que je veux tuer.

Margot n'avait aucunement peur. Elle était de ces femmes pour qui tout passe après l'amour et l'orgueil. Ce qu'elle voulait, avant tout, c'était donc d'asseoir la survenante d'une solide réponse.

Et elle dit carrément :

— C'est du vice, de se servir comme ça d'une pétoire...

Il faut avouer que malgré l'incontestable tragique de la situation, l'amant eut envie de rire à cette réponse, et il cria joyeusement :

— Marthe, tu nous ennuies, remporte ta mitrailleuse. Je ne te dois rien. Je ne t'ai jamais juré d'amours éternelles, nous ne sommes pas époux, et, en somme, tu n'as absolument pas de reproche à me faire. Donc, le mieux est de t'en aller. Tu vas être en retard chez ton patron.

Elle dit orgueilleusement :

— Je m'en moque, je suis sa maîtresse. Il ne peut me coller dehors, ça ferait du bruit...

Le jeune Boursier tenta de canaliser le drame en faisant de l'esprit :

— Puisque tu es sa maîtresse, que dirais-tu si j'allais, moi, aussi le menacer avec un canon de 280 ?

Mais Marthe n'était pas accessible à la simple logique. Elle voulait s'en aller avec les honneurs de la guerre, ce qui, dans l'âme des femmes prime la plupart des autres sentiments.

Et, pour cela, il n'y avait qu'un seul parti à prendre, c'était de tuer quelqu'un.

Elle tira.

Il y eut un bruit terrible. Les vitres sonnèrent. Une fumée compacte se répandit dans la pièce et la malheureuse, convaincue qu'elle avait un meurtre sur la conscience, se laissa enfin tomber à terre en poussant des cris aigus.

— Pardon!.. pardon!..

Dans le nuage qui emplissait la pièce, l'amoureux parvint à regarder le visage de la charmante Margot. Il était un peu pâle. Dame! mettez-vous à sa place, l'émotion s'explique. Mais il n'y avait aucune trace de sang et de se sentir parfaitement bien portante, Margot connaissait même une félicité qui s'épanouissait en léger sourire.

Le jeune homme lui murmura à l'oreille :

— Tu n'as rien ?

— Non! fit-elle.

— Alors je vais expulser cette brailarde.

Il se leva en riant.

— Qui a bien pu lui vendre des cartouches asphyxiantes comme ça ?

Il prit la gémissante Marthe à terre, puis lui dit :

— Maintenant que tu nous a tués, tu peux t'en aller, hein ?

— Oui ! dit-elle avec désespoir.

Et elle gagna la porte, le pistolet en main.

Cyprien et Margot se retrouvèrent seuls.

— Cette fois, grogna-t-il, je crois que nous allons être tranquilles ?

— C'est ta maîtresse, demanda Margot, un peu jalouse d'une femme que la passion pouvait pousser au crime, chose dont elle se sentait tout à fait incapable.

— C'est-à-dire que c'est une petite amie que j'ai connue comme ça. Mais je ne l'ai jamais aimée.

Margot fit la moue :

— Tu me dis ça...

Et je le prouve.

Il l'enlaça de nouveau, après avoir quitté les derniers vestiges de vêtements dont elle couvrait une pudeur fort en danger.

— Ma chérie !

— Mon aimé !

— Ma belle, je t'adore !

— Moi aussi !

Ils articulaient les mots éternels des amants et le monde semblait tourner autour d'eux, lorsque soudain ils entendirent parler derrière la porte, puis on tenta d'ouvrir.

— Encore des em...nuyeux, dit le jeune homme.

Margot ne s'en souciait plus. Elle avait fermé à clé et

se sentait libre enfin de s'adonner à cet amour qui la hantait. Elle dit doucement :

— Ah! mon chéri, je suis à toi...

Il écoutait cependant, un peu inquiet de voir que l'on prétendait ouvrir malgré tout.

Il y eut plusieurs poussées, puis enfin la porte arrachée bâilla.

Et un agent entra, accompagné par Marthe qui gémissait :

— Oui, monsieur l'agent, je les ai tués tous deux.

L'agent était un brave homme, qui ne s'en faisait pas. Il aimait à voir de près les choses, et les crimes dont des mabouls s'accusent couramment.

Il demanda alors :

— Dites, madame. Ce sont ces personnes que vous avez tuées ?

— Oui! c'est nous, répondit Cyprien.

— Pour des morts, vous ne vous portez pas mal.

Et à la pauvre Marthe, bien convaincue qu'elle avait laissé les autres agonisants dans une mare de sang, il dit sévèrement :

— Il me semble que vous les dérangez, et moi aussi...

Il la prit alors par la main :

— Venez!

Puis il sortit avec l'amoureuse et meurtrière qui n'y comprenait rien.

Le charmant financier alla regarder la porte.

— On peut la refermer tout de même. Et, cette fois, je crois que nous serons tranquilles...

Il emmena cependant Margot dans la pièce voisine :

— Enfermons-nous ici, et oublions tous ces gens qui nous dérangent.

Puis il s'assit à côté de Margot, qui, depuis trois heures, allant d'échec en échec, de catastrophe en cyclone, et de tornade en tragédie, finissait par perdre pied.

Il lui dit à l'oreille :

— Margot, cette fois, personne ne va venir.

— Tu crois ?

— J'en suis certain. Excuse-moi de n'avoir pu te protéger contre ces irruptions fâcheuses, mais la série en est finie.

Il répéta :

— Je t'aime.

Et il la mit sur ses genoux.

Elle retrouva un peu de rose pour ses joues et se cacha la face.

Puis ils se turent.

Sur la console, une pendulette comptait une à une des secondes qui n'étaient pas perdues pour les amoureux.

Pour les amants.

Autour d'eux le monde roulait ses turpitudes, ses hasards, ses misères, et ses aventures.

Du ciel, un rayon de soleil vint se promener à travers la fenêtre, sur la jambe nue et crispée de Margot qui se sentait heureuse.

Son rêve nocturne se réalisait enfin.

Elle gémit de délices.

Et son amant murmurait :

— Margot!... Margot!...

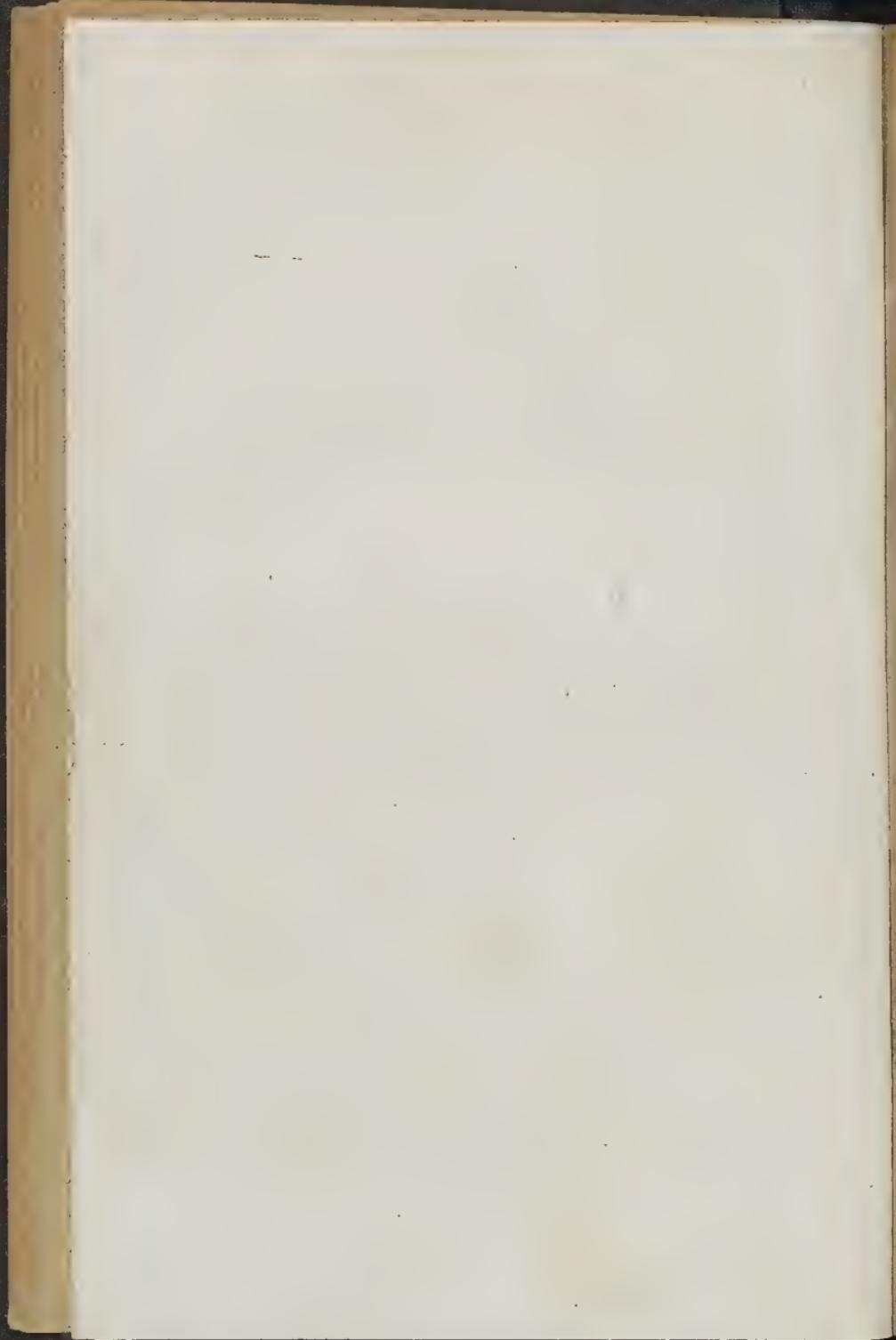
Le roman complet 1 Fr. 60

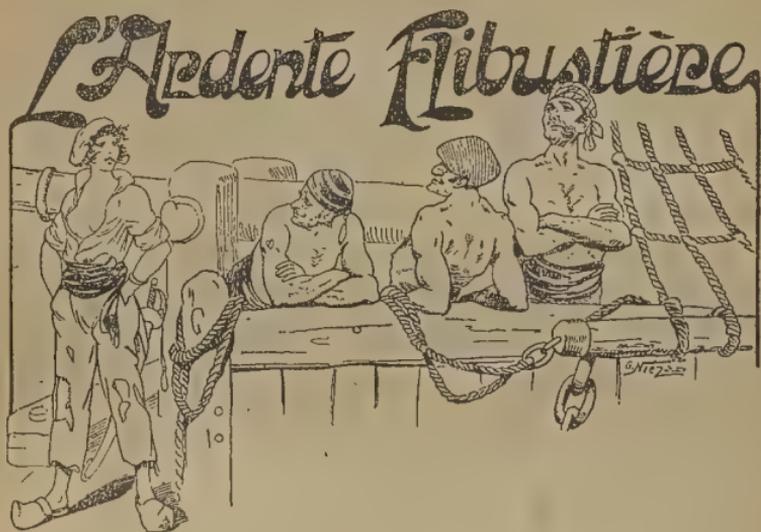
L'ARDENTE FLIBUSTIÈRE



Collection Gauloise

67, rue Servan, 67
:: PARIS (XI) ::





I

EDUCATION

Le 20 mars 1708, il tombait, sur le port de Toulon une pluie froide, épaisse et maussade.

Il était huit heures du soir et les cloches des églises répandaient, sur la ville, leurs appels au Salut et à la prière, lorsqu'un adolescent, vêtu d'un costume goudronné, entra dans la salle basse du cabaret de la Fille-des-Iles. Il poussa un soupir de soulagement en baissant sa capuche et proféra deux vigoureux jurons.

Un homme âgé et glabre, reconnaissable entre mille à ce qu'il portait des boucles d'or aux oreilles, avec une

dent de tigre qui oscillait sur ses bajoues ridées, remarqua alors à voix haute :

— Maudit soit le failli goret qui nous fait rentrer céans l'air et la pluie du dehors.

— Goret, toi-même, hé, bâtard de sarrazin ! dit l'arrivant avec tranquillité. Tu devrais pourtant être dans ton élément, lorsqu'il pleut, avec ta peau tannée comme du cuir d'éléphant.

Le vieux matelot grogna.

— Mon fi, si tu avais des fois envie de te faire trousser et fesser avec une godille, tu n'aurais qu'à continuer tes réflexions...

— Certes, je les continuerai. Tes griffes sont rognées et tu les portes en un lieu où elles ne courent pas risque de m'écorcher, même si tu te bats avec tes oreilles.

Tout le monde se mit à rire, et la Belle-aux-seins-rouges gloire de la prostitution toulonnaise, qui se vautrait, à ce moment, sur les genoux d'un bas-officier ivre, se mit à rire bruyamment.

La Belle-aux-seins-rouges était une femme jeune et de face ardente. Sa renommée allait loin sur la côte méditerranéenne, car elle portait bonheur à ses amants. Elle tenait son nom d'une large tache de sang — ce que les gens du commun nomment une « envie » — qui lui couvrait la moitié de la poitrine. Quand la Belle se moquait de quiconque, il devenait ridicule pour le reste de sa vie, à moins qu'il ne quittât Toulon ou pût tuer un des rieurs. Car la gaieté générale accompagnait toujours l'hilarité de la Belle-aux-seins-rouges. Le vieux aux griffes de tigre pendues aux oreilles se leva donc. Il tira posément sa ceinture, ramena sur son ventre le fourreau

d'un large coutelas, et dit enfin au jeune homme qui le regardait tranquillement :

— Où veux-tu que je t'éventre, blanc-bec ? Ici ou dehors ?

— Ni là, ni là, riposta l'autre, et, si tu insistes, vieille carne de buffle, je t'ouvrirai la bidoche moi-même comme à une truie grasse.

Déjà le vieux sautait sur lui. Mais l'adolescent semblait rompu à toutes les ruses de guerre. Il fit un écart, leva l'escabeau où il était assis, et le jeta à la face de son adversaire.

— A la porte ! cria, devant le tumulte, la masse des buveurs de ce cabaret, où certes chacun aimait à se battre, mais pour son compte et sans être éclaboussé par les querelles d'autrui.

— Viens donc, sourit le jeune homme, que je te coupe tes pendants. Il paraît que cela porte bonheur.

Il sortit. L'autre suivit et le silence revint dans la vapeur de pipes qui flottait sur la tête des ivrognes de l'auberge.

Seule la fille-aux-seins-rouges demanda :

— Qui vient avec moi assister le beau gars contre le vieux magot.

Personne ne bougea.

— Crevez donc, tas de gobe-courges, dit alors la femme qui sortit seule.

Elle fut saisie par le brouillard et éternua. La nuit était compacte. Très loin, on voyait la lanterne qui se tient sous la statue de la Vierge du Port, à l'angle de la rue Coupe-Digue et de l'impasse de la Foux. La femme chercha les deux combattants qui semblaient disparus.

Enfin elle les entrevit, à dix pas, qui, le couteau levé, tournaient l'un autour de l'autre muettement.

— Le-raisiné va prendre l'air, murmura-t-elle en dissimulant ses seins, qui, en temps habituels, étaient toujours découverts. Il est vrai qu'il faisait froid...

Elle courut vers le lieu du combat.

— Hé, beau même, dit-elle, prends garde que le vioque jette son couteau de loin.

— Salope ! dit l'homme aux pendants.

Et il fit un bond pour toucher son adversaire de côté.

Il eut réussi, dans sa vieille habitude des combats nocturnes, si la Belle ne l'avait fait dévier de sa route. Elle lui prit nerveusement le poignet armé.

— A toi, mon petit ami ! Ouvre-lui la panse et viens-t'en, car j'ai bien envie de coucher avec toi. Et vite...

Le jeune homme rit hautement.

— Tu n'as donc pas vu que je suis femme comme toi ?

— Maledieu, non. Mais ça ne me fait pas peur, je sais aimer les deux sexes, comme mon amant, le capitaine Rouquin.

La jeune femme au costume goudronné cria :

— Il est ici, le Rouquin ?

— Mais oui. Et le vieux, là, c'est son second.

— Alors, je lui fais grâce. Hé ! vieux, la paix, et conduis-moi au Rouquin. Je voudrais m'embarquer sur sa gabare.

— Tu arrives à temps, mais il te faudra à bord, d'autres façons que cela, dit l'autre. On part cette nuit, avant l'aube.

— Alors tout va bien. Je suis — confidences pour confidences — la maîtresse d'Adussias qui a été roué hier. Et je crois que je n'ai rien de plus pressé que de

quitter la terre pour naviguer. Car le gibet m'attend...

— Mon petit drôle, ma petite drôlesse, tu parles comme un homme, conclut le second du Rouquin.

— Paravant, demanda la fille-aux-seins-rouges, donne-moi un moment, je suis chaude de toi, ma sœur pirate.

— Je te reverrai lorsque nous reviendrons à Toulon, dit l'autre. Souviens-toi que je suis Adussias, la demi-pendue...

II

EMBARQUEMENT

Adussias et le second du Rouquin, qui se nommait Griffes-Esgourde, s'en allaient le long de la mer en écoutant les bruits de la nuit.

Leur direction était marquée par trois phares, les lumières de l'île de Porquerolles qu'on voyait au loin, malgré la pluie et le feu de proue ou de poupe des treize galères qui bruissaient dans la rade. Car elles devaient appareiller dans trois jours pour le Levant et les équipes de forçats y travaillaient constamment.

Les deux voyageurs suivaient une falaise haute au-dessus de laquelle de hauts bastions se devinaient où veillaient des soldats. On percevait, par instants, leur : « Prenez garde à vous... »

— Nous sommes là, dans le retour de rocher, dit Griffes-Esgourde à voix basse.

La pluie avait cessé brusquement comme ils parvinrent dans une anse faite de murailles à demi-croûlantes sur lesquelles la mer sonnait.

— C'est ici !

Ils s'arrêtèrent un moment, puis le vieux alluma un briquet fait dans une tabatière, et, se guidant de cette faible lueur que personne ne pouvait entrevoir, il descendit lentement la falaise.

Alors Adussias vit un fin vaisseau dont les formes étaient incertaines, mais le grément chargé de toile.

Griffe-Esgourde siffla deux fois longuement, selon une bizarre modulation, puis trois fois sèchement. On répondit par le même signal à bord du bateau.

Les deux arrivants s'approchèrent encore.

La coque du navire se détachait sur la grisaille du ciel.

— La planche ? demanda le vieux.

— Elle est à tes pieds, répondit une voix.

Il chercha et trouva ce frêle pont.

— Aide-moi à la placer, dit-il à Adussias.

Et à l'homme du bateau, il cria :

— Amarre-là !

Trois minutes après, ils prenaient pied sur la gabare du Rouquin, vaisseau à deux mâts pris aux Hollandais peu auparavant, et qui se trouvait baptisé désormais le *Saint-Elme*.

— Le capitaine est saoul, dit l'homme de quart.

— Donc, tout va bien, répliqua Griffe-Esgourde.
Allons le voir !

Ils le trouvèrent dans ce qu'il nommait son Louvre. C'était le carrosse de poupe.

— Rouquin, dit le vieux aux griffes, sans préambule

à un petit homme barbu et vêtu d'or qui dormait à demi sur un lit de pourpre devant une table où gisaient douze flacons vides, Rouquin, les barils sont vendus.

— Tu as l'argent ?

— Il est chez Cohen.

— Et la cochenille ?

— Vendue à du Galmier.

— L'Amiral. Bon, alors on peut rester ici huit jours. J'ai besoin d'aller voir les filles, et surtout la Belle-aux-seins-rouges.

— Pas du tout. On part tout à l'heure.

— Quoi ?..

— Ordre de Sa Majesté : Saturnien Puget, de Hyères, dit le Rouquin, doit être appréhendé au corps demain et pendu haut et court.

— Hein ? cria le capitaine dégrisé subitement.

— Ordre du Roi. Cela m'a été transmis par l'Amiral qui aime mieux te voir vivre..

— Je le pense, grogna le Rouquin. Il m'a payé trente mille livres, pour un million ou deux de perles ramassées aux Indes.

— Parfait. Donc, il faut quitter Toulon cette nuit.

— Oui. Mais que me ramènes-tu là ?

— Une belle recrue. La femme d'Adussias. Elle veut se faire pirate, car le même sort qu'à toi l'attend ici.

Le Rouquin se leva joyeusement :

— Va vite donner les ordres pour le départ. Je vais inscrire Adussias sur le livre de bord.

— Faut-il dire à l'équipage que c'est une femme ?

— Jamais de la vie.

— Alors tu me permettras d'en goûter ?

— A ton âge, ça fait mal de couvrir les drôlesses. Je te le permettrai une fois par mois...

Le Rouquin resta avec Adussias.

— Ma belle tu vas me faire voir combien tu es femme. Elle se mit à rire.

— Capitaine, inscrivez-moi d'abord sur le rôle de l'équipage.

Il haussa les épaules :

— Tu crois à ça ici ? Bran pour ceux qui veulent qu'on tienne des paperasses. Il n'y a, sur ce bateau, que le chirurgien qui sache lire et écrire. Nous autres, pirates, nous avons d'autres tracas.

Ce disant, il était venu à la fille et en trois gestes lui avait fait jaillir des seins rigides.

— Par Satan, mon maître ! hurla joyeusement le Rouquin, tu es mieux que belle. Fais-en voir un peu plus.

Elle se dévêta tranquillement, et, une fois nue, vint se placer devant le chef de pirates.

Lui la regarda avec extase.

— Vrai, tu es belle comme jamais je n'en vois... Et pourtant il y a dans le monde, peu de races sur lesquelles je ne me suis amusé. J'ai joui des filles sur toutes les terres où l'on se rend en bateau... J'ai eu des maîtresses de toutes les couleurs. Mais toi...

Il but un grand verre d'alcool.

— Bois aussi, Adussias. On va s'en donner jusque-là.. Et l'étreignant, il roula avec elle sur le lit

III

AMOURS MARINES



— *Vrai, tu es belle comme jamais je n'en vois* (page 8).

Le capitaine du *Saint-Elme* était un rude gaillard. Il semblait incontestablement laid comme un ours et éduqué comme dans une étable. Ces vertus ne lui enlevaient pourtant point cette autre, d'être un amant solide et propre à faire frémir les femmes, à les transporter de délices et à les passionner autant et plus par le sexe que les coquebins, sigisbées et marquis peuvent le faire par l'esprit...

Il avait encore cet agrément qu'il se trouvait saouï, deux jours sur trois. L'alcool étant, à doses abusives, un anaphrodisiaque efficace, sa maîtresse pouvait donc

encore disposer de quelques moments pour se donner çà et là aux autres matelots et même au second, qui, vieux, gardait une virilité solide.

Il avait été impossible de dissimuler à l'équipage, la féminité du nouveau matelot. On avait vu, sur le pont même, le Rouquin embrasser Adussias et lui mettre les seins à nu.

On avait, d'ailleurs, remarqué auparavant, que le nouveau venu était nanti de mains fines, blanches et douces. Ses pieds nus ne ressemblaient point non plus à ceux, accoutumés partout, de l'équipage. Enfin le Rouquin ne voulait avec lui, que des marins fieffés et celui-ci ne connaissait ni la manœuvre, ni la mer même.

Avant le jour, où, par un beau soleil au large de Chypre, le Rouquin dénuda la poitrine belliqueuse de sa belle, on était donc assuré, comme disait le loustic de la bande, La Coquille, gaillard qui avait été condamné à mort dans sept pays différents, qu'Adussias c'était surtout pour naviguer « à fesses »..

Du jour où tout le monde connut le sexe de la belle, tout le monde, bien entendu, entendit y goûter. Adussias trouva cela très juste. Elle avait été la maîtresse, à la fois, des douze membres de la bande Adussias premier. Or c'étaient des personnages ardents et que le crime commis par eux en grande série rendait sans cesse flam-bants comme le bûcher où ils devaient finir.

La fille s'était pourtant astreinte à les réjouir tous. Elle y avait acquis une grande maîtrise des hommes, et un art savant de les tenir en laisse. Aussi lui était-ce un jeu que de mener les vingt-trois matelots du *Saint-Elme*. Le dur labeur de mer ne les rendait, heureusement, pas

si aptes à l'amour que les pirateries de terre font aux tire-laine et détrousseurs de voyageurs...

Ainsi allait donc le bateau, magistralement mené au demeurant par le Rouquin, qui était un prodigieux marin, devinant, même ivre-mort les coups de vent deux heures avant qu'ils se produisissent. Le second qui avait cinquante-cinq ans de navigation, ayant commencé à dix ans dans la piraterie de haut bord, ne la lui cédaient en rien.

Il fallait se méfier, dans les parages où croisait le bateau, car presque tous les grands pays d'Europe y avaient envoyé des galères puissantes que leur chiourme rendait invincibles à la marche. Elles portaient, en sus, des soixante pièces de huit et même des cent vingt pièces de six, devant quoi le courage du bandit est impuissant à se défendre...

Cependant, on ne pouvait rester à naviguer longtemps sur une mer aussi dangereuse. Le Rouquin, qui avait espéré attaquer quelque navire vénitien chargé de richesses orientales et de pierres fines, conclut à l'inutilité de persister dans cette entreprise et l'on revint vers l'Océan.

La vie à bord était vraiment heureuse et paisible. Tous les historiens de la flibuste et des pirates : Oexmelin, Johnson et Daniel de Foe, sans compter une douzaine de révérends et de gouverneurs coloniaux qui ont écrit leurs souvenirs, veulent présenter la vie boucanière sous la forme d'une misère atroce et sans cesse apaisée en combats singuliers. Il n'y avait rien de tel à bord du *Saint-Elme*. Adussias était la femme du capitaine lorsqu'il était à jeun et celle de tout l'équipage, quand le capitaine était saouf. L'alcool abondait dans les cales,

en attendant les richesses à conquérir sur les bateaux conquis. On buvait donc, on pratiquait posément les manœuvres utiles, on se battait de temps à autre pour une partie douteuse de dés, mais sans que le sang coulât, et on aimait...

Adussias passait des mains exigeantes du capitaine dans celles ingénieuses du second. De là, elle venait au coq dont les goûts étaient uniquement féminins. Il caressait la belle fille, qui, excitée, portait cela au chirurgien, un médecin illustre de Paris, condamné à être pendu pour un pamphlet contre Sa Majesté et que le Lieutenant de Police d'Argenson dont il avait accouché heureusement la femme, condamnée par tous, s'était entremis pour faire évader. Il se nommait Guillebert. C'était un homme froid et ardent qui coupait lui-même la tête de tous les malheureux passagers dont le métier se rapportait à la Justice, quelle que fût leur nationalité.

Des étreintes un peu vicieuses, et lassantes par leur complication, de M. Guillebert, Adussias passait à celles du premier maître de manœuvre qui se nommait de Salistrate de Baverne d'Arnet. Celui-là s'attestait marquis. Il était né dans un château à trois cents fenêtres, entouré de cent lieues de terres matrimoniales. Hélas!... A vingt ans ne s'était-il pas avisé d'écrire un sonnet sur Mme la marquise de Maintenon, veuve Scarron et épouse morgantique de Sa Majesté. Le sonnet était amusant. Il contenait ces vers, sans doute fâcheux, mais défendables :

*Le Roy dit : « Ouvre ta mortaise à mon tenon,
Tes fesses sont le vrai Grand Palais de Versailles !
Et ta bouche dira : « Jusqu'à demain, tenons... »*

Hélas ! les rois sont peu sensibles à la poésie qui oublie de les louer. Adalbert de Salistrade de Baverne d'Arnet, déféré en justice, s'était vu condamner à mort. Gracié pour les galères, il s'était ensuite évadé de concert avec le Rouquin qui l'avait ainsi promu.

IV

LA GAILLARDE

Après les protagonistes du bateau pirate, Adussias se donnait non sans plaisir à La Gale, Bourse-en-pie, Le Sauvage, La Pipe, Doudou-le-Poilu, La Manchette (ainsi nommé, parce que de préférence il aimait les garçonnets), Pâtüre, Coupe-veste, Soubrequoy, Cul d'Éscale, La Bouline et Passevolant.

Tous ces drôles portaient leurs surnoms à la suite de divers exploits redoutables ou risibles qui faisaient l'objet des contes d'avant. Quand il faisait beau, en effet, la troupe s'asseyait sur des câbles roulés, ou sur le pont au hasard et selon des amitiés. Ensuite, chacun disait ses exploits. Les hommes ne se rassasiaient jamais d'entendre ces historiettes sanglantes ou burlesques. Le soleil se couchait ainsi dans la douceur des soirs, tandis que le capitaine allait visiter la réserve de rhum et que le marquis faisait des vers...

On passa dans la mer Atlantique. Il y eut pourtant un petit accroc lors des Colonnes d'Hercule, qui sont,

on le sait, entre Cadix et Tanger. On avait louvoyé tout le jour assez loin des côtes espagnoles, et on attendait la nuit pour passer, car six vaisseaux du Roi surveillaient le détroit. Or, il était six heures du soir, quand la vigie signala une frégate en haute mer. Que faire ?

Se rapprocher d'Espagne ne laissait pas d'être scabreux, car le Rouquin était connu pour avoir dépouillé et coulé bas trois bateaux de sa Majesté Catholique, l'année précédente.

Et tout le monde devait savoir, en sus, qu'il montait, à cette heure, le *Saint-Elme*. D'autre part, la frégate était anglaise. Il ne fallait pas oublier que huit des meilleurs amis du capitaine, avaient fini sur le quai des exécutions de Glasgow, et qu'il avait lui-même détrossé naguère le *Cowinbray*, appartenant à Lord Churchill. Les pierres précieuses vendues à Toulon et acquises par l'amiral de Galmier venaient d'ailleurs du *Cowinbray*. Il était, par conséquent, fort dangereux de se laisser accoster par la frégate.

Le second eut l'idée d'une manœuvre heureuse. On se dirigerait familièrement vers le navire de guerre, très nettement, mais avec une extrême lenteur, de façon à en être assez loin encore lorsque la nuit viendrait. Alors on virerait et adieu...

Ce plan réussit. La frégate, voyant ce vaisseau de commerce, de nationalité incertaine, mais visiblement peu armé, venir à couper sa route ne se hâta pas au-devant. La nuit naquit à temps et on se jeta vers Gibraltar à pleines voiles...

De délices, après ce danger, l'équipage voulut posséder Adussias toute la nuit.

Son délégué, Soubrequoy, ancien comite à bord de la galère la *Royale* alla en demander la permission au capitaine.

Celui-ci n'était malheureusement pas assez saouïl pour trouver la proposition à son goût. Il brûla la tête de Soubrequoy, se rendit sur le gaillard d'avant avec Adussias et déclara que sa maîtresse était bien une femme, quoique en vérité c'eût pu être le contraire. Mais, en tout cas, elle lui appartenait et rien qu'à lui. Son contact restait donc défendu à tout l'équipage, sauf au second qui y avait droit une fois par mois.

Pour confirmer et prouver son droit de propriété, il fit même déshabiller Adussias et la posséda sur un lit de cordages.

Comme elle se plaignait que cela lui fit mal au dos, le Rouquin lui donna une claque violente et un coup de pied au derrière, dont elle fut trois nuits sans pouvoir se divertir, malgré la totale ivresse du capitaine.

De ce jour, la colère régna chez les matelots et on songea à se débarrasser du capitaine. Le marquis, surtout se montrait furieux.

On était alors dans les parages des îles Canaries. Pendant huit jours, on y croisa sans succès et il fallut se résigner, si on ne voulait pas que la campagne fût totalement vide, à partir pour les Antilles et la côte américaine.

Au vrai c'était la grande fibuste qui commençait. Loin de s'en réjouir, tout le monde évoquait, sans gaieté, ces combats où le sang coule à flots, et qui deviennent l'accompagnement inévitable des arraisonnages aux mers lointaines. C'est que les pirates y sont si nombreux, que le

moindre vaisseau marchand y est armé en guerre. Il ne suffit pas de le visiter, il faut le conquérir.

Pendant, l'équipage du *Saint-Elme* devenait ombrageux.

Adussias, se sentant un peu responsable de cette rage sourde contre le Rouquin, se prodiguait pourtant de son mieux. Elle tenta, pour satisfaire le plus possible de ses compagnons, des jeux amoureux multiples et difficiles qui pouvaient réduire plusieurs jouteurs ensemble. Elle fit boire le Rouquin, et tenta aussi sur lui des expériences érotiques propres à l'endormir tout à fait. Elle fit enfin tout son possible afin que la paix continuât, tant bien que mal, de régner.

Mais il y eut encore un incident. Certain jour de mai où le temps était doux et lyrique, le marquis commença un poème à Adussias, la belle du *Saint-Elme*. La chose allait seule et se serait terminée brillamment, si, heureux de sa muse, M. de Salistrate de Baverne d'Arnet n'avait eu l'idée de vouloir récompenser ensuite Adussias, en faisant avec elle la bête à deux dos. Il répétait ses deux derniers vers :

*Car ta quille ô Vénus, baille malgré l'étoûpe,
De ce plaisir encor qu'en toi j'éperonnai.*

Ce lui parut si somptueux de musique et de grâce verbale qu'il courut donc vers la maîtresse du Rouquin pour lui faire sentir son talent.

Par malencontre, elle était, à ce moment précis, en conversation amoureuse avec Bourse-en-Pie. Le marquis ne le put supporter et prenant son pistolet, il brûla

froidement la tête du matelot, pour prendre sa place sans la laisser refroidir. Adussias fit l'amour avec un morceau de cervelle humaine sur le sein droit et une petite flaque de sang dans le nombril. Elle jugea, plus tard, que c'était moins agréable qu'il ne semble...



...son adversaire lui avait mis un pistolet sous le nez (page 20).

Comme on voit, la nervosité générale, à bord du bateau, menaçait de mal tourner...

V

UN ASSAÛT

Ce fut sur ces entrefaites, que, pour calmer tant de colères ou d'irritations sourdes, une prise vint se jeter en travers de la route du *Saint-Elme*.

On était au dix-huit juin, à midi. La chaleur lourde abêtissait l'équipage, étendu, hors trois hommes, sur le gaillard d'arrière abrité par une toile.

Les trois pirates de quart se trouvaient, l'un dans la hune, l'autre sur le château de poupe et le dernier au gouvernail. Le vent était plein-arrière, mais léger et douceâtre ; il imprimait au bateau une vitesse modeste et presque bourgeoise...

Or, l'homme de la hune cria :

— Voile à bâbord-avant.

Il y eut un léger tumulte, tout le monde se leva pour regarder dans la direction indiquée.

Trois minutes passèrent, et, peu à peu, on vit sortir de l'océan, très loin un navire de taille supportable, avec peu de voilure et qui pouvait s'attaquer certainement s'il n'était pas trop armé...

Pour connaître l'armement du survenant, il fallait attendre un peu. Tout le monde se dissimula. Le capitaine, ivre-mort, mais rendu solide par l'espérance de la bataille, se mit à blasphémer avec une ardeur que depuis longtemps on ne lui connaissait plus.

Adussias sentait sourdre au fond d'elle-même une légère angoisse qu'elle dissimulait sans façons, mais qui donc, à son premier assaut, dans le monde de la piraterie, ne se sent pas un rien ému ?

Le chirurgien était tôt descendu préparer ses pansements et ses scies, car on pouvait facilement prévoir qu'il y aurait bientôt des amputations à faire et des sutures à confectionner sur des têtes fendues, des panses ouvertes, et des membres maltraités.

Quant au marquis, il chantait avec une humeur char-

mante, une chanson qui était à la mode lorsque Paris lui fut défendu.

Il est probable qu'on n'en parlait plus depuis longtemps aux Porcherons où elle avait été lancée, mais, sur le *Saint-Elme*, elle faisait figure de haute nouveauté.

Cependant, le bateau s'approchait avec un rien de méfiance eut-on dit. Tout son armement se réduisait à une batterie dont le Rouquin, lunette à l'œil, dit qu'arrimée comme elle se trouvait, elle ne tiendrait pas deux bordées. On voyait, par les hublots, des faces inquiètes et les matelots tendaient de la voilure pour fuir le malencontreux *Saint-Elme* qui faisait d'ailleurs l'innocent.

Bientôt on vit le pavillon du survenant : c'était un espagnol.

— Mort de Dieu, grogna le Rouquin, il y a longtemps que je n'ai pendu des gens d'Estramadure. Ce bateau arrive à point...

Mais l'espagnol était bien commandé. Tout en semblant fort à l'aise, il se laissa dériver par le vent, puis, mettant franchement le cap à l'opposite de sa venue, il commença à fuir de toutes ses voiles.

— Par les cent mille diables de l'enfer, hurla le capitaine du *Saint-Elme*, la charogne se méfie de nous. Hissons notre pavillon !

Et brusquement, à la corne d'artimon, monta le sinistre emblème de la piraterie : la flamme noire portant une tête de mort au milieu.

Et la poursuite commença.

Le *Saint-Elme* était de coque plus effilée que l'autre, moins chargé aussi et prenant mieux le vent. Il gagna tôt

sur l'épais navire d'Espagne, qui faisait un sillage écumant.

— Aux armes ! dit paisiblement le marquis. Préparez-vous, mes gars !

Les gaillards de l'équipage vinrent se ranger sur le pont en tenue d'assaut. Ils étaient admirables. Toute leur vêtue se résumait dans un pantalon, parfois même déchiré et accourci par d'innombrables mésaventures. Tous avaient le torse nu et quelques-uns y arboraient des balafres larges de trois doigts. La collection de blessures guéries dont s'ornait le personnel du pirate aurait fourni, à un médecin, des sujets d'études pour dix volumes in-folio...

Et tout le monde attendit.

C'est alors que la belle Adussias revint sur le pont. Elle avait fait une toilette de sa façon, dont le charme certain et la grâce évocatrice transportèrent l'équipage enthousiaste. C'est qu'elle était nue...

— Bravo ! cria le marquis. Viens, Adussias que je te pose un baiser sur le sein droit.

Le Rouquin grogna :

— Monsieur, je n'aime pas ces familiarités.

— A la guerre, monsieur, répondit noblement le gentilhomme, les femmes deviennent d'usage public, comme tout ce qui délasse, soutient et fait ardre les combattants.

— Monsieur, dit le Rouquin, c'est ma femme.

— Bien, monsieur, dit le marquis avec dignité. Ce soir elle pourrait bien être la mienne.

Le capitaine tira son lourd sabre d'abordage, mais, plus prompt, son adversaire lui avait mis un pistolet sous le nez.

— Vous me paierez cela ! murmura, blême de fureur le redouté chef de pirates.

— Tâchez de prendre cette gabare, conseilla le matelot Cul-d'Escale. C'est plus important que ces histoires de femmes, et, pendant que vous faites l'échauffé, les autres nous gagnent au pied.

Il était incontestable que l'espagnol tenait au moins sa distance.

— Par le nombril de Satan, cria le capitaine, mettons toutes voiles dehors, tant pis si un coup de vent emporte nos mâts, mais ce failli chien ne nous échappera pas.

Sur le château de proue, Adussias, nue et armée, défiait la mer.

VI

L'ASSAUT

La poursuite dura tout l'après-midi. Le *Saint-Elme* gagnait, mais pas assez pour venir à l'abordage. Séparés par un quart de lieue, les deux bateaux couraient donc à la file sur la surface des eaux.

— Ce cornard d'Espagne, aboyait furieux le Rouquin, va-t-il nous échapper. Hardi les gars !

Le marquis, appuyé au cabestan, semblait rêver et en vérité songeait, dans la chaleur du combat, à fendre le crâne du capitaine et à prendre sa place.

Adussias, nue et belle comme Vénus, allait et venait en portant un sabre recourbé. Elle fumait la pipe comme

un gabier et faisait signe aux matelots qu'on rigolerait la nuit venue.

La Manchette, qui posait parfois à la femme et en tirait divers avantages, voulut l'imiter et se mit nu à son tour.

— Coquins ! cria encore le Rouquin en sortant de la cambuse où il avait bu une pinte de rhum, coquins, si j'en vois un qui tourne seulement les yeux vers Adussias, je lui coupe la tête et le reste.

Mais tout un chacun se mit à rire, car Doudou-le-Poilu venait de fermer les yeux et de quitter sa culotte pour montrer, bien braqué vers la maîtresse du capitaine, une pièce de quatorze qui, positivement, semblait de taille à couler bas une frégate.

Le capitaine s'élança, sabre en main, pour couper cette arme offusquante, mais il fut arrêté par le chirurgien.

— Monsieur, dit le célèbre Guillebert, je vous prie de ne pas me forcer à utiliser les toiles à panser et la charpie sans de bonnes raisons...

— Et, remarqua le marquis, de ne pas mettre un homme hors de combat avant la bataille.

Le chirurgien reprit :

— J'ajoute que mes outils exposés à l'air marin se rouillent et que mes baumes perdent leur efficacité à rester exposés et à s'évaporer comme à cette heure. De plus, si vous buvez tout le rhum, que donnerai-je à mes blessés ?

Le Rouquin ne craignait rien tant que les apostrophes du médicastre. Il rengâna sa fureur et ne vit pas Adussias, avec des mines gourmandes, caresser de la paume, la pièce de quatorze de Doudou-le-Poilu.

C'est alors qu'il y eut une saute de vent.

— Nous le tenons, aboya Bourse-en-Pie. Il perd, il perd!

De fait, le navire espagnol ralentissait et se trouvait maintenant à deux encâblures.

— Attention ! cria le Rouquin.

— Attention ! tonna le marquis, dont la belle voix de commandement, qu'il n'utilisait que dans les grandes circonstances, courut sur les eaux jusqu'à l'ennemi.

— Attention ! dit joliment Adussias en levant son sabre.

Elle venait d'éteindre sa pipe et se passait la main sur des charmes auxquels il lui semblait tenir plus que naguère, à cette heure où ils étaient menacés.

Mais elle avait du courage et chacun crut que cette caresse qu'elle s'offrait en personne, n'était qu'une simple marque de satisfaction. Ce pouvait sembler encore un souvenir cordial à tant d'amants qui s'étaient, depuis qu'elle se trouvait pubère, occupés de la réjouir...

Les deux bateaux n'étaient plus qu'à une encâblure.

— Chantons, les gars ! dit le Rouquin, cela va donner la venette aux gens d'en face.

Et ils entonnèrent un chant de pirates, du plus barbare effet.

A ce moment l'espagnol tira une bordée. Mal ajustée et trop haute, elle se contenta de percer les basses voiles et de briser les vitres du château de poupe.

— Ils me les paieront, remarqua le marquis. Je ferai dépouiller leur état-major et tendrai leur peau sur des châssis pour remplacer mes carreaux.

— On y est, les hommes ? demanda encore une fois le Rouquin.

— On y est ! repartit Griffé-Esgourde qui s'était tenu jusque-là en bas occupé à quelque besogne mystérieuse, mais ne voulait pas manquer l'égoisement.

Les deux navires ne sont plus qu'à vingt pas. Les voiles du *Saint-Elme*, largement déployées, enlèvent l'air à l'espagnol qui jette sa seconde bordée.

Deux hommes du pirate, éventrés, tombent sur le pont.

Un hurlement de rage s'étend sur l'océan. Le soleil, qui se couche au lointain, semble couvrir le ciel de flammes rouges...

Cinq pas séparent maintenant l'éperon du *Saint-Elme* de la poupe de l'autre.

Alors, agile comme un singe, brandissant un sabre et un pistolet, nu et bronzé aussi comme un dieu grec, La Manchette saute...

A sa suite tout le monde s'élançe.

C'est l'assaut.

L'espagnol est peuplé de femmes que ses défenseurs ont fait descendre dans l'entrepont. On les entend se lamenter et pousser des cris d'épouvante ou des prières. Quant aux matelots, ils font tête courageusement.

La boucherie commence.

C'est une mêlée confuse où l'on ne tire que peu de coups d'armes à feu. On se sert de sabres, lourds comme des couperets, qui font d'épouvantables blessures. Comme des diables, les hommes du Rouquin s'agitent et apparaissent partout à la fois. Les autres sont plus de cinquante, mais ils ont la timidité défensive des honnêtes gens. Les pirates ne font attention à rien. Ils se jettent à la mort comme au giron d'une maîtresse.

C'est effrayant.



Adussias, nue et armée; défait la mer (page 21).

VII

MŒURS DE LA FLIBUSTE

Le Rouquin vise à tuer les officiers. Il les cherche et les affronte avec une audace qui fait frémir. Griffes-Esgourde vise les mousses et les jeunes matelots. Il frappe surtout

de pointe et à la face. Il sait que ce sont toujours les agents de liaison et les complices des coups de traîtrise.

Le marquis, lui, cherche les gens qu'à leur apparence il croit nantis de quelque noblesse. Il n'aime pas à égorger des manants. Il a vu, dès le début, un grand homme à l'habit passémenté, qui paraît commander à une trolée de laquais. Il dit à son fidèle serviteur la Bouline :

— A toi les valets. A moi le maître !

Et bientôt la roture gît à terre, déconfite, tandis que le gentilhomme crie d'une voix de tonnerre au chef :

— Rends-toi !

L'autre fait un signe d'acquiescement et reçoit, en même temps, une pistolade qui le couche à terre.

Le marquis rit de bon cœur en se ruant aussitôt sur un gaillard en tricorne rouge qui doit être au moins gouverneur dans les colonies espagnoles d'Amérique.

Il lui porte un coup d'estoc à la face et en même temps lui tire son second pistolet au bas-ventre.

— C'est le coup de Montezuma ! dit-il en s'esclaffant.

La Manchette est tailladé de dix coups de sabre et le sang lui coule partout, mais nulle blessure n'est jusqu'ici capable de l'arrêter. Il crie en frappant de partout :

— Bonjour à ta femme, hé porte-fesse !...

Cette injure semble lui porter bonheur. Il a étendu au moins dix étrangers.

Quant à Adussias, elle sauta, il faut l'avouer, la dernière sur le vaisseau espagnol. Ce n'est point qu'elle eut peur, mais l'habitude lui manquait un rien. Toutefois, au milieu des cris, des vociférations, des blasphèmes, et des injures, des prières et des appels, des chants furieux et

des hurlements de ses camarades, elle retrouva vite son assiette.

Alors elle fit le vide autour de son corps nu avec une rage incoercible. Elle frappait du sabre, de gauche à droite et de droite à gauche, sans répit et sans hésiter.

— Bravo, lui cria le marquis. Ne voyant plus d'adversaires de qualité, il se contentait de secourir ses amis encore aux prises avec des Espagnols.

Adussias se retourna vers lui.

— Touche-moi, dit-elle, tu verras que je n'ai jamais eu tant de bonheur...

— Plus tard, ma belle, répondit le gentilhomme prudent en inventoriant le champ de bataille d'un coup d'œil, va donc secourir Coupe-Veste et Passevolant.

De fait, les deux drilles, accablés par un lot d'Ibères, se défendaient vaillamment, mais avec peine. Adussias sauta dans le groupe en agitant son sabre.

— Le diable ! cria un des Espagnols en se signant.

— Le diable ! répétèrent les autres en se débandant.

— Le diable ! gémirent les derniers ennemis en perdant courage.

Et, du cœur de la coque, on entendit venir un cri de terreur :

— C'est le diable...

Les pirates étaient vainqueurs.

Il restait pourtant, au pied du carrosse de proue, un groupe où l'on remarquait un colonel de cavalerie en grand uniforme, le capitaine du vaisseau, trois officiers armés de haches et une femme en habit pourpre qui portait un masque de velours.

Le Rouquin organisa le champ de bataille. Il y avait

quatre de ses hommes qui agonisaient sur le pont. Il commanda à trois autres de revenir sur le *Saint-Elme* et de s'y tenir prêts à tout.

Quatre autres furent délégués illico sur l'espagnol, l'un en poupe, pour égorger le timonier et prendre sa place, l'autre au centre, pour tuer les blessés, et les deux derniers pour surveiller la sortie des écoutes, car il y avait peut-être une réserve humaine dans l'entrepont.

Ceci fait, il se rua vers le groupe héroïque.

Déjà Auussias l'avait devancé. Elle courait droit à la femme au masque. Comme un porte hache voulait l'arrêter, elle lui fit sauter la tête d'un revers.

Le marquis, posément, avait cherché à terre un pistolet armé.

Il en trouva trois. Alors il vint au dernier carré de la défense.

Le capitaine d'Espagne le visa d'une arme trop longue qui tremblait à son bras déjà blessé. Il rata le gentilhomme, qui salua, et d'un coup bien visé lui fit sauter la cervelle.

— Rends-toi ! dit-il alors au colonel.

L'autre hésita sur la conduite à tenir, car il sentait bien n'avoir aucune chance de survivre au massacre.

Le marquis utilisa cette hésitation et lui planta son sabre sanglant en plein corps.

Il salua à nouveau.

La valetaille du Rouquin suffisait désormais à mettre à mort le reste...

Cependant, Adussias, face à la femme masquée, crut en avoir raison d'un coup. Elle se trompa. C'était une guerrière redoutable, que cette étrangère. Elle le fit

bien voir en lançant une navaja, qui, pour un rien, aurait mis fin aux exploits de la pirate, et ne la manqua pas d'une ligne.

— Corps du diable, s'écria la diablesse.

Et elle tapa de toutes ses forces sur son adversaire.

Mais l'autre se déroba et se retrouva debout avec un sabre court, enlevé à son voisin.

— Laissez-les ! dit Griffes-Esgourde.

— Mais non ! grommela rageusement le capitaine. Je ne veux pas qu'on m'abîme mon Adussias.

— Idiote ! rétorqua le second. Regarde l'autre. Elle est encore plus belle.

Cependant la belle Adussias n'avait pu encore avoir le dernier mot. Ses coups semblaient heurter un mur. rageusement elle sauta au cou sur son ennemie et l'étreignit pour l'étouffer.

Les deux femmes roulèrent à terre au milieu des rires...

Tous les mâles du navire espagnol semblaient morts...

VIII

LE PARTAGE

Sur le pont sanglant, parmi les cadavres étendus, Adussias et l'inconnue masquée se battaient furieusement. Enfin la pirate, en immobilisant son adversaire sur le dos, demanda :

— Un coutelas que je lui ouvre la gorgoire.

— Ah ! mais non, ma chère, dit le marquis en levant son chapeau, car il était fort poli durant qu'on tuait, Ah ! mais non ! Nous voulons goûter à ses charmes. S'il vous plaît, rendez-là nous...

Adussias, épuisée, se releva. L'autre restait étendue sur le dos les yeux fermés.

— Est-elle morte ? demanda La Manchette qui était jaloux à l'idée qu'on pourrait avoir deux femmes à bord du *Saint-Elme*.

— Toi, va te faire panser ! lui dit brutalement le Rouquin où je te coupe les oreilles.

La Bouline s'approcha et prudemment tâta le corps allongé :

— Elle se porte comme un charme. Je la prends.

Et il leva les jupes et jupons enchevêtrés de l'Espagne.

— Mort de Mahom ! reprit-il furieux lorsqu'il vit les jambes de la malheureuse, il faut lui enlever son armure.

Tout le monde s'approcha. De fait, l'inconnue était vêtue d'un tissu métallique collant, qui devait se chausser et s'agraffer par les épaules, car il était impossible d'accéder à sa chair au-dessus des cuisses.

— Pendons-là ! cria La Manchette, qui, tout saignant, ne voulait pas quitter le lieu de ses exploits.

— Non ! dit le marquis, on va commencer de la déshabiller.

Et il mit la femme, qui reprenait ses sens, debout en la saluant :

— Permettez, madame ! murmura-t-il à nouveau.

Alors, avec un couteau à éventrer les cochons, il la parcourut du col au bas-ventre...

Et fit la même chose par derrière et les innombrables vêtements de mousseline, soie, velours, dentelle de Cadix tombèrent en lambeaux sur le pont...

On vit alors une forme féminine aux larges hanches, attirante comme Vénus elle-même, et couverte d'un maillot de fin acier tissé...

Le marquis le piqua avec son arme, mais la pointe ne passa point.

— Mordiable, dit-il, on ne voit pas comment cela est lacé ou attaché... Je veux être roué si l'armurier ne le lui a pas soudé sur le corps même.

— Je la garde, conclut-il, à moins que Griffes-Esgourde la veuille, puisque le capitaine est nanti.

La Bouline lui demanda à l'oreille :

— Qu'allez-vous en faire ? Il vous faudrait un instrument en acier de Tolède pour dévirginiser cette truie.

Le marquis se mit à rire.

— Elle m'avouera son histoire et ce sera amusant. Et puis, je lui ferai limer son costume par l'entre-jambes. Ce sera aussi joyeux que de la prendre.

Et la Bouline emmena la conquête de M. de Salistrate de Baverne d'Arnet...

Pendant ce temps on commençait de fourrager le navire conquis. D'abord, les non-combattants de l'entrepont montaient un par un. Les hommes étaient jetés à la mer, sans attendre ; les femmes mises de côté, les enfants parqués en tas pour être vendus à quelque plantation, si on pouvait s'y rendre.

On épargna six nègres, en pensant qu'ils feraient de bonnes recrues pour le *Saint-Elme*, Ils ne seraient pas

exigeants, quoique robustes et tout aussi bon buveurs que les blancs.

Quand on eut visité l'espagnol, la nuit était venue. Le Rouquin fit rentrer ses hommes à bord et on déhala de vingt coudées, en laissant les prisonniers, bien ficelés sur le bateau conquis. On n'amena d'abord sur le pirate que trois femmes fort jolies, des servantes, pour réjouir les combattants heureux.

Les autres, le Rouquin se réservait de les interroger et de savoir si en les déposant sur un îlot désert on ne pourrait pas obtenir avec des lettres une forte rançon si elles apparaissaient de notoriété suffisante.

On pourrait aussi les vendre aux lupanars des Antilles, ou pour faire les servantes dans les auberges à flibustiers.

Toutefois, cela devait être préalablement bien calculé et médité par l'état-major du *Saint-Elme*.

Toute la nuit les pirates burent et possédèrent les filles. Ce fut charmant. Il y en avait une pour cinq. Les nègres se trouvaient bien promus membres de l'équipage. Mais on leur avait découvert à la dernière, une duègne qui les amusa infiniment. Non point que la dite ne fut piaillante et hurlante à l'idée de réjouir des mâles et même des noirs, mais parce que, son parti-pris, elle se révéla d'une habileté érotique dépassant tout ce que les nègres savaient atteindre, même sous l'éducation des blancs...

La duègne était donc une maîtresse femme en amour et au matin, les cinq nègres dormaient épuisés.

Quant au marquis, homme de précaution et qui pensait avoir beaucoup trop d'ennemis pour qu'on le laissât jouir en paix de la femme à la cotte de maille, il avait

mené celle-ci dans la soute à poudre, où il était sûr que personne ne viendrait le déranger. C'est que, le lieu, par une ancienne tradition, passait pour maudit. Car les bandits sont généralement très superstitieux.

Là, il avait questionné cette conquête qui devait être au moins duchesse.



Les deux femmes roulèrent à terre (page 29).

Elle avait refusé, au début, de parler. Alors le gentilhomme, fort paisiblement prit une scie à métaux et s'occupa, comme il l'avait dit, de faire sauter la connexion des mailles à l'entre-jambes de l'armure.

Quand il eut coupé une demi-douzaine d'anneaux, la femme, craignant d'être sciée vive, se confessa.

IX

LE COMLOT

Le navire espagnol regorgeait de richesses. Il y en avait pour tous les goûts : des liqueurs et du rhum dont se gorgea l'équipage du pirate avec une prodigalité merveilleuse, des étoffes de soie dont le Rouquin se fit faire une djellaba sarrazine, et le marquis une écharpe pareille à un arc-en-ciel, de l'or, du café et du cacao sans compter deux coffrets de pierres fines. Ceux-ci, le Rouquin sut les dissimuler, mais non point à Adussias qui jura de s'en emparer.

On sut que les femmes, sauf une, étaient toutes d'une bourgeoisie madrilène trop dédaigneuse du sexe pour servir des rançons.

On décida donc de vendre cette troupe, avec les enfants des deux sexes, qui se payaient jusqu'à cent livres, pour travailler les plantations de vanille. Car on sait que la vanille mâle doit être mariée à la vanille femelle pour donner un fruit. Cette besogne, à la fois facile et délicate, était faite exprès pour des enfants de race blanche, intelligents et plus soigneux que les esclaves.

Quant à la seule femme de qualité, c'était la propre épouse du gouverneur de Santa-Fere del Cruzinor. On ne pouvait risquer de la faire racheter, car elle avait posséder dix-sept frères et sœurs. Donc, malgré la fortune des siens, le jeu, pour la famille, n'en vaudrait pas la chandelle. D'ailleurs, ces Espagnols sont ladres en matière

de rançons... Qu'en faire ? Elle servit deux nuits aux nègres et on la pendit le troisième jour, car elle n'avait pas su les contenter aussi bien que la vieille duègne qu'ils gardèrent dorénavant.

La femme ramassée par le marquis n'était que la maîtresse de l'Inquisiteur-Major de l'Andalousie. Son amant l'avait fait vêtir d'une chemise de maille pour être assuré qu'elle ne le tromperait pas durant son voyage aux îles, où elle devait recueillir un héritage inestimable : précisément les coffres de pierres précieuses dont le Rouquin s'était emparé.

Il fallut trois jours de travail pour dévêtir cette femme de sa carapace d'acier. Cela lui avait été fixé sur la chair même et soudé aux épaules par le fameux Azzana, le subtil armurier de Saragosse,

Mais, lorsque la malheureuse fut enfin nue, ce qui peut se dire nue, et que l'on vit sa peau vergetée et marquée, le marquis s'en dégoûta tout à fait. Il la donna comme soubrette à Adussias, qui, après l'avoir utilisée à la poncer, épiler et masser, s'en servit pour des soins plus intimes et finalement en fit une sorte de sigisbée féminin.

Ainsi allaient les affaires à bord du *Saint-Elme*, qui faisait maintenant voile vers l'île San Nosopoa-Lliga.

On y parvint le 4 août. Là furent vendus, au plus haut cours, les individus survivants et le bateau espagnol lui-même, amené d'ailleurs avec d'infinies difficultés, et non sans craintes et soucis jusqu'à ce repaire de bandits. Il faut pourtant avouer que toutes ces prises, haut cotées trouvèrent des acquéreurs généreux. Le navire fut payé vingt mille livres sterling d'Angleterre, par le fameux fibustier écossais Simsrope, dit Lord

Blood. Son navire venait, en effet, d'être coulé par une frégate française et il avait difficilement échappé dans une barque, grâce à la nuit.

C'est à ce moment, que dans les bouges de San Nosopoa-Lliga, Adussias tenta de recruter un équipage dont elle serait le capitaine et qui s'emparerait du *Saint-Elme* sitôt qu'il reprendrait la haute mer.

Adussias garderait avec elle la maîtresse de l'Inquisiteur. Elle se nommait Carmen Bauzimalente. On l'avait surnommée Pissacier.

Quant au marquis, Pissacier fort vindicative, songeait à en tirer vengeance pour ce qu'il avait surtout paru la mépriser en la donnant gratis à la maîtresse du Rouquin. Elle espérait donc, dans l'aventure, l'égorger proprement avec la scie à métal dont il avait ouvert ses caleçons inviolables.

Le second, Griffes-Esgourde apparut, lui, pour déclarer qu'il quittait le Rouquin pour faire de la piraterie à son compte. Il venait, en effet, de s'entendre avec les matelots d'une flûte légère, très propre à la course, et il pensait pouvoir écumer tous les ports du Mexique et du Brésil.

Enfin le *Saint-Elme* reprit le vent. Un matin, il sortit de la crique, si bien abritée et invisible de la haute mer, où il s'était remis à neuf. L'équipage se trouvait renouvelé, sauf quatre vieux fidèles du marquis. Adussias et Pissacier ne se quittaient plus et le ciel des tropiques était témoin de leurs débordements, semblables en tous points à ceux pour lesquels Dieu brûla la ville de Gomorrhe.

Quant au Rouquin, il n'avait désormais aucun goût pour Adussias. Il ne chérissait plus qu'un mousse échappé au massacre du bateau espagnol, et qui ne le quittait

pas plus que son ombre. Néanmoins, chaque jour plus abruti par l'alcool, et croyant malgré tout à l'affection de sa subtile et passionnée maîtresse, il tenait à la garder près de lui, pensant que nul complot — terreur des pirates — ne serait fomenté sans que, grâce à elle, il en soit averti.

En passant près de l'île de la Tortue, on croisa le vaisseau de haut bord conquis par le vrai roi des pirates du temps : Antoine Malouin, surnommé le comte Boutecul, dont l'audace et le sang-froid, la cruauté aussi ont laissé de tels souvenirs aux Antilles, que, dans toutes les villes, il y a une rue Boutecul.

Bien des sots se sont demandé ce qu'elle signifiait. C'est le souvenir du chevaleresque et audacieux flibustier de ce nom.

Le *Saint-Elme* et le *Boutecul* (car tous les vaisseaux dont disposa Antoine Malouin portèrent ce nom) se saluèrent du pavillon noir et le Rouquin commanda de se diriger vers le sud où il se tenait assuré de trouver, par indications données, quelques-uns des bateaux déroutés qui servaient à la Compagnie anglaise des Indes occidentales.

Une belle nuit, qu'il était saouï et accompagné de son mousse, le Rouquin vit entrer dans son petit palais, armé comme une redoute, Adussias qui, sans mot dire, lui coupa la tête.

Le lendemain, Adussias était le capitaine du *Saint-Elme*.

X

LES AVENTURES D'ADUSSIAS

Lorsqu'au soleil levant Adussias, portant la djellaba rouge qui, depuis peu indiquait le commandement, parut sur le pont du bateau pirate, ce fut une magnifique acclamation. Alors, se sentant aimée et certaine de garder l'équipage en mains, elle commanda que l'on allât quérir le marquis pour décider de son sort, sur ordre de Pissacier.

Mais M. de Salistrate de Baverne d'Arnet n'était pas un enfant. Il feignait évidemment de ne point comprendre le sort qui lui restait réservé en cas de rébellion de la plèbe du *Saint-Elme*.

Cette attitude était toutefois diplomatique. Il aimait, en effet, dans un milieu où ils paraissaient inutilisables, à user des plus délicats moyens du gouvernement. Son fidèle la Bouline l'informait, néanmoins, de tout. Aussi sut-il, avant minuit, que le Rouquin était trépassé. Il décida aussitôt de se servir de la chaloupe pour fuir. Et, à trois heures du matin, la Bouline et lui perdaient de vue le fanal de poupe du *Saint-Elme*.

Ils avaient, au préalable, garni leur embarcation de vivres et d'eau. Leur petite voile, par bon vent, et pourvu qu'il n'y eut pas de tempête, les ramènerait dans l'île Trissingo, la fameuse île aux trésors, en deux jours au plus.

Pissacier entra dans une rage toute espagnole en apprenant la fuite de celui qui l'avait dévêtue à la lime.

Elle bouda Adussias et lui refusa, de ce jour, la consolation de ses caresses les plus inquisitoriales... Il y eut alors une scène violente, sur le bateau pirate, et Adussias décida à la première occasion de se débarrasser de l'irascible gaillarde, passée sans douleur et avec un naturel si parfait des mains d'un dignitaire ecclésiastique à celles d'une capitaine de bandits. Certainement, se disait Adussias, qui avait la subtilité des races du midi de la France, car elle était de Cassis, certainement, cette Pissacier est capable de redevenir honnête aussi vite qu'elle est devenue canaille. Tandis que moi — et à cette idée l'orgueil lui emplît l'esprit — moi je ne serai jamais qu'une voleuse et assassine et je finirai telle ou pendue.

Toutefois, habile autant que le marquis, elle craignait que Pissacier qui possédait en vérité une habileté amoureuse et une lascivité tenant du miracle, ne se fut ménagé des amitiés par ce moyen dans l'équipage. Adussias se contenta de veiller au grain.

On erra ainsi sur l'Océan un mois durant. Les victimes prévues par feu le Rouquin ne se rencontrèrent pas. La navigation se trouvait désormais dirigée par un jeune homme ramassé aux îles et qui venait de Salé au Maroc, où il avait été esclave.

Il était né de bonne famille Angevine, mais indomptable, naviguait depuis treize ans. Homme de mer, il connaissait toutes les apparences du ciel et des eaux aussi bien que Griffes-Esgourde qui avait cinquante-cinq ans de voyages.

On se trouvait, à ce moment, à hauteur des îles Açores. C'était novembre, lorsque la vigie signala un navire de commerce à l'horizon.

Ce fut un cri de joie partout et chacun se prépara à l'assaut. Autant que les richesses espérées, ce massacre attirait les bandits. Il allait enfin débonder leur naturelle violence et leur permettre de se retrouver calmes, un peu de temps, une fois le combat passé.

Adussias s'était mise nue et Pissacier l'imita. Mais son corps tavelé par la cotte de maille n'avait jamais retrouvé son luisant et sa planité de peau. On eut dit qu'elle avait la lèpre. L'équipage, à qui cela répugnait, vint respectueusement postuler Adussias qu'elle fit vêtir sa compagne, dont la tenue manquait d'excitant.

Il y eut là une querelle assez violente qui faillit finir par mort d'hommes. Le bateau qu'on espérait détrousser en profita pour disparaître sans façons.

Ce fut une belle colère lorsque l'équipage, entourant les deux femmes nues, constata en ricanant que l'espoir d'un beau pillage venait de s'évaporer.

Alors on vint demander Adussias avec un air menaçant qui ne présageait rien de bon. Il fallait qu'elle fît mettre aux fers, dans la cale, Pissacier qui portait la responsabilité de l'incident. Adussias comprit que l'aventure diminuait appréciablement son prestige et accorda la demande.

On descendit Pissacier ligotée et qui hurlait des injures espagnoles à foison.

Pour ne rien cacher, lorsqu'ils furent dans la cale où deux anneaux fixés à trois mètres l'un de l'autre permettaient de tenir congruement allongé le corps humain le plus vaste, les trois matelots chargés de l'opération se virent proposer par Pissacier, une chose difficile à décrire, vu qu'il faisait très noir et que pour y jeter la lumière

de ma prose, il faudrait en sus être bien certain que ce ne fut pas attentatoire à diverses pudeurs. J'en conserve, on en conviendra, en cette histoire au fond assez peu vergogneuse. On sait que Pissacier avait été la maîtresse d'un Inquisiteur. Il est probable que cela donne, en



Quand il eut coupé une demi-douzaine d'anneaux (page 33).

matière de luxure, des goûts assez hardis, et prépare à des jouissances en dehors de la norme commune.

Bref, Pissacier, qui ne se sentait pas de rage, proposa le fin du fin de son art galant aux trois hommes. Mais encore fallait-il qu'ils lui fissent une promesse.

Ils firent la promesse en jurant sur un saint de leur pays, et sur la tête de feu le capitaine Kidd, de qui les navires sont respectés comme des saints et dont le sou-

venir les emplissait d'une émotion assez inattendue pour des gens dépourvus de sentimentalité...

Alors, l'Inquisitoriale courtisane leur donna un échantillon de son savoir-faire. Nul n'eut prévu qu'il dût jamais servir à réjouir trois matelots pirates dans une cale emplie de rats et de barils de viande boucanée...

Et il fut promis qu'à la première occasion on égorgerait Adussias pour s'emparer du *Saint-Elme* et faire soi-même, sous la protection de Pissacier, une piraterie neuve et productive.

XI

COMMENT FINIT ADUSSIAS, FEMME PIRATE, COURTISANE, BOURGEOISE, ET GOUVERNEUR COLONIAL...

Trois jours après ce qui vient d'être conté, on rencontra un navire qui se dirigeait vers l'île de Marie-Galante et parut ma foi, fort gêné de se trouver face à face au pavillon redouté. Car, sur ordre d'Adussias, on l'avait hissé dès le début. Le vent servait le *Saint-Elme*. On vint à l'abordage, le temps de dire oui, et ce fut un combat plus court que celui de l'espagnol mais aussi acharné. Il y avait là des hommes de négoce, peu courageux en général, mais qui, se sentant près de leur dernière heure, firent des prodiges d'héroïsme.

Il y eut finalement huit hommes du pirate qui succombèrent.

Parmi eux, le chirurgien, tué par mégarde d'un coup de sabre destiné à la duègne des nègres, laquelle mourut

de peur, emportant dans sa tombe le secret des voluptés offertes à cinq noirs.

En vérité, personne, plus que ces hommes sombres, n'était docile et fraternel à ses amis comme eux le furent depuis la venue de l'Espagnole. Pourtant celle-ci était vieille, je l'ai dit, et laide à faire peur à un ara rouge.

Il fallut d'ailleurs déchanter sur les richesses du bateau conquis à si grand mal. On n'y trouva que du rhum, du cacao, des épices, des étoffes de laine fort laides pour vêtir des nègres de plantations dans le sud et un lot de trois mille portraits du roi d'Angleterre destinés à être vendus en façon de propagande aux colons de la Nouvelle Ecosse.

Les sept femmes qu'on trouva furent convenablement violées et de la façon la plus divertissante. On les posséda tantôt pendues par les pieds, — je ne dirai pas plus — et tantôt pendues par les poignets, à une vergue qu'un mousse agitait. On les fit chanter en les violant, ensuite, à la façon de Porto en Portugal, avec des tiges de fer chauffées au rouge. Enfin on les fit remorquer au bout d'un filin sur la mer pleine de requins, jusqu'à ce qu'elles fussent dévorées.

Cela amusa tout un jour l'équipage du *Saint-Elme*.

Le soir, le matelot Pête-Dur, moko de Marseille-la-grande, et gaillard plein d'astuce vint voir Pissacier et lui dire que le coup était pour le soir même lorsqu'on aurait bu douze litres de rhum au moins, ce qui ne demanderait pas plus de deux heures.

Et Pissacier, qui vivait secrètement libre dans la cale, quoique Adussias la crut ferrée, se réjouit sinistrement en tâtant son corps nu qui semblait toujours avoir la lèpre.

Et elle satisfit Pête-Dur, avec joie. Le bandit venait d'ailleurs pour goûter au plaisir dont ses trois amis ne tarissaient pas.

A onze heures Adussias dormait, après avoir fait gémir sa couche avec l'aide du mousse, un petit Irlandais charmant, et dont elle ne pouvait, depuis deux jours, se rassasier.

Elle se réveilla alors, après une explicable dépression, puis fourgonna dans le lit pour retrouver, sinon le mousse lui-même en entier, du moins l'essentiel de sa personne. Or, il se leva et dit qu'il reviendrait après avoir satisfait un petit besoin. Curieuse et providentielle envie !... On saisit bien dans cette aventure, et dans son détail si vulgaire, une main divine.

Le certain c'est que le mousse ne fut remarqué dehors par personne, ni entendu, Pourtant il vit sept matelots assemblés au gaillard d'arrière et qui discutaient à voix basse. Il s'approcha en rampant et sut ce dont il retournait...

Il courut à Adussias, qui, nue, attendait sur sa couchette le retour de l'amant chéri :

— Adussias, c'est la révolte.

La femme se leva sur son séant.

— Quoi ?

— Oui ! ils sont plusieurs qui vont venir te couper la tête. J'ai vu le sabre...

Adussias était femme de décision si elle était aussi et surtout femme d'autre chose. Elle ouvrit précipitamment la porte secrète de sa vaste cabine de commandante, et fut dans un petit couloir menant au dépôt des armes et

où elle avait elle-même préparé diverses choses pour une fuite. Car elle se méfiait.

Le mousse suivait.

Le temps de compter jusqu'à cent et par une trappe à côté du gouvernail, après avoir tué le timonier d'un coup de sabre, Adussias descend de l'eau, des vivres, du rhum et divers ballots dans le petit youyou qui remplace la chaloupe avec laquelle s'est enfui le marquis. Bientôt tout est prêt. On coupe le câble et le *Saint-Elme* s'éloigne lentement...

On entend à cette minute hurler les matelots conjurés. Ils ont enfoncé la porte de la cabine où devrait les attendre la capitaine, mais ils ont trouvé le lit vide... Et Pissacier jette aux étoiles des injures ibériques qui sonnent.

Cependant, quatre matelots, initiés aux délices qu'elle sait offrir dans les circonstances notables, lui réclament à cette occasion de les satisfaire sur-le-champ. Elle s'y adonne, sentant que le malheur est sur sa tête. C'est que la prise de possession du *Saint-Elme* s'accompagne de diverses mises à mort. Les familiers de la belle Adussias sont pendus. Il y en a trois. Et Pissacier se voit, par le nouveau commandant Pête-Dur, qui veut faire régner la discipline, promue au titre de maîtresse d'équipage. C'est-à-dire qu'elle aura à tour de rôle, et après tirage au sort hebdomadaire, fait le dimanche, à satisfaire l'équipage à raison de deux hommes par jour, un de midi à minuit et un de minuit à midi...

Comme elle proteste. Pête-Dur lui administre un bon coup de gourdin sur les fesses et ordonne qu'on l'attache à son lit. On le fit...

Sa misère ne devait durer que trois jours, au surplus,

car le quatrième on se trouva en vue de l'îlot Saint-Gardinien où le *Saint-Elme* s'échoua et fut démoli par une tempête. Il ne resta, de la bande de pirates, que trois membres. Pissacier avait été oubliée sur son lit et coula avec le bateau.

Revenons à Adussias. Avec le mousse elle sut si bien, le jour venu, se diriger à la voile qu'avant d'avoir épuisé son eau et ses vivres, elle touchait l'île de Celtigo da Ponte la plus basse des Antilles.

Là, elle sut utilement complaire, surtout par son ardeur insatiable et ses connaissances galantes, à la population nègre du cru. Pour ce, on la nomma grande prêtresse du dieu de ce pays qui est le Grand Urubu.

Elle dut, il est vrai, laisser manger le pauvre mousse, car ces nègres étaient anthropophages.

Un an passa. Des navires pirates vinrent visiter l'île et Adussias put goûter du gigot de Cul-d'Escale, surpris, cuit et dévoré avec plusieurs de ses compagnons.

Mais deux années après ces événements, trois frégates battant pavillon français arrivèrent dans l'île et firent un affreux massacre des cannibales.

C'est alors qu'Adussias se fit connaître et affirma pouvoir fournir de grands trésors si on la laissait gouverner Celtigo.

Après délibération on y consentit. Adussias reçut, l'année suivante, une Commission du Roi de France. C'est à elle que sont dues les magnifiques plantations qui ornent l'île et font sa fortune.

Dix années plus tard, elle revint à Marseille près de sa patrie et son titre de Gouverneur lui valut l'estime publique.

Elle eut la Croix de Saint-Louis qui l'honora et vécut bourgeoisement, dès lors, sans que personne soupçonnât ses anciennes mœurs. On savait seulement qu'elle aimait beaucoup les petits garçons. Mais la chose n'est pas si rare. Elle est immorale, c'est entendu, d'une femme médiocre et sans gloire. Toutefois, elle devient méritoire et propre à confirmer les bons sentiments de l'estime sociale, lorsque c'est simplement le goût d'une femme glorieuse et dont la vie accidentée racheta bien des petits accidents de volupté.

FIN

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES

ÉDITIONS PRIMA

❖ ❖ 67, rue Servan, PARIS (XI^e) ❖ ❖

AU TEMPLE DES BAISERS par Renée DUNAN.
200 pages. 6 fr.

Un roman prodigieux, d'une hardiesse et d'un toupet qui n'ont pas d'égaux dans les lettres depuis Rabelais.

UN MONSIEUR LIBIDINEUX

par Georges SIM. 200 pages. 6 fr.

Il est armé pour l'amour, veuillez le croire, et les satyres du bois ne sont, devant lui, que de tout petits garçons.

AU GRAND 13 par Gom GUT.
200 pages. 6 fr.

Vous fera pénétrer en belle humeur dans un temple à lanterne. Ne le lisez pas à votre épouse, elle deviendrait votre maîtresse.

GAILLARDISES par WILLY et José de BÉRYSS.
200 pages. 6 fr.

Un monsieur en conte de raides à deux jouvencelles assises sur ses genoux. Prenez donc sa place, vous ne le regretterez pas.

L'INITIATRICE par Jean d'ARVOR.
200 pages. 6 fr.

Le plus cocasse vaudeville qui soit au monde. Oui, mais pas pour des fillettes. La hardiesse du sujet réclame des adultes.

NINI VIOLÉE par Luc DORSAN.
200 pages. 6 fr.

Roman pervers, d'un réalisme vraiment vécu. De nombreuses scènes de débauches y sont décrites.

LES NUITS VOLUPTUEUSES

par Renée DUNAN. 200 pages. 6 fr.

Nuits du Bois de Boulogne hantées de couples en amour de bandits et de policiers, nuits de désir, de passion, de mort et de volupté.

ZIZI, PROFESSEUR DE JAVA

par DALGARA et L. de SILVA. 200 pages. 6 fr.

Fantaisiste - Satirique - Humoristique - Documentaire. Fait hurler les « tartufards » et pouffer de rire les gens d'esprit.

Chacun de ces volumes est envoyé franco contre la somme de 6 fr. adressée aux **ÉDITIONS PRIMA**

67, rue Servan, PARIS (XI^e)

Pour l'Étranger : Majoration de 20 %

Le roman complet **1Fr.**

PETITES FOLLES



Collection Gauloise

67, rue Servan, 67

— —

h

RENÉ VENTÔSE



CHAPITRE PREMIER

« ELLES »

Elles avaient nom Mikou, Joan, Corinne et Lily.

Elles étaient toutes quatre blondes comme l'or, et vicieuses... mettons comme Gamiani.

Mikou avait dix-huit ans.

Joan en avait dix-neuf.

Corinne fêtait son vingtième printemps.

Et Lily n'avait pas moins de vingt et une années.

La même maman les avait faites toutes. Mais je ne saurais vous dire si ce fut également le même papa.

Jolies comme des bibelots, rieuses, aguichantes, sémillantes, elles avaient tout ce qu'il faut pour plaire. Tout, dis-je!

Leurs jambes, généreusement découvertes, étaient de race... fines et nerveuses à la fois. Leurs lèvres, une fleur sur laquelle on aimerait butiner. Leurs seins étaient petits, mais le moindre contact les faisait frémir délicieusement. Invinciblement, leur croupe attirait les regards... et se les attachait.

Quant à leurs yeux, ils reflétaient tous les vices qui leur appartenaient en propre.

Elles étaient vicieuses, ces petites... mais là, vicieuses en diable!

Elles avaient toutes lu, la *Kama-Gita* et le *Jardin Parfumé*, et même elles en connaissaient par cœur les passages les plus troublants.

Mikou avait un amant.

Joan en avait deux.

Corinne en avait trois.

Et Lily en avait quatre.

L'amant de Mikou s'appelait Ramon. Ceux de Joan avaient nom Erik et Stève. Serge, Pedro et Jimmy dormaient avec Corinne. Et Rod, Sam, Harry et Lionel, se partageaient les faveurs de Lily.

Ramon, Erik, Serge, Stève, Pedro, Jimmy, Rod, Sam, Harry et Lionel avaient tous vingt-quatre ans.

Les cinq premiers étaient « gominés » et les cinq autres gracieusement ondulés.

Si Ramon était blond, Erik par contre, était brun et si Stève était brun, Serge par contre était blond. Si les yeux de Pedro étaient noirs, ceux de Jimmy étaient bleus. Si Rod était champion de golf, Sam par contre était un as du tennis. Et si, enfin, Harry dansait comme nul autre le charleston, Lionel n'avait par contre, pas de maître en tango.

Maintenant, j'ignore pourquoi Mikou se contentait d'un seul amant, quand Lily, pour son usage personnel, en avait quatre.

Manque de tempérament ?

Je n'oserais l'affirmer.

Manque de prétendants ?

Moins encore.

Alors ?

Rien du tout.

Insondable était le mystère, et je crois en aucune façon, n'être qualifié pour l'éclaircir.

Parce que... pour le métier de Sherlock-Holmès, je n'ai que très peu d'aptitudes.

Comprenez-vous ?

Mikou, Joan, Corinne et Lily étaient venues à Paris pourvues d'un nombre respectable de dollars.

Elles étaient venues pour s'y amuser.

Et, ma foi, celui qui prétendrait qu'elles ne le faisaient pas, serait un fier menteur.

Car enfin, je vous le demande, la façon de ne pas s'amuser à Paris, quand on est jeunes, jolies, pas très farouches, à la tête d'un solide petit capital ?

CHAPITRE II

UNE IDÉE DE GÉNIE

Ceci dit, permettez-moi (et remarquez qu'à la rigueur, je serais assez grand pour me passer de votre permission) de vous avouer une chose. Ni Mikou, ni Joan, ni Corinne, ni Lily ne respectaient la loi Volkstead, ce qui, en langage plus accessible au commun des mortels, revient à dire que toutes quatre buvaient sec.

Mikou, des *martinis*.

Joan, des *side-cars*.

Corinne, des *bronxes*.

Et Lily des *manhattans*.

Ce qui naturellement, faisait d'elles des clientes assidues de tous les petits et grands bars de Paris, et plus particulièrement de celui qui fait le coin de la rue Delambre et du boulevard Montparnasse.

Ah! une chose qu'il faut que vous sachiez,

c'est qu'à l'heure où commence ce récit les amants de ces demoiselles étaient tous aux Amériques, impérieusement rappelés par leurs papas qui voulaient les embrasser.

Seul Erik, qui était son seigneur et maître, se trouvait à Paris, à la grande joie de Joan qui avait d'ailleurs fraternellement proposé à ses sœurs de se le partager équitablement.

J'ignore comment les personnes intéressées accueillirent cette proposition, ni les suites qu'elle comporta. Mais une chose que je crois être en mesure d'affirmer, c'est qu'aussi puissant qu'il fût, Erik n'eût, en aucune façon, suffi à calmer les ardeurs de ces quatre furies amoureuses.

C'est pourquoi sans doute, elles se décidèrent à...

Au fait, non! il vaut mieux prendre les choses par le commencement.

Mikou, Joan, Corinne et Lily avaient de leurs propres deniers, acheté un petit hôtel particulier, sis non loin du Parc Monceau, hôtel qui, empressons-nous de le dire, abritait, et leurs charmantes petites personnes et aussi leurs folles amours.

Ces demoiselles, depuis le départ de leurs nombreux amants pour les Amériques, ne savaient plus que faire de leur corps. Et Lily particulièrement, toujours assoiffée de caresses,

regrettait ce départ et les suites désastreuses qu'il comportait.

Ce fut donc elle qui, la première eut l'idée pharamineusement géniale de...

Je vous le dirai tout à l'heure.

Cette idée, elle l'exposa en termes fleuris à ses sœurs, qui l'acceptèrent d'enthousiasme.

Seul le pauvre Erik, dont personne plus ne daignait s'occuper, fut tenu en dehors de la conspiration.

On peut d'ailleurs se demander pourquoi ?

Car Mikou, Joan, Corinne et Lily n'avaient, je vous prie de le croire, nullement décidé de se retirer dans un couvent de nonnes.

Pas plus d'ailleurs qu'elles n'avaient pensé à se marier.

Non, plus originale, plus digne d'elles était leur décision.

Elles avaient... je vous le donne en cent, je vous le donne en mille... elles avaient... hein ? quoi ? que je vous laisse le temps de réfléchir ? Vous croyez pouvoir deviner ? Détrompez-vous, monsieur, détrompez-vous, car de leur hôtel particulier, Mikou, Joan, Corinne et Lily avaient décidé de faire un... parfaitement vous avez compris... un... auquel elles serviraient de pensionnaires.

Avouez, monsieur, que jamais, si je ne vous avais aidé, vous n'auriez trouvé cela !

CHAPITRE III

UNE IDÉE GÉNIALE (*suite*)

La question de principe ayant été votée, il ne restait donc plus qu'à mettre le projet à exécution.

Et pour des Américaines, bourrées de dollars, vous conviendrez avec moi qu'il n'est rien de plus facile.

Un tapissier vint donner à l'hôtel, le décor qui devait convenir à sa nouvelle destination. Des glaces furent posées un peu partout. Les murs s'ornèrent de mille et une images galantes.

Mikou, Joan, Corinne et Lily allèrent de magasin en magasin à la recherche de dessous et de peignoirs affriolants.

Une publicité savamment comprise fut faite dans tous les journaux galants de France, de Navarre et de l'Étranger.

Et il fut décidé qu'un grand dîner d'inauguration, auquel serait convié le Tout-Paris qui s'amuse serait donné par Mikou, Joan, Corinne et Lily.

Une sauterie suivrait ce dîner, sauterie à laquelle devaient prendre part en dehors des charmantes hôtesse, quelques petites femmes aux idées très larges et au costume très restreint, frêtées pour la circonstance.

Le champagne, disait-on dans Paris, coulerait littéralement à flots, et Vénus, cette nuit-là, ne demanderait rien à Mercure.

Pour qui connaissait Mikou, Joan, Corinne et Lily, l'aubaine était inespérée. Car enfin, messieurs, je vous le demande, quel est celui d'entre vous qui ne voudrait aimer, manger, boire et chanter, dans un décor sympathique et entouré de beautés très légères, ce, sans bourse délier ?

On s'arracha les invitations.

Des ministres, des aga(ga) démiciciens, des comtes et des marquis, des Bloch et des Levy, mirent en branle toutes leurs relations pour obtenir l'invitation désirée. :

Le téléphone n'arrêta pas un seul instant chez ces demoiselles qui, en fin de compte, se décidèrent à faire enregistrer un disque, qui inlassablement répétait aux importuns :

« Nous ne disposons plus d'invitations, monsieur. Tout en regrettant de ne pouvoir vous donner satisfaction, nous ne saurions trop vous engager à venir nous rendre visite à partir du 2 mai. Il ne vous en coûtera pas un seul centime, à condition toutefois que vous ne soyez ni laid, ni sale, ni égoïste, ni bête, ni impuissant, ni trop jeune, ni trop vieux, ni vierge, ni gâteaux, ni rhumatisant, ni goutteux. »



...des clientes assidues de tous les petits bars (page 4).

Comprenez-vous pourquoi je traitais l'idée de Lily de pharamineusement géniale ?

De leur hôtel, elles avaient fait un... je veux bien.

Mais une chose — et primordiale — le différencierait des autres : c'est qu'on n'y recevrait pas tout le monde et que ceux qu'on y recevrait n'auraient pas besoin d'ouvrir tout grand leur portefeuille.

CHAPITRE IV

UNE AUTRE IDÉE GÉNIALE

L'altruisme de Mikou, Joan, Corinne et Lily, réclamant sa récompense, l'auteur propose l'érection d'un monument destiné à perpétuer leur mémoire, et ouvre à cet effet une souscription nationale à laquelle tous ses lecteurs sont invités à participer dans la mesure de leurs moyens.

Lui envoyer directement chèques, mandats ou billets de banque.

CHAPITRE V

UNE NUIT...

Et arriva le jour de l'inauguration.

De gentes et jolies dames avaient envahi

l'hôtel de ces demoiselles, et s'y promenaient moulées dans la trame subtile d'un maillot transparent.

Quant à Mikou, Joan, Corinne et Lily, on les comparait à des naïades, à des déesses, à des sujets de vitrine galante, à des statues grecques, à Aphrodite, à Messaline et à la Vénus Callipyge qui remuait automatiquement les sens des dieux et des hommes, et les hémisphères jumelés de sa croupe réservés aux jeux de l'amour, comme le prétend Théocrite. (*Felix Celval dixit.*)

Nul n'aurait été insensible à cette vision de cinéma, et les invités peu nombreux, mais triés sur le volet, moins que les autres.

La plus folle gaieté ne cessa de régner dans les salons consacrés au culte de Vénus. Elle se poursuivit à table où un magnifique dîner fut servi à tous les invités.

Quand (mais oui, tout comme dans un dîner officiel) arriva l'heure des discours, Lily, en tant que promotrice de l'idée, se leva et prononça un petit speech qui obtint un gros succès d'estime.

On l'applaudit à tout rompre.

Puis l'on se répandit en plus ou moins galante compagnie dans les salons où régnait une agréable chaleur, et où des divans excessi-

vement confortables semblaient s'offrir aux amoureux pressés.

Je renoncerais à vous décrire le spectacle que présentèrent alors tous ces salons, si dans une pièce d'Henri Bernstein (Samson) je n'avais découvert ces lignes que le grand dramaturge semble avoir écrites expressément pour moi, il y a vingt ans.

C'est Grâce, l'héroïne de la pièce, qui parle :

— Tout d'abord, l'on s'est montré assez cérémonieux. Du reste, la fête a commencé lugubrement... Une gêne! une glace! Seuls quelques invités faisaient les frais de la conversation. Ils étaient déjà un peu gris du dîner... Ils ont débité tant de bêtises que d'autres se sont décidés à leur tour. Et ils ont dit quelques saletés. Les saletés et le champagne, ont mis enfin de l'animation... Robert a, derrière un paravent, donné à sa Jeanne un baiser sur la bouche... Glorieux essayait d'embrasser Riquette à la dérobée et Christiane embrassait ouvertement la petite Lily...

« Je ne me souviens pas de chaque syllabe... Je sais qu'à un moment, on a parlé de beauté. Cette Lily est faite merveilleusement. Nous avons voulu qu'elle montre sa poitrine... Oh! elle ne s'est pas laissé prier! Corsets et corsages ont été balancés! Fffft!... Là-dessus, Glorieux, au nom de l'art, insiste pour qu'elle

se mette nue. Elle n'y consentait que si Mikou en faisait autant. Mais la petite Américaine s'est rebiffée ferme. Riquette et Glorieux lui ont saisi les poignets... Elle luttait, elle mordait... Bref, tohu-bohu terrible. Glorieux, complètement ivre, jurait que tout le monde se déshabillerait complètement... Un homme d'esprit a éteint l'électricité. Cris, tumulte. On rallume...

« Lily se débattait toujours. Riquette nue déjà, et comme une petite tigresse, s'était jetée sur elle, et essayait de lui arracher sa robe... (ou ce qui en restait). Cela tournait à la bagarre. Quelqu'un a trébuché, et à trois ou quatre, ils ont roulé sur le tapis... »

Vous devinez la suite...

Quand, après Bernstein naturellement, il me fut donné de pénétrer dans les salons, je n'y vis plus que des couples qui me semblèrent s'adonner aux travaux de ce farceur d'Hercule.

CHAPITRE VI

LENDEMAIN....

— Hello! Joan, comment allez-vous?

Mikou qui vient de faire irruption dans la chambre de son aînée (oh! si peu!) et qui, pour l'éveiller, casse le premier objet qui lui

tombe sous la main — un vaporisateur en l'occurrence — éclate de rire.

Joan lève une frimousse bouffie de sommeil vers sa cadette :

— Oh! darling, vous m'avez fait peur, savez-vous?

— Vous rêviez?

— Delightful! vous avez trouvé.

— Et à quoi rêviez-vous, Joan?

Joan rougit imperceptiblement. A quoi pouvait-elle bien rêver?

— Devinez, little.

— Oh! ce n'est pas difficile : à l'amour.

— Hurrah! petite sœur, vous avez trouvé! Venez que j'embrasse vous.

En riant, Mikou se laisse faire. Puis sans transition, elle demande :

— Et Corinne et Lily, elles dorment encore?

— J'ignore, darling.

— Allons les réveiller, propose la cadette.

— Yes! Je veux bien. Passez-moi mon pyjama, Mikou.

Mikou obéit. Elle donne à sa sœur l'objet demandé. Car Joan, ainsi d'ailleurs que toutes les Américaines, avait l'habitude de coucher nue, toute nue. En une seconde, elle eut revêtu le fin pyjama de soie transparente, et les voilà toutes deux se dirigeant vers la chambre de Corinne.

Le même petit cérémonial se déroula chez cette dernière.

Et elles furent bientôt trois, à faire une brusque irruption dans le sanctuaire de Lily.

Celle-ci dormait. Mais, ô stupeur ! avec à ses côtés, un homme.

Certes, le spectacle en lui-même ne pouvait scandaliser les trois sœurs qui en avaient bien vu d'autres, mais le fait pour Lily d'avoir reçu un homme dans son lit, sans même les en aviser, était indigne de la confiance que jusque là, elles s'étaient témoignée.

Chose plus extraordinaire encore, cet homme, cet intrus en quelque sorte, elles ne le connaissaient même pas.

Que faire ?

Pendant qu'elles délibéraient à voix basse, Lily et son compagnon se réveillèrent : L'homme à la vue de ces trois jeunes filles réprima un mouvement d'étonnement, mais Lily, d'un geste impérieux, lui imposa silence :

— Hello ! Mikou, Joan, Corinne, cria-t-elle, je vous présente mon amant !!!

CHAPITRE VII

EXPLICATIONS

Mikou, la première, alla se poster devant l'homme et lui tendit la main :

— Shake-hand ? demanda-t-elle.

L'homme baragouina quelque chose, et voyant une main tendue vers lui, la serra dans la sienne.

Joan et Corinne firent de même.

Et la conversation, alors, put s'engager :

— Hello ! Lily, demanda Mikou, où avez-vous déniché monsieur ?

Lily rougit et ne répondit pas.

Ce qui, naturellement, eut le don d'aiguiser la curiosité de Mikou. Et, la curiosité est-elle contagieuse ? Par contrecoup, celle de Joan et de Corinne.

Un coup d'œil leur suffit pour se mettre d'accord. Véritables tortionnaires de l'inquisition, elles allaient noyer Lily dans un flot — que dis-je, un flot ? — dans une tempête de questions, jusqu'à ce qu'elle s'avouât vaincue, et les mît au courant de ses aventures.

Joan donna le signal de l'attaque :

— Ce gentleman, vous le connaissez depuis longtemps ? demanda-t-elle à Lily toujours silencieuse.

— Il est Français ? s'empressa de renchérir Mikou.

— Quel âge a-t-il ? s'enquit indiscrètement Corinne.

Et les questions dès lors, s'entre-croisèrent dans l'air :



On les comparait à des sujets de vitrines galante (page 11).

— Il est marié ?

— Il a des enfants ?

— C'est un prince russe ?

— Vous l'aimez donc ?

— Quel est son cocktail préféré ?

— Aime-t-il le chester ?

— Sait-il embrasser ?

— Quelle est la couleur de sa cravate ?

— Est-il champion de golf ?

Lily était littéralement abasourdie par toutes les questions qui volaient de l'est à l'ouest, du nord au sud, de l'orient à l'occident et du zénith au nadir.

Finalement, elle se décida à parler :

— Ce gentleman, dit-elle, est mon amant depuis hier soir. Il s'appelle Alexandre-Auguste de...

— Mais, interrompit l'homme ahuri, je ne m'appelle pas Alexandre-Auguste...

— Qui êtes-vous donc ?

— Moi, je suis le garçon de buffet.

Lily se leva toute droite sur son lit et admirable en sa marmoréenne nudité :

— Allez-vous-en ! clama-t-elle. Vite... vite... vite...

Et, en moins d'une seconde, avec l'aide de ses sœurs, elle mit le pauvre homme, qui se demandait ce qui lui arrivait, à la porte.

Charitablement, Mikou lui envoya ses frusques, puis elle se tourna vers Lily :

— Expliquez, dit-elle simplement.

Et Lily expliqua. La veille, un monsieur disant s'appeler Auguste-Alexandre de Pavezac lui avait offert son cœur et... le reste. Le nom lui avait plu. Elle avait accepté et donné rendez-vous à l'entreprenant hobereau pour quand tout le monde serait parti. A un moment donné, il ne restait plus qu'un homme dans le salon. Lily en conclut que ce devait être celui qu'elle attendait. Elle lui fit un petit signe. L'homme la suivit, et...

On frappa à la porte. Lily se tut.

Un valet de chambre entra qui dit :

— Un monsieur est là au salon qui demande à voir ces dames, toutes ces dames.

CHAPITRE VIII

QUAND ON N'A PAS LE PIED MARIN...

Mikou, Joan, Corinne et Lily jetèrent un coup d'œil sur le cartel qui ornait la cheminée. Il était onze heures.

— Un client, sans doute, dit Mikou.

Et Joan ajouta :

— Déjà?...

Corinne constata :

— Nous ne sommes même pas habillées...

Et Lily conclut :

— Petites dindes!

Mikou, Joan et Corinne sursautèrent :

— Hein ?

Posément, Lily répéta :

— Je dis que vous êtes des petites dindes.

— Donnez les raisons, pourquoi, Lily ?
demanda Mikou.

— Hello! ce n'est pas difficile à comprendre.
Il y a un client en bas dans le salon, hein ?

— Effectivement, il y a!

— Vous dites qu'il est trop tôt et que vous
n'êtes pas encore habillées, hein ?

— Effectivement, nous disons.

— Well! Et alors, vous croyez qu'il faut
vous habiller pour recevoir les clients ?

— Vous avez raison, nous ne croyons plus,
Lily. Mais nous n'avons pas fait notre toilette.

— Aucune importance. Vous ne voulez
pas descendre tout de suite ?

— Non, nous ne voulons pas.

— All right! Je vais descendre seule. Vous
permettez ?

— Nous permettons naturellement.

Lily ne se le fit pas dire deux fois. Elle
enfila un peignoir qui l'habillait tout en la
dénudant et en rendant plus secrets, donc

plus attrayants, ses charmes, et descendit en courant.

Avant de pénétrer dans le salon où l'attendait son premier client, elle se demanda (curiosité bien naturelle) quel était cet homme.

Elle en avait trop vu de toutes les couleurs, de toutes les tailles et de tous les acabits pour s'émouvoir de quoi que ce fût.

Elle poussa donc la porte du salon en sifflant entre ses dents la *Marche américaine* de Souza. Mais elle ne put réprimer en voyant le visiteur un mouvement de surprise.

Ça, un client ?

Cet homme qui, à l'élégance la plus raffinée, joignait une extrême jeunesse et des traits d'une régularité parfaite ? Que diable venait-il chercher en cette galère ? Des femmes, il ne devait en manquer, sacrebleu !

Alors ?

Le visiteur ne lui laissa pas le temps de se le demander davantage. Il s'inclina très galamment, et commença :

— Comme vous, mademoiselle, je me suis donné un but dans la vie. Avant de vous l'exposer, permettez-moi de vous lire quelques passages d'une lettre que je viens de recevoir et que m'envoie une dame que je connus assez intimement jadis. Voilà ce qu'elle m'écrit :

« C'est pourquoi, mon cher ami, j'applaudis

des deux mains à votre initiative! Oui! oui! pourquoi les femmes n'auraient-elles point à leur disposition des maisons où elles trouveraient à coup sûr l'homme capable de les satisfaire?

« Et comme en réalité, ce serait moins immoral que tout ce qui se passe actuellement! Nous ne jouerions plus la comédie de l'amour pour masquer notre besoin d'être aimées! Plus de mensonges! Plus d'amant! Plus d'adultère! Nous irions apaiser notre... faim dans l'accueillante demeure sans aucun remords. Nous n'aurions pas, en effet, l'impression de trahir l'être auquel nous sommes liées. Notre cœur, notre cerveau continueraient à lui appartenir exclusivement. Et s'il était intelligent, il ne pourrait éprouver aucune jalousie, la volupté que nous demanderions à un anonyme — que nous payerions! — étant purement physique et se révélant en somme de la même nature que la gourmandise ordinaire. Un mari ne prend pas ombrage de la jouissance que ressent sa moitié lorsqu'elle mange une pâtisserie de chez Mangin ou un foie gras de chez Battendier! Ne pourrait-il se rendre compte que c'est le même péché que commet sa femme, quand elle achète du plaisir dans la maison du coin? Voilà le plaisir, mesdames!... »

Le visiteur interrompit là sa lecture. Il regarda Lily qui souriait. Il lui rendit sourire pour sourire. Puis, il toussa, porta une main investigatrice à son nœud de cravate et dit :

— J'ai décidé, mademoiselle, de mettre en pratique l'idée de ma correspondante. Seuls, les moyens me manquent pour le faire. Ne voulez-vous pas, ces moyens, les mettre à ma disposition ? Cet hôtel est vaste. Nous pourrions peut-être nous arranger...

Lily ne répondit pas tout de suite. Elle réfléchit quelques instants, puis demanda :

— Et... c'est vous qui seriez le premier pensionnaire de la maison ?

— Evidemment !

— Vous seriez seul ?

— Pour commencer, oui. Mais si les affaires venaient à prendre un peu plus d'extension, je verrais à m'adjoindre des collaborateurs.

— Et s'il venait cinq ou six clientes en un jour, les satisferiez-vous ?

L'homme hésita :

— Heu... oui... je m'en crois capable.

Lily se leva. Elle laissa tomber son peignoir et entraînant l'homme, ordonna :

— Eh bien ! prouvez-le-moi.

.
.
.

L'expérience ne dut pas être concluante. Car, au bout d'une heure, l'homme toujours aussi élégant, mais un peu moins beau, s'en allait la tête basse, accompagné jusqu'à la porte par Lily qui lui jetait ironiquement :

— No, darling! Vous n'êtes pas capable de satisfaire cinq femmes. Vous n'êtes même pas fichu d'en satisfaire une... Yes!

CHAPITRE IX

CLIENTS

— Hello! Lily, comment ça s'est passé?

— Ni bien, ni mal, darling.

— Le client était beau?

— Très.

Les yeux de Mikou s'allumèrent :

— Ce dut être intéressant, hein Lily?

— Pas trop, little girl.

Et Lily s'en fut à l'oreille lui raconter sa mésaventure. Mikou éclata de rire. Puis, comme sa sœur la regardait humblement, elle lui sauta au cou :

— Venez que je vous embrasse, darling, dit-elle. Vous vous consolerez aisément, je vous assure.

Elles échangèrent un baiser fraternel et



Riquette, nue déjà, s'était jetée sur elle (page 13).

gamin, puis Lily, déjà soucieuse de la bonne tenue de la maison, demanda :

— Et Joan et Corinne, où sont-elles ? Les clients vont commencer à arriver.

— Elles se font belles, Lily. Elles se font belles pour leur plaisir.

— Croyez-vous qu'elles ne le sont pas assez comme ça ?

— Peut-être en doutent-elles ? On n'aura qu'à le leur demander et justement les voilà.

Joan et Corinne firent une entrée sensationnelle dans la salle qui servait de cadre à cette conversation et qui n'était autre que celle où les clients de la maison devaient fixer leur choix.

Toutes deux avaient revêtu une espèce de peplum transparent comme, du temps de Néron, devaient en porter les courtisanes romaines.

Leurs charmes, que rendaient plus attrayants encore l'imperceptible trame, apparaissaient admirablement dans un halo de mystère.

Mikou et Corinne s'extasièrent.

— Cela n'est rien, dit Corinne. Regardez plutôt.

Et d'un geste « cléopatrien » elle laissa tomber son peplum, et apparut comme la vérité.

Corinne avait admirablement maquillé ses

seins. Les couleurs s'étageaient harmonieusement, depuis le vermillon rouge qui trônait orgueilleusement sur les mamelons, jusqu'au rose pâle qui leur servait d'attache.

C'était admirable. . .

Une seule faute dans cet ensemble d'un goût voluptueusement parfait : Corinne s'était fait épiler, complètement, comme un jeune dieu grec. Et cela, convenons-en ensemble, si vous le voulez, n'est ni beau, ni agréable.

Néanmoins, Mikou et Lily félicitèrent Corinne. Joan eut également sa part de compliments.

Puis n'ayant plus rien à se dire, les sœurs se turent.

Pas pour longtemps, car la sonnerie de la porte d'entrée les avertit qu'un client venait de pénétrer dans la maison.

Elles attendirent un peu émues, à l'approche du mystère qu'il constituait.

Chacune d'elles s'arrangea pour prendre la pose la plus nonchalamment cynique qu'il était possible.

La petite soubrette à qui était échu le rôle d'introductrice poussa la porte et dit :

— Si ces messieurs veulent se donner la peine d'entrer...

Et ces messieurs voulurent bien se donner la peine...

Ils étaient trois.

Trois commis-voyageurs en rupture d'échantillons pour le moins.

Grands, gros, gras, types parfaits du bon vivant, aimant la gaudriole, ne dédaignant pas la gauloiserie gaillarde, ayant toujours le mot pour rire.

D'emblée, l'un d'eux fit les présentations.

— Le petit, là-bas, dit-il, qui a une cravate verte et des yeux de poisson frit, s'appelle Paul. L'autre qui a le nez aussi rouge que les f..., parce qu'il les aime au moins autant que le bon vin, se prénomme André. Quant à votre serviteur, on l'appelle impérialement et sans qu'il se fâche Napoléon. Nous sommes en veine de rigolade aujourd'hui. Je veux dire que Napoléon est en veine de rigolade. Qu'on apporte donc du champagne et que les petites femmes se lèvent pour qu'on puisse les admirer et faire le plus équitablement du monde son choix.

Mikou, Joan, Corinne et Lily obéirent immédiatement à cette cordiale injonction.

Lors, après moult hésitations Paul opta pour Mikou, André pour Joan, et Napoléon (c'était fatal, la baronne de Staël vous l'eût dit) pour Corinne.

Lily n'ayant pas trouvé d'acquéreur s'en alla dignement.

Et la fête commença.

Une fête, qui, si je la décrivais ici, m'entraînerait sûrement sur les bancs de la correctionnelle.

Qu'il vous suffise donc de savoir qu'elle dura cinq heures trente-trois minutes (pas une de moins, je le jure), qu'on but treize bouteilles de champagne, et que ces messieurs s'en allèrent complètement flapis après avoir voulu rétribuer ainsi qu'il se doit leurs compagnes, ce que celles-ci ne voulurent naturellement pas.

Ceci mis à part, inutile, n'est-ce pas ? de vous dire que Mikou, Joan et Corinne étaient aux anges, et même... non, décidément, il vaut mieux se taire.

CHAPITRE X

LE CIEL LUISAIT D'ÉTOILES...

Bientôt l'hôtel connut une vogue fantastique. Tout ce qui à Paris, a un nom dans les lettres, dans les arts, dans les finances ou plus simplement dans le Gotha, tint à défiler dans les salons grands ouverts de la maison qui servait de cadre aux peu mercantiles amours de Mikou, Joan, Corinne et Lily.

On en parlait partout. Même faubourg Saint-

Germain. Même aux Champs-Élysées. Même à Montmartre, à Montparnasse et au Quartier-Latin.

Les clients défilaient plus nombreux que jamais. Mikou, Joan, Corinne et Lily les recevaient en des toilettes magnifiques, tantôt en une robe de crêpe Georgette orange, toute brodée d'or, d'argent, de petites paillettes, de minuscules perles de porcelaine turquoise... Tantôt émergeant d'une robe de soie de Chine avec un haut volant de légère dentelle d'argent monté en crête et fendu en panneaux, offrant à quelque guerrier inconnu des yeux pleins d'étincelles et de petits seins exquis, en poires, aussi libres et légers que des oiseaux...

Sur ces corps si tendres faits pour le plaisir et pour l'extase des hommes, ceux-ci répandaient ce haut-luxe de Paris fait autant de l'esprit et du goût de la ville que des étoffes précieuses, des rubis, des saphirs, des diamants, des topazes, des perles à la mode...

Les salons ne désemplissaient pas.

Mikou, Joan, Corinne et Lily étaient heureuses.

Heureux étaient également les hommes qu'elles recevaient.

Tout était donc pour le mieux en le meilleur des mondes et l'avenir s'annonçait admirable.

Admirable...

CHAPITRE XI

LASSITUDE

Un beau matin, Lily se réveilla fatiguée. Fatiguée de quoi? vous demanderez-vous très justement. Eh bien! oui! disons le mot : fatiguée de l'amour, de la machinisation du geste.

Elle et ses sœurs pratiquaient le métier depuis un mois. Elle trouvait que la plaisanterie avait assez duré et qu'il était temps de faire machine arrière.

Lily se leva donc, alla réveiller ses sœurs, les pria de venir la rejoindre dans sa chambre, et, quand ce fut fait, leur demanda :

— Hello! Mikou, Joan, Corinne, vous ne commencez pas à en avoir assez ?

Corinne approuva :

— *Indeed!* nous commençons.

Et Joan appuya :

— Sérieusement.

Lily demanda encore :

— Alors que pensez-vous faire ?

— Que pensez-vous faire? répéta Corinne.

— Yes! que pensez-vous faire? répéta aussi

Joan.

Mikou prit la parole :

— Moi, je propose, dit-elle, puisque nous sommes toutes fatiguées, de nous retirer pendant un mois dans un couvent. Nous avons soigné notre corps, yes! Il faut maintenant songer un peu à notre âme. Qu'en pensez-vous, Joan? Qu'en dites-vous, Corinne? J'attends votre avis, Lily.

Les trois réponses fusèrent simultanément :

— Merveilleux! dit Joan.

— Splendide! fit Corinne.

— Génial! s'exclama Lily.

— Quand partons-nous alors? reprit Mikou.

— Dès demain, proposa Lily.

— Soit! et la maison?

— Nous la fermerons et nous mettrons un écriteau : *Fermé pour cause de départ*. Qu'est-ce que vous en dites?

— Sûrement, nous mettrons.

— Alors, c'est aujourd'hui le dernier jour?

— Oui, le dernier.

— Allons donc nous faire belles pour les clients.

Et en ce jour de clôture, il défila une soixantaine de personnes dans les salons.

Je ne suis pas très fort en mathématiques, mais si vous l'êtes un tant soit peu, vous pourrez assez facilement, il me semble, vous rendre compte du nombre de fois que durent,



— Eh bien ! prouvez-le moi (page 23).

Mikou, Joan, Corinne et Lily répéter le geste d'amour.

— Un si beau geste, n'est-ce pas ?

CHAPITRE XII

???

Dans son courrier, le lendemain, Mikou trouva un télégramme.

Joan en trouva également un.

Corinne en trouva trois.

Et Lily n'en compta pas moins de quatre.

La dépêche de Mikou était signée Ramon.

Elle disait :

« Crack Wall-Street vous ruine complètement ainsi que Joan, Corinne et Lily. Regrets et baisers. Ramon. »

Celle de Joan avait comme signataire Erik. Il y était dit :

« Suite spéculations malheureuses, banque déposé bilan. Etes donc ruinées. Condoléances et sympathies. Erik. »

Les trois dépêches de Corinne qui étaient signées par Serge, Pedro et Jimmy, disaient

en termes différents, il est vrai, exactement la même chose. Et il en était de même des quatre télégrammes de Lily que Rod, Sam, Harry et Lionel avaient eu l'amabilité d'envoyer.

Ce fut pour toutes quatre un véritable coup de massue que cette nouvelle répétée.

Jamais, tant grande était leur fortune, ne leur était venue l'idée d'être pauvres un jour.

Et voilà que le fait se présentait brutal, net, franc,

Que faire ?

Mikou, Joan, Corinne et Lily tinrent un conseil de guerre.

Et l'idée, la grande, la belle, la splendide, l'admirable, la géniale, la sublime idée (car il n'était plus, n'est-ce pas ? question de se retirer même momentanément dans un couvent) ce fut Joan qui, contre son habitude, la trouva.

Voici en quels termes elle l'exposa à ses sœurs, attentives :

— Nous avons, dit-elle, exploité jusqu'ici cette maison, non seulement sans en retirer le plus petit bénéfice, mais encore en y mettant de notre argent. Non que les affaires aient mal marché, mais plus simplement parce que nous n'exigions nulle rétribution.

« La vérité m'oblige à dire que nous n'en

avons guère besoin. Les choses ont changé aujourd'hui. Nous voilà ruinées. Qui nous empêche de continuer notre petit commerce en nous faisant grassement rétribuer maintenant ? Notre réputation est bien assise. Notre clientèle est faite. Elle grossit tous les jours. En calculant bien, nous pouvons en cinq ans reconquérir la fortune que nous venons de perdre. Qu'en pensez-vous ?

On mit aux voix. Par quatre voix sur quatre, c'est-à-dire à l'unanimité des votants, la question de principe fut adoptée. Cela fait, on passa à l'ordre du jour :

Mikou proposa de donner une dernière fête à laquelle on convierait le Tout-Paris, qu'on pourrait ainsi mettre au courant des nouvelles dispositions.

Sans discussion, le projet fut accepté.

Et une heure après, les quatre sœurs étaient au travail.

CHAPITRE XIII

L'ULTIME BACCHANALE

Pour que cette fête eût l'éclat qu'avaient voulu lui donner ses organisatrices, il avait fallu inviter beaucoup de femmes du demi-

monde, chose rendue facile à notre époque, comme à toutes les époques, par les relations de la galanterie et de l'art.

Les salons étaient arrangés de manière qu'on y pût danser confortablement. Des milliers de fleurs, en massifs, en guirlandes, en bouquets, en trophées, jetaient le doux éclat de la nature parmi l'étincellement du luxe humain, parmi les diamants, les rubis, les saphirs, les perles des coiffures, des bracelets, des bagues, l'or et l'argent des tissus... Les femmes roses ou jaunes sous le fard glissaient dans la lumière abondante, tamisée, toutefois, par des étoffes choisies pour donner aux visages des douceurs inattendues, aux contours des épaules et des seins, une suavité voluptueuse.

Tout était splendide... Les pas des visiteurs, étouffés sur de magnifiques tapis du Yoravan qui étincelaient aux lumières comme des bijoux, les portaient ensuite vers un salon chinois où de profonds divans d'une étoffe cerise, propices aux couples amoureux, suppléaient aux chaises en bois noir incrusté de nacre.

Au fond, régnaient les chambres à coucher et les salles de bain-cabinets de toilette, qui mêlaient à l'acajou de l'Empire les plus beaux marbres jaunes de Sienna...

Et soudain le jazz endiablé précipita ses

rythmes sauvages. La danse commençait...
— Mikou ouvrit le bal avec un danseur émérite.

Toute la nuit s'éleva la musique brisante du jazz.

Les jeunes gens dansaient, tenant d'une main avide une taille qui pliait, rapprochant, dans les phases de la danse, leurs corps musclés du corps languissant des danseuses... Lily à son habitude perdait un peu la tête... Mikou traçait ses pas avec gravité... Joan entraînait son danseur et se cambrait comme une victoire de Samothrace. Corinne s'abandonnait... La luxure enflammait les pommettes des joues... Des couples qui ne dansaient pas s'enlaçaient tendrement...

Un coup de gong. Lily allait parler.

On fit cercle autour d'elle.

— Il se peut, commença-t-elle dans un silence relatif, que cette fête soit la dernière. Jusqu'ici notre fortune nous avait permis de pareilles réjouissances. Cette fortune n'existe, hélas, plus aujourd'hui. D'Amérique, on nous annonce que, comme beaucoup d'autres, Wall-Street a causé notre ruine. Mikou, Joan, Corinne et moi, n'avons donc plus le sou. Nous avons néanmoins décidé de ne pas fermer les portes de cet hôtel. Au contraire... A l'avenir tous nos amis pourront, quand ils le voudront, venir nous rendre visite. L'accueil qu'on leur

fera sera aussi chaleureux que par le passé. Ils n'auront qu'une seule petite formalité à remplir : prendre en entrant à la caisse un bon qui leur permettra de passer une heure ou une nuit avec nous. J'espère que tous, dès demain, accourez nombreux, et d'avance, je vous remercie. J'ai dit.

Le bal reprit...

Un nouveau coup de gong annonça bientôt l'ouverture du buffet, et l'on vit avec une rapidité fantastique s'amonceler sur les tables des friandises de toutes sortes, depuis les sandwiches au jambon et au foie gras, plus légers que des feuilles de papier, jusqu'aux petits fours étincelants de crèmes fines, aux immenses babas qu'un couteau débitait, aux tartelettes, aux dacquoises, aux puddings, aux glaces... En même temps circulaient le café glacé, le thé, le porto, le champagne et toutes les liqueurs embaumées nées de l'imagination et de l'expérience des hommes.

On s'installa. Des groupes se formèrent. Les corps des femmes s'enfoncèrent dans le mol oreiller de duvet avec de petits cris joyeux. Assises comme dans l'herbe, elles prenaient sur les plateaux d'argent les délicieuses victuailles, et croquaient les pâtisseries, tandis qu'un peu de rose montait à leur nudité ainsi que le voile de leur bonheur...

La fête alors commença à prendre le caractère de l'orgie. A l'appel du jazz, les couples s'enlacèrent étroitement, les courtes jupes se balancèrent avec douceur, les hommes restèrent graves et la lèvres cruelle devant le sourire éperdu des danseuses...

Vers deux heures, une sorte de griserie farouche avait saisi tout ce beau monde. La plupart des visages étaient un peu hagards, et, malgré le recours continuel aux fards pour les joues et aux rouges pour les lèvres, les traits les plus beaux se défaisaient à mesure de la nuit, comme s'il se fût trouvé, derrière les masques raidis par la fatigue, un mauvais magicien pour tirer les ficelles de l'angoisse ou du vice, de l'honnête misère humaine ou de la honteuse goujaterie...

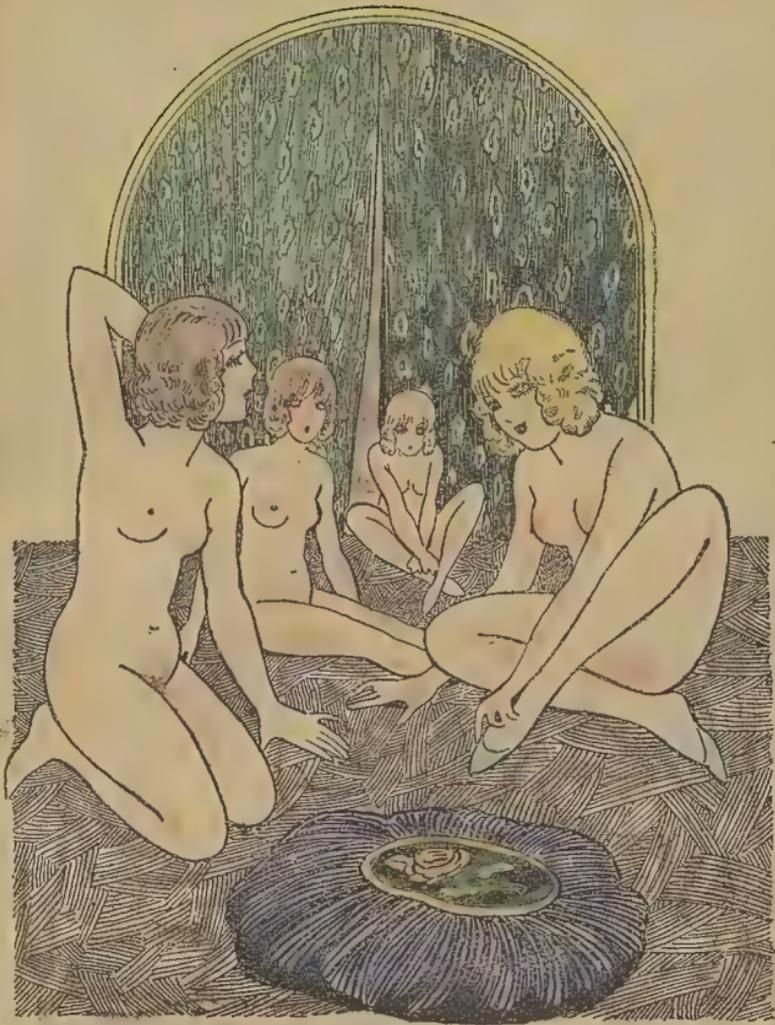
Mikou, infatigable, circulait parmi les groupes... Quelquefois, elle tombait en souriant sur un couple qui échangeait de trop près les riens absurdes derrière lesquels se cachent nos désirs.

Et l'aube, comme un soupçon, s'avavançait...

CHAPITRE XIV

SURPRISE-PARTY

Les invités commençaient à prendre congé de leurs charmantes hôtesse.



— Si ces messieurs veulent se donner la peine d'entrer (page 27).

Devant la porte de sortie, un maître d'hôtel impeccable leur remettait un petit carton :

« Cette fête, y était-il dit, nous a coûté près de trente mille francs. Nous comptons sur vous pour nous les faire rattraper. Conservez ce carton. Vous trouverez au verso les tarifs pratiqués par notre maison. Et sachez que toujours, quel que soit le moment, vous serez chez nous le bienvenu. »

Tous les invités eurent leur carton. Et tous le conservèrent précieusement. La nuit qu'ils venaient de passer leur avait paru trop belle pour qu'ils n'eussent pas envie de re-re-re-commencer.

Et le lendemain, le premier visiteur se voyait, après des délassements de toute sorte, réclamer une juste rétribution de deux cent cinquante francs.

Cela était tout naturel, n'est-ce pas ?

Il n'y avait qu'à s'incliner. C'est le parti que prit ce client et celui que furent bien obligés de prendre tous les autres.

Tout va donc bien et on parle déjà de s'adjoindre de nouvelles recrues.

Comme quoi, dans la vie, une fantaisie, pour aussi idiote qu'elle soit, peut devenir une nécessité.

FIN

LE MOYEN

Toute ma vie, je rirai à la pensée de la drôle d'aventure qui arriva à cet illustre marchand de tableaux de la rue de Berri.

Les héros en furent deux rapins, célèbres à La Coupole de Montparnasse.

Tout le monde sait que c'est très joli la peinture, que ça permet d'interminablement déguster des cafés-crèmes — excellents d'ailleurs — et aussi de rêver à la façon la plus rapide d'acquérir gloire, fortune et notoriété.

De la gloire et de la notoriété Jeff Spencen et Alcide Pirouette, les héros de l'histoire, se fichaient éperdument. Il n'en était pas de même des beaux billets à l'effigie de dame Marianne devant lesquels ils seraient tous deux tombés en admiration pour peu qu'on le leur demandât.

Chacun sait que le Système D... est en

vigueur des confins du Montparnasse à ceux du Quartier Latin. Fichu celui qui ne sait pas s'en servir. Que pour d'autres rives plus accueillantes, ils quittent la rive gauche.

Jeff Spencer et Alcide Pirouette l'avaient fort bien compris qui en étaient les fervents adeptes.

Un jour, il y a un mois de ceci, d'un commun accord, ils décidèrent de trouver de l'argent.

Le moyen ? le moyen ? le moyen ? le moyen ?

Deux heures durant, Jeff Spencer et Alcide Pirouette se posèrent la question, pour en fin de compte, s'exclamer avec une touchante unanimité :

— Eurêka!

Mais en français ce qui veut dire : J'ai trouvé.

Ils avaient trouvé ! Quelque chose d'épataant ! de sublime, de génial, un chef-d'œuvre de trouvaille, foi de lettricole !

* * *

Il y a un grand, un très grand marchand de tableaux rue de Berry.

Il reçut un bon matin — vingt-neuf jours se sont écoulés depuis — la visite d'un monsieur vêtu à la façon des touristes transatlantiques qui lui dit :

— Je étais Jeff Spencer, le illustre million-

naire de Boston. Je vôleis un tableau de célébrissime peintre français Alcide Pirouette. Avez-vôs ?

— J'en manque en ce moment.

— All right! Vôs êtes un petit mercantillon de rien du tout.

— Milord...

— Ah yes! Vous ne avez pas de tableaux de célébrissime Alcide Pirouette ?

— Pas en ce moment, milord, mais je pourrais en avoir.

— Demain matin ?

— Si vous le voulez. Seulement ça coûtera cher.

— Dix mille ?

— Oh! Milord vous voulez rire!... Un tableau du célébrissime Alcide Pirouette!...

— Vingt mille ?

— Oh!...

— Combien vôs vôlez ?

Quarante mille, milord, et encore sera-ce pour vous rendre service.

— Entendu pour quarante mille. Je reviendrai demain.

— Vous oubliez, milord...

— Quoi donc ?

— Le... comment dirai-je?... un petit acompte...

— Aoh yes! Je avais oublié. Voici mille francs. By.

— A demain, milord.

Quand la porte se fut refermée sur l'original client, le rusé marchand — Moïse Guttenheim était son nom — se frotta les mains, réfléchit un instant, puis alla téléphoner à une agence de renseignements pour demander l'adresse d'Alcide Pirouette.

Il eut la réponse une heure après.

— A la Coupole, à toute heure de la journée et de la nuit.

Quelques minutes plus tard, il y était et faisait demander Alcide Pirouette qui naturellement était là, et même un peu là.

Froidement, il accueillit le visiteur :

— Vous savez, monsieur, que mon temps est précieux. Aussi vous serais-je reconnaissant de m'exposer le plus brièvement possible le motif de votre visite.

— Je voudrais un de vos tableaux.

— Cela ne m'étonne pas.

— Que je serai disposé à payer un bon prix.

— Combien ?

— Ma foi, je ne sais pas encore, mais nous nous arrangerons toujours.

— Cent fois le prix que vous voulez m'offrir.

— Quoi ?

— Cent fois, oui.

— Ce qui fait ?

— Vingt mille francs.

— Vous voulez rire ?

— C'est à prendre ou à laisser.

— Vraiment ?

— Comme j'ai l'honneur...

— Soit alors, j'accepte. Je vais vous accompagner chez vous.

— Oh ! c'est inutile, mes peintures sont ici. Emile apporte-moi le douze. C'est une machine magnifique. Personne n'est jamais parvenu à deviner ce que ça représente... La voilà, c'est vingt mille francs... Non je n'accepte jamais de chèque... Un principe, oui, c'est ça, un principe... Le compte y est... au revoir, cher monsieur... Au plaisir...

Deux minutes après, Jeff Spencer venait rejoindre son complice :

— Ça a marché ?

— Comme sur des roulettes.

— Parfait ! Partageons maintenant la poire en deux.

— Voilà, vieux frère.

— Merci. Dis donc, je te paye un demi à la santé du vieux birbe. Il doit jubiler à la pensée des vingt beaux billets qu'il croit sans peine avoir gagnés.

— Oui, mais c'est demain quand il verra

que personne n'est venu chercher le tableau du célèbrissime Alcide Pirouette qu'il en fera une drôle de tête.

Et le fait est que tout fauché que je fusse alors (je le suis d'ailleurs toujours) j'aurais volontiers donné un louis pour voir la binette du marchand.

**Un livre d'une valeur inestimable
pour votre avenir, votre santé
et le bonheur de votre foyer**

**CE QUE TOUT JEUNE HOMME
DOIT SAVOIR
A L'AGE DE LA PUBERTÉ**

Par le Docteur W. J. WATSON
de l'Université de New-York

Cet ouvrage est envoyé discrètement sous pli fermé,
contre billet ou mandat de **cinq francs** adressé aux
ÉDITIONS PRIMA, 67, rue Servan, PARIS (XI^e)

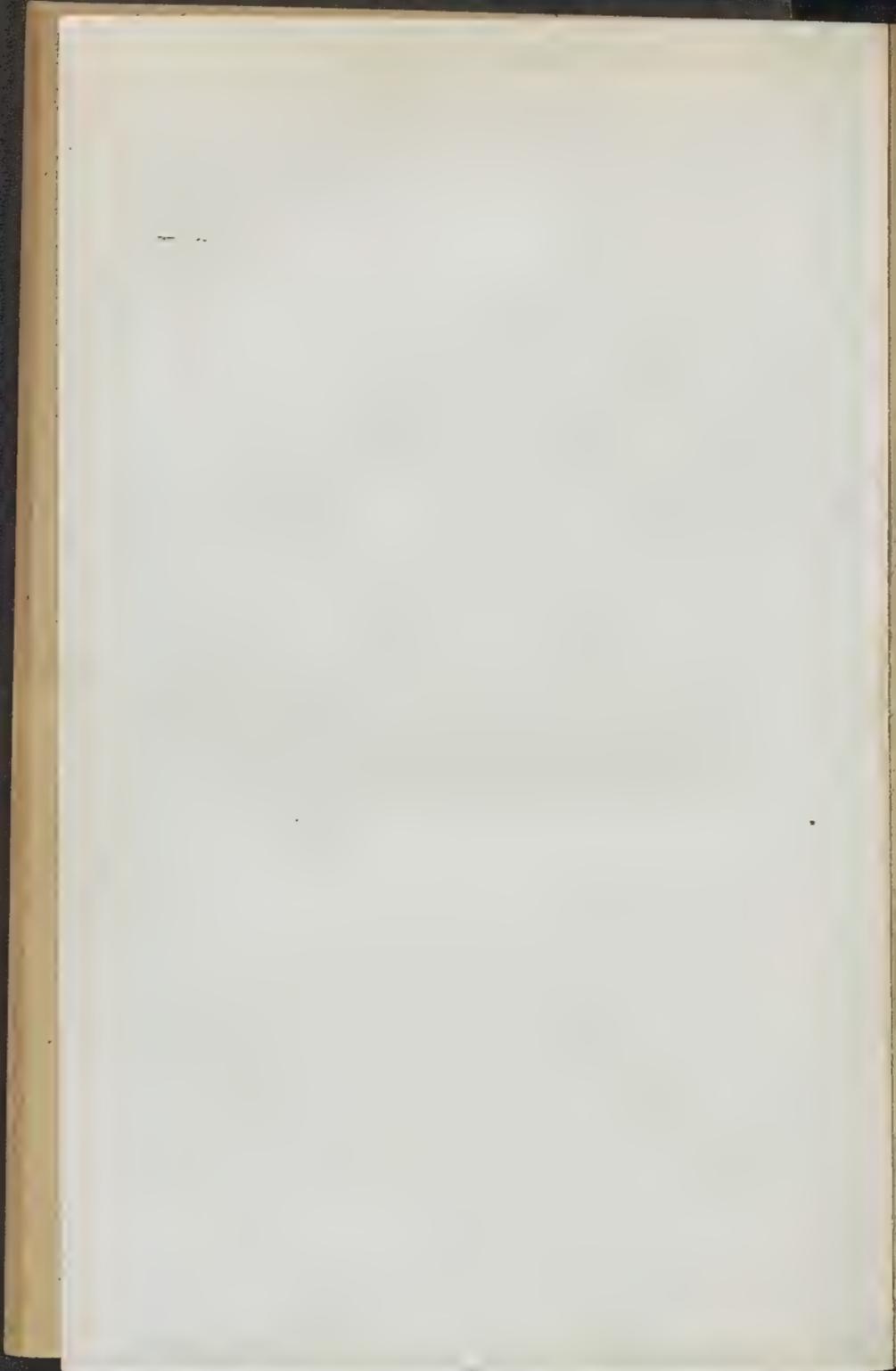
Le roman complet 1 Fr.

LA GRANDE NOCE



Collection Gauloise

67, rue Servan, 67



RENÉ VIRARD



LA GRANDE NOCE

CHAPITRE PREMIER

Où deux jolies filles changent de chemise dans un drôle d'endroit.

La petite blonde, qui prenait à l'intérieur du *Dôme* son café-crème en compagnie d'une grande brune, se pencha soudain à l'oreille de sa camarade :

— Je crois cette fois que c'est un michet sérieux. Tu ferais bien de cavalier me chercher une liquette... Je ne peux pas m'absenter de peur de le manquer, et si c'est sérieux, il y a pas, faut que je change de linge.

La grande brune se leva tandis que la petite blonde la remerciait d'un :

— Y a pas à dire, Zara, t'es une vraie copine ! vraiment enthousiaste.

— Ça va ! répondit la dénommée Zara, je te déposerai ça en douce dans les lavabos, et je te ferai un petit signe si ton client est là.

— Compris ! acquiesça la demanderesse, mais prends-la rose surtout et fendue sur le côté. Dans une violette, j'ai l'air d'une femme de notaire de province à son premier adultère.

— Je t'en prendrai pour vingt francs aux « Galeries Montparnoises », ma vieille.

— Ah zut ! pour ce prix-là réclame au moins une paire de jarretières avec. Ça sera ta commission. Moi je n'ose pas en porter de peur que ça me fiche des varices.

La brune sortit, et la blonde restée seule se mit à se polir les ongles avec affectation.

Elle se nommait Liane et son histoire était simple : elle ne se levait que pour se recoucher.

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire.

Pour vivre heureux, vivons couché.

La femme — comme l'homme heureux — n'a qu'une chemise.

Tels étaient les trois grands préceptes de la vie de notre héroïne et elle tenait à ses préceptes comme un chien bull-dog tient à un fond de pantalon lorsqu'il y a mordu.

Zara, la brune, avant de devenir une petite femme de cinq heures, alors qu'elle s'appelait Gertrude et était arpète chez une blanchisseuse, avait connu la vie de famille... jusqu'à seize ans. Elle la quitta d'un coup de pied à cause d'un apprenti graveur de la rue du Départ. Ayant remarqué, alors qu'elle se rendait chez les pratiques, qu'il était vivement intéressé par la rondeur de ses mollets — qui, à ce moment, n'avait

pour tout écrin que de mauvais bas de fil — remontant sa jupe à ceinture élastique de plus en plus haut, elle s'arrangea pour lui en montrer de jour en jour davantage. Mais il est une partie de la jambe des femmes qui cesse d'être le mollet. Le père de Gertrude, rencontrant un jour sa fille, se montra outré d'une tenue aussi écourtée pour la rue. Ce fut lui qui donna le coup de pied (une pointure 42 large), qui devait décider et même pousser Gertrude à quitter les douceurs de la vie de famille.

Ça avait mal tourné pour elle, elle tourna mal. Jugeant qu'à seize ans, pour gagner sa vie, il y avait d'autres ballots que ceux de linge sale qu'on porte sur ses épaules, en tortillant des fesses.

Liane et elle à la terrasse des cafés faisaient un joli couple qui se complétait. Pour offrir un bock, le client n'avait qu'à choisir entre la brune et la blonde. Dans le milieu spécial ne les désignait-on pas d'ailleurs sous la firme les « *demis-sister* » ?

Mais nous avons commis déjà assez d'indiscrétions sur ces demoiselles. Voici le michet qui entre.

Il est beau : c'est-à-dire qu'il a une tête à payer à dîner toute une semaine. Il s'installe à côté de Liane qui a fait prestement disparaître son minuscule matériel de manucure pour lui tendre une main aux ongles maintenant impeccablement rosés avec dégagements nettement en demi-lune.

C'est un type province : il lui baise la main. Liane n'a pas le temps de rigoler, car presque derrière lui, Zara est arrivée, et d'un petit air très détaché s'est dirigée vers l'escalier qui conduit aux lavabos du sous-sol. Elle attend qu'elle remonte, et sous un prétexte quelconque quitte son don Juan pour aller se changer.

Zara lui a laissé le petit paquet de lingerie der-

rière le tuyau de la chasse d'eau. En hâte elle fait glisser sa robe à ses pieds, passe sa chemise à abandonner par-dessus sa tête, et plus qu'en bas, et en étroite ceinture d'où partent les quatre rubans caoutchoutés des jarretelles, elle va déplier le papier contenant sa nouvelle pelure — la pelure étant le plus près du fruit, c'est donc bien la chemise qu'il convient de désigner ainsi — lorsque, bang! elle reçoit la porte dans le dos. (Et encore n'écrivons-nous dos que pour faire plaisir à certains moralistes.)

Furieuse, elle se retourne pour faire face cette fois à un homme élégant, agréable, qui s'excuse en levant un chapeau Hückel d'au moins deux cents francs :

— Je vous demande pardon, bien pardon, mademoiselle, de vous avoir dérangée... mais je ne savais pas qu'ici se trouvait une salle de bain...

On n'en impose pas plus à Liane avec la courtoisie qu'avec un chapeau en poil de lièvre. D'un geste elle enfle sa chemise neuve et commence la joute oratoire :

— Vous en avez d'abord un culot d'entrer dans les lavabos des dames.

— Un mauvais plaisant, mademoiselle, a dû enlever l'écriteau, car il n'y a rien de spécifié sur cette porte.

— Oui? Eh bien, vous avez de la chance que la tenancière ne soit pas là.

L'inconnu en convient :

— Beaucoup de chance, mademoiselle, et j'en rends grâce aux dieux, car si la tenancière, comme vous dites avait été là, elle m'aurait prévenu que cette cabine était occupée, et cela m'aurait privé du plaisir de vous admirer en un appareil qui fit toujours la gloire de Vénus.

La blonde Liane a remis sa robe.

— Vieux voyeur. Mon mari est dans la salle en haut, et je vous prie de croire qu'il va vous faire le poil à votre chapeau, goujat.

Le goujat se précipite derrière l'offensée qui monte l'escalier quatre à quatre pour aller retrouver son client.

Il débouche en même temps qu'elle dans le café, et le béguin de la petite femme se lève avec une surprise joyeuse :

— Ce vieux Ducoy ! Ah ! par exemple !

Le goujat, qui voulait fuir au plus vite parce qu'il ne tenait pas du tout à ce que le mari de la petite blonde surprise en un costume demi-nudiste lui fasse le poil, même à son chapeau (lequel d'ailleurs n'en a pas besoin puisqu'il sort tout neuf de chez le chapelier), s'arrête avec une surprise non moins joyeuse :

— Jambamin ? quelle rencontre !

Ils se serrent la main, se pressent sur leur poitrine.

— Vous vous connaissez ? interrompt sèchement Liane, coupant leurs effusions.

— C'est-à-dire que voilà vingt-cinq ans que nous ne nous sommes pas vus. Mais nous étions à l'Université ensemble. Lui, à la Médecine, moi au Droit.

— A ce que je vois, dit Ducoy, tu m'as tout l'air de faire des infidélités à ton étude de Boucanville-en-Charente ?

Un notaire ? se félicita *in petto* Liane. Ce que j'ai bien fait de dire à Zara de ne pas me prendre une chemise violette. A propos, de quelle couleur est-elle celle qu'elle m'a rapportée ? Avec l'entrée de cet hurluberlu, je n'ai pas eu le temps de le voir.

Pour se rendre compte, elle souleva légèrement le bord de sa robe, mais bien qu'elle fût courte, il eût fallu la relever trop haut. Elle regarda par le décolleté, en baissant le menton : elle était jaune-jonquille,

Ben! pensa-t-elle, c'est une couleur qui demain ira mieux à sa femme. Mais est-ce qu'ils vont continuer à se parler longtemps, ces deux retrouvés-là ?

Le fait est que Ducoy et Jambamin n'en finissaient pas de s'interroger. Et l'on dit que les filles d'Eve sont bavardes ; les descendants d'Adam ne leur cèdent en rien.

— Alors, demandait Jambamin, toujours docteur ?

— Non, j'ai plaqué mon cabinet. Je suis maintenant marchand d'automobiles ; au lieu de tuer mes clients moi-même, je les fais se tuer : c'est plus propre. Et la statistique reste la même.

Liane profita du rire que déclencha cette excellente plaisanterie pour demander à son tour, mais à Jambamin, s'il n'allait pas bientôt l'emmener dîner.

Ce qui révolta Ducoy :

— Vous auriez le toupet de dîner tous les deux ? Toi, Jambamin, un vieil ami que je n'ai pas vu depuis vingt-cinq ans ? Non, non je vous garde. Vous dînez avec moi dans une petite boîte où l'on mange très bien... avec ses doigts : parce que c'est un restaurant chinois.

C'est alors que Liane fit semblant de n'apercevoir qu'à l'instant sa brune camarade ; se levant avec beaucoup d'empressement, elle alla à elle :

— Oh! cette chère amie! Comment allez-vous ?

Et plus bas :

— Deux chouettes michetons. Un notaire et un marchand de tacots. La bonne affaire...

— Tu m'en laisses un ?

— Nature. L'agréable et élégant puisque c'est pour moi que l'autre a le pépin.

— Oh! tu sais, il n'est pas si mal que ça, dit Zara par politesse.

— Non : en le regardant à l'envers et dans une glace. Mais s'il fallait qu'on nous les fasse sur mesure...

La voix de Liane reprit son timbre normal :

— Vous permettrez bien, chère amie, que je vous présente mes deux... (zut mes deux quoi ? Souffle-moi donc, petite gourde). Messieurs, ma bonne amie Mlle Zara. M. Ducoy, marchand de t...omobiles, son non moins excellent ami, maître Jambamin, notaire dans la Charente.

Salutations.

Porto de Jambamin.

Re-porto de Ducoy.

Puis la demande inévitable — et attendue — du marchand de tacots :

— Mais mademoiselle pourrait peut-être nous faire l'honneur de dîner avec nous...

— Chez les Cosaques où l'on mange des chandelles, non ! chez les danseuses russes où l'on avale des sabres... non ! Chez les Chinois où l'on bouffe avec ses doigts, compléta le notaire de Boucanville que les portos avalés coup sur coup commençaient à troubler légèrement et qui mélangeait toutes les boîtes de Montparnasse dont il avait lu la nomenclature dans le petit guide du Paris-Secret.

Et l'on se demande parfois à quoi passent leurs journées, les notaires, dans leurs études de province ?

Pas à faire des vers, bien sûr ! Comme ceux du temps de ce bon monsieur Edmond About.

Zara accepta en minaudant. Seulement, auparavant, il lui fallait passer chez elle — oh ! à deux pas, rue Delambre — prévenir sa femme de chambre qu'elle lui laissait la soirée libre.

Liane la connaissait la femme de chambre ! Elle se nommait Dubuche, avait un lorgnon cassé d'un côté, patronne des « Galeries Montparnoises », elle

débitait douze douzaines de chemises par semaine aux petites femmes qui avaient besoin pour leur profession d'en changer comme un homme politique d'idées, et qui touchait chaque fois une médaille bénite après avoir rendu la monnaie.

Zara prenait ses précautions : elle avait raison.

Le lendemain, cela ne ferait jamais à la tenancière du petit endroit que deux chemises de plus à vendre aux vieux chiffons

CHAPITRE II

Au cabaret de « La Tuile... » sur la tête.

Pour faire un bon cocktail, il suffit de mélanger dans un même récipient plusieurs sortes d'alcools, d'ajouter un piment et de secouer.

Pour faire une excellente Montpar'Noce, il est nécessaire de réunir dans une salle bien close un certain nombre de personnages aussi variés que les alcools et les laisser s'agiter.

La composition qui donne les meilleurs résultats est la suivante : un journaliste américain, un sculpteur hongrois, un peintre nordique, un musicien tchèque (autant que possible avec provision), un romancier cosmopolite, un poète inverti (peu importe sa nationalité puisqu'il doit toujours être dans la lune), deux ou trois modèles et une princesse russe. Le tout, bien entendu, n'écrivant pas, ne sculptant pas, ne composant pas, ne posant pas et ne poétant pas : car sans cela où prendraient-ils le temps de faire la nocé ?

Cet aréopage artistique et distingué était réuni au cabaret de « La Tuile », d'installation récente, et qui



En hâte, elle fait glisser sa robe à ses pieds (page 3).

devait sûrement son nom à l'impression douloureuse que vous causait la note à régler lorsqu'on vous la présentait.

De l'extérieur, le cabaret de « La Tuile », présentait l'aspect d'une boutique fermée à l'aide d'un rideau d'argent. Un trou rond, grand comme un hublot de paquebot, était percé à gauche pour tout motif de décoration. Dans l'ensemble d'un cabaret moderne, il n'y a que la décoration qui est sobre. Devant la porte se tenait le groom.

Le groom de « La Tuile » était une femme travestie.

Depuis le temps que l'on dit que les petits grooms sont pour hommes, celui-ci, au moins, n'attentait pas ainsi à la moralité publique. Bobette était son nom. Cela faisait plaisir à tout le monde : à ceux qui croyaient s'adresser à un homme-femme comme à ceux qui pensaient avoir affaire à une femme-homme.

C'était lui qui appuyait sur un bouton, pour faire s'ouvrir la porte déjà, mais surtout pour annoncer à l'intérieur selon une sonnerie plus ou moins brève ou prolongée l'importance du panier de poires qu'il expédiait. Le sommelier se réglait sur le coup de timbre pour démasquer ses batteries de bouteille de champagne. On ne prenait jamais, du moins à son arrivée, la commande du groupe de clients. La bouteille de champagne était obligatoire par tête. Mais les clients pouvaient en redemander. Ce qu'avait dû faire notre sympathique groupe artistique qui, au fond de la salle, menait grand tapage.

Nous ne présenterons pas séparément le journaliste, le sculpteur, le peintre, le romancier, le poète et les faux modèles... d'un modèle courant d'importation ; nous n'ouvrirons qu'une toute petite rubrique spéciale en la faveur de la princesse russe qui semblait être leur chef à tous.

Wassilia Klowgiroff, princesse russe authentique avait été violée et knoutée à treize ans par un riche boyard qui l'avait épousée ensuite. Reviolée sous la Révolution, mais sans être knoutée, ce qui lui faisait dire que ces gens qui avaient renversé le régime tsariste n'entendaient rien aux choses de l'amour et ne comprendraient jamais les femmes.

Elle se vêtait somptueusement de riches manteaux à col de fourrure — tout ce qui lui restait de ses immenses fortunes — passait ses journées au lit et ses nuits à sa guise partout où l'on pouvait boire de l'alcool dans des grands verres. Elle avait tour à tour des brutalités de Slave et des roucoulements doux de colombe.

A l'entrée à « La Tuile » de l'autre groupe, indivisible maintenant : Liane-Jambamin-Zara-Ducoy, elle était entrée, elle, dans une colère verte. Envoyant dire au groom qu'elle le knouterait de sa propre main s'il laissait pénétrer seulement encore une seule personne dans le cabaret. Bobette lui ayant fait répondre que ça serait dix louis la séance, elle s'était calmée.

Après tout, il restait encore assez de place aux nouveaux arrivants pour nocer. Et sans plus se soucier d'eux, la princesse enlaça le journaliste pour danser.

Liane et Zara, en petites femmes pratiques, n'aimaient pas le bal où le pelotage est censément gratuit. Mais là, ce n'était pas la même chose. Et puisqu'on dansait, elles se sentirent immédiatement des fourmis dans les jambes. Debout d'un commun accord, elles firent tourner Jambamin et Ducoy jusqu'à extinction du jazz.

En guise d'intermède Wassilia demanda un air russe, dont elle marqua les pas après avoir bondi sur la table. Malgré la quantité considérable d'alcool qu'elle avait ingurgité, elle était d'une surprenante

agilité. Ses hauts talons martelaient la nappe sans la froisser, ni piétiner les fleurs dont elle était jonchée. Sous son manteau un peu long et d'étoffe sombre, ses jambes gantées de soie chair se levaient avec légèreté et retombaient entre les coupes et les bouteilles, mathématiquement comme un professionnel de music-hall ou de cirque exécute une danse au milieu de poignards fichés la pointe en l'air.

Sur la dernière mesure, elle sauta à terre et vida d'un trait une coupe de champagne au milieu des applaudissements unanimes.

Le jazz reprenant, Liane et Zara allaient s'accoupler à leur cavalier habituel — un homme qui leur avait déjà coûté une chemise neuve, vous pensez si elles y tenaient — lorsque la princesse les sépara brutalement.

Un modèle fut désigné à Jambamin pour cavalière; Zara fut poussée dans les bras du sculpteur, tandis que Liane était livrée aux pieds écrasants du musicien qui dansait à contre-temps. Quant à Wassilia, elle avait fait choix en conquérante de l'ex-médecin Ducoy. Ce que ne vit pas sans jalousie Zara, toujours à cause de la chemise. Est-ce que c'était cette maudite princesse qui allait la lui rembourser ?

Collé à la taille souple de la jolie Russe, — car elle était jolie, Wassilia Klowgiroff, — le marchand d'automobiles, était plus fier que s'il avait été au volant d'une « hispano » lui appartenant.

Les danseurs et les cavalières échangés, tout le monde après la danse se mit à la même table. Les coupes et les bouteilles furent mêlées, ainsi que les additions — de quoi recouvrir avec toutes ces tuiles au moins trois maisons de campagne — et la petite fête bachique se serait certainement terminée là, si... sans le coup de timbre préalable et avertisseur du

groom Bobette, un troisième groupe n'avait fait en trombe irruption dans le cabaret de « La Tuile ».

Ce groupe n'était composé que d'hommes.

Et d'hommes résolus.

Martialement ils se dirigèrent vers le sculpteur hongrois, l'attrapèrent au collet et lui reprochèrent véhémentement les dernières idées qu'il avait osé émettre sur la forme parallélépipéïde (1) des portemanteaux en ciment reconstituant (2).

Ordre lui fut donné d'abjurer et de faire amende honorable en revenant à la forme primesautière (3).

Fier de son opinion, comme Ducoy d'avoir pressé les hanches mobiles de la princesse, le sculpteur ne voulut rien abjurer du tout, par esprit artistique d'abord et ensuite parce qu'on lui avait adressé ce violent ordre en bulgare : langue que parlaient fort bien ses détracteurs, mais que lui ne comprenait pas.

Une gifle claqua.

Tous ces messieurs se levèrent, prêts à la bataille, tous sauf le poète : malgré le proverbe qui dit qu'un homme inverti en vaut deux, et qui au lieu de se lever préféra se baisser pour se laisser couler sous la table.

Après tout, c'était peut-être bien justement parce qu'il en valait deux, cet homme. Il ne s'en ressentait pas pour recevoir les claques et les coups de pied en double.

Car les claques et les coups de pied se mirent à pleuvoir drûment. Les chaises furent renversées, les bouteilles cassées, les coupes pulvérisées et les femmes pincées, mises en croupes réglées.

(1) et (2) Tous ces termes figurent dans le petit dictionnaire du Grand Art à Montparnasse (se méfier des contrefaçons Larousse et de l'Académie).

(3) Voir note précédente.

L'orchestre cessa ses efforts pour couvrir de dissonances cette musique des horions, et le patron prit le parti héroïque pour arrêter la bagarre de couper l'électricité.

Ah bien oui ! elle fut lumineuse, son idée.

Ne se voyant plus, les combattants tapèrent au hasard. Le saxophone faillit avaler son instrument, le nègre qui tenait la batterie se trouva tout encadré dans sa grosse caisse, et le petit flûtiste avait été assis de force sur son espèce de tube à roucoulements.

La porte subitement ouverte sur la rue par le groom inquiet de tout ce tapage, découpa son rectangle lumineux de sortie de secours.

Ce fut vers l'air libre une ruée folle de paquet de mouches qu'on a, par plaisanterie, enfermées trop longtemps sous un verre retourné. Hommes et femmes voulaient franchir le seuil en même temps. Mais comme en toute panique il faut une police impérieuse, messire patron de « La Tuile » organisa la sienne immédiatement en se saisissant d'un gourdin robuste qu'il abattit sur le chef de tous les candidats — dats et dates — à la liberté, en même temps que son pied les envoyait sur le trottoir d'un mouvement propulsif et dans une partie de leur anatomie que la S. T. C. R. P. a également choisie pour désigner la ligne d'autobus de Plaisance.

Ce qui prouve bien qu'il y a des humoristes partout.

Et qu'à titre de confraternité, la dite S. T. C. R. P. pourrait bien nous envoyer un carnet de tickets dédié, que nous nous empresserions de faire relier immédiatement, car nous ne voyageons plus qu'en métro depuis le jour... Mais ça, ça serait une autre histoire.

Et c'est une nuit qui nous occupe.

Ah ! on lui avait tout cassé dans son cabaret, au

patron de « La Tuile »... eh bien, il se vengeait en leur cassant quelque chose, à ses clients.

Un à un on les voyait arriver sur le bitume, non pas assommés car le coup de pied avait fait réaction et il n'eût plus manqué que la haute stature d'un policeman les recevant dans ses bras pour les mettre dans une voiture cellulaire, pour que cette sortie eût tout de la terminaison du film-comique américain.

Mais, tout de même, Montparnasse n'est pas encore américanisé à ce point.

Le premier geste des hommes était de refaire leur nœud de cravate, pour ceux qui avaient encore un faux col, et de regarder si ça ne se voyait pas trop que leurs pantalons étaient crevés aux genoux. Pour les chapeaux, on ne devait plus en parler jusqu'à ce qu'ils en rachetassent d'autres.

Celui des femmes, de rattacher leurs jarretelles ou de remonter leurs jarretières et d'essayer de draper pudiquement autour de leurs cuisses le peu qui restait de leurs robes.

Tous avaient vestimentairement beaucoup souffert, à l'exception de la princesse Wassilia Klowgiroff qui, sans hâte, remettait un manteau intact. Elle l'avait quitté pour combattre, et tout le monde put remarquer que, dessous, à l'exception de ses bas de soie, elle était nue comme une nymphe.

Mais comme ses bas étaient de couleur chair, cela n'avait rien d'indécent : c'était en somme comme s'ils n'existaient pas.

Son manteau reboutonné et son beau corps d'impératrice ardente dissimulé, pour le plus grand dépit de Ducoy véritablement pincé, ce fut elle qui prononça la parole historique nécessaire à toutes les bonnes fins de séances, même les plus privées :

— On a tout de même bien rigolé.

Ce n'était peut-être pas très slave, mais c'était tout de même assez « crâne » après le coup de massue que chacun avait reçu sur le sien.

Les habits de ces messieurs et les parures de ces dames ne facilitaient guère l'entrée d'un autre lieu de plaisir. La princesse qui n'en était pas saturée, décréta *ex-abrupto* qu'elle emmenait tout le monde chez elle.

On se compta, et on se trouva un de plus.

Après la bagarre, le patron de « La Tuile » ayant fermé le cabaret, le groom Bobette jugeant inutile de rester en faction devant une porte close s'était joint à eux tous.

Plus on est de saouls, plus on rit, n'est-ce pas ?

Et puis, elle lisait dans le regard du poète qu'elle ne lui était pas totalement indifférente.

Pour réparer son matériel, il fallait bien deux jours au patron de « La Tuile »; deux jours de vacances donc pour elle, et qu'il fallait autant passer avec un type qui lui assurerait la sienne de matérielle.

Par quatre on se mit en marche, pour ne pas encombrer tout le trottoir, cela faisait un joli retour de noce de province; mais si chacun et chacune avaient eu un petit lampion multicolore allumé au bout d'un bâton, cela eût fait une retraite aux flambeaux des plus réussies et comme jamais comité de fêtes n'en a organisé le 14 juillet.

CHAPITRE III

Le studio des excentricités.

Voyager, comme faire la noce, aux frais de la princesse signifie clairement n'avoir pas un liard à débours.

Ducoy et Jambamin y allaient de bon cœur, Liane et Zara : toujours pour ne pas les quitter.
La princesse habitait un studio au deuxième étage



...les combattants tapèrent au hasard (page 14).

d'un immeuble dont le faite se perdait dans le ciel, la nuit étant très noire. Il ne pouvait guère avoir plus, en fait d'étages, que le maximum qui est de sept ou huit. Sauf pour les bâtiments en ciment armé qui

se résument toujours après construction à une cave, un entre-sol ou un fouillis indescriptible.

Dans le studio de Wassilia Klowgiroff, il n'y avait pas de fouillis. A part un coffre-phonographe qui faisait aussi T. S. F. à l'heure où tous les honnêtes gens ne sont pas couchés, il n'y avait pas même de meubles.

Pas de chaises, pas de table, pas de buffet, pas d'armoire, pas de bibliothèque... pas de lit.

— En voilà une carrée, dit le groom Bobette à Liane, tout bas, mais avec distinction.

Le long des murs des coussins volumineux comme des âmes affolées étaient alignés. Il y en avait également au milieu de la pièce, mais très vite la princesse les déplaça pour les ranger aussi le long du mur.

Ces coussins étaient de deux couleurs. Des rouges et des verts. Sur les verts, comme sur les bancs du square fraîchement repeints, il y avait un écriteau :

« Défense de s'asseoir »

— Et pourquoi donc ? demanda Ducoy, qui commença à se permettre certaines privautés.

— Parce que vous casseriez la vaisselle ou défonceriez mes chapeaux répondit en riant Wassilia.

Et ouvrant un des fameux coussins à l'aide d'une « fermeture éclair », comme on ouvre une blague à tabac, elle lui montra à l'intérieur des tasses et des soucoupes en annonçant : « Buffet ».

— Cinq minutes d'arrêt, rétorqua un modèle qui avait voyagé, pour les vacances, du temps où elle avait des robes courtes, un pantalon de coutil rose dépassant et une mère irascible qui la menaçait de lui plonger le derrière dans la saumure lorsqu'elle faisait des grimaces aux clients.

¶ Mais la princesse continuait d'ouvrir des coussins, exhibant des livres, des toilettes, et cataloguant

au fur et à mesure : « Bibliothèque ! Armoire ! » Rien n'y manquait, pas même la salle de bains représentée par un coussin plus long que les autres et doublé de caoutchouc.

Pour Jambamin, provincial, il y avait une omission : le meuble indispensable de la chambre à coucher, le lit !

Pauvre Jambamin ! il lui aurait peut-être fallu aussi la table de nuit et son récipient de faïence ou de porcelaine.

Merci bien pour la princesse ! Pour que l'œil qui soit au fond en soit un de Moscou.

Ayant pour lui inventorié son mobilier représentatif, la princesse pria ses invités de se mettre à leur aise et leur donna l'exemple en troquant son manteau à col de fourrure contre un léger kimono qu'elle tira du coussin « penderie ».

Tous les modèles l'imitèrent, mais comme on ne leur offrait pas de kimono, elles restèrent dévêtues. Sans être nudistes de religion, elles avaient pris l'étiquette d'une position sociale où l'on ne doit pas être gêné par le seul uniforme collant de dame nature.

L'habit noir, ou du moins, ce qui en subsistait, resta obligatoire pour les hommes et Liane et Zara qui ne consentirent qu'à enlever leur chapeau et Bobette qui se trouvait plus piquante en son travesti de groom mettant une tache rouge et méphistophélique sur la blancheur du mur.

Wassilia avait débarrassé des coussins le centre de son studio pour danser. Le musicien tchèque, promu chef d'orchestre, remonta le phonographe et mit un disque. Ses fonctions s'arrêtant après avoir appuyé sur le petit bouton de mise en marche, il fit un porte-voix de ses deux larges mains réunies en cornet et ajouta des paroles à la musique.

Pour ne point faire de jaloux, la princesse dansait avec tous les hommes, qui d'ailleurs lui préféraient tous les faux modèles, plus « exciting ». Ducoy, lorsque sa princesse était prise, ne dansait pas et se mourait d'amour. Jambamin avait beau faire, il ne pouvait dériver sa poitrine de celle de Liane; quant à Zara, qui trouvait ce manque de tenue révoltant quand il y a du monde, c'est-à-dire plus de deux personnes, elle ne daignait accepter que le groom Bobette comme cavalier.

Le fait est, que cette soirée dansante intime était une chose dont on n'avait pas même idée à Boucanville-en-Charente les soirs de grande fête. Ah, sapristi! on savait faire la noce à Montparnasse! et Jambamin ne regrettait pas d'y être venu.

Le seul embêtement était qu'il allait falloir qu'il en reparte... aussi jouissait-il de son bonheur. Celui d'avoir une jolie femme déjà, et cet autre de voir évoluer et sentir le frôler les jolies statues de chair des faux modèles.

Il ne comprenait pas la tête d'enterrement de Ducoy son ami, qui ne dansait qu'une fois sur sept. Mais Liane, sa cavalière, savait fort bien pourquoi Zara faisait une bobine de chatte qui a tiré les marrons du feu pour une autre.

Pour donner un instant de repos au préposé au phonographe qui fatiguait surtout de la gorge, la princesse annonça une attraction.

Danseurs et danseuses churent sur les coussins dans un pêle-mêle des plus pittoresques, la tunique rouge de Bobette sur les genoux de Zara, comme si une maligne peau de banane les avait fait choir dans cette position de grand collégien au pied de sa désirable cousine.

Tous attendant — l'attraction pouvait-elle être

autre chose ? — une danse lascive ou savante exécutée par la princesse sans kimono.

Et déjà Ducoy s'en réjouissait.

Hélas ! s'il y avait eu un coussin « vestiaire », il aurait pu l'ouvrir pour y enfermer ses espérances !

L'attraction, c'était le poète, qui se fit beaucoup prier d'abord, mais Wassilia Klowgiroff avait des arguments auxquels on ne résistait pas, pour enfin annoncer qu'il allait réciter.

LA COMMUNIANTE

Poème de lui sur de la musique d'église.

Pourquoi pas d'enfants de chœur ?

Et d'une voix de fille, si fluette que l'on était tenté de regarder par terre pour voir si elle ne sortait pas du plancher, il débita :

LA COMMUNIANTE

(Heum ! heum-heum ! Toux de l'auditoire et du récitant, puis le poète seul.)

*Blanche
Toute blanche
Comme l'amiante,
La communiante
Au jupon ample,
Déambulante,
Pensante,
Fuyante,
A passé.*

(Un temps.)

*Que s'est-il passé ?
Blanche,
Plus blanche
Encore ce matin de dimanche
Elle a communié.*

(Alors très vite.)

*Et voilà pourquoi toute blanche,
Un satin pâle sur la hanche
Que ceindrait mieux l'amarante,
On l'appelle la communiante.*

Des applaudissements éclatèrent, discrets comme des fessées appliquées sur des derrières de moutards, par des mégères en furie. Et des félicitations : « Très bien, très bien », « Tout à fait Montparnassien », « Il faut faire éditer ça en plaquette de luxe »... Et trouver un veau qui prêtera sa peau pour la relier, pensa l'ex-médecin marchand d'automobiles, rongé par la jalousie.

Liane et Zara n'avaient rien compris au poème ; mais il avait fait une forte impression sur le groom Bobette, et aussi sur l'un des faux modèles qui, au souvenir de sa propre première communion, mordait à pleines dents et en pleurant dans un disque de phono en soutenant que c'était une crêpe de sarrasin.

Cette blancheur menaçant de jeter un froid de neige sur l'assemblée, la princesse se dépêcha de remettre la manivelle du phonographe entre les mains du musicien tchèque, qui donna deux ou trois petits tours et hurla en même temps que le disque se dévidait.

C'était un black-bottom.

En réalité, d'après ce qu'on en voyait des danseuses, il était plutôt rose.

Mais c'était black-bottom qu'il y avait d'écrit en lettres dorées sur le disque, et nous tenons à le préciser pour les gens qui seraient superstitieux.

Car en effet, les premières mesures avaient-elles entraîné les couples, que des coups mystérieux étaient frappés contre la porte.

Wassilia, qui était payée pour ne pas croire au surnaturel, tandis que les faux modèles dissimulaient leur nudité en se mettant à quatre pattes derrière les coussins alla ouvrir, les yeux chargés à balles pour fusiller l'impudent qui venait troubler son plaisir.

Cet impudent était le voisin du dessus. Ça aurait été celui du dessous, que la princesse aurait peut-être compris. Mais celui du dessus... on vous demande un peu!

Il était en pantoufles, en robe de chambre et en binocle.

Il n'avait pas de chapeau, il ne venait donc pas en visite.

Et pas de chaussettes non plus, ce qui découvrait ses mollets poilus.

— Madame, dit-il, fort poliment d'ailleurs, je ne puis pas dormir, ma femme non plus, ni mes trois petits enfants...

— C'est exactement comme moi, lui répondit Wassilia Klowgiroff, je ne puis fermer l'œil et ne le fermerai de la nuit.

Le voisin la regarda fixement :

— Il vous serait pourtant facile de dormir, madame. Vous n'auriez qu'à boucler votre phono et faire taire ce braillard.

D'être traité de braillard, le grand musicien tchèque faillit s'évanouir. On avait déjà insulté le grand sculp-

teur de la compagnie, est-ce que tous allaient avoir leur part de boue ? Alors ce n'était vraiment pas la peine qu'ils quittent leur pays pour émigrer en ce Paris si hospitalier...

— Retenez-moi ! cria-t-il à ses amis en se retenant lui-même au phonographe.

C'eût été plutôt le meuble à musique qu'il eût fallu retenir !

Mais comme personne n'y songeait, il s'écroula avec un grand fracas.

Brisé comme l'âme d'un violon.

— Je vois, madame, constata le voisin, que vous ne voulez rien faire pour faire cesser ce tapage. Tant pis pour vous, madame, vous vous en repentirez ; c'est moi qui vous le dis. Moi, Oscar Lapeluche, habitant au troisième et membre décoré de plusieurs sociétés de tempérance. A vous revoir, madame, et peut-être plus tôt que vous ne le pensez.

— En voilà un vieil idiot ! rugit la princesse en lui claquant la porte sur le dos.

On crut que l'injure s'adressait au voisin empêcheur sociétaire de danser en rond.

Pas du tout !

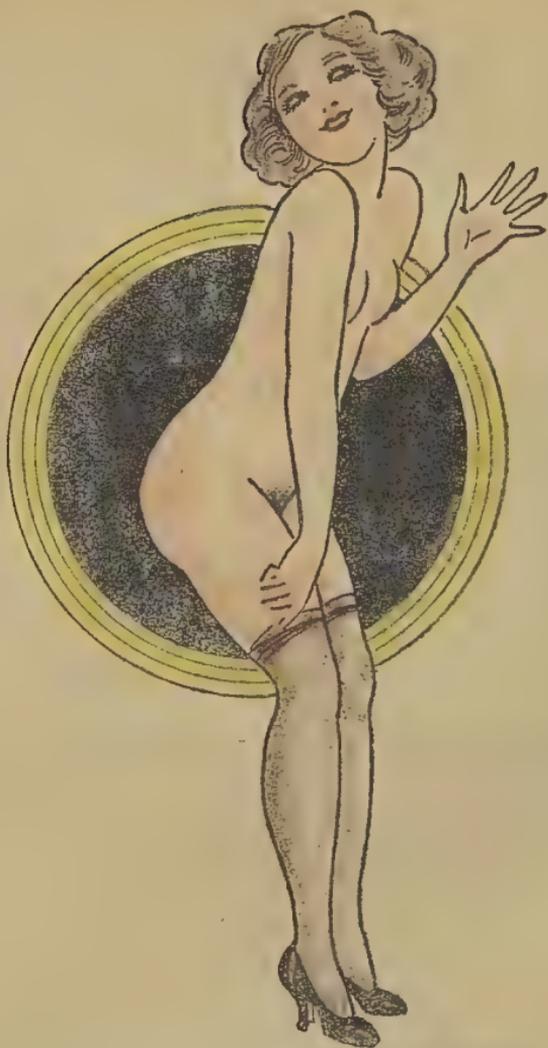
Elle était pour ce maladroit de Tchèque, car Wassilia continua :

— ...Un vieil idiot qui me met mon phonographe en pièces détachées ! Avec quoi va-t-on pouvoir finir la soirée, maintenant ? A se dire des devinettes ou à jouer à pigeon-vole, peut-être ?

Le fait était que, sans musique, on ne pouvait plus danser.

Et si l'on ne dansait plus, il n'y avait plus qu'à aller se coucher.

Liane et Zara prêtes depuis longtemps à cette solution, allaient déjà remettre chacune leur chapeau



Elle était nue comme une nymphe (page 15).

et entraîner chacune leur chacun, lorsque le peintre nordique à qui il était certainement resté un petit morceau de glace dans la gorge depuis le jour où on l'avait sevré, ouvrit la bouche pour une proposition.

CHAPITRE IV

Où comme quoi il ne faut pas se moquer des gens graves qui portent de la flanelle.

— On pourrait peut-être boire quelque chose de chaud ?

L'idée était judicieusement émise.

La princesse ouvrit le coussin « cave à liqueurs » et en extirpa ces verres à long pied et une massive bouteille de kirsch en annonçant :

— Du kirsch, rien de meilleur pour réchauffer ! Et même, pour les complètement gelés, ils pourront le mélanger en cocktail avec ceci.

Une bouteille carrée, brandie à bout de main, brilla sous les ampoules électriques. Elle portait une étiquette verte à lettres noires : « Ether ».

— Hurrah ! s'écrièrent tous les assistants.

L'anglais, on le sait, est la langue internationale.

— Du kirsch et de l'éther pour tous...

— Oui, trancha le romancier cosmopolite, mais pas dans ces verres de bazar. A chaque chose convient son cadre. Aimeriez-vous une jolie femme sur un galetas ? La boisson est une jolie femme qu'il convient d'honorer selon son rang. Le champagne se boit dans des coupes, la bière dans des demis et l'eau dans un seau. Au pis aller, le kirsch pur peut se boire dans un verre à liqueur, quoique pour ma part, je le préfère dans un bol grand format — un bol fait comme les

deux seins de cette charmante enfant — mais lorsqu'il est mélangé à l'éther qui est un produit pharmaceutique, médical et chirurgical, pour n'être point goujats il faut le déguster en des récipients que la médecine ne peut renier...

— Est-ce qu'ils ont l'intention de nous faire boire cette cochonnerie dans des bocks ou des poires à injections ? s'effaroucha la blonde Liane.

Non !

La princesse après avoir écouté le discours, ouvrit le coussin « pharmacie » et en tira un nombre... de ventouses correspondant à celui des invités. Une boîte ronde glissa du coussin et roula jusqu'au milieu de la pièce.

Ne pouvant plus la dissimuler, Wassilia, en se mordant les lèvres de dépit, l'ouvrit pour en offrir le contenu à la ronde.

— Coco... laissa fluter entre ses dents le notaire de Boucanville-en-Charente.

Mais l'ex-toubib Ducoy, qui déjà avait pris une pincée de la poudre blanche entre ses doigts pour la renifler, le renseigna :

— Pas un cadeau très cher, ni bien nocif qu'elle fait à ses invités ! Ai beaucoup employé moi-même cette coco-là dans mes ordonnances, sans toutefois lui adjoindre comme ici du sucre en poudre : c'est du borax ! Aucun danger, mon vieux ; mais je te conseille de te méfier du mélange qu'elle a fait dans les ventouses. Au risque de passer pour un ivrogne, bois plutôt à la bouteille du kirsch. A la régala ! Ce n'est pas très décoratif, mais c'est encore moins saoulant.

Du reste ni Ducoy ni Jambamin ne burent.

Jambamin parce que Liane l'en empêchait. Ducoy parce qu'il aimait de plus en plus la princesse, malgré tous ses vices étalés (ou peut-être même pour ça :

les hommes sont si cochons ! comme aurait dit Zara). Il ne voulait pas être saoul comme un Polonais : Russe et Polonais ne s'étant jamais entendus, ni étendus, comme dirait cette fois le chansonnier.

Pour les autres, le mélange de kirsch, éther, borax commençait à faire des siennes.

Bien qu'il n'y eût plus de musique, tout tournait, mais c'était une danse des coussins, des murs et même de la tête des personnages qui n'empêchait plus le voisin de dormir.

— Dis donc, souffla Zara à l'oreille de son amie Liane, tu ne trouves pas qu'ils commencent à devenir collants, nos... amis avec leur soirée ici ?

— Collants... à en user le papier !

— Il faudrait déguerpir.

— Gi !

Un des faux modèles avait la même idée, mais peut-être pas pour la même cause.

Tout pâle, en titubant, il se dirigeait vers la porte.

— Gare ! s'amusa Zara : laisse passer l'autobus !

La comparaison n'était pas déplacée. A peine juste : car le faux modèle était encore plus plein qu'un autobus aux heures d'affluence.

Si plein, qu'il ne sentit même pas la forte claque que Liane lui appliqua en pleine croupe pour lui faire reprendre sa droite.

— Entrez ! cria un des noceurs qui avait vaguement entendu que l'on avait frappé quelque part.

Le modèle poussa sur la porte, qui résista.

Alors il la tira.

Résultat identique.

La porte ne s'ouvrait ni en poussant, ni en tirant.

Dégrisée, la femme se mit à hurler :

— On est bouclé ! et je veux sortir...

Ce fut la panique encore. Tous se sentaient subite-

ment pris du besoin de sortir. Personne n'y avait songé trois secondes auparavant, mais du moment que l'on ne pouvait plus sortir, tout le monde voulait s'en aller.

Liane et Zara bien entendu les premières.

Les autres modèles arrivèrent à la rescousse et joignirent leurs efforts à ceux de leur compagne.

Cela ne fit qu'un amas de chairs nues enchevêtrées sur un fond de portière rouge.

Le peintre nordique, le romancier cosmopolite, le journaliste américain, le musicien tchèque et le sculpteur hongrois essayèrent leurs biceps.

On nota un tableau de chasse assez appréciable d'ongles retournés, de poignets et d'épaules meurtris.

Le poète inverti, qui n'avait jamais rien essayé de sa vie, ne commença pas pour ça !

Lorsque tous furent en sueur, la princesse leur dit :

— Ce n'est pas la peine de continuer — elle aurait pu tout aussi bien leur dire : ce n'est pas la peine de commencer — le dernier entré ici a commis l'imprudence de laisser la clef en dehors. Le voisin nous a enfermés, il attend maintenant le jour pour s'amener avec le commissaire de police, qui constatera que nous nous livrons dans une maison tranquille à des orgies que la morale ne saurait tolérer...

— Vous êtes sûre ? interrogea Jambamin devenu très pâle.

— Absolument certaine, répondit la princesse, ça fait déjà trois fois que l'on me joue le tour dans d'autres quartiers.

— Pourtant, interrompit Ducoy, vous parlez d'orgie, mais, lorsque ce monsieur est entré ici, nous faisons du bruit, c'est entendu, il n'y avait rien qui puisse le choquer ?

— Non, gouailla la princesse, et ces jeunes femmes

qui étaient nues (elles le sont encore, d'ailleurs), vous croyez qu'il ne les a pas vues derrière les coussins ? Mettez-vous tout nu derrière l'un d'eux et vous verrez s'il n'y a rien qui en dépasse!

Du temps où il était médecin, Ducoy avait fait se mettre nu beaucoup de personnes, mais ce n'était pas une raison pour se prêter à l'expérience proposée. Il préféra encore interroger.

— Alors, qu'est-ce qu'il nous reste à faire ?

— Attendez le panier à salade, mon bon ! répondit Wassilia Klowgiroff en retirant son kimono pour commencer à se vêtir plus chaudement et plus normalement d'un petit pantalon, d'une combinaison et d'une robe à manches.

Le groom Bobette avait poussé un grand cri :

— Mon Dieu !

Au seul mot de panier à salade, elle avait pensé à l'inévitable et légendaire passage à tabac... auquel elle ne couperait pas avec son costume masculin. Et elle voyait déjà le fond de son pantalon rouge si collant ne résistant pas.

A l'exemple de la princesse, les petits modèles eux aussi se revêtaient.

Dans le studio si plein de bruits tout à l'heure, c'était maintenant le calme du sépulcre.

— Est-ce que tout le monde il est habillé ? demanda tout à coup le journaliste américain.

Qu'est-ce que ça pouvait lui faire ? Est-ce que ça lui déplaisait ?

Ces dames n'allaient tout de même pas se laisser embarquer sans chemise !

— Parce que, continua-t-il en ajustant son monocle, si tout le monde il est habillé, j'emène tout le monde prendre le champagne ailleurs.

Un idiot viendrait vous proposer en plein embarras

de voitures de traverser la place de l'Opéra sur des échasses qu'on ne le regarderait pas avec plus de mépris.

‡ Mais le journaliste américain n'était pas un idiot. Ni le seul de la bande qui soit resté saouï, comme le disait assez haut Zara.

Pour l'honneur de son pays, il avait une petite revanche à prendre.

C'était du romancier cosmopolite cette idée de boire l'éther dans des récipients appropriés. Il fallait qu'il ait aussi son idée. Et cette idée était celle-ci : sortir du studio.

Le romancier cosmopolite avait fait son discours avant de réclamer les ventouses. Lui aussi allait faire le sien avant d'arriver nettement au but.

Heureusement qu'on avait le temps avant le jour ! Mais quand même, tout le monde aurait préféré être tout de suite ailleurs.

— En Amérique, commença-t-il, quand on prend des bandits américains, on les met dans une prison américaine. Et c'est bien désagréable pour eux, car ils n'en sortent que pour aller s'asseoir sur le fauteuil électrique. Mais eux aiment mieux sortir pour marcher dans l'air pur. Alors sans rien demander aux gardiens, qui ne sont pas très obligeants, ils sortent comme nous allons le faire : par la fenêtre avec une corde. Puisque nous sommes en prison, il faut nous évader. C'est très américain.

La princesse regarda le journaliste américain et éclata de rire :

Sa joie lui faisait oublier les convenances et son rang :

— Ça, mon petit, tu peux dire que c'est une bonne idée. Et si tu en as beaucoup des comme-ça, tu pourras bientôt t'établir à ton compte. Une corde, vite ! cherchons une corde !

On chercha une corde par tout le studio, sous tous les coussins, les verts comme les rouges, hélas en pure perte!

Si près de la délivrance, allait-on aussi piteusement échouer ?

— Allons, messieurs, suppliait la princesse, cherchez bien : aucun de vous n'a-t-il une corde sur lui ?

Elle en avait de joyeuses, la princesse ! est-ce qu'elle s'imaginait que tous ces messieurs appartenaient dans le privé à des ordres monacaux pour avoir des cordes autour du ventre ! Et puis quoi encore ?

La princesse n'eût pas donné un empire — qu'elle n'avait pas (1) — pour ces quelques mètres de corde bienfaitrice, mais la plus belle du monde ne pouvant donner que ce qu'elle a : ce qu'elle avait, elle le promit à qui trouverait une corde.

Ducoy rayonna.

C'était le couronnement de ses feux.

— Princesse, dit-il, je suis Français ; mon ami Jambamin comme moi est Français, et, comme tous les Français, nous portons tous deux une ceinture de flanelle. Nous allons les retirer. Mises bout à bout, elles ne parviendront peut-être pas jusqu'en bas, mais les hommes se laisseront glisser les premiers et ils recevront les femmes dans leurs bras.

Pour le salut d'une collectivité, il n'y a pas à rougir d'ôter son veston, son gilet, et de déboutonner un petit peu son caleçon.

Ducoy et Jambamin — ah ! ce dernier, si on l'avait vu à Boucauville-en-Charente ! — avec hâte, déroulèrent les mètres de flanelle qu'ils avaient autour de la bedaine.

(1) Ça se donne d'ailleurs pour un cheval ; et ce sont en général les souverains débrouillards qui opèrent ce petit troque avant qu'on les découronne.



La princesse pria ses invités de se mettre à leur aise. (page 19).

— Pressons! pressons! s'impatientait Wassilia Klowgiroff.

Deux serpents furent bientôt aux pieds des sauveurs.

Celui issu du tour de ventre de l'ex-médecin marchand d'autos d'une belle couleur rouge et celui du notaire, bleu.

Ducoy les lia ensemble, et, avant d'en fixer l'une des extrémités à la barre d'appui de la fenêtre, il fit galamment remarquer à la princesse « que la planche de salut était aux couleurs de la Ville de Paris : bleu et rouge ».

Comme le romancier cosmopolite et le journaliste américain, lui aussi tenait à placer son petit discours.

Le pan rouge fut celui qui se balançait vers le sol.

Le poète inverti cria bien un peu pour descendre avec les femmes, mais comme le groom Bobette était parti avec les hommes, l'équilibre se trouva en quelque sorte rétabli. Et ce fut elle qui le reçut dans ses bras.

Cette descente un peu vertigineuse ne fut pas sans galante indiscretion de la part des jupes... Mais on en avait déjà tant vu dans la soirée! Qu'importait maintenant de savoir que la princesse portait un pantalon, que les modèles n'en avaient pas, et que Liane et Zara étaient entre le ziste et le zeste. Ces messieurs n'engageaient aucun pari pour l'arrivée.

Tous sur le trottoir, la fête intime était finie.

Chacun faisait de la reprise individuelle pour sa fête personnelle.

Ducoy, plantant Zara, partit avec Wassilia Klowgiroff.

Le romancier, le peintre et le journaliste s'en allèrent avec les modèles. Un taxi goba le groom et le poète.

Le musicien et le sculpteur après avoir pris le vent se dirigèrent vers un dancing de leur connaissance, où même complètement ivre on est forcé de se tenir debout tant il y a du monde.

Et sous l'oriflamme bicolore des deux ceintures de flanelle qui flottait maintenant doucement, il ne resta plus que Jambamin, Liane et Zara.

— Comme on ne peut tout de même pas le jouer à pile ou face, je te le laisse ! dit Zara à son amie.

Avant qu'elle ne disparaisse sur cette générosité de bon aloi, Liane eut le temps de lui glisser à l'oreille :

— Sois tranquille, je m'arrangerai pour qu'il ne t'oublie pas !

Et l'on sait que c'était une bonne camarade.

* * *

Dans le petit jour naissant, Wassilia Klowgiroff au bras du marchand d'automobiles était souriante.

— Vous êtes heureuse, princesse ? lui demanda Ducoy la bouche en cœur, contente ?

— Contente de la contravention que va déguster tout à l'heure le vieil imbécile de voisin pour avoir dérangé l'autorité pour rien ! répondit la princesse.

CHAPITRE V

Déboires matinaux.

Et voici, non par notre faute, mais par le résultat de circonstances tout à fait indépendantes de notre volonté, notre grande Montpar'Noce devenue orgies éparpillées.

Puisque déjà vous avez passé la nuit avec nos personnages, c'est ce sacré voisin qui nous a joué la sale blague de les faire se disperser, vous n'allez pas aller vous coucher tout de suite ? Vous allez vaillamment tenir jusqu'au bout. Nous ne suivrons d'ailleurs que les principaux.

Inutile d'emboîter le pas au romancier, au peintre, au journaliste et aux modèles : ils vont danser et boire.

Au sculpteur et au musicien : ils vont boire sans danser.

Cela ne présente aucun intérêt, puisque ni les uns ni les autres ne nous offriront de boire avec eux.

Ducoy et la princesse, bras dessus, bras dessous sont arrivés à *La Rotonde*. C'est l'heure matinale où l'on ferme dix minutes pour tout de même donner un coup de balai parmi les bouts de cigares de la salle et passer un torchon humide sur le marbre des tables.

C'est le seul instant de relâche pour les buveurs montparnois.

L'ex-médecin n'a d'ailleurs soif que d'amour.

Mais on n'emmène pas ainsi une princesse, et Russe encore ! dans le premier hôtel venu. Pourquoi pas, alors, un banc du boulevard Edgar-Quinet, devant la bouche d'air chaud du métro ?

De jolis immeubles en construction, ce n'est pas ça qui manque : mais ils ne font hôtel qu'au mois.

Le quartier de l'Europe semble tout désigné à Ducoy. C'est chic, c'est cher, la princesse n'aura pas l'impression de se commettre avec un manant.

C'est loin...

Mais les taxis, est-ce qu'ils ont été faits pour les rempailleurs de chaises ?

Précisément en voici un qui s'avance, lentement, du plus beau rouge, avec au volant un gros et jovial conducteur à la trogne enluminée.

Le café noir qu'il vient d'avaler sur le zinc d'un bar pour se donner du cœur à l'ouvrage — faut commencer sa journée de bonne heure dans le métier — perle encore à ses fortes moustaches blanches.

Ce n'est pas le chauffeur correct de grande maison, mais sa voiture est confortable et fermée.

Il interroge du nez :

— Taxi ?

Et Ducoy lui répond en ouvrant la portière :

— Quartier de l'Europe. Je vous arrêterai.

Les chauffeurs d'ordinaire se contentent de grogner un « bon ! » et de démarrer quand vous leur avez fait claquer aux oreilles le coup de pistolet de la portière.

Celui-ci n'avait nullement l'air pressé de mettre en marche. Il regardait la princesse qu'un petit frisson agitait ; fraîcheur de l'air matinal sans doute. Puis il haussa les épaules :

— Si c'est pas malheureux tout de même ; pendant que moi je me crève.

Pour conduire une princesse, voilà que Ducoy était tombé sur un chauffeur extrémiste ! Ce n'était vraiment pas de veine. Pourvu encore qu'il ne fasse pas de réflexions désobligeantes... Etre en mesure de pouvoir offrir sa voiture particulière à la femme qu'on aime et se voir obligé par les circonstances de la faire monter pour commencer dans un taxi dont le propriétaire vous nargue. C'est dur !

Enfin ! est-ce qu'il allait démarrer ou non, ce chauffeur de malheur ?

C'était un temps de félicités qu'il grignotait là à Ducoy...

Non, vraiment, il n'avait pas le moins du monde envie de mettre son tacot en marche. Ah ça, mais est-ce qu'il pensait...

Et violemment l'amoureux rougit. Mais oui, c'était

ça qu'il pensait, ce brave type ! Il ne lui avait pas donné d'adresse distincte, alors il se disait : pour faire leur petit truc, ils seront aussi bien arrêtés qu'en train de rouler. Et moi ça m'économisera de l'essence !

Horreur et profanation !

Ducoy redescendit du taxi, et avec un sourire qui voulait être assuré, il frappa sur l'épaule du chauffeur :

— Je crois que vous vous trompez, mon brave homme.

— Ça m'étonnerait, répondit le brave homme, car voilà vingt-huit ans que je la connais, et on peut même dire : que je la connais comme si je l'avais faite.

Il n'est pas commode, en effet, de rouler un chauffeur de taxi qui a vingt-huit ans de métier ; mais encore faudrait-il avoir l'intention de le rouler. Ducoy ne demandait au contraire qu'à ce que ce soit lui, le chauffeur, qui les roule jusqu'au quartier de l'Europe.

Mais ce diable d'homme avait l'air de ne pas vouloir démordre de sa supposition.

La princesse baissait la tête. Une telle scène était évidemment très pénible pour elle. Il fallait en finir.

— Voyons, mon brave, je vous affirme qu'en prenant votre voiture mes intentions sont pures.

Le chauffeur eut un geste qui pouvait signifier : que vos intentions soient pures ou non, si vous saviez ce que je m'en balance ! Puis crainte sans doute que son client n'ait pas compris le dit geste, il traduisit en fortes paroles :

— De vos intentions, je m'en moque pas mal ! Ce qui me dégoûte c'est que cette dévergondée ait encore l'air de me narguer en montant dans ma bagnole ! Vrai, plutôt que de la conduire, je préférerais encore faire les Halles. Du poisson, ça salirait moins mes coussins !

A cette algarade, l'ex-médecin devint blême :

— Monsieur, je vous défends d'insulter cette personne !

Le chauffeur se dressa, le nez et le menton en bataille. A la main, la règle de bois qui lui servait à mesurer la hauteur de son essence dans le réservoir.

— De quoi ? un père n'aurait plus le droit de dire ce qu'il veut à sa fille, maintenant ! et depuis quand, s'il vous plaît, môssieu ?

Hein ?

Son... père ?

Le père... de la princesse ?

Ducoy regarda Wassilia qui murmurait :

— Je t'en prie... papa...

L'ex-médecin retira son chapeau, plein de respect. Saluant un émigré qui avait tenu sans doute un très grand rang. Tous les chauffeurs de taxi russes avaient été généraux dans l'armée du tsar... Il rectifia presque la position pour dire :

— Mon général...

...Mais pas plus long ! Le chauffeur lui avait abattu sa règle de bois graduée sur son crâne dégarni de l'Hückel d'au moins deux cents francs.

— Toi le gigolo, il ne faudrait pas faire le rigolo. Ce n'est pas un général que tu as devant toi, mais le papa Plumard, qui a fait le sapin avant le taxi, et qui n'aime pas beaucoup qu'on le prenne pour une lanterne !

Le coup de règle, bien appliqué à plat sur son crâne, avait mis Ducoy sur le bord du trottoir. Et, ma foi, s'il n'avait pas été assis par ça, il l'aurait été, et peut-être même cette fois le derrière dans le ruisseau, par la suite du discours du chauffeur qui était monté sur son siège pour qu'on l'entende mieux :

— Quant à cette personne, une fille éhontée qui

a eu la lâcheté d'abandonner son vieux père à la mort de sa pauvre mère pour aller courir le *guilledou*, ce n'est pas toi, mon petit, qui m'empêcheras de lui dire ce que j'ai à lui dire et ce que j'ai sur le cœur. Tu entends, Coralie ? Ce n'est pas ton énergumène qui m'empêchera de te le dire que tu as agi comme une pas grand'chose. En me quittant, tu as changé de nom, pour te faire appeler Clou-de-j'sais-pas-quoi ; mais ça ne m'a pas empêché de te retrouver, pas plus que ta première fugue avec le garçon tripier qui t'a débou... pardon ! débauchée quand tu n'avais que seize ans, n'a empêché ta mère, ma brave Philippine, de te retrouver, et comme c'était une femme de ménage qui s'y connaissait dans le maniement du balai, de t'en faire un peu d'escrime à travers les côtes avec le manche. (Un garçon tripier... un manche de balai... comme c'était, mon Dieu ! moins romanesque que le viol et le knout du boyard...) Coralie ! si tu n'étais pas si grande maintenant, je te collerais mon pied dans le derrière !

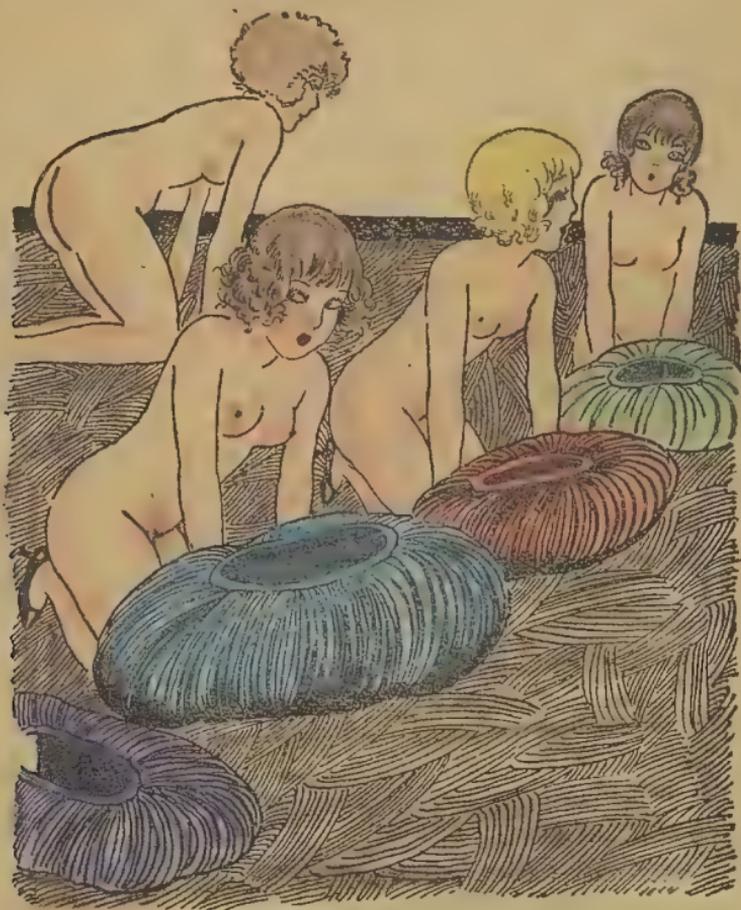
L'ex-médecin Ducoy n'avait plus maintenant aucune illusion à avoir. On ne traite pas une princesse de sang ainsi, comme de la marée avancée. Ou bien alors tout à fait dans l'intimité, comme le faisait cette altesse du Gotha qui avait le pied particulièrement éloquent, lorsqu'il se trouvait avec son épouse dans la chambre à coucher.

Le chauffeur continuait pour l'édification de l'amoureux :

— Et ça se dit princesse, parce que ça fait du cinéma, un drôle de cinéma, oui ! qui vous laisse au petit jour devant les cafés fermés avec un godelureau. Non, tiens ! J'aime mieux ne plus voir ça. Ça me ferait mettre en colère.

Et après avoir repris sa règle graduée, d'un coup de

volant le chauffeur fit tourner son taxi dans la direction que Ducoy, quelques instants auparavant, aurait tant voulu lui voir prendre.



Vous croyez qu'il ne les a pas vues derrière les coussins ? (page 28).

Les réflexions, au petit jour, d'un homme bafoué en son amour et assis sur le bord du trottoir sont moroses. Les moralistes nous diront que les lende-

mains d'orgie sont toujours comme ça et que c'est la reprise de l'homme intelligent sur la bête. Mais nous ne demanderons pas aux moralistes si leurs petites bonnes descendent sur la rampe.

Atterré, c'est bien le cas de le dire : car sur le bord de son trottoir il n'était pas haut, il songeait avec amertume qu'il avait cru aimer une princesse russe (qui avait été violée et knoutée par un boyard), puis reviolée et dépouillée de tous ses biens par les bolchevicks, ce qui était tout de même un personnage intéressant), et que cette princesse ne se révélait que la fille d'une femme de ménage, experte en l'art de caresser les côtes à coups de manche à balai, et d'un cocher de fiacre à l'époque.

D'une Coralie Plumard... (où êtes-vous, Wassilia Klowgiroff ?) qui s'en était laissé compter par un garçon tripiier (pouah ! Ducoy en songeait à ses premières études de dissection) et à qui il avait rêvé offrir sa voiture.

Comme il n'avait pas eu le temps de la lui donner, cette voiture il ne la regrettait pas trop. Mais ce qu'il regrettait, c'était sa ceinture de flanelle qu'il lui avait sacrifiée.

Déjà parce qu'il allait sûrement, en étant privé contre son habitude, attraper des coliques qui lui tordraient l'abdomen, ensuite parce qu'il ne parviendrait jamais à fournir à Mme Ducoy sa légitime, une explication satisfaisante pour lui faire avaler sans orage la perte de la dite ceinture.

Et par-dessus le marché, la règle graduée du père Plumard lui avait fait une bosse douloureuse au crâne.

Dieu a fait les têtes rondes pour qu'elles puissent entrer dans les chapeaux ; mais quand elles sont bosselées, il n'y a plus rien à faire !

Son Hückel sous le bras, l'ex-médecin marchand d'automobiles Ducoy quitta Montparnasse, pays où tout est trop de fantaisie, les princesses comme les artistes et les alcools.

Et de la fantaisie, tout le monde sait que point trop n'en faut.

CHAPITRE VI

Où l'amour qui maintenant pourra dire son nom

Le taxi qui avait gobé le poète maniéré (mauvaisement maniéré) et le groom Bobette n'avait fait aucune façon, il y a des conducteurs qui ne sont pas curieux pour conduire, sur la pointe des pneus, comme dit Mme Maryse Choisy, le couple étrange à l'adresse indiquée.

Cette adresse était celle du poète.

Bobette demeurait en garni rue Vandamme.

Et dans cette garçonnière étroite, ne voyez là aucun jeu de mots, cela sentait la femme. C'est-à-dire le fard, la poudre, les parfums.

Bobette eut l'impression d'entrer chez une copine.

Elle s'assit sur un divan bas en disant :

— C'est gentil chez toi.

Elle disait ça tout à fait par politesse, ou pour dire absolument quelque chose, histoire d'entamer la conversation, car outre les persiennes fermées, les rideaux étaient tirés, et on ne voyait rien du tout dans la pièce.

Mais ça sentait bon...

Ami du mystère, le poète tout dévoué au culte de l'amour qui n'ose pas dire son nom, même après dix heures, n'allumait pas l'électricité.

Et Bobette qui était en costume masculin se demandait comment sans y voir clair son amoureux allait pouvoir faire pour déshabiller un homme.

Il s'y prit mieux qu'elle ne l'escomptait.

Était-elle bête! Cela ne le changeait pas de ses vêtements à lui!

Sa tunique enlevée, son pantalon collant décollé de ses cuisses et ôté, il s'extasia comme un jeune fou sur la coquetterie de sa chemise en crêpe de Chine — est-ce qu'il croyait la voir en liquette de soldat? — et la finesse de ses bas de soie.

Il l'appelait mon rat, mon trésor, mon petit, rien que des substantifs et des qualificatifs masculins. Mais Bobette qui n'avait jamais eu de relations très suivies avec la grammaire — elle en avait eu assez ailleurs — n'y prêta pas d'attention.

Il lui demanda de garder ses bas, ses jolis bas, et elle en conclut que c'était un petit passionné.

Des pyjamas soyeux étaient sur le divan. On les laissa où ils étaient. Et Bobette prouva au poète que bien que se déshabillant, elle n'était pas une petite poupée de bois.

Surpris par l'étreinte, le poète succomba.

Et quand ce fut fini, il pleura. Il pleura comme une jeune fille qui vient de fauter pour la première fois.

— O mon Dieu! Mon Dieu, mon Dieu! Qu'avons-nous fait?

— Dis donc, lui répondit Bobette, est-ce que par hasard, tu aurais besoin de chercher ça dans un dictionnaire pour le savoir? S'il y a des images, montre-les moi!

Et s'asseyant sur son derrière, elle appuya sur la poire électrique qui brimbalait à la tête du divan.

Une clarté mauve et discrète emplit la pièce.

Le poète, assis lui aussi, la repoussait avec mépris.

— Une femme ! Mais vous êtes une femme !

Ça se voyait.

Et son désespoir s'accrut en une nouvelle crise de larmes encore plus abondantes que les premières :

— Une femme... Jamais plus je n'oserai regarder ma Muse en face...

Il avait une drôle d'idée d'appeler ça sa Muse, mais enfin tout le monde sait que les poètes sont toujours un peu loufoques.

— Et qu'est-ce que ça peut faire, ça, lui retorqua Bobette, que tu ne puisses plus regarder ta... corne-muse en face ? Tu me regarderas, moi, est-ce que je ne la vaut pas ?

Diantre si !

Car entre nous, vous savez, la muse du poète... on n'ose pas faire de comparaisons.

— Mais, se lamenta-t-il, je ne pourrai plus faire de vers ; je ne deviendrai pas un grand poète...

— Eh bien, tu ne poèteras plus ! Le beau malheur. Tu feras autre chose. Tiens, je connais justement une place d'employé de bureau qui te conviendra à merveille. Moi, pendant ce temps-là je ferai ton ménage et la cuisine ; car c'est midi pour retourner à « La Tuile » faire le groom ; on y risque de trop drôles de rencontres. Maintenant que je t'ai trouvé et que je te plais, je me refais une vie.

Le poète, pour l'instant, ne savait pas du tout si Bobette lui plaisait — après tout, cela se pouvait très bien qu'il soit difficile, ce garçon — mais il était dans l'état d'esprit d'un jeune homme qui vient de coucher pour la première fois avec une femme et qui ne voit que le mariage pour conclusion de l'aventure.

Après avoir joué sur le divan, Bobette jouait sur le velours.

Si c'était son histoire personnelle et rien que son

histoire que nous ayons à écrire, nous rapporterions qu'elle conserva dans son ménage la culotte, mais sous ses robes. Son poète de mari avait d'ailleurs un tempérament si femme qu'il fallait quelqu'un pour le diriger, et autant que ce fût elle, plutôt qu'il ne retombât dans la muse.

Pour eux donc l'orgie Montparnoise se termina moralement. Elle avait, cette brave orgie, ramené un anormal à l'amour normal : chantons ses louanges.

Seule la blonde Liane ne les chantait pas.

CHAPITRE VII

*Et court comme la honte d'une petite femme qui a été
roulée*

Jambamin resté un instant rêveur devant sa part de ceinture de flanelle pendant à la fenêtre et après s'être rendu compte que tout effort pour en redevenir le propriétaire serait parfaitement vain, Liane l'avait emmené chez elle.

C'était un peu haut, à un cinquième étage ; mais c'était meublé avec la galanterie d'une petite femme qui connaît son métier.

Elle offrit un pyjama au notaire en lui disant que c'était un des siens, ce qui fit qu'il l'enfla avec beaucoup de plaisir. Mais elle lui mentait. Elle avait trois pyjamas de tailles différentes dans son armoire et qui étaient uniquement réservés aux clients.

Elle n'avait pas palpé, en l'aidant à se dévêtir, la doublure du veston de Jambamin, pour s'assurer de la grosseur de son portefeuille. Ce sont là des procédés de grues vulgaires. Et l'on risque parfois de tomber sur un homme chatouilleux à qui ça ne

plaît pas du tout, ces procédés-là. Elle avait au contraire manœuvré avec beaucoup de délicatesse et de doigté pour capter sa confiance, et, pris dans son poste récepteur comme une émission d'ondes courtes, il lui avait confié qu'il était célibataire.

— Chouette! s'était dit la petite femme, je vais faire tout mon possible pour le garder plusieurs jours.

Et elle fit tout ce qui était vraiment en son possible de faire pour ça.

Elle fit même trop, car elle s'endormit.

* * *

Il avait été convenu entre Zara et elle qu'elles se retrouveraient à la terrasse du *Dôme* pour le café-crème de six heures.

Zara la vit arriver les mains nerveuses et les yeux fulgurants. Il était six heures trois quarts.

Elle pensa :

— Il a dû trop lui donner pour moi, et c'est ça qui la rend furieuse... car c'est elle, en somme, qui a eu tout le travail.

Plut au ciel que ce fût ça!

— Qu'est-ce que tu prends? demanda-t-elle à Liane, lorsqu'elle fut assise, pour lui faire desserrer les dents.

— Ce que tu m'offres! répondit hargneusement la blonde : je suis sans un.

La brune la regarda, ahurie :

— Hein? Mais ton notaire de... Plou-les-haricots, là?

Liane éclata.

(Heureusement qu'elle était assez grasse pour que personne ne fût blessé par les morceaux.)

— Mon notaire ? Ah oui, un joli coco, mon notaire. Je l'avais emmené chez moi, parce que tu sais, moi, pour les hôtels, il n'y a rien à me dire, je suis sérieuse de ce côté-là : on ne m'y a jamais vue. On se couche...

— Oui, ça va, pas de détails !

— On s'endort. Quand je me réveille, il y a une heure, il avait fichu son camp sans tambours ni trompettes !

— Et sans rien te laisser...

Zara n'osa pas terminer : « pour moi ? », car cramoisie de fureur, et très belle ainsi (qui donc a dit que le rouge n'allait bien qu'aux brunes ? » Liane rugissait :

— Non seulement sans rien me laisser, mais encore en emportant ma liquette, ce cochon-là ! Si maintenant il y a des fétichistes parmi notre clientèle on ne s'en tirera plus avec les frais généraux.

Et pour marquer son dégoût, elle cracha par terre.

FIN

Le roman complet 1 Fr 30

CŒURS EN FOLIE



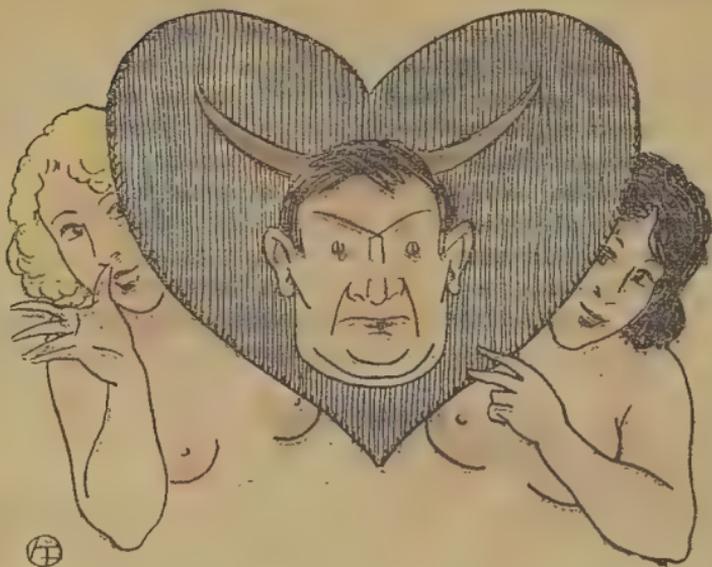
Collection Gauloise

67, rue Servan, 67

:: PARIS (XI^e) ::



EDMOND MANDEY



COEURS EN FOLIE

I

LA JOLIE SERVANTE

Non, je ne vous dirai pas le nom de ce charmant petit bourg.

Contentez-vous de savoir qu'il est situé quelque part en France, dans un pays de bons vivants, où la terre est fertile, le vin pétillant et les femmes avenantes.

Après cela peu importe que ce soit en Bourgogne, en Anjou, voire même sur les bords enchantés de la Garonne.

Ce petit bourg possède un hôtel. Le mot est peut-être excessif. C'est plutôt une auberge, mais l'enseigne, aussi vieille que la maison, et qui se balance au milieu de la grand' place, l'enseigne, disons-nous, porte bien le nom d'« Hôtel

des Gais lurons » et nous apprend qu'on y loge « à pied et à cheval ».

Il y a belle lurette qu'on n'y loge plus « à cheval », car les voyageurs qui s'y arrêtent arrivent qui par le train, débarquant à la gare toute proche, qui dans leur auto. Les autos qui s'arrêtent devant l'hôtel des Gais lurons ne sont point de somptueuses limousines, mais de ces braves voitures servant aux médecins ou aux notaires parcourant la région, parfois aussi aux touristes de richesse moyenne.

Mais qu'on arrive en auto, par le train, à pied, ou exceptionnellement en voiture, on est toujours aussi bien accueilli dans cet hôtel-auberge, et l'on reçoit le même sourire aimable de la patronne, le même bonjour cordial de l'hôtelier maître Honoré, le même coup d'œil provocant de la jolie servante Adèle.

Une cuisinière, un domestique mâle servant surtout aux gros travaux, complètent le personnel qui suffit au train-train quotidien de la maison.

Mais la cuisinière et le domestique ne nous intéressent pas, car ils ne joueront aucun rôle dans le récit que je vais vous conter.

Aussi ne m'attarderai-je pas à vous les présenter.

Parlons, en revanche, des personnages principaux.

Et d'abord du patron Honoré Vaillard, connu dans le pays sous le seul nom de Maître Honoré.

C'est un brave homme jovial, de taille moyenne, portant la quarantaine, avec une bonne figure ronde et sympathique, à l'aspect avenant, avec lequel on se sent tout de suite en veine de familiarité.

Toujours joyeux, prêt à raconter quelque histoire drôle, il tient à justifier à lui seul son enseigne des gais lurons.

Comment d'ailleurs ne serait-il pas heureux ? Il n'a pas d'autre ambition que de vivre tranquillement du produit de sa maison, suffisamment achalandée par les clients habitués, représentants de commerce, fonctionnaires en déplacements ou autres, qui reviennent à époque fixes dans le pays.

Maître Honoré vit sans souci, tout comme le célèbre meunier de Berlin.

Ses affaires vont bien et il possède une femme charmante.

C'est le moment de parler de l'hôtesse, dame Jeanne, qui seconde son mari dans la direction de l'hôtel-auberge.

Ne croyez pas que ce soit une maritorne revêche.

Au contraire, c'est une agréable personne, que beaucoup envient à son mari. Trente ans, brune, de grands yeux noirs profonds qui jettent le trouble dans le cœur de tous ceux sur lesquels ils se posent. De plus, assez grande, bien faite, la poitrine rebondie sous le corsage, la jupe bien remplie, des jambes nerveuses terminées par un petit pied bien cambré
Que voulez-vous de plus ?

Est-elle fidèle ? demandez-vous.

Question indiscreète. Pourtant on peut y répondre oui avec certitude. Mme Honoré n'a jamais trompé son mari. Tel qu'il est, elle s'en est contentée toujours, jusqu'au moment où s'ouvre ce récit. Et nul n'a pu se vanter d'avoir reçu d'elle, même le moindre mot d'espoir ou d'encouragement. Les don Juan du bourg, ceux auxquels aucune ne résiste, y ont renoncé et les plus médisants n'ont jamais rien trouvé à dire sur Mme Jeanne.

Quant à la servante Adèle, c'est une plantureuse fille de vingt ans, rousse et appétissante, bien en chair, au regard brillant, aimant rire, plaisantant avec tous les clients, pas farouche, mais qu'on n'a jamais prise en faute, elle non plus, et à qui l'on ne connaît pas de galant, ni de promis. Elle travaille sans se rebuter, sans se fatiguer non plus, en chantant, car Adèle est gaie, comme son maître, comme sa maîtresse.

Tout le monde est gai, par principe, dans l'hôtel des Gais Lurons.

Aussi les clients eux-mêmes, lorsqu'ils arrivent, prennent-ils l'air joyeux pour se mettre à l'unisson.

D'ailleurs, on s'empresse afin qu'ils soient contents, ce qui est la première condition pour être de bonne humeur.

Et maître Honoré soigne particulièrement la table, sachant par expérience qu'une bonne chère arrosée de bons vins est la principale condition à remplir pour faire une bonne maison, établir solidement et conserver sa réputation.

On le sait et l'hôtel des Gais Lurons est renommée dans la contrée, autant pour l'excellence de sa cuisine que pour la supériorité de sa cave, où tous les crus, et les meilleurs, sont honorablement représentés.

Dire que l'hôtel est toujours rempli et que les chambres sont toutes occupées de l'épiphanie à la saint Sylvestre serait mentir. Non, cela dépend des époques. Il y a même

des jours où il n'y a personne, et d'autres où il n'y a guère que deux ou trois, quelquefois même un seul client.

Mais ces derniers sont l'exception. Et maître Honoré s'en console philosophiquement, en se disant que ces jours-là sont pour lui et les siens jours de repos, que l'on peut occuper de bien des manières.

Hélas! Faut-il que dans ce ciel sans nuages couve un orage prochain? Faut-il que cette existence si calme soit menacée de troubles imprévus? Faut-il qu'une si belle harmonie risque d'être rompue!

Pourquoi donc, demanderez-vous?

Pourquoi? Parce que... c'est chose impossible à croire, rien ne pouvait le faire supposer... parce que maître Honoré est amoureux de sa servante.

Oui, je sais, Mme Honoré est fidèle! Son mari n'a rien à lui reprocher! Elle est certainement au moins aussi bien, sinon mieux qu'Adèle.

Mais malgré cela — contradiction du cœur humain — l'hôtelier voudrait la tromper avec la jolie fille rousse qui est à son service.

Il n'a aucune excuse... sinon que sa femme, il la connaît depuis douze ans, et que l'intimité avec elle ne peut plus lui réserver aucune surprise.

Et c'est pour cela, pour le simple désir de goûter à un fruit défendu, d'éprouver du nouveau en amour, pour cela uniquement que maître Honoré veut tromper son épouse avec sa servante.

Il est agacé de voir ses clients faire des avances à Adèle, lui lancer des ceillades, voire même essayer de l'embrasser par surprise.

Il est agacé, et jaloux. Lui aussi, il la convoite; lui aussi se sent tenté par les charmes de cette jeunesse qui couche sous son toit.

Et voilà d'où viendra la catastrophe qui va s'abattre sur l'hôtel des Gais Lurons. Elle viendra, cette catastrophe, n'en doutez pas. Elle est toute proche...

Plusieurs fois déjà, le patron a tenté de faire comprendre à sa domestique qu'il n'était pas insensible à ses appas; plusieurs fois il a risqué quelques mots, des plaisanteries anodines, mais Adèle n'a jamais paru y prendre garde. Elle n'a pas compris ou, si elle a compris, elle a fait semblant de ne pas comprendre.

Néanmoins, maître Honoré ne se tient pas pour battu. Vraiment, il serait ridicule que sa servante réservât et finit par accorder à un autre ce qu'il convoite d'elle. Non, il s'est bien promis qu'il arriverait à ses fins et il prétend avoir le dernier mot. N'est-il pas fort, après tout, de son prestige et de son autorité patronale ?

Aussi a-t-il décidé qu'il brûlerait ses vaisseaux et s'est-il accordé à lui-même un dernier délai pour avoir raison de la vertu de la pauvre Adèle.

Celle-ci n'a pas été sans remarquer le manège de l'hôtelier. Elle a bien vu à ses façons de lui parler, de tourner constamment autour d'elle, de rechercher les moments où il peut se trouver seul en sa compagnie qu'il nourrissait à son égard des intentions sur la nature desquelles une fille avertie comme elle l'est ne peut se tromper.

Elle en rit en elle-même !

— Va, mon bonhomme, se dit-elle, je suis sur mes gardes et tu te leurrés si tu crois me tenir. Tu serais trop heureux et trop fier si je t'accordais ce que j'ai jusqu'ici conservé si précieusement et que je n'entends céder qu'au mari que j'aurai choisi et que je n'ai pas encore trouvé... Tu as trop de prétention !

Mais plus elle va, plus elle sent que l'heure critique approche et qu'il va lui falloir se défendre plus âprement, car maître Honoré, depuis quelque temps, se fait plus pressant, ses allusions deviennent plus transparentes, ses plaisanteries plus osées, ses gestes même plus expressifs. Adèle commence à comprendre qu'il ne lui suffira plus d'affecter, pour repousser les avances de son patron, le ton badin et moqueur qu'elle a adopté jusque-là.

Le printemps a fait remonter la sève dans les arbres, les bourgeons reparaisent, les feuilles repoussent, les garçons redeviennent audacieux auprès des filles, et maître Honoré, comme les autres, en ressent les effets ; il éprouve, lui aussi, un renouveau dont il entend bien faire hommage à la jolie fille qu'il désire.

Or, cet après-midi là, l'occasion lui semble propice, les circonstances le favorisent plus que jamais. En effet, Mme Jeanne est partie depuis le matin, à la ville voisine pour faire des achats et elle rentrera assez tard. Aussi, l'hôtelier estime-t-il le moment venu de se déclarer nettement.

Adèle va et vient dans la salle ; il la regardé complaisam-

ment, suit d'un œil attentif tous ses mouvements. Et ce que ses yeux expriment, vous le devinez. S'il disait à haute voix tout ce qu'il pense, il parlerait ainsi :

— Elle est belle et désirable. Quel plaisir j'aurais à embrasser ses lèvres rieuses, à presser contre moi son corps souple, à la sentir trembler dans mes bras.

Il se dit encore bien d'autres choses que le lecteur suppose.

Et tout à coup, il se décide à les traduire à haute voix :

— Sais-tu, demande-t-il, à quoi je pense, Adèle ?

La servante ne l'ignore pas plus que vous et moi. Elle attendait presque que son maître parlât. Elle n'est pas surprise par la question qui lui est ainsi posée.

Pourtant, elle prend un air innocent pour répondre :

— Comment le devinerais-je ? Je ne suis point sorcière.

Maître Honoré, alors ne peut plus céler ses sentiments. Il va droit au but pour déclarer :

— Je pense que tu es une bien jolie fille et que rarement je vis servante plus agréable et plus capable de rendre un homme fou d'amour.

— Je ne croyais pas être aussi dangereuse. Vous ai-je rendu fou ?

— Ne ris pas.

— Vous m'interdisez de rire à présent... C'est à croire vraiment que vous avez perdu la raison, comme vous le dites.

— Tu peux me la rendre, si tu le veux...

— Mais je ne le veux pas.

— Adèle, n'as-tu pas remarqué que depuis longtemps je suis...

— Taisez-vous. Ne me dites pas de ces choses.

Et la belle fille, sans quitter son ton enjoué, car elle ne veut pas se fâcher, reprend :

— Ne comptez pas sur moi pour cela. Vous avez le bonheur de posséder une femme qui n'est point laide, Dieu merci !... Il en est beaucoup, allez, qui envient votre sort et rêvent de vous la prendre... Heureusement elle est honnête... Moi aussi, je suis honnête, et je m'en voudrais de tromper une patronne qui me traite bien... Vous devriez être honteux, et moi je me refuse à écouter vos discours.

Mais la résistance de la servante ne produit pas du tout l'effet qu'elle en escomptait. Loin de là, ses paroles ne font qu'exaspérer les désirs de maître Honoré, qui répond aussitôt :

— En fait de discours, tu me parais habile à faire de la morale. Si tu es aussi habile en amour, je ferai ta fortune.

Un éclat de rire moqueur accueille cette déclaration :

— Ma fortune ! Ce n'est pas sur vous que je compte pour la faire... Allez ! allez !... Votre épouse est jeune et jolie, contentez-vous-en et laissez-moi en paix.

Mais l'hôtelier ne veut pas capituler. Une colère commence à sourdre en lui contre cette fille qui le repousse en le raillant :

— Plus souvent, s'écrie-t-il, que je te laisserai en paix. Je m'entêterai au contraire jusqu'à ce que tu cèdes.

En même temps, maître Honoré se rapproche d'Adèle et la prend par la taille. Il ne se connaît plus, il est prêt à toutes les audaces.

— Oh ! que j'aimerais, dit-il, goûter la fraîcheur de ta chair et faire tressaillir ton corps.

S'enhardissant davantage encore, il l'attire brusquement, et, avant qu'elle ait pu l'en empêcher, l'embrasse dans le cou.

Cette fois, elle se fâche tout rouge, et, se dégageant d'un geste brusque, elle lance sa main, lui appliquant une gifle, qu'elle appuie de cette déclaration péremptoire :

— Là, êtes-vous content maintenant ? Allez-vous me laisser ?... Vous ne me dites rien du tout...

Un homme ne reçoit pas une gifle de bon cœur, d'une femme, surtout quand cette femme est sa servante. Et maître Honoré ne l'accepte point ainsi...

Il est tout à fait furieux maître Honoré, et il ne veut pas rester sur un pareil affront.

Aussi fait-il voir immédiatement qu'il est le patron, et c'est d'un ton autoritaire et rageur, d'un ton qui décèle tout son emportement, et la voix tremblante qu'il réplique :

— Ah ! Je ne te dis rien... Je ne te dis rien. Tu préfères donc quelque jeune galant, comme ceux qui viennent ici boire et te font la cour. Que je te prenne encore à te laisser lutiner par eux, et tu auras affaire à moi, je t'en réponds.

« Voyez-vous cette péronnelle !...

Je ne veux pas chez moi d'une servante que tout le monde cajole, caresse, et qui se laisse plaisanter par les clients....

Adèle était restée toute interdite, surprise elle-même par le geste impulsif qui lui avait échappé. Pourtant, elle ne voulait pas capituler.

— C'est votre faute aussi ! Aucun client ne m'a jamais embrassé.

— Je n'en sais rien !

— Oh ! Oh ! Vous êtes jaloux ! Cela vous va mal.

— Oui, je suis jaloux.

— Vous n'en avez pas le droit.

— Je le prends. S'il y a une belle fille dans ma maison, j'entends que ce soit pour moi et non pour d'autres.

— Voilà que vous m'injuriez maintenant. Rien ne vous permet de dire que je sois pour d'autres.

— Tu es pour d'autres si tu n'es pas pour moi. Voilà ce que j'ai à te dire. Et, si tu veux que j'oublie l'injure que tu m'as faite tout à l'heure, j'entends que ce soir, sans plus attendre, tu laisses ta porte ouverte, afin que sur le coup de minuit j'aie te retrouver dans ta chambre.

La servante était toute interdite de l'attitude imprévue de son patron.

— Je comprends mal, dit-elle.

— Tu comprends très bien.

— Vous ne parlez pas sérieusement.

— Très sérieusement. Je ne peux plus me passer de toi. Tu me fais trop envie !... Et je ne sais ce qui me retient de te demander sur-le-champ ce que j'exige pour ce soir.

— Sur-le-champ !

— Mais je me contenterai pour l'instant d'un baiser. La nuit que nous passerons ensemble n'en sera que meilleure.

Et, de nouveau, Honoré agrippa Adèle et l'embrassa, tandis qu'elle se débattait, réussissant cette fois à poser ses lèvres sur celles de la jeune fille.

— Donne-moi encore une gifle, si tu l'oses !

Adèle se contenta de hausser les épaules.

— Ça ne compte pas, dit-elle, quand c'est pris de force !

Mais l'hôtelier lui répondit :

— Allons, fâche-toi ! Voyons... Cela me rend amoureux davantage. C'est du piment que tu mets dans ma sauce !

— Eh bien ! Je ne me fâcherai pas, puisque vous le désirez.

— Te voilà plus complaisante !... Il n'y a tel qu'un baiser pour adoucir une fille rebelle !

— Vous n'avez pas peur !

— De quoi aurais-je peur ? De ma femme ?

— Peut-être !... Si elle vous surprenait tout de même ?

— Il n'y a pas de danger ! Elle ne se doutera de rien, et une

fois couchée et endormie, ne supposera pas que je vais retrouver ma maîtresse !

— C'est de moi que vous parlez !... Mais je ne suis pas votre maîtresse !

— Tu ne l'es pas encore ! Mais tu le seras ce soir... Rien ne t'empêchera de m'appartenir.

— Vous avez bien de la présomption ! Et si je refuse pourtant !



— Là êtes-vous content maintenant (page 7).

— Tu ne refuseras pas, voilà tout. Tu te diras que bien des femmes jalouseraient ton heureux sort !

— Bien des femmes !... Lesquelles donc, s'il vous plaît ?

— Je n'ai pas besoin de te les nommer.

Adèle, depuis un moment, avait pris un parti. Elle s'était dit qu'elle avait tort de se fâcher, et que, devant l'insistance et la colère de maître Honoré, mieux valait agir avec ruse.

Aussi reprit-elle son ton moqueur et enjoué pour dire :

— Mais je n'ai pas dit oui encore, il me semble.

— Tu le diras, je suis bien tranquille. Tu serais la première qui ne m'accueillît pas gentiment dans son lit.

- Vous n'êtes pas à ce point irrésistible.
- Peut-être. Mais je suis le maître dans cette maison.
- Oh ! Oh ! Le maître ! Pas pour cela.
- Pour cela, comme pour autre chose.

L'entretien aurait pu se prolonger longtemps sur ce ton. Il fut interrompu par l'entrée d'un client, ou plutôt de deux clients qui venaient trinquer et réclamèrent à boire.

Heureuse de cette arrivée opportune, Adèle s'empressa au-devant d'eux.

Mais tandis qu'elle passait devant maître Honoré, celui-ci lui glissa dans l'oreille :

— A ce soir ! J'y compte !

Et sur ces mots définitifs, l'hôtelier se dirigea vers sa ca ve où il avait à faire.

II

LE GALANT NOTAIRE

Le petit bourg où maître Honoré tenait hôtel était relié à la ville la plus proche par un chemin de fer départemental à voie étroite, une de ces lignes dites d'intérêt local sur lesquelles les trains roulent lentement, les wagons ayant l'air de pousser leur locomotive.

Dans le train qui, ce jour-là, arrivait sur le coup de six heures du soir, il y avait en tout et pour tout deux voyageurs pour la petite station desservant la localité.

Ces deux voyageurs, qui s'étaient rencontrés à la gare de la ville, se connaissaient bien. L'un était le notaire, M^e Robert ; quant à l'autre, c'était une voyageuse, que nous avons déjà présentée au lecteur, dame Jeanne, la patronne de l'hôtel des gais lurons.

Mme Jeanne revenait de faire ses achats ; elle rentrait pour l'heure du dîner, heureuse et insouciant, naturellement, du danger qui la menaçait, car elle était convaincue que son époux lui gardait la même fidélité dont rien au monde ne l'eût fait partir à l'égard de son seigneur et maître.

Cela ne veut pas dire qu'elle fût prude et bégueule. Pas du tout. Aussi, lorsque le notaire s'avança à sa rencontre, la saluant fort courtoisement, lui répondit-elle le plus gracieusement du monde.]

M^e Robert n'était pas, comme vous pourriez le penser, un austère tabellion à la mine revêche. Ne vous le figurez pas sous l'aspect d'un homme respectable, aux blancs favoris et au crâne poli, ainsi que l'on voit d'ordinaire les graves officiers ministériels de province. Il en est des notaires comme de tous les autres hommes, et la profession en comprend de jeunes, célibataires et bons vivants, qui ne dédaignent pas de faire la cour aux jolies femmes lorsque l'occasion se présente, non plus que de s'amuser quand les circonstances le permettent. M^e Robert était précisément de ceux-là, et on le citait dans la ville où il exerçait comme un gaillard à bonnes fortunes.

Sorti de son bureau, et ayant franchi le seuil de la maison à l'entrée de laquelle se dressaient les panonceaux de l'étude dont il était titulaire, il devenait un joyeux compagnon et même un amoureux de jupons.

M^e Robert était d'ailleurs un client habituel de l'hôtel des Gais Lurons, un de ceux qu'on considérait le mieux, car, lorsqu'il y descendait, il ne regardait pas à la dépense, se faisait toujours servir les meilleurs plats arrosés des vins les plus fins.

Le jeune notaire n'avait pas été sans s'apercevoir des charmes de l'hôtelière. Le contraire, de sa part, eût été étonnant. Et, ma foi, il faisait à Mme Jeanne, à l'occasion, un doigt de cour. Mais, comme il restait toujours dans les limites imposées par les convenances, la jeune femme n'avait jamais eu jusqu'alors à l'éconduire. Elle se plaisait, au contraire, à écouter des compliments qui ne pouvaient manquer de la flatter, car, si convaincue qu'elle fût de ses avantages personnels, elle était comme toutes les personnes de son sexe, heureuse que les hommes les remarquassent.

Entre elle et M^e Robert, il n'y avait donc rien, tout au plus, pourrait-on dire, un petit flirt innocent et qui ne tirait pas à conséquences, quoi qu'il ne fût pas certain que Mme Jeanne ne se fût dit souventes fois : « Si je voulais tromper un jour mon mari, ce serait certainement avec ce galant notaire. »

Aussi n'avait-elle été nullement fâchée d'avoir ledit notaire pour compagnon de voyage.

Et tout le long du trajet, ils avaient échangé de ces menus propos, qui restent aimables, que l'on peut dire d'une inconvenance courtoise, mais n'engagent jamais à rien.

— Chère Madame, avait dit M^e Robert, quelle heureuse

rencontre, et comme je bénis le hasard qui me procure le plaisir de voyager en votre compagnie.

— Croyez que ce plaisir sera partagé. Venez-vous donc jusque dans notre pays ?

— Je m'y rends effectivement, pour débrouiller une affaire de succession qui va bien me retenir quatre ou cinq jours.

— Et nous aurons, pendant ces quatre ou cinq jours, le bonheur de vous avoir pour hôte ?

— Tout le bonheur sera pour moi, croyez-le. C'est toujours avec joie que je me retrouve à l'hôtel des Gais Lurons.

— Grand merci. Cela prouve que vous appréciez la bonne chère, le bon vin et le bon gîte.

— Et autre chose aussi, chère Madame. Car vous oubliez le principal, l'agrément de votre aimable société.

— Vous me flattez.

— Non, car si je vous flattais, je vous parerais de qualités que vous n'avez pas. Or, je n'en connais pas une que vous ne possédiez..

— Dites tout de suite que je suis une merveille.

— Je le dis, car je le pense...

— Prenez garde, je vais croire encore une fois que vous voulez me faire la cour. Et vous savez que c'est défendu.

En même temps, dame Jeanne, souriante et mutine, levait son index d'un geste que M^e Robert ne pouvait manquer de trouver et qu'en lui-même il trouva charmant...

— Je me garderai bien de faire une chose que vous me défendez, répondit-il.. Cependant !..

— Voilà un cependant qui est de trop... Retirez-le tout de suite.!

— Je le retire... mais à regret, et pour vous obéir.

— A la bonne heure.

— Vous voyez... Vous avez même cette qualité exceptionnelle et qui les vaut toutes, vous êtes l'épouse la plus fidèle que je connaisse.

— La plus fidèle, dites-vous... Y a-t-il donc des degrés dans la fidélité ?

— Certainement. Vous désirez que je vous les énumère.

— Pas du tout. Je me contente d'être fidèle, et voilà tout.

— Ce voilà tout est délicieux... Si jamais pourtant, vous cessiez de l'être, pourrais-je vous demander que ce fût en ma faveur ?...

— Oh ! Oh ! Vous vous émancipez... mais je peux bien

vous le promettre, cela ne m'engage à rien, et n'en concevez aucun espoir, car je suis décidée absolument à ne pas tromper mon mari.

— Maître Honoré est un homme fortuné, qui ne connaît pas son bonheur.

— Qui vous dit qu'il ne le connaît pas. Je suis certaine au contraire, qu'il l'estime à sa juste valeur, et qu'il n'a pas plus que moi envie de faillir à l'honneur conjugal.

— Je le regretterai éternellement... car s'il y faillissait.

— Soyez tranquille, je vous ferais mander immédiatement.

Et la belle hôtelière se mit à rire, d'un joli rire perlé, qui décelait sa joie de vivre et d'avoir un mari fidèle.

Que n'était-elle alors dans la grande salle de l'hôtel des gais Lurons pour assister à la scène qui se déroulait au même moment entre son époux et la roussé Adèle !

M^e Robert et dame Jeanne devisèrent ainsi innocemment tant que le train roula à travers la campagne.

Lorsque la locomotive poussive s'arrêta à la station où tous deux descendaient, l'aimable tabellion sauta sur le quai, s'empara des paquets de sa compagne, puis tendit à celle-ci une main obligeante sur laquelle la jeune femme s'appuya franchement pour descendre de wagon.

Et ils prirent ensemble le chemin de l'hôtel des Gais Lurons.

En arrivant, Mme Jeanne se précipita vers son mari.

— Je t'amène un client, dit-elle. Maître Robert descend chez nous pour cinq jours.

Honoré s'avança ; il salua très bas le notaire pour lequel il avait — nous l'avons dit — la plus grande et la plus justifiée considération.

— Ah ! Maître Robert, dit-il. Vous tombez bien. J'ai justement un menu des plus soignés et qui vous plaira j'en suis certain.

« Vous allez faire ce soir un dîner dont vous me direz des nouvelles.

Après quoi il appella la servante ;

— Adèle ! Montez vite la valise de Monsieur dans la grande chambre du premier.

— Voilà, Monsieur ! Voilà !

Et Adèle s'empressa à son tour auprès du notaire, qu'elle ne considérait pas moins que ses maîtres, car il avait le pour-boire facile et récompensait généreusement, chaque fois qu'il venait, les services qu'elle lui rendait.

Tandis que son hôte montait à la chambre qui lui était réservée, Maître Honoré se précipitait dans la cuisine et donnait des ordres pour qu'on soignât particulièrement le repas du soir, afin de faire honneur au fin gourmet qu'était le client arrivé en compagnie de la maîtresse de la maison.

Car, si amoureux qu'il fût, l'hôtelier ne perdait pas le sens du commerce, et ses amours ne l'empêchaient point de veiller à ses affaires. D'ailleurs, il y avait temps pour tout, et il serait l'heure de penser aux choses du cœur lorsque minuit sonnerait que tous les habitants de l'hôtel des Gais Lurons goûteraient un repos bien gagné et que leur sommeil se ferait complice des desseins criminels de maître Honoré.

Il y pensait bien quand même, et ne doutait pas qu'Adèle laisserait, comme il l'avait exigé, ouverte la porte de sa chambre.

Il eût dû cependant prendre garde et remarquer le coup d'œil narquois que lui lançait la servante, en montant la valise du notaire. Ce coup d'œil aurait éveillé une méfiance justifiée dans l'esprit de tout autre que l'hôtelier, mais celui-ci ne s'en aperçut même pas... pour son malheur.

III

LA BONNE ET LA MAITRESSE.

Bien qu'il y eût, ce soir-là, peu de clients, l'heure du dîner comme chaque jour, ramena une vive animation dans l'hôtel. Le patron, surtout, était affairé, surveillant les apprêts du repas, ainsi qu'il sied à tout bon maître restaurateur.

La servante en profita pour mettre à exécution le projet qu'elle avait conçu dans l'après-midi.

Elle réfléchit encore une dernière fois avant d'agir.

Et, s'interrogeant elle-même, elle se tint ce petit discours :

— Faut-il ? Ne faut-il pas ?... Il faut ! C'est le seul moyen que j'aie de m'en tirer honnêtement, sans que ma vertu ait à souffrir. Or, je tiens à ma vertu par-dessus tout !.. Tant pis : c'est Monsieur qui l'aura voulu...

« Ah ! Maître Honoré, vous êtes le maître, *même pour cela* ! Eh bien ! c'est ce que nous allons voir. Je doute fort que Mme Jeanne soit du même avis que vous !

Car, ce qu'Adèle avait décidé, ce n'était ni plus ni moins

que de prévenir sa maîtresse et de lui raconter tout ce qui s'était passé, pendant son absence, entre elle et le patron...

Elle n'était pas très rassurée, et elle avait bien peur, ce faisant, d'échapper à un danger pour tomber dans un autre. Car, peut-être Mme Jeanne allait-elle la soupçonner d'avoir fait la coquette, et d'avoir provoqué les propos galants de son mari, peut-être, furieuse, allait-elle la congédier.

Aussi son cœur battait-il bien fort en se dirigeant vers la chambre où sa maîtresse s'était retirée pour troquer sa toilette de ville contre la robe qu'elle portait ordinairement dans sa maison.

L'hôtelière tenait Adèle en grande estime ; elle la savait sage, et elle jugeait que c'était là une grande qualité, à laquelle d'ailleurs la servante en joignait beaucoup d'autres, dont la moindre n'était pas d'être très dévouée à sa maîtresse.

Elle vit bien tout de suite à l'air de sa servante que celle-ci avait une confiance extraordinaire à lui faire et qu'il se passait dans cette maison habituellement si paisible quelque évènement anormal.

Même par le ciel le plus clair, les gens nerveux sentent venir l'orage. Et Mme Jeanne, sans être plus nerveuse qu'il le fallait, eut tout de suite l'intuition qu'un orage grondait. Elle n'eût pu dire quel était cet orage, mais, rien qu'en voyant la mine d'Adèle, une forte émotion s'empara d'elle et une soudaine inquiétude l'envahit, tant que ce fut elle-même qui prononça les premières paroles et demanda d'une voix qui décelait son émoi :

— Qu'y a-t-il donc ? Adèle... Tu parais toute chavirée.

— Chavirée, c'est cela, vous l'avez dit, Madame Jeanne... Je suis toute chavirée. Et il y a de quoi, allez !...

— Il t'arrive quelque chose de grave ?

— Il nous arrive, Madame, à vous et à moi.

— A moi aussi ?... Vite, explique-toi... tu m'inquiètes !

— Vous avez lieu d'être inquiète... Je suis certaine que vous n'auriez jamais cru cela... ni moi non plus, d'ailleurs.

— Mais raconte donc, raconte, je suis sur des charbons.

— Vous le saurez bien assez tôt ! Mais avant il faut me promettre que vous ne m'en voudrez pas, que vous me croirez car je vous jure que c'est la vérité pure, la vérité vrai de vrai, et surtout vous me défendrez si maître Honoré veut me chasser.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'est-ce donc ?... Je te pro-

mets tout ce que tu voudras... Mais je t'en conjure, je t'en supplie... parle. Tu ne vois donc pas dans quel état tu me mets avec toutes tes questions et tes préambules à n'en plus finir.

— Eh bien ! voilà ! J'ai cru de mon devoir de vous avvertir... Monsieur...

— Quoi, Monsieur ?

— Tantôt, il m'a fait la cour... Oh ! Il y avait déjà longtemps que je voyais qu'il avait des manières bizarres, mais enfin je ne croyais pas, je ne pouvais pas supposer, moi, n'est-ce pas ?...

Alors, prenant son parti résolument, Adèle raconta la scène de la journée ; elle n'omit aucun détail, aucun, ni aucune des paroles échangées, ni même la gifle qu'elle avait donnée, surtout la gifle parce que c'était une preuve qu'elle n'avait pas encouragé son patron...

Et quand elle eut fini, elle dit :

— Madame Jeanne, vous ne m'en voulez pas, bien sûr ?... Ce n'est pas de ma faute, je vous le jure, je n'ai rien fait pour ça, moi, rien... pas ça !...

L'hôtelière était stupéfaite, oui, absolument stupéfaite. Elle, si fidèle, elle qui avait éconduit tant de soupirants, parmi lesquels il en était certainement qui ne lui déplaisaient pas, voilà comme elle était récompensée d'une honnêteté très méritoire d'autant plus méritoire qu'elle n'avait pas toujours été satisfaite comme elle l'eût désiré, des preuves d'amour que lui donnait son mari.

— Ah ! le misérable ! Le bandit ! s'écriait-elle. Il a osé, ici même, dans mon logis, essayer de détourner ma servante,

« Oh ! mais, je me vengerai ! Un tel affront mérite un châtement, et il l'aura, ce châtement ! Il l'aura, j'en fais le serment... !

En faisant ce serment, Mme Jeanne ne pouvait s'empêcher, malgré elle, de penser au galant notaire, à M^e Robert qui lui faisait une cour si polie... Il était là, à deux pas d'elle, et pendant cinq jours, il allait coucher sous le même toit. La vengeance mais elle était à portée de sa main. Elle n'avait qu'un geste à faire, un mot à dire, et Maître Honoré serait puni comme il le méritait, il recevrait le juste prix de sa félonie... Ah ! Il avait voulu la tromper ignominieusement ! Eh bien ! c'est lui qui serait coçu ! Juste retour des choses

d'ici-bas. Ce serait la justice immanente qui s'abattrait sur lui !...

Et après — eh bien ! après — tant pis, une fois qu'elle



Et Adèle s'empressa à son tour auprès du notaire (page 13).

aurait pris un amant, elle continuerait. Maître Honoré pouvait être tranquille, il serait l'hôtelier le plus trompé de France. Voilà ! C'était cela qu'il fallait faire ! Il n'y avait pas d'autre parti à prendre.

Pour un peu, si ce n'avait pas été l'heure du dîner, l'épouse indignée serait immédiatement allée retrouver le notaire, et

elle se serait tout de suite jetée dans ses bras, en lui disant :
« Me voilà, prenez-moi, je suis votre maîtresse ! »

Mais c'était l'heure du dîner. Alors, elle ne pouvait pas. Seulement, le traître ne perdrait rien pour attendre. Ce serait pour la soirée, oui, le soir même, et il aurait bonne mesure...

Mme Jeanne se disait tout cela. Ses pensées se pressaient, se heurtaient tumultueuses dans son cerveau. Elle contenait avec peine sa rage et son indignation.

Et puis, elle se calma, se mit à réfléchir.

Elle regarda Adèle qui restait là, devant elle, respectant son courroux, attendant elle ne savait pas quoi, mais attendant quand même, que sa patronne lui parlât de nouveau, et lui dit ce qu'elle avait à faire, car enfin, le soir même, maître Honoré allait venir la retrouver dans sa chambre.

Comme Mme Jeanne ne lui disait rien, se contentant de marcher fébrilement et de laisser échapper de temps en temps des mots qui témoignaient de son agitation intérieure, la servante se risqua à demander timidement :

— Alors, Madame ?

— Alors, quoi ?

— Eh bien !... Cette nuit... Monsieur m'a dit qu'il viendrait, sur le coup de minuit, que je laisse ma porte ouverte...

C'était vrai. Dans son exaspération, l'hôtelière avait oublié ce détail, lequel pourtant avait son importance... Elle s'arrêta et se prit à réfléchir.. Sans doute, elle devait se venger mais tandis qu'elle serait avec le notaire, que ferait son mari avec la servante ? Si celle-ci, à la fin ne pouvait résister, son infortune conjugale serait consommée ! Tromper son mari, c'était bien, c'était juste, c'était mérité, il le fallait elle y était résolue... mais elle ne voulait pas qu'il la trompât... C'était déjà suffisant qu'il en ait eu l'intention ; elle ne devait pas lui permettre de mettre à exécution cette intention criminelle... Que faire pour l'en empêcher ?... Que faire ?

Soudain, une idée lui vint... une idée comme il en peut venir à une femme... Et, malgré la situation dans laquelle elle se trouvait, malgré sa fureur jalouse, elle se mit à rire et à dire tout haut :

— Oui, c'est cela ! C'est cela ! Ce sera drôle ! Et il sera bien attrapé.

Adèle crut encore devoir parler.

— Naturellement, déclara-t-elle, ma porte sera bien verrouillée...

Mais sa patronne l'interrompit, autoritaire :

— Non, elle ne le sera pas.

— Oh ! Vous pouvez me croire, Madame. Je vous assure bien que...

Encore une fois, Mme Jeanne lui coupa la parole :

— Et moi, dit-elle, je veux que ta porte soit ouverte. Tu entends, je veux qu'il pénètre dans ta chambre, convaincu que tu lui as obéi, et que tu es prête à lui céder.

— Mais, Madame, vous n'y pensez pas... Vous ne voulez pourtant pas que je cède.

— Laisse-moi achever... Il entrera dans ta chambre, seulement... c'est moi qu'il trouvera à ta place dans ton lit.

Adèle était anéantie... Elle s'attendait bien à quelque chose, mais pas à cela...

— Vous ! s'écria-t-elle... Vous !

— Oui, moi ! Rien n'est plus facile.

Et la patronne expliqua à sa servante ce qu'elle devait faire. C'était bien simple, mais il fallait y penser.

Elles changeraient de chambre toutes les deux pour une nuit.

Mme Jeanne se glisserait dans le lit d'Adèle, tandis que la servante viendrait prendre la place de sa maîtresse dans le lit conjugal. Cela n'aurait pas d'importance puisque maître Honoré, pour cette nuit, était décidé à respecter le sommeil de son épouse. Il n'y avait donc aucun danger qu'il dérangerait Adèle laquelle pourrait reposer en toute tranquillité, sa vertu étant bien à l'abri de toutes les entreprises de l'hôtelier.

Et lorsque celui-ci se présenterait chez la servante, au moment où il croirait tenir entre ses bras la jeune bonne qu'il convoitait, il aurait la désagréable surprise de se trouver en tête-à-tête avec sa légitime épouse, qui pourrait, tout à son aise, lui reprocher sa trahison et jouir de la confusion du mari coupable, lequel n'aurait pas pu même consommer son crime.

Cela arrangeait tout. Non seulement la vertu d'Adèle serait sauve, mais l'honneur conjugal de Mme Jeanne n'aurait reçu aucune atteinte et en plus, celle-ci aurait encore l'avantage de pouvoir reprocher à son mari son odieuse conduite.

La servante trouva l'idée de sa maîtresse merveilleuse :

Elle se prit à rire, disant :

— Ce sera bien fait ! Ça lui apprendra ! Avouez qu'il mérite vraiment qu'on lui joue un tour pareil !

— Allons, tiens-toi prête pour ce soir, quand je te ferai signe. Et, en attendant, va vite à ton ouvrage, car autrement maître Honoré pourrait se douter de quelque chose en nous sachant depuis si longtemps seules à causer toutes deux.

Adèle, un instant plus tard, apparaissait dans la salle.

Elle ne s'était jamais montrée plus gaie, ni plus empressée envers les clients. L'hôtelier lui-même ne put s'empêcher de constater que sa servante était de très bonne humeur, et il en fut dupe au point de se dire :

— Elle en a pris son parti. Eh ! Eh ! Je crois que je vais passer une nuit agréable !

Ce qui prouve que les hommes seront toujours dupes des ruses féminines.

IV

LE COMPLÉMENT D'UN BON DINER.

Le repas s'achevait, et l'hôtelier, afin d'avoir un motif de rester dans la salle, trinquait avec le notaire :

— Que dites-vous de mon dîner, Maître Robert ?

— Je dis qu'il fut, comme toujours, excellent. Il fut excellent en tous points. Je me suis régalé de votre poularde, qui était ma foi fort réussie ; quant au vin, il est des meilleurs et soutient comme il faut la renommée de la maison.

— Je vous crois, c'est du fameux !

Et, se penchant vers son client, maître Honoré ajouta :

— Dans ma cave, il y en a encore du meilleur ; et, si vous le voulez bien, j'en vais aller chercher une ou deux bonnes bouteilles que nous boirons ensemble... Vous serez émerveillé.

Le notaire, en effet, se déclara émerveillé.

Maître Honoré était heureux, non pas tant que son hôte trouvât bon le vin qu'il lui versait, mais aussi qu'il ne parlat point de se retirer, ce qui était l'important, parce qu'il pouvait ainsi attendre, sans que cela parût extraordinaire à son épouse, l'heure d'aller rejoindre Adèle.

Mme Jeanne facilita d'ailleurs les projets de son mari,

et il n'était pas encore dix heures du soir lorsqu'elle annonça son intention de regagner sa chambre.

— Vous ne restez pas un peu en notre compagnie ? demanda M^e Robert.

— Non. Le voyage à la ville m'a beaucoup fatiguée et j'ai besoin de prendre du repos. Je sens le sommeil qui me gagne.

— Dans ce cas, chère Madame, veuillez agréer mes hommages.

Et le notaire, s'inclinant cérémonieusement, salua sa belle hôtesse, en se disant qu'il eût donné beaucoup pour l'accompagner dans sa chambre.

— Quel malheur, pensait-il, qu'elle soit fidèle à son époux.

Les deux hommes, pourtant, étaient restés seuls, et, pour retenir son client, l'hôtelier, après le vin, lui avait offert des liqueurs qu'il était allé quérir dans un coin secret, notamment une certaine fine champagne vieille d'un demi-siècle et qui vous avait un de ces bouquets, comme n'en ont que les fines de choix.

Maître Honoré était aussi fier de sa fine champagne que de ses vins. Il la recommandait avec autant d'ardeur, ne se contentant pas d'ailleurs d'en offrir au notaire, faisant lui-même honneur à la bouteille qu'il avait sortie de sa réserve.

— Cela vous émoustille, hein ?... disait l'hôtelier.

— Oui... On aurait volontiers après cela des idées amoureuses.

— A qui le dites-vous ?

Et maître Honoré prononçait ces derniers mots avec un air guilleret et suffisant qui faisait bien voir qu'il n'irait pas achever la nuit solitairement.

Aussi sa réponse fut-elle peu agréable au notaire, qui se représenta immédiatement la jolie Mme Jeanne dans les bras de son époux. Et répliqua-t-il :

— Cela ne vous gêne pas, maître Honoré, vous allez retrouver tout à l'heure en vous couchant, votre épouse qui vous attend.

« Tandis que moi, je suis contraint de passer ma nuit seul.

— Bah ! Vous vous rattraperez en rentrant à la ville.

— A moins que je ne prenne votre servante... Je la regardais ce soir : Elle est assez désirable, la petite Adèle... et, ma foi, je ne dis pas qu'à l'occasion... si vous me faites encore boire de ce vin généreux et de cette fine excitante...

C'étaient là propos d'après-dîner et maître Robert plai-

santait, on peut en être certain. Il plaisantait d'autant plus qu'il ne pensait qu'à la patronne en parlant de la servante.

Même, il ajouta, en riant :

— C'est le complément d'un bon dîner !

Mais maître Honoré protesta :

— Vous vous trompez, dit-il... Adèle est une fille sage... très sage... et, si vous voulez un conseil d'ami... n'essayez pas avec elle...

— Le croyez-vous. Elle n'a pas l'air farouche.

— Il ne faut pas se fier aux filles qui n'ont pas l'air farouche...

— Combien pariez-vous, maître Honoré, que si je le veux, dès ce soir...

Mais l'aubergiste, qui avait soudain changé de ton, dit précipitamment :

— Non... Non... Pas ce soir... Pas ce soir.

M^e Robert n'était pas un niais. Loin de là, c'était au contraire, un homme très perspicace. Rien qu'au ton de maître Honoré, il devina que celui-ci avait, pour défendre aussi vivement l'honnêteté de la rousse Adèle, des motifs personnels. Et quels motifs personnels voulez-vous qu'eût un patron d'auberge de protéger ainsi sa servante contre un bon client sinon qu'il voulait se réserver ladite servante pour lui-même.

Cela était donc possible. Ayant la félicité extraordinaire de posséder pour épouse une perle comme dame Jeanne, maître Honoré la trompait avec Adèle... Il était vraiment indigne de posséder pareil trésor.

Le notaire, ayant conçu de tels soupçons, voulut sur-le-champ en avoir le cœur net, et provoquer les confidences de son hôte.

Aussi fût-ce lui qui remplit de nouveau, sans faire semblant de rien, le verre de maître Honoré, se disant, non sans raison, que le bon vin comme la bonne liqueur encourage les épanchements et que c'est encore là le meilleur moyen de connaître les secrètes pensées de ses amis.

Ainsi encouragé, l'aubergiste ne déçut pas l'attente de son interlocuteur.

— Non, répétait-il... Non... Pas Adèle !... Pas ce soir !

Et le notaire insistait avec intention :

— Pourquoi pas ? Le vin m'a mis en train, la fine m'a excité... Je ne peux me résoudre à coucher seul... Ma foi,

tant pis, elle m'accueillera mal ou bien, mais je vais aller frapper à la porte d'Adèle !...

Il fit mine de se lever.

Mais maître Honoré fut debout en même temps que lui :

— Ecoutez-moi, lui dit-il... Ecoutez-moi... Ne faites pas ça !

— Qui m'en empêche ?... Avez-vous donc des droits spéciaux sur votre servante ?... Dans ce cas, ce serait différent...

L'astucieux notaire avait enfin réussi à amener son hôte au point où il le voulait.

Sans défiance aucune, l'aubergiste se confia à M^e Robert...

— Eh oui ! fit-il. Puisqu'à la fin, il faut tout vous dire. Si je n'ai pas encore de droits, je les aurai tous après que minuit auront sonné...

« Et ce sera bientôt, ajouta-t-il avec un gros rire satisfait...

— Racontez-moi cela... Cela m'amusera, au moins, faute de mieux...

Il est évident qu'à ce moment, maître Honoré n'avait plus de secret à garder et que, pour lui, peu importait qu'il en dit plus ou moins long à son confident occasionnel.

Il ne travestit qu'un peu la vérité, relatant les choses à sa façon, en se vantant que la jeune fille n'avait pas su lui résister et, heureuse d'être distinguée par lui, lui avait tout de suite accordé ce qu'il lui demandait.

— Vous êtes un heureux homme ! remarqua le notaire. Et j'envie votre bonne fortune !

Ce disant, maître Robert remplissait encore une fois le gobelet de l'aubergiste, auquel il dit :

— Attendez-moi un instant... Je vais jusque dans ma chambre chercher quelques bons cigares que j'ai achetés ce matin et que nous fumerons tous deux en causant jusqu'à ce que sonne l'heure de vos amours...

— C'est cela. Je fume la pipe... mais je suis quand même amateur de bons cigares et les goûterai avec plaisir...

— Ils sont de premier choix... N'ayez aucune crainte...

L'hôtelier, dont les idées d'ailleurs commençaient à revêtir des formes imprécises, l'hôtelier, disons-nous, croyait bien sincèrement que M^e Robert montait dans sa chambre, ainsi qu'il l'annonçait, pour aller chercher des cigares... Qui d'ailleurs, ne l'eût cru ?

Eh bien ! Si vous le croyez, vous aussi, détrompez-vous...

Le rusé notaire n'allait pas du tout chercher de cigares dans sa chambre... Maintenant qu'il avait acquis la certitude que maître Honoré allait se rendre dans la chambre de sa servante, maintenant qu'il était certain que l'hôtelier trompait sa femme, il jugeait le moment venu d'aller demander à celle-ci de tenir la promesse qu'elle avait faite le jour même en riant et en déclarant : « Cela ne m'engage à rien, car mon mari est fidèle »... Ah oui ! Il était fidèle, comme les autres...

Et le notaire se sentait rempli de sévérité à l'égard de cet homme volage, d'autant plus rempli de sévérité que la trahison de maître Honoré lui donnait à lui-même des droits à l'égard de Mme Jeanne.

Aussi, estimait-il qu'il ne pouvait y avoir de mari plus coupable, qu'il n'était châtement que ce criminel ne méritât pour une aussi odieuse action que rien n'excusait.

Notez qu'il y avait dans un tel raisonnement beaucoup d'illogisme, car, au fond, si maître Honoré n'avait pas trompé sa femme, jamais M^e Robert n'eût eu l'occasion de demander à dame Jeanne de devenir sa maîtresse. Il eût dû par conséquent ne pas en vouloir autant à celui qui devenait la cause initiale des joies qu'il allait goûter en compagnie de la belle hôtelière.

Mais il lui en voulait quand même, tout en se réjouissant de cette occasion, il lui en voulait et le jugeait avec une extrême rigueur, qui lui procurait à lui-même de bons prétextes pour frapper ce grand et impardonnable coupable de la peine du talion.

Donc, le jeune et galant notaire ne monta pas dans sa chambre, contrairement à ce qu'il avait dit à l'hôtelier, lequel l'attendait en buvant pour ne pas s'ennuyer.

M^e Robert, qui connaissait suffisamment la maison, se dirigeait vers la chambre où reposait dame Jeanne. Il voulait la voir, et la prévenir tout de suite. Son plan était simple une fois l'hôtelière mise au courant, il lui recommandait de se tenir prête, et, un peu après minuit, il la conduisait jusqu'à la chambre d'Adèle pour la convaincre de son infortune conjugale.

Le plus important et aussi le plus difficile était d'obtenir de Mme Jeanne qu'elle ne fit aucun esclandre, et une fois qu'elle aurait acquis la preuve de l'infidélité de son mari elle consentit à ne pas troubler les amours d'Honoré et d'Adèle, afin de pouvoir en toute sécurité, rejoindre le

notaire dans sa chambre et se venger de la manière que vous supposez.

Le notaire se faisait toutes ses réflexions en se dirigeant, à pas de loup, vers la chambre où devait dormir celle qu'il aimait. Il se les faisait, et se demandait s'il pourrait exécuter ce beau programme ainsi qu'il se l'était tracé.



Il se rendit compte qu'une forme féminine était couchée (page 26).

— Bah ! dit-il en se décidant. La fortune sourit aux audacieux, si j'en crois la sagesse des nations. Soyons donc audacieux et surtout ne perdons pas une minute à peser le pour et le contre.

Il arrivait à la porte de la chambre de Mme Jeanne ; il se disposait à frapper, lorsqu'il s'aperçut que cette porte était entr'ouverte.

— Inutile de frapper, pensa-t-il, ce qui pourrait attirer l'attention de maître Honoré... Puisque aussi bien, cette porte semble avoir été laissée entr'ouverte comme à mon intention, profitons-en et entrons !

Ayant ainsi dit, il entra dans la chambre de l'hôtelière.

V

OU ADÈLE PERD QUAND MÊME SA VERTU.

Il entra et se trouva dans la pénombre.

Il y voyait à peine dans la pièce dont les rideaux étaient tirées sur une fenêtre déjà assombrie par les persiennes closes.

Ses yeux fouillant l'obscurité ne distinguaient que des formes vagues, des meubles qu'il sentait plutôt à tâtons, des vêtements jetés sur les chaises...

Mais s'il ne voyait qu'à peine, il se rendit compte cependant qu'une forme féminine était couchée dans le lit... Elle dormait et ne l'avait pas entendu venir.

— Si je la réveille brutalement, pensa-t-il, elle va avoir peur ; elle appellera, et c'est ce que je ne veux pas...

Il s'était approché du lit et devinait la respiration régulière de la dormeuse.

Et il ne put s'empêcher de penser :

— Elle est là, dans ce lit... couchée... Je n'aurais qu'à me glisser doucement auprès d'elle... Elle ne dirait rien... même si elle s'éveillait, elle penserait d'abord que c'est son mari...

Il rit à cette idée, puis soudain se dit :

— C'est cela qu'il faut faire !... Tant pis, elle s'éveillera sous mes baisers !...

Le notaire était excusable. Il avait pris, lui aussi, sa part de vin généreux et de grande fine. S'il eût été à jeun, il n'eût certes pas tenté pareille aventure. Mais il ne raisonnait plus, il raisonnait d'autant moins que, à l'excitation provoquée par le bon repas, s'ajoutait l'éniivrement qu'il éprouvait à présent à sentir tout près de lui, à sa portée la femme qu'il désirait ardemment et que, déjà, il nommait sa maîtresse.

Il ne pensait plus du tout, alors, que maître Honoré attendait qu'il revînt le trouver avec des cigares. Il pensait à toute autre chose...

Sans faire aucun bruit il se dévêtit rapidement, et, avec d'innombrables précautions, il se glissa dans le lit à côté de la femme qu'il prenait pour dame Jeanne.

Car, vous l'avez bien deviné, n'est-ce pas, ce n'était pas dame Jeanne qui était dans le lit, c'était Adèle !

Comme il avait été convenu, entre elles, elles avaient changé de chambres.

A peine l'hôtelière avait-elle pris congé de son mari et de M^e Robert qu'elle appelait la servante :

— Maître Honoré ne se doute de rien ? lui demanda-t-elle.

— Oh non ! Madame ! J'ai fait exprès l'aimable toute la soirée.

— Il t'a parlé encore ?

— Oui... une fois, il m'a glissé un mot : « A cette nuit. »

— Et que lui as-tu répondu ?... Tu ne l'as pas éconduit au moins.

— Oh non ! Pensez-vous. Au contraire, je lui ai dit : « Oui, à cette nuit. » Il était joyeux comme tout et il a de nouveau essayé de m'embrasser.

— Oh ! C'est un dégoûtant personnage !

— Mais je ne me suis pas laissé faire.

— Je l'espère bien. Enfin, il compte que tu l'attendras dans ta chambre ?

— Dame, oui.

— Alors, nous allons tout de suite faire l'échange. Tu vas te coucher ici et je vais monter chez toi... Donne-moi la clé de ta chambre. Pour le reste, tu n'as pas besoin de bouger.

— Et si Monsieur venait...

— Venir, lui !... Il n'y a pas de danger... Il est attablé avec le notaire et ils resteront ensemble jusqu'à minuit, tu peux en être certaine.

— Des fois, pour s'assurer que vous dormez.

— Dans ce cas, tu n'aurais qu'à rester coite, et faire semblant d'être plongée dans le plus grand sommeil.

— Vous pouvez être tranquille et compter sur moi. Si par hasard, il vient, je me pelotonne sous les draps et il sera convaincu que je dors profondément.

Mme Jeanne ne quitta sa chambre que lorsque la servante eût pris sa place dans le lit. Je crois même qu'elle poussa la sollicitude jusqu'à la border bien convenablement, et, en faisant attention à ne pas être remarquée, elle gravit l'escalier qui conduisait à l'étage où couchait habituellement Adèle.

Elle se coucha à son tour, éteignit la lumière et attendit les événements, ou plutôt l'événement.

Elle riait sous cape, se disant :

— Ah ! Monsieur le Paillard, vous voulez me tromper. Vous ne vous doutez pas de la surprise que je vous ménage. Je vous apprendrai, moi, à vouloir débaucher les servantes. Nous allons bien rire lorsque minuit sonnera.

M^e Robert, on a vu comment, était venu déranger toute la combinaison échafaudée par l'hôtelière, et c'est ainsi que, croyant se coucher auprès de dame Jeanne, il s'était étendu à côté de la pauvre Adèle, qui, quoi qu'elle eût fait pour sauver sa vertu, ne s'était tirée d'un péril que pour tomber dans un autre.

La jeune fille avait, naturellement, entendu entrer le notaire dans la chambre. Mais elle avait cru que ce visiteur nocturne était maître Honoré, venant s'assurer que sa femme était couchée et endormie. Comment eût-elle supposé que son patron était resté dans la salle et que l'homme qui venait ainsi la trouver était M^e Robert ?

Sans le voir, elle avait deviné tous les mouvements de l'homme. Et, afin de mieux jouer le rôle qui lui était désigné, elle retenait son souffle, n'osant faire un mouvement, dans la crainte que l'hôtelier ne lui parlât et l'obligeât à lui répondre, ce qui eût compromis irrémédiablement le plan arrêté par dame Jeanne, lequel plan était en pleine exécution.

Cependant, elle s'inquiétait, se rendant compte que le nouveau venu ne pensait nullement à s'en aller.

Lorsqu'elle l'entendit se coucher et qu'elle sentit le contact du corps de Robert, elle fut prise d'un grand émoi. Elle se demandait ce que cela pouvait signifier. Maître Honoré avait-il donc oublié le rendez-vous qu'il lui avait donné, ou voulait-il, en agissant ainsi, donner le change à son épouse ?

Il lui fallait accepter ce compagnon de lit pourtant, sous peine de laisser découvrir la supercherie. Pourvu, à présent, qu'il la laissât dormir. Elle augurait cependant bien du fait que l'homme restait muet.

— Il ne veut pas parler pour ne point me réveiller. Sans doute vient-il seulement se coucher quelques instants pour le cas où sa femme s'apercevrait de son absence... Mais c'est vraiment une précaution superflue...

Son inquiétude s'accrut lorsqu'elle sentit son voisin de lit glisser le long de son corps une main audacieuse...

Ne sachant que faire et n'osant surtout se démasquer, elle se demandait où il voulait en venir.

Elle osa cependant dire tout bas, dans un souffle, espérant que celui qu'elle prenait pour maître Honoré renoncerait à ses caresses :

— Oh ! J'ai sommeil... J'ai sommeil !

Mais, tout bas aussi, lui répondant de même façon, l'homme dit à son tour :

— Je t'aime !...

Cette fois, Adèle comprit que sa vertu était en grand péril et elle voulut échapper aux bras qui déjà, l'enlaçaient et aux lèvres qui s'approchaient des siennes.

Mais il était trop tard.

Elle ne put que pousser un cri de protestation, et dut se résoudre à accepter le témoignage ardent d'une tendresse passionnée que le galant notaire croyait donner à Mme Jeanne elle-même.

La petite servante jouait de malchance. Elle qui croyait avoir si bien préservé son honnêteté contre les entreprises de son maître, voilà que celui-ci venait la retrouver et la prendre précisément là où elle s'était réfugiée pour lui échapper.

Le notaire cependant ne contenait pas sa fougue. Son ardeur était sans bornes, et il goûtait, en outre, la saveur du fruit défendu... Dans ses transports, il s'oubliait, et appelait la malheureuse Adèle « sa Jeanne chérie », ce qui fortifiait la servante dans l'idée qu'elle avait affaire à son patron. Elle ne pouvait soupçonner, en effet, que maître Honoré eût un rival.

M^e Robert avait donc réussi au-delà de ses espérances, et il s'attardait à caresser encore dans la nuit le corps de la jeune femme, lorsque celle-ci se mit à pleurer.

Cette crise de larmes l'étonna. Elle survenait précisément au moment où il allait faire de la lumière et se jeter à genoux, sur la descente de lit, pour demander pardon à Jeanne de sa conduite, certain d'ailleurs d'être pardonné lorsqu'il apprendrait à la jeune femme l'indignité de son époux...

Il dit doucement :

— Pourquoi pleures-tu, ma Jeannette ?

Et il entendit cette réponse inattendue :

— Je pleure parce que je ne suis pas Jeanne ! Je suis Adèle !

Cette révélation soudaine causa au pauvre notaire une stupéfaction considérable. Il ne comprenait rien à ce qui lui arrivait et se demandait comment il avait pu confondre ainsi la belle hôtelière avec sa servante.

— Adèle ! fit-il... Adèle... la petite bonne !... mais comment se peut-il ?...

Au son de la voix maintenant, Adèle ne reconnaissait plus le patron de l'hôtel des Gais Lurons ! C'était infernal ! Il lui semblait que c'était un autre qui lui parlait.

— De la lumière, fit-elle, vite ! de la lumière !

Et elle bondit, rapide, hors du lit, puis éclaira la pièce. Immédiatement elle reconnut le notaire.

— Maître Robert, dit-elle, vous !... C'était vous !

— Oui, c'était moi ! Mais, chut ! sois discrète !

— Et vous osiez venir trouver Madame dans sa chambre ?

« Vous êtes donc son amant ?

Son amant ! On pensait déjà qu'il pût être l'amant de dame Jeanne !...

— Ne m'interroge pas là-dessus, dit-il, explique-moi plutôt pourquoi tu te trouvais dans le lit et dans la chambre de ta patronne.

— C'est un secret que je ne dois pas révéler...

— Pourtant, n'avais-tu pas donné rendez-vous à minuit...

— A maître Honoré, que si fait, mais cela ne m'empêche pas d'être ici, au contraire... Je croyais sauver ma vertu... mais hélas !

— N'en parlons plus... C'est une chose passée, à présent... Mais donne-moi plutôt la clé de cette énigme, car j'ai quelque chose de très urgent à confier à Mme Honoré.

— Ne me l'avez-vous pas déjà confiée à moi-même ?

— Ce n'est pas cela, seulement... Dis-moi vite où elle est.

Adèle, dont les larmes étaient séchées, regarda son amant (elle avait bien le droit à présent de le nommer ainsi) et elle lui dit en souriant :

— Dame, si vous avez trouvé la servante dans le lit de la patronne, vous devez bien vous douter que la patronne se trouve...

— Dans le lit de la servante ?

— Parbleu ! Où voulez-vous qu'elle soit ailleurs ?

— C'est vrai. Mais encore, pour quelle raison cette substitution ?

— N'avez-vous pas deviné, maintenant que vous savez que maître Honoré a rendez-vous avec moi à minuit dans ma chambre...

Le notaire comprit : Il se frappa le front :

— C'était donc un complot entre dame Jeanne et toi !

— Oui, mais Madame aurait bien dû vous prévenir, vous aussi, si elle vous attendait...

— Elle ne m'attendait pas. C'est le hasard qui a tout fait, un hasard que je ne regrette pas d'ailleurs, puisqu'il m'a valu le plaisir de constater combien tu étais jolie.

— Vous ne le regrettez pas... Mais, moi...

— Toi... Qu'as-tu besoin de dire quelque chose ?...

— Je n'ai pas besoin, cependant.

— Ecoute, c'est ton intérêt, garde le silence sur ce qui s'est passé entre nous. Et souviens-toi que si quelqu'un est venu te déranger ce soir, c'est ton patron... et pas moi.

— Ah ! Je serai bien obligée de me souvenir que c'est vous.

— Peut-être. Si tu veux. L'important est que tu ne dises rien. Pour le moment, reste dans cette chambre... Et surtout, sois discrète... Je m'arrange du reste.

— Je le serai, je vous le promets.

Le notaire allait se retirer... Mais Adèle le regarda et, tout en baissant les yeux, elle lui dit :

— Vous n'allez pas vous en aller comme ça... Sans m'embrasser...

C'est une chose que l'on ne peut refuser à une femme, surtout lorsque l'instant d'avant on lui a pris, par surprise, sa virginité. Et puis, M^e Robert n'en éprouvait aucun déplaisir. Aussi s'exécuta-t-il sans se faire prier.

Il s'exécuta sans se faire prier, et, lorsqu'il eut posé ses lèvres sur celles de la servante, celle-ci, avant de se dégager, lui demanda tout doucement :

— Dis-moi que tu as été aussi heureux qu'avec Mme Jeanne ! Ça me consolera.

— S'il ne faut que ça pour te consoler, sois contente, j'ai été aussi heureux.

— Alors, tu ne m'oublieras pas. Tu sais, pour toi, la porte de ma chambre sera toujours ouverte.

— Merci. J'en profiterai à l'occasion.

Le notaire pouvait bien donner ce vain espoir à Adèle. Au fond, cela ne l'engageait à rien.

Il quitta donc la servante pour retourner auprès de maître Honoré, tandis qu'Adèle se recouchait dans le lit de sa maîtresse, encore tout émue de ce qui lui était arrivée, et ne sachant pas très bien si elle devait s'en réjouir ou s'en désoler.

VI

LA SURPRISE DE DAME JEANNE.

L'aubergiste resté seul, avait continué à comparer les vertus de son vin aux bienfaits de sa fine, si bien qu'à force de comparaisons, il avait fini par s'endormir, couché sur la table; la tête entre ses mains.

Cette heureuse circonstance avait fait qu'il ne s'était pas aperçu de la longueur du temps passé par M^e Robert pour aller chercher les cigares dont il avait parlé.

A la vérité, le notaire se souciait peu des cigares, encore moins à présent qu'en quittant son hôte. Il savait que celui-ci lorsqu'il allait monter chez la servante, devait y trouver sa légitime épouse et, d'après ce que lui avait confié Adèle, dame Jeanne avait résolu de ne se faire connaître qu'après que son mari ait été convaincu de l'avoir trompée.

Immédiatement, le notaire en avait profité pour concevoir un plan nouveau qu'il avait hâte de mettre à exécution.

Mais, pour cela, il fallait que maître Honoré ne montât pas à la chambre d'Adèle.

M^e Robert ne s'effrayait pas de cela. Qu'était-ce pour un homme comme lui qui venait, par surprise, de ravir la vertu à une brave servante, laquelle se croyait en toute sécurité dans le lit de sa patronne.

Non, certes, cela n'avait rien d'effrayant, ni de difficile.

Peut-être suffirait-il simplement, pour y arriver, de faire boire encore un peu le pauvre aubergiste, qui, une fois endormi par l'ivresse, oublierait complètement son rendez-vous avec Adèle.

Dès lors, il ne resterait plus au notaire, qu'à se substituer à maître Honoré auprès de sa femme, comme il l'avait fait auprès de la servante. Vous pensez peut-être que les instants passés auprès d'Adèle avaient affaibli les moyens de M^e Robert. N'en croyez rien. Le galant notaire était en très bonne forme et l'aventure avec la servante n'avait été — se disait-il lui-même — qu'un hors-d'œuvre bon à lui ouvrir l'appétit.

D'ailleurs, il allait puiser des forces nouvelles dans la fine cinquantenaire du patron de l'hôtel des Gais Lurons.

En l'entendant venir, maître Honoré s'était à demi-réveillé, et ce fut d'une voix pâteuse qu'il demanda :

— Ah !... Vous avez les cigares ?



Maître Robert, dit-elle, vous ! (page 30).

Naturellement, maître Robert n'avait rien du tout. Aussi, répondit-il :

— Excusez-moi. Je les ai cherchés pendant une heure sans les retrouver. J'ai dû les laisser à l'étude avant de partir.

— Cela ne fait rien. Allez, ne vous désolez pas pour les cigares, on s'en passera. Tenez, prenez plutôt encore un verre de fine.

— Avec plaisir, à condition que vous me teniez compagnie.

— Mais je l'entends bien ainsi... Je ne vous ferai pas l'injure de vous laisser boire seul.

Maître Honoré fut loin de faire pareille injure à son hôte. Et il but tant et si bien qu'au bout d'une demi-heure il avait perdu complètement la notion exacte des choses. De nouveau, il se laissait aller au sommeil, affalé sur sa table.

Tout va bien dit le notaire en le voyant dans cette posture. Il est capable de rester ainsi toute la nuit. Il n'est peut-être pas tout à fait minuit, mais peu importe. Je vais quand même monter à la chambre de la servante.

Il était tout heureux, et fier de lui-même. N'avait-il pas finalement abattu tous les obstacles et n'allait-il pas retrouver la dame de ses pensées ? Il y allait très dispos, ayant oublié complètement l'aventure avec Adèle ; pauvre Adèle, c'était elle qui était sacrifiée dans cette histoire.

Ainsi qu'il s'y attendait, M^e Robert trouva entr'ouverte la porte de la chambre du deuxième étage où logeait en temps ordinaire la servante et dans laquelle se trouvait exceptionnellement cette nuit-là dame Jeanne, maîtresse du logis.

— Je sais comment m'y prendre, pensa le notaire. Je viens de faire « une répétition générale » avec la bonne.

On peut être certain qu'Adèle n'eût pas été flattée le moins du monde si elle avait entendu son amant s'exprimer ainsi sur ce qui s'était passé entre elle et lui.

Mais Adèle n'entendait pas. Au surplus, Adèle était convaincue que le notaire était allé se coucher seul dans sa chambre, et elle ne pouvait supposer que le patron, qui lui avait donné un rendez-vous auquel il tenait tant, cuvait, présentement le vin et les liqueurs dont il avait par trop abusé.

Mme Jeanne, elle, était mal à l'aise dans le petit lit de fer de sa servante. A l'encontre d'Adèle, elle n'avait pu trouver le sommeil ; et elle se tournait et se retournait nerveusement, en se disant que minuit ne viendrait jamais.

Plusieurs fois, elle s'était levée pour aller coller son oreille à la porte et écouter les bruits de la maison, afin de se rendre compte si son mari montait.

Elle avait même été tentée d'aller voir ce qui se passait chez elle.

Elle n'était, en effet, pas très tranquille, craignant qu'au dernier moment son mari, revenant sur son intention pre-

mière, au lieu de monter chez la servante, ne se rendit plus simplement à la chambre conjugale. Dans ce cas, tout était perdu, car il était évident que l'hôtelier, trouvant dans son lit même la personne qu'il allait chercher ailleurs, n'eût pas résisté à la tentation. Si bien que dame Jeanne, en proie à toutes ces réflexions, se demandait si vraiment elle avait eu raison de troquer son lit contre celui de la servante.

Elle avait également plusieurs fois arrangé les rideaux de la fenêtre afin que la pièce fût entièrement plongée dans l'obscurité. C'était là un point capital, car il ne fallait pas, à aucun prix, que son mari la reconnût.

Elle ne se dissimulait pas que son rôle était difficile à jouer, car maître Honoré s'étonnerait peut-être qu'elle ne parlât pas et qu'elle voulut ainsi rester dans l'ombre. Mais Jeanne s'était dit :

— Je lui parlerai à voix basse, juste pour lui dire que j'ai honte et que c'est pour cela que je tiens à la nuit. Il ne pourra certainement rien dire.

Pour la dixième fois peut-être, l'hôtesse allait coller son oreille à l'huis entr'ouvert. Mais ce ne fut pas en vain. Elle sentit son cœur battre plus fort :

— Il monte. J'entends ses pas dans l'escalier. Vite, allons nous recoucher. Et n'oublions pas que je suis la servante... Oh ! Je ne sais pas si j'aurai le courage de résister à la tentation de l'étrangler, ce traître, quand il va me serrer dans ses bras en me prenant pour Adèle !...

Mais les pas se rapprochaient. Vite, elle s'alla recoucher, et fit semblant d'être endormie, ce qui lui sembla la meilleure tactique, puisqu'elle lui permettait d'entendre et d'écouter sans avoir besoin de répondre ou de manifester sa présence.

La porte enfin s'ouvrit.

Dame Jeanne, toute tremblante de colère, perçut les pas de l'homme sur le parquet.

— Il est là, près de moi... se dit-elle... Que va-t-il me dire ?

Mais elle fut stupéfaite. Celui qu'elle prenait pour son mari ne prononça pas une parole. Pour nous, qui savons que le nouveau venu était le notaire amoureux, cela ne nous étonnera pas, car il avait, lui aussi, décidé de parler le moins possible, afin que sa voix ne le trahît point.

Entre ces deux personnes, décidées à ne point converser, la situation était étrange. Ajoutons d'ailleurs qu'elles avaient également la même raison pour ne pas éclairer la chambre.

Et la belle hôtelière qui d'abord tremblait que son compagnon ne tirât les rideaux ou ne fit la lumière dans la chambre, fut stupéfaite de l'entendre se diriger à tâtons vers le lit..

Il y avait là un mystère qu'elle ne pénétrait pas.

Et, par un étrange esprit de contradiction, elle eût voulu qu'il parlât alors qu'elle redoutait d'avoir à lui répondre elle eût voulu qu'il éclairât la pièce alors que s'il le faisait, elle le supplierait de la laisser dans l'ombre.

Aussi, poussée par la curiosité, la nécessité de savoir le besoin de rompre ce silence qui lui pesait tant, elle posa, tout bas, la première question qui lui vint à l'idée :

— C'est vous ?

M^e Robert resta interdit. Il était aussi embarrassé pour répondre que sa compagne l'eût été. Il ne pouvait pas cependant continuer à garder le silence. Aussi, dit-il à voix basse, lui aussi :

— C'est moi.

Et Jeanne continua, enhardie par le fait que « son mari » n'avait aucun doute.

— Vous avez bien trouvé la porte ouverte ?

— Oui.

— Vraiment, pensait Jeanne, il est de coutume plus loquace. Il est peut-être gêné et ne sait que dire à cette servante... Essayons encore de le faire parler.

Du moment que son compagnon acceptait la conversation ainsi engagée, elle ne redoutait plus qu'il reconnût sa voix.

Et elle en profita pour dire :

— Monsieur... Je vous en supplie... Laissez-moi. Retournez auprès de votre épouse qui vous aime et que nous avons tort de trahir ainsi.

Elle attendit la réponse, se demandant si elle n'en avait pas trop dit, bien qu'elle ait essayé d'imiter un peu Adèle.

La réponse, toujours faite à voix basse, fut aussi brève que les précédentes.

— Non, dit l'homme.

Sans le voir elle se rendit compte qu'il était tout près d'elle.

Allait-il donc la prendre ainsi, sans prononcer une parole nouvelle ?

L'aventure était de plus en plus bizarre.

En effet, le notaire avait opéré de même façon que l'heure d'auparavant auprès de la servante. S'étant dévêtu à tâtons,

il essayait maintenant de se glisser dans le lit à côté de dame Jeanne.

Mais cette fois, il était sûr de ne pas se tromper. C'était bien la jolie hôtelière, avec laquelle il avait voyagé le jour même, qu'il allait bientôt tenir, qu'il tenait maintenant dans ses bras.

— Comme ce lit est étroit ! dit-il dans un murmure.

Lorsqu'un lit est vraiment trop étroit pour qu'on y couche deux côte à côte, tout le monde sait comment s'y prennent les amoureux et de quelle manière ils s'accommodent de son exigüité. C'est ce que firent le notaire et dame Jeanne, celle-ci toujours convaincue qu'elle avait affaire à son mari.

Elle ne put cependant s'empêcher de faire certaines réflexions et certaines comparaisons qui la laissèrent rêveuse. Jamais son époux, tout amoureux qu'il fût, ne s'était montré à son égard aussi passionné et aussi caressant. C'était un Honoré absolument inconnu pour elle, une révélation, et une révélation qui lui eût été certainement des plus agréables en toute autre circonstance, mais qui accrût encore sa colère contre l'homme qui la trompait, et qui trouvait, pour la tromper, des ardeurs qu'elle ne lui avait jamais connues. Ah ! le brigand ! Comment faisait-il pour être un amant aussi brillant alors qu'il n'était qu'un médiocre mari.

Et l'amant était si brillant que dame Jeanne en oubliait le rôle qu'elle était venue jouer là, et qu'elle était, pour le moment, à la place de sa servante dans les bras de son époux. L'amour la prenait complètement et elle s'abandonnait au plaisir des sens, entièrement, sans penser à autre chose.

Pourtant elle revint à elle. L'homme était toujours auprès d'elle, la caressant encore, la couvrant de baisers.

Mais la griserie était finie. Jeanne se souvenait soudain qu'elle devait se fâcher et que le moment était venu de la grande scène d'indignation et de jalousie.

Brutalement, elle écarta le bras de son compagnon, elle sauta en bas du lit, et s'écria :

— Ah ! Ah !... Vous pouvez être fier ! Misérable !... Vous ne vous êtes même pas aperçu que c'était votre femme que vous teniez dans vos bras !...

En même temps, elle allumait une lampe pour confondre son époux...

Elle allumait une lampe et se trouvait en présence du

notaire, assis sur le lit, et qui la regardait en souriant tranquillement.

L'étonnement empêchait la femme de parler. Pourtant, elle laissa échapper quelques mots révélant sa stupéfaction :

— Vous !... Vous !...

— Oui, chère amie, moi... moi qui vous aimais trop, qui n'ai pu résister à ma passion.

Mais elle l'interrompit, riant moqueusement :

— Ne dites donc pas de bêtises ! Vous êtes comme les autres. Ce n'est pas moi que vous veniez retrouver dans cette chambre. C'est la bonne... La bonne!... Ils sont tous amoureux de la bonne...

Et elle s'assit la tête dans les mains, essayant de pleurer...

Alors il s'approcha, la prit doucement par les poignets et l'attirant vers lui, l'embrassa sur le front et sur les yeux, disant :

— Non, Jeanne chérie... Ce n'est pas la bonne, c'est bien toi que je suis venu retrouver ici. Ecoute, je sais que tu as changé de chambre avec Adèle parce que ton mari devait venir cette nuit voir ta servante.

« J'ai fait boire Honoré pour qu'il ne monte pas et je suis venu prendre sa place comme tu avais pris celle de ta servante...

— C'est vrai ?... C'est bien vrai ?

— C'est la vérité. Comment je sais ce que je viens de te dire ? Je vous ai entendues, ce soir, Adèle et toi...

Là, le notaire mentait. Nous savons, nous, par suite de quel concours de circonstances, il avait été informé de ce qui s'était passé entre les deux femmes, mais on reconnaîtra qu'il était bien obligé de travestir quelque peu la vérité, pour ne pas avouer à sa maîtresse ce qui s'était passé entre lui et Adèle.

Car il pouvait à présent appeler Jeanne sa maîtresse.

La jeune femme, d'ailleurs, ne demandait qu'à le croire.

Elle ne demandait qu'à le croire et à lui pardonner, car elle avait été trop heureuse l'instant d'avant. Et elle comprenait maintenant pourquoi elle avait ressenti des impressions que son mari ne lui avait jamais fait éprouver.

Aussi, comme Robert lui disait, de nouveau :

— Tu me pardonnes !

Elle répondit, en soupirant :

Il faut bien. »

Elle était ainsi plus tentante et plus désirable que jamais. Il la prit dans ses bras, lui répétant :

— Tu me pardones ! Alors, c'est que tu m'aimes. Ma petite Jeannette, profitons de ces moments qui nous appartiennent bien pour nous donner encore du bonheur.

Et il l'entraîna de nouveau vers le petit lit un peu étroit pour y coucher côte à côte, mais dans lequel cependant ils se trouvèrent tout à fait à leur aise.

VII

MAITRE HONORÉ N'EST PAS CONTENT.

Il n'était plus question entre le notaire et l'hôtelière de flirt ni d'échange de menus propos comme ceux qu'ils s'adressaient la veille dans le petit train qui les amenait de la ville.

Ils n'en étaient plus maintenant aux bagatelles de la porte, et maître Honoré était déjà châtié copieusement pour le crime qu'il n'avait jusque là commis qu'en intention. Son mauvais sort avait même voulu qu'il fût puni d'abord dans sa servante, ensuite dans son épouse, et par le même rival, avec lequel, l'instant d'avant, il trinquait amicalement. Allez donc vous fier, après cela, à l'amitié des gens.

Quelle heure était-il lorsque maître Honoré se réveilla soudain, se retrouva dans sa salle, accoudé sur la table entre des bouteilles vides, témoins silencieux de ses libations de la soirée ? Il était certainement bien plus de minuit et peut-être le jour n'était-il pas loin de poindre.

L'hôtelier rassembla d'abord ses idées ; il chercha à se souvenir. Confusément il se rappela que le notaire et lui avaient causé et bu pendant plusieurs heures. Mais il avait beau faire appel à sa mémoire, il n'avait aucune souvenance du moment où son hôte l'avait quitté pour s'aller coucher définitivement.

Ce dont il se souvint parfaitement, par exemple, ce fut de son rendez-vous avec Adèle.

— Bon sang ! s'exclama-t-il en frappant la table de son poing ; elle m'a attendu et je ne suis pas venu. Moi qui avais eu tant de peine à la faire consentir.

« Mais j'ai encore le temps. Mieux vaut tard que jamais !...

« Je n'ai qu'à monter ! Je verrai bien si la porte est toujours

ouverte. Et si elle est fermée, je frapperai pour qu'elle m'ouvre.

« D'abord, allons jeter un coup d'œil pour voir si ma femme dort.

Il alla à la chambre où Adèle s'était recouchée, et constata de loin que celle-ci reposait tranquillement, ce qui lui suffit pour le rassurer, après quoi il gravit l'escalier conduisant à la chambre de la servante.

Or, si maître Honoré ignorait ce qui se passait dans cette chambre, nous, nous le savons. Aussi ne nous étonnerons-nous pas que l'hôtelier trouvât à son grand désappointement, la porte fermée et verrouillée à l'intérieur.

Il ne put pas céler son mécontentement.

— Ah ! La greline ! s'écria-t-il. Je crois même qu'il employa même un autre mot que je n'écrirai pas par respect pour le lecteur.

Et maître Honoré frappa, disant :

— Adèle !... Adèle !... Ouvre donc... C'est moi... maître Honoré !

Pauvre Honoré ! Comme il s'abusait en se figurant que cette porte allait s'ouvrir pour lui. Il était bien certainement le dernier à qui on l'eût ouverte..

Et il eut beau appeler, on ne lui ouvrit pas.

— Elle est sourde ! dit-il... ou elle le fait exprès !... Je vais bien voir !..

A l'intérieur pourtant, les deux amants tenaient conseil sur ce qu'ils devaient faire.

Dame Jeanne n'était pas très rassurée.

Evidemment s'il le fallait, elle était prête à tenir tête à son mari, et lui demander ce qu'il venait faire chez la servante au milieu de la nuit. N'était-elle pas montée là exprès pour le confondre et le ramener tout penaud à la chambre conjugale ? Sans doute, mais il y avait M^e Robert. Et il n'était guère possible à celui-ci de se dissimuler dans un coin de la chambre... dépourvue de meubles et même de placards.

¶ Cependant on ne pouvait toujours refuser d'ouvrir la porte, d'autant plus que dame Jeanne et son amant couraient un autre danger qui n'était pas moindre que le premier.

Si, en effet, maître Honoré se lassait et redescendait l'escalier, ce serait pour se rendre immédiatement dans sa chambre, où il comptait retrouver sa femme. Et alors, il aurait la surprise de voir Adèle à la place de son épouse... Il

comprendrait tout, sans compter même qu'il pourrait très bien, se trouvant en présence de la servante, en profiter pour tromper sa femme.

Or, Mme Jeanne, tout en ayant puni son mari pour l'avoir voulu tromper, entendait cependant empêcher l'hôtelier de



L'hôtelier allait se nommer. (page 50).

consommer sa trahison. Il lui suffisait qu'il fût infidèle d'intention. Elle se trouvait ainsi justifiée sans avoir l'affront complet.

Naturellement, M^e Robert partageait absolument la manière de voir de sa maîtresse. Il était plein d'enthousiasme M^e Robert, comme on l'est toujours la première nuit qu'on passe avec une jolie femme.

Il réfléchissait, lui aussi, sur le moyen de sortir de ce dilemme.

Et pendant que Robert et Jeanne réfléchissaient, l'hôtelier entêté, continuait à frapper à la porte et à inviter Adèle, tantôt en la suppliant, tantôt en la menaçant à tenir sa promesse en le faisant pénétrer dans sa chambre.

Robert à la fin, dit :

— Il faut que nous en sortions.

— Mais s'il rentre, ce n'est pas le moyen pour nous d'en sortir.

— Il ne rentrera pas. Mais, je vais lui répondre, moi.

— Toi !

— Oui, comme si j'étais avec la bonne; après tout, ce serait mon droit... Il a bien un rendez-vous avec elle, moi aussi j'aurais pu en avoir un.

— Dame ! c'est certain.

— Alors, je vais lui ouvrir et lui défendre d'entrer. Couche-toi à tout hasard et cache-toi bien sous les couvertures.

Dame Jeanne jugea qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre et elle se recouvrit des draps, ainsi que le lui indiquait son amant.

Du dehors, la voix de l'hôtelier se faisait entendre, plus impérative :

— Ah ça ! Vas-tu me laisser longtemps encore à la porte ? Te moques-tu de moi ?..

Tranquillement, le notaire alla à l'entrée et ouvrit :

A sa vue, maître Honoré resta interdit.

— Eh oui ! cher ami, c'est moi ! fit M^e Robert.

« Que voulez-vous ? Vous dormiez... J'avais dans la tête de venir rendre visite à Mlle Adèle... Je suis venu.

« Je dois dire qu'elle m'a fort bien reçu, alors qu'elle m'a assuré ne vous avoir jamais rien promis.

« Aussi je suis désolé, mais vous comprendrez bien qu'il ne saurait y avoir place pour nous deux dans cette chambre...

La colère de l'hôtelier tombait.

Non pas qu'il n'eût envie de se fâcher. Au contraire, vous pouvez croire que s'il n'avait écouté que son premier mouvement, il se serait jeté sur le notaire et l'eût pour le moins étranglé.

Mais il n'écouta pas son premier mouvement.

En un instant, il réfléchit que M^e Robert était un de ses meilleurs clients, et qu'il ne pouvait se fâcher avec un de ses

meilleurs clients pour l'amour d'une servante, d'une fille de rien du tout qu'il jetterait à la porte dès le soleil levé afin de lui apprendre à se moquer de lui, son patron, et à ensorceler les voyageurs qui passaient la nuit à l'hôtel des Gais Lurons. Ça, il le ferait... certainement, et la rousse Adèle n'avait plus qu'à préparer ses paquets, à moins que le jour venu elle ne s'apprivoisât et offrit à maître Honoré tous les dédommagements qu'il exigerait et auquel il avait droit.

Tous ces beaux raisonnements se précipitaient dans son esprit et ils durèrent beaucoup moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. Disons qu'ils passèrent à la fois comme un éclair dans le cerveau congestionné de l'hôtelier...

Il n'avait toutefois encore pas répondu au notaire.

Ce fut celui-ci qui reprit la parole, d'un ton dégagé et, fort de son premier avantage, referma la porte sur lui, disant à maître Honoré :

— Laissons-la dormir, voulez-vous. Et pour nous remettre de cette émotion, allons reboire un peu de ce bon vin qui nous mit hier, à vous et à moi, tant de chaleur dans le corps. En buvant, nous causerons mieux de cette affaire.

L'hôtelier était ébaubi. Le ton calme du notaire le laissait tout pantois.

— Comment, se disait-il, peut-il avoir le front de me parler ainsi et de m'inviter à boire avec lui alors qu'il vient de prendre ma place dans les bras de ma maîtresse.

Car maître Honoré pensait et disait « ma maîtresse » ; tout comme si Adèle l'eût honoré déjà de ses faveurs. C'était une petite consolation, bien petite il est vrai, mais il s'en contentait faute de mieux.

Qu'eût-il dit ? Qu'eût-il pensé, s'il avait su qu'au lieu de la servante, c'était avec son épouse que le notaire était couché. On peut être certain que le cynisme de M^e Robert l'eût davantage encore étonné.

Cependant, tout calme qu'il se montrât, le galant notaire cachait une grande appréhension.

Ce n'était pas tout que d'avoir empêché l'hôtelier d'entrer, il fallait maintenant l'obliger à s'éloigner — et le retenir quelque temps dans la salle du bas, afin que dame Jeanne et Adèle aient le temps de changer de lit.

Voilà pour quelle raison M^e Robert avait invité maître Honoré à venir au milieu de la nuit choquer son verre contre

le sien, tels deux bons compagnons qui n'ont rien à se reprocher l'un à l'autre.

Maître Honoré se dit, de son côté, finalement, que puisqu'il ne pouvait déceimment se fâcher, mieux valait faire bonne figure et paraître prendre la chose de joyeuse humeur.

— Acceptons, pensa-t-il, acceptons. C'est autant de boisson que je porterai sur la note de mon client... Et quand il aura regagné sa chambre, je reviendrai à pas de loups, retrouver cette Adèle qu'il faudra bien qui me cède !...

Et il redescendit en compagnie de son hôte, lequel le fit asseoir, le dos tourné à la porte afin qu'il ne pût jeter aucun regard indiscret sur ce qui se pouvait passer à l'intérieur du logis.

— Vous ne m'en voulez pas, au moins, dit le notaire, d'avoir pris votre tour ?... Je crois que vous n'attachez pas plus de prix qu'il faut aux faveurs d'une fille d'auberge...

— He !... He !... Oui et non !...

— Je vous la recèderai demain soir, si vous le voulez...

Ce disant, M^e Robert pensait que, tandis que l'hôtelier serait occupé avec la servante, il pourrait en toute tranquillité, poursuivre le cours de ses exploits avec la patronne.

— Oh ! répondit Maître Honoré, je n'entends pas marcher sur vos brisées. Ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure, là-haut, qu'elle vous préférerait à moi ?

Et le pauvre homme poussa un profond soupir.

— Elle me préfère certainement, dit le notaire, mais je ne suis pas égoïste... C'était bien, cette nuit, parce que vous m'aviez fait prendre un excellent repas...

— Ah ! oui !... soupira encore maître Honoré, après quoi il but un verre de son vieux vin pour noyer son chagrin... Oui, c'était un trop bon repas !

— Vous le regrettez ?

— Je ne le regrette pas, parce que vous êtes un bon client et que je veux toujours satisfaire mes bons clients afin de les conserver... Mais il n'était point dit que je leur donnais après souper, le droit de jambage et de cuissage sur la servante de la maison...

Le notaire se prit à rire :

— Ce n'est pas vous qui m'avez accordé ce supplément. Je le tiens de la jeune Adèle elle-même, qui seule, il me semble à lé droit d'en disposer... Elle en dispose, d'ailleurs, avec beaucoup d'amabilité, et je dois avouer que si le dîner fut

copieux, le vin excellent, la fine de premier choix, le reste ne le cédait en rien et les moments que je passai — en votre lieu et place — avec la charmante Adèle, furent des moments des plus agréables, que malheureusement vinrent interrompre fort mal à propos vos coups frappés à la porte...

Ce n'était point là un discours fait pour consoler l'hôtelier. Bien au contraire, les paroles du notaire augmentaient encore la rage intérieure de maître Honoré, qui eût volontiers frappé celui qui semblait ainsi railler son infortune, mais il se contenta, se promettant d'ajouter un supplément à la note du voyageur.

Il se contenta et eut même le courage de répondre, en faisant une grimace qui voulait être un sourire :

— Dans l'hôtel des Gais Lurons, le client doit toujours être content... Si ma servante ne vous avait pas satisfait, je l'aurais dès demain matin, remplacée...

— Gardez-vous-en bien surtout... Gardez-vous-en bien... Je tiens à la retrouver chaque fois que je viendrai chez vous. Elle fait partie à présent de mon menu.

Trouvant le mot spirituel sans doute, M^e Robert s'esclaffa. Enfin, il jugea avoir laissé suffisamment passer de temps pour que les deux femmes aient pu à loisir regagner chacune leur chambre habituelle.

— Il serait peut-être temps, dit-il, d'aller dormir. Il faut être dispos pour quand le jour paraîtra et nous avons, il me semble, bien écorné notre nuit...

« Moi, du moins. Car je ne pense pas que pour vous, vous êtes resté tout ce temps dans la salle... Vous vous êtes sans doute, par avance, consolé avec votre épouse !... »

L'hôtelier arrêta son client :

— Chut ! fit-il un doigt sur les lèvres. Chut ! Ma femme dort depuis hier soir très profondément... Ne la réveillez pas !

— Je m'en garderai bien...

— Je vais vous accompagner jusqu'à votre chambre...

— Vous voulez vous assurer que je ne vais pas retrouver Adèle ?

— Ce n'est pas pour cela !... Vous êtes libre...

— Je suis libre, cela est bien certain. Mais je préfère aller me reposer. Voyez comme je suis conciliant... à présent je vous laisse la place que je défendais si fort tout à l'heure ! Il fallait bien devant elle..

M^e Robert savait ce qu'il faisait en parlant ainsi. Il ne doutait pas que l'hôtelière, dès qu'il l'aurait quitté, ne courut à la chambre de la servante. Et au fond de lui-même, il s'en réjouissait. Il se disait, en effet, que M^e Honoré, en retrouvant la véritable Adèle, ne pourrait avoir aucun soupçon, car le notaire ne pensait pas que la servante racontât à son patron le complot ourdi entre elle et sa maîtresse.

Donc, tout était pour le mieux, et, en quittant maître Honoré, son hôte lui serra la main d'une étreinte vigoureuse, lui disant :

— Allons, bonsoir, cher ami, sans rancune, n'est-ce pas ? Après tout, ce n'est pas votre femme que je vous ai prise !

Ne vous dites pas que ce notaire avait bien de l'aplomb en faisant une telle déclaration. Cette phrase, dite en plaisantant, ne pouvait éveiller aucun soupçon dans l'esprit de maître Honoré, lequel fit un dernier effort pour sourire, en répondant :

— Sans rancune !...

Mais quand il se retrouva seul, il donna libre cours à sa rage. Il regagnait la salle, en maugréant :

— Ah ! Le paillard !... J'aurais dû me méfier avec un homme comme lui !... Et cette Adèle !... Quelle petite hypocrite !... Sûrement, ils avaient comploté cela ensemble tous les deux ! Ils se sont joués de moi... Ils m'ont roulé... Mais je me vengerai... D'abord, il est bien bon, M^e Robert, de me céder son tour pour demain soir... C'est tout de suite qu'il me le faut...

« Et dès que je me serai assuré que mon épouse dort toujours et n'a pas entendu le bruit de nos voix, je monterai retrouver cette petite peste... et je lui apprendrai à me préférer un notaire de la ville... Oui, je lui apprendrai... Je vi ferai voir qui je suis... et qu'on ne se moque pas de moi de cette façon.

Ayant pris cette ferme décision, l'hôtelier se rendit donc tout doucement à la chambre de son épouse, qu'il vit reposant dans le lit fort tranquillement.

— Tiens, dit-il, elle s'est découverte... Lorsque je suis venu, elle était cachée sous les draps... Peut-être a-t-elle eu chaud ?

Le pauvre homme ne pouvait, évidemment savoir que la femme qui était là n'était pas la même que celle qui s'y trouvait auparavant... ni pourquoi la première devait se

cacher, tandis que la seconde, au contraire, avait tout intérêt à se faire voir.

Il s'arrêta un instant à la regarder, et il murmura :

— Elle dort bien !... Je peux monter !

Maître Honoré sortit donc, en étouffant le bruit de ses pas et se dirigea de nouveau vers la chambre d'Adèle, cette chambre qui devait, en cette même nuit, être le théâtre de tant d'événements.

Mme Jeanne, en effet, ne dormait pas... Elle fermait les yeux sans doute, mais elle était encore trop émue pour s'endormir... Elle ne dormait pas ; par conséquent elle avait parfaitement entendu venir son mari, et aucun des mots qu'il murmura ne lui échappèrent...

Aussi, lorsqu'elle n'entendit plus le bruit des pas de l'hôtelier, elle se leva précipitamment, se recouvrit d'un peignoir et s'engagea à son tour dans l'escalier qui conduisait à la chambre de la servante :

— Cette fois, dit-elle. Il va me tromper réellement, ce bandit. Heureusement, je vais y mettre le holà !

Vous devinez bien qu'elle y voulait mettre le holà à sa façon et intervenir au moment critique, en laissant juste le temps à maître Honoré de se trouver dans une position qui lui permettrait de le confondre.

Elle n'entendait pas, dame Jeanne, avoir pour rien changer de chambre et de lit avec sa servante. Ce n'eût vraiment pas été la peine pour qu'en fin de compte son mari criminel réussit malgré tout à la tromper...

Qui se doutera jamais des incalculables conséquences que pouvait entraîner l'amour coupable de l'hôtelier des Gais Lurons pour une pauvre fille de salle qui faisait honnêtement son métier !...

VIII

EN FLAGRANT DÉLIT

Ainsi que l'avait prévu M^e Robert, dès qu'il eût entraîné maître Honoré avec lui sous le fallacieux prétexte de lui offrir à boire, dame Jeanne avait quitté le petit lit de fer, et, descendant derrière les deux hommes, avait regagné ses appartements.

Adèle, il faut le dire, était plongée dans un profond sommeil. Nous l'avons laissée, après le départ du notaire, encore sous l'impression de l'aventure qui lui était survenue. Elle en avait pris finalement son parti et s'était endormie, se sentant très lasse.

Aussi, sa patronne eut-elle assez de mal à la réveiller.

Elle y parvint cependant et lui dit :

— Vite ! Dépêche-toi de regagner ta chambre !

— Monsieur est venu ?

— Non. Il n'est pas venu... ou du moins si... mais je ne lui ai pas ouvert.

— Cependant, Madame m'avait dit...

— Sans doute... mais il s'est passé des choses imprévues... Enfin, remonte vite dans ta chambre, car j'ai peur qu'il vienne ici, et s'il te trouvait là, je ne saurais que lui dire...

— Mais s'il me questionne demain...

— S'il te questionne... dis que tu ne sais pas... Enfin, lorsque la nuit sera passée, je t'expliquerai.

Et sur ces mots, Adèle, intriguée, quitta dame Jeanne.

Celle-ci avait bien eu l'envie de mettre la servante au courant, mais c'était lui confier son secret, et elle ne le voulait pas. Au dernier moment, elle s'était dit qu'elle consulterait le notaire pour savoir comment s'était terminé entre les deux hommes l'entretien commencé de si étrange façon sur le seuil de la chambre d'Adèle.

L'hôtelier, revoyant son épouse bien endormie, et ne se méfiant de rien, était arrivé sur le palier où était la chambre d'Adèle. Il se trouvait de nouveau devant cette porte toujours fermée, et qu'il comptait bien cette fois ouvrir afin de prendre sur le notaire une revanche qu'il estimait lui être bien due.

Il frappa d'abord un coup discret.

La servante venait à peine se se coucher. Elle avait trouvé en effet, son lit entièrement bouleversé.

Cela lui donna à réfléchir.

— Vraiment, ne peut-elle s'empêcher de penser, Madame m'a bien dit qu'elle avait laissé maître Honoré à la porte, mais je croirais plutôt que son époux et elle se sont réconciliés au grand dam de mon sommier.

Il ne lui venait pas à l'idée que le notaire fût venu rejoindre dame Jeanne après l'avoir quittée. Elle était trop novice en amour pour supposer un homme capable de tels exploits.

Aussi, sans chercher davantage à pénétrer cette énigme, avait-elle remis sa couche en état afin d'y terminer la nuit commencée dans la chambre de sa patronne, et déjà inter-



Encore ! s'écria la servante (page 52).

rompue deux fois, la première par M^e Robert, la seconde par l'hôtelière pour venir reprendre sa place.

Le coup frappé à la porte la surprit :

— Ah bien ! dit-elle... Je ne dormirai donc pas aujourd'hui tout mon saoul.

Et ce fut avec mauvaise humeur qu'elle interrogea :

— Qui va là ?

L'hôtelier allait se nommer, mais il crut habile d'user de ruse.

— Cette rouée, pensa-t-il, a accueilli le notaire après m'avoir repoussé. Si elle se doute que c'est moi, elle est capable de ne pas m'ouvrir. Ma foi tant pis, faisons comme si c'était son amant de tout à l'heure qui revenait la trouver,

— Tu le demandes ! fit-il en déguisant sa voix. N'attendais-tu pas mon retour... Tu peux m'ouvrir sans crainte. Maître Honoré est parti... C'est moi, Robert !...

L'hôtelier avait cru bon de préciser ainsi, se disant que le nom de Robert serait le « sésame ouvre-toi » qui lui donnerait accès auprès de la servante.

Celle-ci n'en fut que plus étonnée.

— Comment, dit-elle, c'est encore vous !...

A travers la porte, l'hôtelier répondit :

— Eh oui ! Qui veux-tu que ce soit ?...

Adèle commençait à entrevoir vaguement la vérité. Nous disons vaguement, car elle n'était pas bien certaine s'il fallait croire que le notaire était venu retrouver dame Jeanne dans sa chambre ou s'il venait seulement pour goûter de nouveau avec elle-même le plaisir d'amour.

Elle hésitait encore à ouvrir, mais la curiosité l'emporta.

— S'il m'a vraiment trompé déjà avec dame Jeanne, je le renverrai à sa maîtresse.

— Ah ! dit-elle, vous vous méprenez si vous croyez retrouver ici dame Jeanne. Elle est maintenant dans sa chambre.

Cette phrase, prononcée à travers la porte, causa à maître Honoré une grande stupéfaction.

— Que chante-t-elle là ? se dit-il.

Mais, ne pouvant suspecter la fidélité de son épouse, il ajouta toujours en lui-même :

— A-t-elle donc deviné mon subterfuge ?

Et il répondit, s'essayant à contrefaire davantage sa voix :

— Voyons, Adèle... Puisque je te dis que c'est moi, Robert... Ouvre, vite. Je brûle de reprendre l'entretien interrompu par ton maître.

Décidément, ce dialogue bizarre de chaque côté d'une porte fermée, devenait de plus en plus intéressant.

— Vous me guettiez donc, fit-elle, pour savoir que j'étais remontée dans ma chambre et que j'avais de nouveau changé de lit... Allons, je vais vous ouvrir.

— Que parles-t-elle d'avoir changé de lit ? Je n'y comprends plus rien, se disait l'hôtelier.

Et de fait tout cela devenait pour lui très mystérieux.

Plus que jamais il était pressé de voir la porte s'ouvrir. Et il cria à travers l'huis :

— Alors, dépêche-toi. J'ai hâte d'être de nouveau auprès de toi.

Piquée de plus en plus par la curiosité, Adèle dit encore :

— J'ouvre, mais il faudra m'expliquer...

Et la servante ouvrit, convaincue qu'elle allait voir apparaître le notaire et toute prête déjà à faire à son premier amant une première scène de jalousie.

On juge de son étonnement en voyant pénétrer chez elle maître Honoré... Elle faillit en laisser choir la lampe qu'elle tenait à la main.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle... Qu'ai-je fait ?... Qu'ai-je dit ?...

On ne peut exiger d'une simple servante d'hôtel un esprit d'à-propos comme d'une grande dame, surtout lorsqu'elle a passé dans la même nuit par tant d'émotions diverses.

La pauvre Adèle se rendait compte qu'elle avait laissé échapper des paroles qui n'eussent pas dû sortir de ses lèvres. Et, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, en voulant les rattraper, elle aggravait encore la maladresse qu'elle avait innocemment commise.

Heureusement, maître Honoré n'avait pas l'intelligence assez déliée pour saisir tout de suite de quoi il s'agissait.

Il devinait un mystère, une chose louche, mais ne supposait pas encore qu'il pût s'agir d'une trahison de dame Jeanne.

— Ah ! fit-il. Tu t'y es laissé prendre, ma belle !... Tu croyais bien voir entrer ton galant notaire !... Il a regagné sa chambre et n'est plus là, comme tout à l'heure, pour m'interdire l'accès et me reconduire sans que j'aie pu arriver jusqu'à toi...

« Et maintenant, vas-tu me dire pourquoi tu accueilles si aimablement mes clients, alors que tu fais avec moi tant de manières ?

« Il me semble pourtant que je vaux bien ce notaire du diable qui est venu, ce soir profiter de la porte que je t'avais demandé de laisser ouverte...

Cette fois, Adèle comprenait. Maître Honoré lui avait trop bien mis les points sur les i pour qu'elle ne se rendit

pas compte de ce qui s'était passé pendant qu'elle dormait dans le lit de Mme Jeanne..

Elle ne soufflait plus mot, mais ressentait une grande rancune à l'égard de sa patronne. Elle était presque disposée à se venger d'elle en accordant à Maître Honoré ce qu'il venait chercher. Pourtant, elle ne se soumit pas. Elle se disait vaguement que si elle cédait, elle ne pourrait plus se refuser aux caprices de l'hôtelier, et, plus elle le considérait, moins elle se sentait de penchant vers cet homme qui n'avait rien de plaisant et réellement, était beaucoup moins séduisant que le notaire avec lequel — quoique contre son gré et par surprise — la jeune servante avait la nuit même sacrifié son innocence.

Quant à l'hôtelier, il se faisait de plus en plus pressant :
— Tu m'expliqueras tout à l'heure, disait-il, ce qui signifiaient les discours incohérents que tu me tenais tandis que je me morfondais devant la porte de ta chambre. Il y a temps pour tout. En ce moment, ma belle, je te trouve jolie et n'ai d'autre désir que te prouver que je sais, aussi bien que maître Robert, satisfaire les femmes.

Maître Honoré ne se contentait pas de parler. Il joignait à ses déclarations des gestes sur lesquels il n'y avait pas à se tromper.

Déjà il poussait Adèle vers le petit lit qu'elle avait eu tant de peine à remettre en ordre.

Il se mit à rire, d'un rire gras et égrillard, disant :

— Je ne sais si vous avez tout à l'heure, changé de lit avec le notaire, mais celui-ci me convient parfaitement.

Adèle essayait vainement de lui échapper. Elle était fort en peine de résister et s'apprêtait au sacrifice, lorsque des coups précipités furent frappés à la porte.

— Encore, s'écria la servante, mais tout le monde s'est donc donné rendez-vous chez moi cette nuit !

Ce contre-temps rendit l'hôtelier amoureux de fort méchante humeur. C'était échouer au port. Il ne douta pas une seconde que ce ne fut le notaire qui revenait et il dit à Adèle :

— N'ouvre pas cette fois. C'est bien à son tour de ne pas entrer.

Et, comme on frappait de nouveau, il crut spirituel de répondre lui-même, et de répéter à l'intrus la phrase par laquelle M^e Robert l'avait lui-même accueilli :

— Je suis désolé, cher ami, autant que vous tout à l'heure mais, comme vous me le disiez si bien vous-même, il ne saurait y avoir placé pour nous deux dans cette chambre...

Une voix de femme, une voix courroucée lui répondit :

— Je vais vous apprendre, moi, à débaucher mes servantes !

— Madame Jeanne ! s'écria Adèle.

Et sans réfléchir, heureuse de cette intervention qui la sauvait, elle bondit vers la porte et l'ouvrit elle-même à sa patronne qui se précipita dans la pièce.

L'épouse de maître Honoré avait suivi son mari, mais elle était restée à l'étage inférieur, attendant que s'ouvrit la porte de la chambre d'Adèle. Elle voulait surprendre le coupable de façon telle qu'il ne put protester ni ergoter sur les motifs qui l'avaient attiré auprès de la domestique.

Dame Jeanne entendait profiter complètement de l'avantage qu'elle avait sur son infidèle époux.

Celui-ci pourtant se ressaisit. Après tout, il ne s'était encore rien passé entre lui et Adèle et il était fort de son droit ; il n'avait à se reprocher aucune infidélité conjugale.

Aussi résolut-il de tenir tête à l'orage, et comme sa femme s'avançait, menaçante, vers lui, il l'accueillit par ces mots :

— Et qui te dit que j'ai débauché cette fille ? Elle n'a pas besoin de moi pour cela, je te l'assure.

Mais dame Jeanne ne se laissait pas démonter facilement.

— Tu n'auras pas le front de nier quand je te trouve dans sa chambre.

— Et qu'est-ce que cela prouve ?

— Comment ?... Qu'est-ce que cela prouve ? Que faut-il de plus pour être pris en flagrant délit ?

— Avant de te fâcher, laisse-moi t'expliquer au moins,

L'épouse indignée calma un moment sa fureur pour demander d'un ton narquois :

— Je serai curieuse, en effet, de savoir quelle explication tu pourrais donner de ta présence ici à cette heure indue.

— J'ai entendu du bruit dans la chambre d'Adèle. Je suis monté, il y a une demi-heure à peine, et sais-tu qui j'y ai trouvé, en conversation amoureuse avec notre servante ? M^e Robert... Oui, cette fille à présent, attire les voyageurs

chez elle. Crois-tu que ce soit pour faire une bonne réputation à notre maison ?

— La fable est bien inventée.

— Par exemple. Adèle elle-même, s'il lui reste un peu de franchise, avouera.

— Je n'avoue rien du tout, répartit la servante. Je n'étais pas, il y a une demi-heure, dans cette chambre avec M^e Robert... C'est vous qui...

— Quelle effrontée ! Je les ai surpris tous deux et si je suis revenu, c'est pour dire à Adèle ma façon de penser, et lui signifier qu'elle ait à quitter aujourd'hui même l'hôtel des Gais Lurons,

— Je ne veux pas être renvoyée pour une faute que je n'ai pas commise !

Ayant ainsi protesté, la servante se tourna vers sa patronne :

— Madame, vous ne croyez pas cela, n'est-ce pas ?... Et vous ne voudrez pas qu'on me chasse !

Adèle, en même temps, lançait un coup d'œil significatif à dame Jeanne qui comprit que son intérêt était de soutenir la jeune fille.

: — Non, dit-elle. Non. Je ne le crois pas...

— Allons trouver M^e Robert alors, dit l'hôtelier, lui ne me démentira pas.

— Pensez-vous que je vais réveiller le notaire. Parbleu, il vous soutiendrait par politesse, mais on ne m'en fait pas accroire.

« Cette histoire est trop bien trouvée, mais je n'ai pas la berlue et je sais ce que je sais. Il y a longtemps que je te surveille, traître, et je suis fixée sur toi, car je n'ignore pas que tu méditais de me tromper avec notre servante. Heureusement, elle est honnête et ne t'a pas écouté. Et tu veux maintenant que je la laisse partir pour la remplacer par une autre plus complaisante.

« A d'autres, Monsieur, à d'autres !

— C'est un peu violent ! Elle ne peut pourtant dire qu'il y ait eu quoi que ce soit entre nous.

— Parce que je suis arrivé à temps. Sans quoi j'aurais pu faire une croix sur mon honneur conjugal...

« Tu ferais beaucoup mieux d'avoir une attitude moins

cynique et de me demander pardon... Lorsqu'on est pris la main dans le sac, c'est la seule attitude qui convienne...

— La main dans le sac !

— Oui. Oui. Je ne m'en dédis pas. Et tu vas tout de suite redescendre chez toi.

« Je ne ferai pas de scandale, mais tu te soumettras à ce que j'exigerai. Et je vais tout de suite te le faire savoir..

« Pendant cinq jours, je ferai chambre à part... Et je mettrai le verrou pour que tu ne puisses venir me surprendre. Après je verrai si je dois te pardonner. Cela dépendra de ta conduite à mon égard.

Le pauvre hôtelier dut accepter ce châtiment immérité et il quitta, l'oreille basse, la chambre de la servante, se disant qu'il n'avait vraiment pas de chance, et maudissant le notaire cause de tous les contretemps survenus depuis la veille au soir.

Quant à dame Jeanne, elle resta quelques instants encore avec Adèle.

— J'espère, lui dit-elle, que tu m'as comprise.

« Pour être bien sûre d'ailleurs, que maître Honoré ne reviendra plus te trouver chez toi, durant ces cinq jours, c'est moi qui coucherai à ta place et toi dans la chambre que tu vas me préparer. De cette façon, s'il prenait fantaisie à mon mari de venir te réclamer, c'est encore sur moi qu'il tomberait.

La servante, qui entendait même ce que sa patronne ne lui disait pas, répondit :

— Sans doute... mais le notaire ?...

— De quoi t'occupes-tu ? Laisse donc, s'il te plaît, M^e Robert tranquille.

— Je le laisse aussi. Je ne veux point vous le prendre.

L'hôtelière, à cette répartie, resta interdite. Pourtant, elle reprit bientôt ses esprits :

— Ma fille, dit-elle, tu as vu que tout à l'heure j'ai pris ton parti. Je le prendrai encore et tu pourras compter sur moi, à condition que tu ne sois ni trop curieuse, ni trop indiscrete...

Adèle promit donc de n'être ni curieuse ni indiscrete, malgré la jalousie qu'elle ressentait à ce moment à l'égard de sa patronne. Aussi bien, elle se rendait compte qu'elle avait

tout à gagner en faisant le jeu de l'hôtelière, et elle se résigna à accepter l'inévitable, c'est-à-dire à prêter son petit lit de fer à dame Jeanne pour qu'elle pût à son aise tromper maître Honoré.

Même elle commençait à s'apitoyer sur le sort de celui-ci, lequel était si cruellement traité, après avoir été trompé copieusement ainsi que tout le démontrait.

Ce sentiment nouveau éprouvé par Adèle n'était pas sans danger pour l'hôtelière. Mais celle-ci était persuadée que son époux, durant les cinq jours de jeûne qu'elle lui imposait, ne chercherait pas à s'approcher d'elle, et que s'il avait quelques vellétés amoureuses, ce serait encore à la servante qu'il en voudrait faire hommage, ce contre quoi son amant saurait bien la prémunir.

Ah ! Ce n'était plus l'épouse fidèle qui se défendait tant la veille encore, contre les entreprises de son compagnon de voyage. Elle avait fait du chemin, dame Jeanne, sur la route de l'adultère, et elle n'entendait nullement retourner en arrière. On sait, d'ailleurs que sur cette route comme sur beaucoup d'autres, il n'y a que le premier pas qui coûte. Or, le premier pas était fait, et maître Honoré était définitivement entré dans la confrérie des maris trompés.

IX

ADÈLE À PITIÉ DE SON MAÎTRE.

Le même jour, la belle hôtelière mit le galant notaire au courant des événements de la nuit. M^e Robert fut très satisfait d'apprendre comment avait été confondu le patron de l'hôtel des Gais Lurons ; il fut non moins satisfait de savoir que la rousse Adèle n'avait point révélé ce qui lui était advenu alors qu'elle était encore dans le lit de sa patronne. Enfin il se montra joyeux d'apprendre que pendant cinq jours, dame Jeanne et lui pourraient à loisir profiter du petit lit de la servante.

Quant à maître Honoré, s'il ne disait mot, croyez bien qu'il n'acceptait pas avec résignation le coup du sort qui s'était abattu sur lui ; Maître Honoré s'était promis de se venger. Et la vengeance qu'il avait méditée visait la pauvre

Adèle. Cela n'était pas très brave ; mais Adèle était la seule personne qu'il pouvait atteindre ; il était tenu à garder des ménagements envers le notaire ; quant à son épouse, il lui était difficile, autrement qu'en la trompant, de prendre une revanche sur elle.

Il s'était d'ailleurs bien promis de tromper dame Jeanne, quand ce ne serait que pour ne pas être accusé sans motif.



— Ne faites pas de scandale, dit le Notaire (page 63).

— Ce serait trop bête, se disait-il, de passer pour un mari infidèle sans que cela soit. Il faut que cela soit et cela sera.

« Si Adèle ne veut point y consentir, je trouverai quelque autre qui fera moins la coquette.

Ainsi donc, l'hôtelier était plein de ressentiment contre les trois personnes qui l'avaient berné, et ce ressentiment lui suggérait de noirs desseins.

Une chose aussi l'intriguait :

Pourquoi la servante avait-elle parlé de changements de lits ? Avait-elle donc rejoint d'abord le notaire dans sa

chambre avant que ledit notaire revint la trouver chez elle ?

C'était l'explication à laquelle il s'était arrêté finalement après mûre réflexion. A sa place, tout le monde en eût fait autant, car vraiment il ne pouvait supposer que la servante avait passé une partie de la nuit dans le lit de sa femme et inversement.

Ayant ainsi trouvé lui-même une réponse satisfaisante à la question qui le préoccupait, il renonça à en parler au notaire ainsi qu'il en avait d'abord eu l'intention.

M^e Robert ne sut donc pas qu'Adèle avait laissé échapper quelques phrases imprudentes qui auraient pu révéler à l'hôtelier toute l'étendue de son infortune conjugale.

La nuit qui suivit celle où le notaire avait fait connaître l'amour à la servante et initié aux joies de l'adultère la patronne de l'hôtel des Gais Lurons, cette nuit-là se passa sans que se produisît rien de remarquable.

Nous voulons dire par là que les choses se déroulèrent suivant le plan qu'avait conçu dame Jeanne. Lorsque tout fut silencieux dans la maison, elle changea de chambre avec Adèle et peu après son amant venait la retrouver.

Chacun de leur côté, le patron et la servante couchèrent solitairement. Maître Honoré avait décidé d'endormir la confiance des uns et des autres en ne dérangeant point ce soir-là l'ordre établi par son épouse.

Quant à Adèle, elle se sacrifiait, sans enthousiasme aucun.

Penser que, tandis qu'elle couchait seule, dame Jeanne usait de son lit avec son amant la mettait en rage. En écrivant « son amant » nous entendons bien, comme elle l'entendait elle-même, l'amant de la servante. N'avait-elle pas somme toute, quelque droit de traiter ainsi l'homme auquel elle avait accordé pour la première fois ses faveurs.

— Ce n'est pas juste, pensait-elle, car après tout la patronne a ce qu'il lui faut.

Et elle se prenait à trouver l'hôtelière bien sévère à l'égard d'un mari qu'elle voulait fidèle alors qu'elle le trompait sans vergogne.

Il est certain que si, ce soir-là, maître Honoré eût eu l'idée de venir frapper à la porte de sa servante, celle-ci se fût montrée moins récalcitrante que la veille.

Mais Maître Honoré, nous venons de le dire, avait décidé

de se tenir coi. Or, donc, sa femme et le notaire purent le cocufier à leur aise, et Adèle se morfondit seule jusqu'au matin.

Il n'en devait pas être de même la deuxième nuit.

L'hôtelier avait réservé pour cette nuit-là l'exécution de sa vengeance.

Il avait, durant la journée, amené hypocritement la conversation avec le notaire sur la jeune servante.

— Eh bien ! Maître Robert, lui avait-il dit, Je ne vous ai point dérangé cette nuit ; vous avez pu, en toute quiétude, filer le parfait amour avec la belle Adèle.

— Que me dites-vous ? répondit l'amant de dame Jeanne. Je m'en suis bien gardé. N'était-ce pas votre tour ?

— Oh ! Je m'en voudrais de vous la prendre. Elle vous préfère, gardez-la. Pour mon compte, j'y renonce. Et je vous promets de ne plus vous déranger lorsque vous serez dans sa chambre...

« Il est assez de jolies filles, sans que je veuille celles de mes amis. Et, pour tout vous dire, je préfère encore mon épouse ; quoi que ces jours-ci nous fassions chambre à part. Mais ce n'est que pour quelque temps.

« Ah ! Vous êtes un heureux gaillard. Profitez-en tant que vous êtes jeune !

Ce discours atteignit pleinement le résultat qu'en escomptait son auteur. M^e Robert en conclut qu'il pouvait en toute sécurité jouir de son bonheur avec dame Jeanne, et celle-ci, elle-même, mise au courant par son amant, ne vit point de ruse dans l'attitude de son époux.

— La leçon lui a profité, déclara-t-elle. Et notre tranquillité est assurée. Oh ! Mon chéri, ajouta-t-elle, comme nous allons en profiter cette nuit encore. Je me promets mille joies dans tes bras.

Et la nuit venue, la jolie hôtelière et le galant notaire goûtaient les mille joies promises sans se douter qu'ils étaient épiés sournoisement.

Maître Honoré, en effet, s'était relevé peu après minuit, jugeant que ce devait être le moment où son hôte et sa servante seraient plongés dans leurs transports amoureux.

Il était donc monté jusqu'à la chambre d'Adèle et avait

collé une oreille indiscreète à cette porte devant laquelle il avait tant attendu l'avant-veille.

Ce qu'il entendit provoqua chez lui un grand contentement :

— La matinée ! dit-il, comme elle soupire ! Je ne la croyais pas aussi amoureuse ! Et dire que ce n'est pas moi qui la fais vibrer ainsi !..

L'hôtelier ne supposait guère que celle dont il percevait ainsi les manifestations passionnées n'était autre que sa compagne légitime.

Il ne heurta pas, ce soir-là à l'huis fermé ; au contraire, il se retira en évitant soigneusement de faire le moindre bruit qui eût éveillé l'attention des deux amants.

Il avait son idée, une idée qu'il trouvait géniale.

Il voulait convaincre son épouse à la fois de son innocence à lui et de l'inconduite de la servante. Son idée consistait à aller réveiller dame Jeanne, lui communiquer son indignation et l'amener à venir constater par elle-même qu'il ne lui avait pas menti l'avant-veille.

Il entrevoyait parfaitement comment cela allait se passer : l'hôtesse ne pourrait résister à la curiosité de venir entendre ce qui se passait dans la chambre de la servante. Elle viendrait avec lui... Tous deux guetteraient la sortie du notaire. Après quoi, ils entreraient à leur tour et ce serait certainement dame Jeanne elle-même qui signifierait son congé à Adèle, car dame Jeanne ne pourrait manquer d'être furieuse et de la perversité de sa servante et de l'hypocrisie de celle-ci qui avait laissé accuser le pauvre mari.

Il s'ensuivrait une réconciliation immédiate entre l'hôtelier et son épouse. Maître Honoré se représentait même sa femme lui demandant pardon à genoux de l'avoir un instant suspecté. Et il se frottait les mains, ressentant un immense amour-propre et un légitime orgueil d'avoir trouvé une combinaison aussi machiavélique. A cela s'ajoutait un mépris peu flatteur pour M^e Robert et « cette fille » qui lui avait préféré le notaire.

— Elle saura ce que ça lui coûte, concluait-il. Et ça lui apprendra.

Tout en se disant ces choses qui lui donnaient de lui-même une très haute opinion, l'hôtelier était arrivé sur le seuil de la chambre, que s'était faite réserver dame Jeanne pendant les cinq jours de séparation conjugale.

Dans cette chambre dormait, nous le savons, la pauvre Adèle.

Elle dormait ou ne dormait pas, car, tout autant que la veille, peut-être même davantage, elle était en proie à une fureur jalouse. Et aussi, sa pitié pour Maître Honoré s'était encore accrue d'avoir vu tout le jour, les coups d'yeux échangés entre le notaire et sa patronne ainsi que le regard brillant par lequel dame Jeanne laissait voir combien elle était heureuse.

— Cette joie qu'elle ne peut cacher, se disait-elle, elle me la vole ! Oh ! Comme j'aurais plaisir à me venger !

Pour un peu elle serait allée, afin de satisfaire ce désir de vengeance, retrouver son patron dans sa chambre solitaire, lui racontant tout, et lui disant :

— Punissez-la avec moi !

Elle n'avait pas osé faire une pareille démarche, mais avec une intuition singulière, elle s'était dit :

— Si parfois Maître Honoré était tenté de venir voir son épouse !

Il était entendu avec dame Jeanne que, pour parer à ce danger, Adèle aurait soin de tirer le verrou. Eh bien ! Elle n'avait pas tiré le verrou... même elle avait fait mieux, elle avait laissé la porte entr'ouverte, afin que si l'hôtelier venait, il n'ait qu'à entrer sans être obligé de frapper.

Tout en faisant cela, elle s'était dit :

— Je suis folle ! Il ne viendra pas !...

Mais elle avait quand même agi comme s'il devait venir, pensant :

— Après tout, on ne sait jamais !

On juge de la surprise de Maître Honoré en trouvant entr'ouverte une porte qu'il croyait bien cadenassée...

— Ma femme, dit-il, aura oublié de tirer les verrous, car je ne pense pas qu'elle attende ma visite.

Aussi, résolu aux plus grands ménagements, commençait-il à parler à travers la porte, tout comme si elle était fermée :

— Jeanne, appela-t-il, Jeanne ! Écoute-moi, j'ai quelque chose d'important à te dire !...

Mais il ne reçut aucun réponse.

Ce n'est pas qu'Adèle ne l'eût point entendu. Bien au contraire.

Et elle avait tressailli d'émotion en reconnaissant la voix de son maître.

— Le voilà ! s'était-elle dit ! Le voilà ! Je m'en doutais ! Mais elle ne prononça pas un seul mot, pensant que Maître Honoré allait entrer.

L'hôtelier cependant, n'entendant rien, renouvela son appel :

— Jeanne ! Je t'apporte la preuve que c'est avec le notaire qu'Adèle est couchée... Lève-toi et viens voir !...

Jeanne ne se leva pas... et pour cause !

Alors, maître Honoré se décida à entrer... puisque aussi bien la porte était ouverte.

Adèle se cacha sous les couvertures, toute tremblante. L'hôtelier, étonné de cette attitude, s'approcha du lit, et, avançant le bras, releva les draps pour secouer la dormeuse.

Il portait une lampe dont il projeta en même temps la lueur sur celle qu'il prenait toujours pour son épouse :

— Réveille-toi, lui dit-il !...

En même temps, il reconnut la servante, et poussa un cri :

— Adèle !

La jeune fille, sans penser qu'elle était en chemise, sauta au bas du lit et se jeta à genoux devant maître Honoré :

— Ah ! Monsieur ! dit-elle... Monsieur, pardonnez-moi...

— Mais que fais-tu ici ?... Et où est donc ma femme :

— Monsieur ! Ne m'accablez pas... Ce n'est pas moi qui l'ai voulu !... Je vais tout vous dire !...

— Tu me diras tout tout à l'heure... mais puisque je te trouve, cette fois, tu ne m'échapperas pas...

— Je ne veux point m'échapper non plus, Monsieur... Je regrette bien, allez, ce que j'ai fait en vous repoussant.

Maître Honoré ne pensait plus du tout à ce qui se passait dans l'autre chambre, Maître Honoré ne voyait qu'une chose, c'est qu'Adèle ne le repoussait pas, et il se disait que l'occasion était trop tentante pour n'en point profiter...

Aussi en profita-t-il sans se priver, et Adèle put longuement savourer sa vengeance...

Lorsqu'elle retrouva l'usage de la parole, ce fut pour laisser échapper cette phrase révélatrice :

— Mme Jeanne ne l'a pas volé !

Maître Honoré, à son tour, revenait à la réalité :

— Elle ne l'a pas volé, dis-tu ? Pourquoi ne l'a-t-elle pas volé ?

— Ai-je besoin de vous en dire davantage ? Et ne com-

prenez-vous pas que si je suis ici, c'est elle qui se trouve à ma place ?

— Malheur ! s'écria l'hôtelier ! Alors je suis...

— Vous l'êtes certainement....

— Et dis-moi, l'autre jour était-ce donc elle aussi qui se trouvait avec le bandit de notaire ?... Tout s'explique et je comprends pourquoi tu me disais que tu avais changé de lit. Vite, dis-moi tout ce que tu sais...

Adèle n'attendait que cette invite, et elle raconta tout depuis le moment où elle avait pris la place de dame Jeanne dans le lit de celle-ci.

— C'est bien, dit l'hôtelier... Laisse-moi faire et reste ici...

Et, vite, vite, il s'en fût vers la chambre où se perpétrait l'adultère.

— Cette fois, dit-il, je saurai bien me faire ouvrir la porte !

Il se la fit ouvrir, en effet, frappant des pieds et des poings criant :

— Allons, Maître Robert, dépêchez-vous... ouvrez-moi... J'ai besoin que ma servante vienne tout de suite...

Le notaire, croyant qu'il pourrait, comme la première fois, éloigner le mari, apparut :

— Qu'y a-t-il donc ? dit-il...

— Il y a que je veux parler à Adèle... Qu'elle se montre. Elle n'a pas besoin de se cacher... puisque je sais bien que vous êtes son amant !...

L'hôtelière était plus morte que vive.

En vain, M^e Robert voulut empêcher Honoré d'approcher du lit. Tout courroucé, ce dernier découvrit son épouse :

— Ah ! Madame ! s'écria-t-il ! C'était donc vous qui étiez là, tandis que je me morfondais... Ah ! Vous êtes bien rusée, mais je le suis autant que vous.

— Ne faites pas de scandale ! dit le notaire.

— Eh ! Je ferai tout le scandale qui me plaira. Je vous avais autorisé ma servante, mais non point mon épouse... Si bon client que vous soyez, je ne vous passerai pas celle-là ! Non, je ne vous la passerai pas !...

« Et, puisque je voulais congédier la servante coupable, c'est la femme indigne que je vais chasser.

« Non ! Je n'entends pas jouer le rôle des maris cocus !...

Puis, claquant la porte, maître Honoré s'en alla, laissant les deux amants tout déconfits.

Dame Jeanne, ne sachant qu'elle contenance tenir, pleurait la tête enfouie dans l'oreiller, tandis que M^e Robert essayait de la consoler.

* * *

Si d'aventure, le hasard d'un voyage vous amène jamais dans le petit bourg où se déroula cette histoire, vous retrouverez toujours avec le même aspect l'hôtel des Gais Lurons.

Maître Honoré en est toujours le patron et il vous accueillera avec la même cordialité.

L'hôtelière également aura le même sourire avenant, avec une pointe de fierté et un air de triomphe que n'avait pas dame Jeanne. Car l'hôtelière, à présent, c'est Adèle, qui a épousé son patron après que celui-ci eût divorcé...

Quant à dame Jeanne, eh bien ! ma foi, elle est notaire, car elle a convaincu M^e Robert qu'il lui devait bien cette réparation pour l'avoir entraînée à tromper son premier mari, auquel avant lui elle avait toujours été fidèle.

Et c'est finalement le jeune notaire qui fut le dindon de cette farce, car il avait rêvé d'un plus beau parti ; nul ne lui eût pardonné d'abandonner la femme qu'il avait compromise...

Ainsi la morale fut sauvée. Mais cela prouve que les jeunes notaires ne doivent jamais oublier la gravité qui sied à leurs fonctions, ne point ravir inconsidérément leur vertu aux servantes, ni enlever à leurs époux les jolies hôtelières.

FIN

Le roman
complet

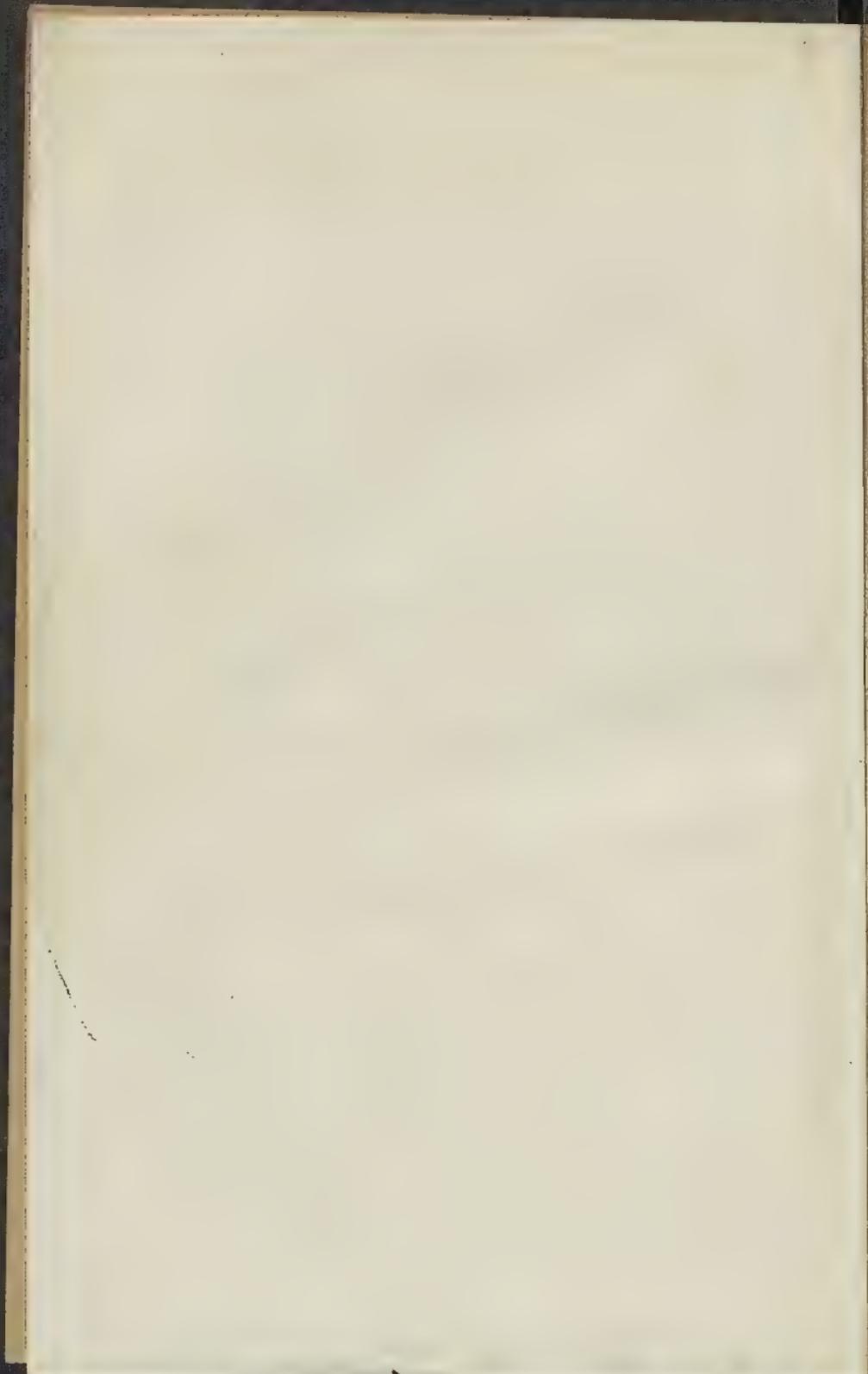
1 FF.

Un Tour de Cochon



Collection Gauloise

67, rue Servan, 67
PARIS (XI^e)



UN TOUR DE COCHON

I

DE MONTMARTRE A LA FÊTE DE NEULLY

*Monte là-dessus
Monte là-dessus
Et tu verras Montmartre ;
Monte là-dessus,
Monte là-dessus
Et tu verras... quelque chose de plus.*

Le refrain populaire était lancé pour la centième fois dans la nuit par une bande joyeuse qui sortait d'un dancin'g de la Butte. Quatre hommes, quatre femmes, bras dessus, bras dessous, hurlaient la chanson sur le boulevard Rochechouart.

Il y avait la brune Colette Iris, la blonde Irène d'Ambleuse, la vaporeuse Armande de Beaucourt, et surtout l'ardente Eléonore de Thorigny, la plus endiablée des quatre. Celle-ci était une belle fille rousse, plantureuse, qui approchait de la trentaine, vibrante, gaie, véritable boute-en-train qui menait joyeusement la vie. « La belle Eléonore », comme disaient ses amis et ses amies, n'avait pas de rivale pour s'amuser et nulle ne pouvait lui tenir tête ni pour danser, ni pour boire, ni pour chanter, ni pour aimer.

C'était une créature étrange qui s'amusait pour s'amuser et semblait avoir de la vie à revendre. Contrairement à ses compagnes, on ne lui connaissait pas de protecteur officiel ; elle avait des béguins, ne se donnait qu'à ceux qu'elle avait choisis, non pour de l'argent ou des toilettes, mais pour son plaisir. Ses lèvres sensuelles appelaient les baisers, mais ceux-là seuls en connaissaient le goût qu'elle avait désirés.

La belle passionnée, d'ailleurs, faisait de longues absences ; on restait parfois des semaines sans la voir et pendant ce temps son appartement était laissé à la garde d'une camériste dévouée, qui connaissait peut-être le mystère de son existence, mais ne le révélait à personne.

Même aux heures d'ivresse, même aux moments d'abandon, elle n'avait jamais laissé échapper son secret.

Et puis, à vrai dire, on ne s'en préoccupait guère. Elle était de bonne compagnie, toujours de joyeuse humeur. Les femmes la trouvaient constamment prête à leur rendre service aux moments difficiles. Quant aux hommes, nul n'avait pu se ruiner pour elle, car elle avait refusé des fortunes.

Pour le moment, le béguin d'Eléonore, l'heureux mortel qui goûtait l'ivresse tant enviée de serrer ce beau corps dans ses bras, était un jeune attaché au cabinet du ministre de l'Intérieur, Edgard Dumoulin.

Ce jour-là donc, Eléonore, au bras d'Edgard, et ses trois amies, accompagnées de leurs amants de cœur, venaient de dîner à Montmartre.

Il n'était guère que dix heures et demie du soir et naturellement, hommes et femmes ne se posaient qu'une question : où allait-on achever la soirée ?

Colette proposa :

— Si on allait à la fête de Neuilly.

— Oui, c'est cela, cria Eléonore en battant des mains comme une petite folle, allons à la fête à Neu-Neu. On montera sur les cochons ! Ça nous changera de voir les cochons monter sur nous !

Avant que personne ait répondu, elle avait hélé un taxi qui passait :

— A Neuilly ! ordonna-t-elle au chauffeur.

Et toute la bande s'engouffra dans le taxi, les femmes sur les genoux des hommes.

L'horloge pneumatique de la gare de la Porte Maillot marquait onze heures précises lorsque les quatre jeunes hommes et leurs petites amies franchirent la barrière.

Une foule énorme emplissait l'avenue de Neuilly et ce ne fut pas sans écraser nombre de pieds que la joyeuse bande parvint jusqu'au manège de cochons de bois rutilant de lumières et dont l'« harmonie » jouait précisément l'air bien connu d'Eléonore.

— Bah ! C'est en mon honneur ! s'écria l'amie d'Edgard.

Entraînant le jeune attaché, elle le jucha de force sur un animal tandis qu'elle s'installait à califourchon sur la tête du cochon rose.

Le manège s'ébranla aux accents de la chanson reprise en chœur par nos huit amis :

Elle a un caractère en or...re
Eléonore ! Eléonore !

Ils ne chantaient pas, ils criaient à tue-tête et la foule entière les imitait.

Or, au pied du manège se tenait un vicieux monsieur grave et chauve ayant à son bras une grosse dame, lesquels donnaient tous deux des signes d'impatience devant le chahut provoqué par les quatre femmes et leurs compagnons.

Il va sans dire que ceux-ci avaient remarqué ce couple perdu dans la cohue. En passant devant la grosse dame, Eléonore elle-même se penchait vers elle pour lancer d'une voix stridente le refrain :

Eléonore ! Eléonore !

Elle alla plus loin et, au troisième tour de cochon, elle ponctua les derniers mots de la chanson :

Elle est gentille comme tout

d'une caresse à ladite grosse dame avec un petit balai de soie.

Cette fois, la patience de la spectatrice était à bout :

— Oh ! cette créature ! dit-elle... cette créature !...

— Créature toi-même !... lança Eléonore, tandis que le manège continuait à tourner.

— Oh ! par exemple ! me laisseras-tu insulter plus longtemps, glapit la grosse dame en s'adressant à son mari.

Celui-ci, brandissant sa canne, s'écria :

— Non ! non ! pas plus longtemps !

Les cochons cessaient de tourner et la fatalité, qui n'en fait jamais d'autres, voulut que l'animal sur lequel étaient montés Edgard et Eléonore s'arrêtât juste devant le couple furibond.

Tandis que la grosse dame s'empressait auprès d'une fillette, sa petite fille évidemment, qu'elle aidait à descendre, le monsieur à la canne bondissait sur le manège et apostrophait Edgard :

— Monsieur, dit-il, vous me répondrez des injures de votre compagne !

— Oh ! là, là ! Regardez-moi ça !... Non, mais d'où sort-il celui-là !... On dirait l'orang-outang du Jardin des Plantes !

Cette plaisanterie lancée par Eléonore n'eut pas le don de calmer l'irascible vieillard.

— Par exemple !... par exemple !... rugit-il. Cette fille va trop loin... Vous entendez, monsieur, vous entendez, elle va trop loin... Ça ne va pas se passer comme ça...

Edgard, qui jusque-là était resté calme, se décida enfin à prendre la parole.

— Voyons, monsieur, ne vous fâchez pas. Tout ça, c'est des blagues ! Ces dames s'amusez. Nous nous amusons tous. Il vaut mieux prendre les choses à la rigolade.

— Pas du tout, monsieur, pas du tout !

D'en bas, c'est-à-dire du sol, une voix perçante appela :

— Joseph ! Joseph ! Laisse donc ces gens-là !

C'était la grosse dame qui interpellait ainsi son mari.

Mais celui-ci n'eut pas le temps de regagner la terre ferme, car le manège se remit à tourner, à la grande joie d'Eléonore et de ses amies qui entourèrent Joseph, l'enlevèrent et le calèrent de force sur un cochon.

Le malheureux — l'était-il autant que cela ? — dut faire ainsi un tour en maugréant extérieurement, car au fond il est bien certain que si sa femme n'avait pas été là, si, à chaque tour, il ne l'avait pas aperçue levant les bras au ciel, ce brave homme eût goûté le plaisir d'être entouré par un essaim de jolies filles qui le pinçaient, le chatouillaient, lui tiraient les cheveux et les favoris ou lui caressaient le visage avec leurs balais de soie...

Mais il était obligé de se mettre en colère.

Et il le fit bien voir en descendant.

— Ça ne se passera pas comme ça, hurla-t-il, ça ne se passera pas comme ça !... Vous allez voir à qui vous avez à faire.

— C'est une indignité ! s'écriait la grosse dame aux jupes de laquelle la petite fille s'accrochait en pleurant.

La foule s'ameutait. Un agent, deux agents survinrent.

L'un d'eux, qui portait sur sa manche le galon de sous-brigadier, interpella le vieux monsieur :

— Qu'est-ce que vous avez, vous, là, à faire du scandale ?

— Du scandale ! monsieur l'agent !... Ce n'est pas mon mari, ce sont ces créatures qui en font avec leurs amis ! intervint la grosse dame.

— C'est bon ! c'est bon ! venez vous expliquer au commissariat !

Et tout le monde s'en fut derrière les agents, le vieux monsieur, sa femme, sa petite-fille, Eléonore et ses compagnons, voire même une foule de badauds qui, d'ailleurs, virent brutalement se refermer à leur nez la porte du poste de police ; après quoi, avec la ferme urbanité qui les caractérise, les agents les invitèrent à se retirer.

— Allons, vous autres, circulez !... Qu'est-ce que vous f... là ?

Comme les préposés à l'ordre public punctuaient leurs paroles de gestes expressifs, la foule se dispersa.

Pendant ce temps, la discussion continuait à l'intérieur du poste.

Tout d'abord le brigadier interpella, sans aménité, les uns et les autres :

— Voyons, qu'est-ce qu'il y a encore ? Vous êtes tous saouls au moins ! Qui est le plaignant ?

— C'est moi, s'écria le vieux monsieur. Mais je veux voir le commissaire de police.

— Le commissaire, il a d'autres chats à fouetter que d'entendre vos jérémiades.

Eléonore poussa Edgard du coude :

— Ah ! le commissaire !... Je voudrais bien connaître les chats qu'il fouette en ce moment.

Et comme hommes et femmes se mettaient à rire, le brigadier hurla :

— Un peu de silence, nom de Dieu !

Mais le vieux monsieur ne se tint pas pour battu.

Il sortit de sa poche un portefeuille et du portefeuille une carte de visite qu'il tendit au brigadier en lui disant :

— Faites toujours passer ma carte au commissaire, il me recevra...

Ça devenait grave.

Le chef de poste jeta les yeux sur le bristol, et, s'efforçant d'être poli, il salua militairement, disant :

— Parfaitement !... parfaitement !... Monsieur le Président...

Tous se regardèrent, tandis que « le président » souriait d'un air satisfait et que sa digne moitié toisait de haut ses adversaires.

Edgard s'avança.

Le brigadier le regarda sans amabilité aucune :

— Qu'est-ce que vous voulez, vous ?... Restez à votre place.

— Pardon, brigadier... moi aussi, je désirerais que vous fissiez passer ma carte à monsieur le commissaire.

Et le jeune attaché tendit à son tour à l'agent interdit un élégant bristol.

Après avoir lu le nom et la qualité d'Edgard, le brigadier dit :

— Ah ! Ah ! C'est différent !... c'est différent !...

Et il s'en fut, laissant les deux camps adverses aussi stupéfaits l'un que l'autre.

Un quart d'heure après, le brigadier revenait et, s'inclinant respectueusement, disait :

— Si ces Messieurs dames veulent se donner la peine d'entrer, monsieur le commissaire les attend.

Le commissaire les attendait en effet. Assis derrière son bureau, ce magistrat tenait dans sa dextre les deux cartes de visite qui lui avaient été transmises et les examinait avec perplexité.

— Prenez donc la peine de vous asseoir, dit-il.

Et lorsque tout le monde eut pris place, il essaya de faire de la conciliation :

— Voyons, dit-il en s'adressant au président, voyons, ce n'est pas sérieux ! Je suis persuadé, monsieur, que vous considérez l'incident comme terminé.

— Mon mari a été grossièrement insulté, monsieur, et moi aussi !

— Vous êtes madame Couillard ?

— Oui, Monsieur, Adèle-Eléonore Couillard, née Durand, la tante du ministre de l'Economie Nationale.

— Zut ! ça, c'est embêtant ! pensa Edgard qui s'avança en disant : monsieur le commissaire, c'est de l'enfantillage, ces dames s'amusaient. Je reconnais qu'elles ont peut-être exagéré la plaisanterie. Mais nous étions à la fête de Neuilly et si M. Couillard que je n'ai pas l'honneur de connaître...

— Vous me connaissez, monsieur, je suis le docteur Couillard, président du conseil général de Loire-et-Garonne !... Et moi, je ne vous connais pas...

— Monsieur est une personne très honorable, remarqua le commissaire, et il ne peut être rendu responsable...

Mais Mme Couillard protesta énergiquement :

— Si, monsieur, il est responsable... Et j'en parlerai à mon neveu le ministre. Il fait tout ce que je veux, mon neveu, parce qu'il est mon unique héritier, avec cette enfant qui est ma petite-nièce.

— Sans doute, madame, sans doute. Mais il n'y a pas de délit.

— Pas de délit !... pas de délit !... Mais mon mari a été bousculé par ces créatures, qui l'ont violenté sur les cochons de bois !

— Madame exagère, intervint Eléonore ; monsieur Couillard, avouez que nous ne vous avons pas violé.

— Certainement non, certainement non. Mais enfin...

— Et moi ? et moi ? clama l'épouse indignée du président du conseil général de Loire-et-Garonne. Vous ne m'avez pas appelée par mon petit nom peut-être quand vous criez : « Eléonore ! Eléonore ! »

— Mais moi aussi, je m'appelle Eléonore !...

— Ça n'est pas une raison ; Joseph, maintiens ta plainte !

Et la grosse dame vindicative, regardant Edgard, ajouta :

— Je comprends. Monsieur est sans doute un ami du commissaire, ou un haut fonctionnaire... mais tant pis pour lui. Il n'étouffera pas ma plainte, non, il ne l'étouffera pas. J'en parlerai à mon neveu le ministre, et nous verrons bien qui aura le dernier mot. D'abord, qui est-il ce Monsieur qui ne veut pas dire son nom ?

Le commissaire répliqua :

— Monsieur m'a donné sa carte. Si M. Couillard l'exige, je vais la lui montrer.

— M. Couillard l'exige ! glapit l'irascible tante du ministre.

Avant que son mari ait pu acquiescer, elle étendait la main et s'emparait de la carte d'Edgard que le commissaire avait posée sur son bureau.

— Ah ! ah !... fit-elle, monsieur est attaché au cabinet du ministre de l'Intérieur ! Je comprends... Je comprends. N'insistons pas, Joseph, n'insistons pas, allons-nous-en. Demain, je verrai mon neveu.

« Nous verrons si d'honnêtes gens comme nous ont le droit de venir à la fête de Neuilly sans être insultés quand ils font faire un tour de cochon à leur petite-nièce. Allons, viens, Joseph !

— Je viens, je viens, répondit le président du conseil général de Loire-et-Garonne.

Puis, dignement, M. et Mme Couillard et leur petite-nièce se retirèrent.

Lorsqu'ils furent sortis, le commissaire se confondit en excuses auprès d'Edgard :

— Vous êtes témoin, monsieur, que j'ai tout fait pour calmer ces gens. Ce n'est pas de ma faute s'ils n'ont rien voulu entendre.

— Tranquillisez-vous, monsieur le commissaire, tranquillisez-vous. J'arrangerai cette affaire demain avec le ministre. Et vous n'aurez aucun désagrément, je vous le promets.

A leur tour, Edgard, ses amis et leurs compagnes sortirent.

Ils étaient moins gais qu'en arrivant à Neuilly. Edgard paraissait soucieux. En vain Eléonore essayait de le consoler :

— T'en fais pas, mon chéri, t'en fais pas... Ça s'arrangera bien.

— Certainement ! certainement !... Mais le ministre va sûrement me passer un poil d'importance.

— En attendant, allons nous coucher. Il fera clair demain matin.

Le jeune homme jugea qu'en effet il serait toujours assez tôt le lendemain pour voir ce qu'il arriverait.

Et, comme son amie l'y invitait, il l'accompagna jusque

chez elle. Une heure après, serrés l'un contre l'autre dans leur lit, Edgard et Eléonore, tout à leurs amours, avaient complètement oublié les époux Couillard.

II

LES GRAVES CONSÉQUENCES D'UN TOUR DE COCHON

Si Edgard et Eléonore ne pensaient plus aux époux Couillard, ceux-ci, par contre, ne les oubliaient pas.

Le jeune attaché s'en aperçut lorsque le lendemain, vers onze heures du matin, le ministre le fit appeler.

Le ministre de l'Intérieur n'était pas seul, son collègue Durand, de l'Economie nationale, se tenait auprès de lui.

Dès qu'il eut franchi le seuil du cabinet ministériel, Edgard comprit que les choses n'allaient pas s'arranger facilement.

Le ministre — celui auquel il était attaché — faisait tous ses efforts pour prendre un air solennel :

— Eh bien ! Monsieur Dumoulin. Vous en faites de belles ! Vous causez des scandales publics... Vous traînez dans les établissements de nuit avec des filles... Et la police est obligée de vous ramasser à demi-ivre dans la rue, insultant les personnes les plus honorables...

— Permettez, monsieur le ministre, permettez que je vous explique.

— Vos explications seraient superflues, votre cas est grave, très grave... M. Durand, ici présent, exige une sanction.

— Oui, monsieur, je l'exige, affirma le second ministre en regardant le malheureux Edgard, car vous vous êtes conduit d'une façon indigne à l'égard d'une parente qui m'est chère.

— Je sais, monsieur le ministre. Mais pouvais-je supposer que Mme Couillard était votre tante ? Je suis prêt à lui faire toutes les excuses qu'elle désirera.

— Elle ne veut pas d'excuses. Elle veut une sanction.

— Je ne dis pas. Mais vous-même, monsieur le ministre, ne pouvez pas être aussi intransigent.

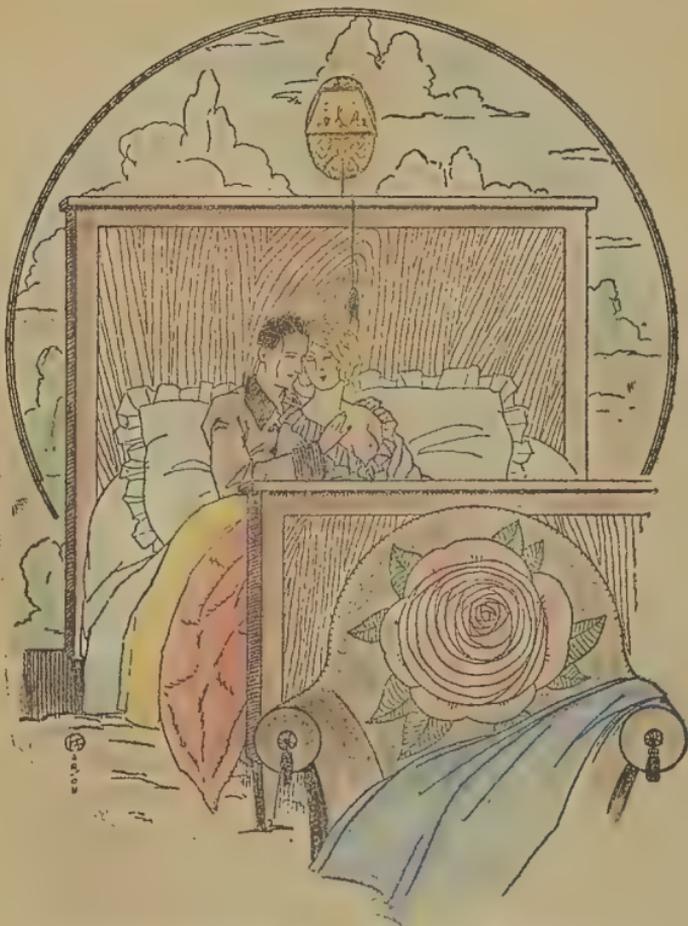
— Hé ! monsieur... Je comprends naturellement, je comprends. Mais, ma tante, elle ne comprendra pas. Et je suis député de Loire-et-Garonne, moi, monsieur... Et le conseil général de ce département est présidé par ma tante.

— Par votre oncle, voulez-vous dire.

— Par mon oncle si vous préférez. Mais mon oncle ne fait que ce que ma tante lui ordonne.

— Vous voyez dans quelle situation difficile vous mettez le gouvernement, jeune homme, reprit le ministre de l'Intérieur.

— Sans doute, mais qu'exigez-vous de moi ?



Serrés l'un contre l'autre dans leur lit (page 8).

— Voici : d'accord avec mon collègue, nous avons décidé de vous changer de poste. Par un décret qui paraîtra demain matin à l'*Officiel*, vous êtes relevé de vos fonctions à mon cabinet, un autre décret vous nomme sous-préfet à Château-du-Lac. Et dès demain, vous devez rejoindre votre poste.

Edgard essaya vainement de protester ; il dut s'incliner.

Rentré dans son bureau, il maugréa tout seul, puis se demanda :

— Château-du-Lac ? Qu'est-ce que c'est que ce patelin-là ?

Sa mémoire étant insuffisante, il sonna l'huissier.

— Félix, lui dit-il, apportez-moi le Bottin des départements.

Un instant après, il feuilletait les pages jaunes du volumineux annuaire à la lettre C.

Il tourna fébrilement les feuillets et s'arrêta à la page indiquée où il put lire, sous la rubrique du département de Nièvre-et-Loire :

Château-du-Lac. — 4.357 habitants. 423 kilomètres de Paris. Fête patronale le dimanche qui suit la Saint-Jean. Grand marché de bestiaux. Gare du chemin de fer d'intérêt local de X... à Z...

— Eh bien ! Pour un trou, voilà un trou ! s'écria l'ami d'Eléonore en refermant avec colère le livre. Et dire qu'il va falloir m'exiler dans ce pays perdu parce qu'il a plu à la tante d'un ministre de faire faire à sa petite-nièce un tour de cochon !...

« Le tour de cochon, c'est à moi qu'on le joue ! »

La pendule sonnait midi.

— Zut ! dit-il. Et Eléonore qui m'attend pour déjeuner.

Rageusement il prit son chapeau et sortit du ministère.

Un quart d'heure après, il était chez son amie.

Celle-ci était encore au lit et s'étirait paresseusement lorsque Edgard entra :

— Te voilà, mon chéri, dit-elle. Alors, ça s'est bien passé.

— Ah ! Tu peux le dire que ça c'est bien passé !... Ça a très mal marché au contraire...

— Vraiment ?... Qu'est-ce qu'il y a donc ?...

— Il y a que je suis révoqué... exilé de Paris...

— Non... Tu plaisantes ?

— Je suis nommé sous-préfet dans un trou perdu, à 423 kilomètres de Paris, dans la Nièvre-et-Loire... à Château-du-Lac !

Comme mue par un ressort, Eléonore sautait à bas de son lit :

— Pas possible !... Non, ce n'est pas vrai ?...

— C'est tellement vrai, que je dois rejoindre immédiatement mon nouveau poste...

Eléonore regardait son ami. Elle semblait stupéfaite. Elle lui demanda :

— Répète un peu comment ça s'appelle, ce pays-là.

— Château-du-Lac ! Naturellement, tu ne connais pas cela.

— Non. Pas le moins du monde...

Néanmoins Eléonore resta songeuse un moment, puis elle s'écria :

— Eh bien ! Tu n'as qu'à ne pas y aller, quoi ?

— Tu arranges ça à ta façon, toi. C'est tout simple !... Je n'ai qu'à ne pas y aller... Qu'est-ce que je ferai après ? Je serai brouillé avec le ministre. Ma carrière est fichue.

Eléonore cependant insistait :

— Moi, je ne veux pas que tu y ailles. Si tu m'aimes, tu n'iras pas.

— C'est impossible !

— Je t'en supplie, mon chéri, je t'en supplie. Reste avec moi. Tiens, on va se recoucher !...

Et, se faisant caressante, Eléonore passait ses jolis bras autour du cou de son amant.

Mais Edgard ne se laissa pas tenter. Pour la première fois il restait insensible aux caresses de sa maîtresse.

Celle-ci alors changea de tactique :

— Ah ! je vois bien ce que c'est. Tu as assez de moi. C'est un prétexte pour me quitter. Tu t'es dit : « Quand je serai à Château-du-Lac, elle sera loin de moi, je pourrai m'en débarrasser à mon aise. » Eh bien ! mon petit, on ne se débarrasse pas de moi comme ça. Je te jure que je t'empêcherai d'aller à Château-du-Lac, ou, si tu y vas, que je t'en ferai revenir...

— Voyons, ma chérie, sois raisonnable, ça ne peut pas durer longtemps.

— Je ne veux pas, moi, que tu ailles à ce Château-du-Lac... Je ne veux pas que tu partes...

Edgard se sentait faiblir.

Il comprit que s'il restait une minute de plus, il ne résisterait pas à sa maîtresse.

Aussi prit-il un parti héroïque.

— Non, dit-il avec énergie, je dois partir.

Et il se dirigea vers la porte.

Eléonore l'appela :

— Edgard, tu m'abandonnes... Où vas-tu ?

— Je vais où le devoir m'appelle.

Et, fermant la porte derrière lui, il dégringola l'escalier.

— Ah ! le cochon ! s'écria la jeune femme, le cochon ? Il me le payera.

Elle sonna sa femme de chambre :

— Vite, Emma !... Habille-moi tout de suite... Je suis très pressée.

Une heure plus tard, Eléonore sautait d'un taxi devant la porte de son amie Irène d'Ambleuse.

À la bonne qui vint lui ouvrir, elle demanda :

- Madame est là ?
- Oui, mais elle est encore couchée.
- Ça n'a pas d'importance.
- C'est que Madame n'est pas seule.
- Avec qui est-elle ?
- Avec M. Julien.
- Justement. Ça tombe à pic.

Repoussant la servante, Eléonore fit irruption dans le logis, et, d'autorité, pénétra dans la chambre de son amie au moment précis où celle-ci se pâmais dans les bras de son amant.

Des cris effarouchés accueillirent la nouvelle venue.

Lorsqu'elle eut repris ses esprits, Irène s'assit sur le lit, et, interpellant Eléonore :

— En voilà des façons d'entrer sans frapper... Qu'est-ce qu'il t'arrive donc ?

— Il m'arrive... Il m'arrive qu'Edgard m'a plaquée.

— Pas possible ! Non ?... Tu blagues ?

— Je ne blague pas. C'est la vérité absolue... alors j'ai besoin de toi.

— De moi ?

— Ou plutôt non, pas de toi. C'est Julien que je veux. Assis lui aussi sur le bord du lit, le jeune homme regarda Eléonore.

— Oui, vous.

Mais Irène protesta :

— Ah ! non ! non !... Si tu es venue ici pour me prendre mon amant, tu peux t'en retourner.

— T'es bête ! Ce n'est pas ça que j'ai voulu dire. J'ai besoin de Julien pour me rendre un service.

— Cent, si vous le voulez, répondit l'amant d'Irène.

— Un seul sera suffisant.

Eléonore raconta alors ce qui s'était passé chez elle.

— Et qu'attendez-vous de moi, en la circonstance, belle enfant ? interrogea Julien.

— Voici : vous êtes journaliste, c'est ce qu'il me faut !... Vous allez faire passer dans le *Figaro* une petite note pour raconter l'histoire de la nuit dernière...

— Quelle histoire ?

— Eh bien ! celle des cochons de bois et de M. et Mme Couillard. Vous la connaissez bien, puisque vous y étiez avec nous... Vous dénoncerez le scandale... Vous tournerez cela habilement de façon à désigner clairement Edgard sans le nommer.

— Ah ! non ! ça, c'est une rosserie !... Je ne peux pas faire une rosserie à Edgard, c'est mon ami !

— Est-ce qu'on ne fait pas tous les jours des rosseries à ses amis, surtout pour faire plaisir à une femme !

— Eléonore a raison, appuya Irène. Edgard l'a plaquée salement. Il faut qu'elle se venge.

Julien protesta encore un peu, mais plus mollement, surtout qu'Irène se joignait à son amie.

Que vouliez-vous qu'un homme fit contre deux femmes en pareil cas ? Il céda finalement et accepta de rendre à Eléonore le service qu'elle lui demandait.

C'est ainsi que le surlendemain, dans ses échos, le *Figaro* publiait la note suivante.

« Il n'est bruit, dans les milieux politiques, que de la mésaventure survenue à un jeune attaché au cabinet du ministre de l'Intérieur. A la suite d'un scandale provoqué par ce jeune fonctionnaire, le gouvernement a dû l'éloigner de Paris. Qu'on ne s'apitoie trop bruyant des dancings et des établissements de nuit. Et, sans doute, préféreraient-ils rendre leur nouveau sous-préfet à sa belle amie qui, pour être une des plus joyeuses jolies filles de Paris, n'en est pas moins aussi inconsolable du départ de son jeune attaché que la nymphe Calypso le fut du départ d'Ulysse. »

« Les habitants de cette charmante cité, qui mire les tourelles de son castel dans les eaux pures de son lac, seront peut-être peu flattés d'avoir été choisis pour être administrés par un habitué trop bruyant des dancings et des établissements de nuit. Et, sans doute, préféreraient-ils rendre leur nouveau sous-préfet à sa belle amie qui, pour être une des plus joyeuses jolies filles de Paris, n'en est pas moins aussi inconsolable du départ de son jeune attaché que la nymphe Calypso le fut du départ d'Ulysse. »

Ce texte, rédigé par le complaisant Julien, avait été soumis, avant d'être publié, à Eléonore, qui l'avait approuvé, ajoutant en manière de commentaire :

— Si, après cela, les gens de Château-du-Lac ne le forcent pas à revenir, ce serait à désespérer de la vertu traditionnelle de la province. Mais je parie bien qu'avant huit jours, vous le verrez rappliquer. Pour sa punition, il ne me trouvera pas là. Je vais me payer un petit voyage de trois semaines en attendant le retour de l'amant prodigue.

Effectivement, le lendemain, les persiennes de l'appartement d'Eléonore étaient closes. Une fois de plus, elle avait disparu sans laisser d'adresse sinon, comme de coutume, à sa camériste fidèle, laquelle seule savait où expédier à sa maîtresse un télégramme l'avisant du retour de l'infidèle Edgard Dumoulin.

III

LA VERTUEUSE COMTESSE DE LA ROCHE PELÉE

La ville de Château-du-Lac s'étendait molleusement au flanc d'un coteau. Sans y être jamais allé, le journaliste l'avait admirablement dépeinte en disant « qu'elle mirait les tourelles de son castel dans les eaux claires de son lac ».

Or, le castel était précisément devenu la sous-préfecture et c'est là que le lendemain de son départ, Edgard Dumoulin venait s'installer officiellement. Il ne goûta ni le charme paisible du chef-lieu de l'arrondissement qu'il allait avoir à administrer, ni la beauté historique du monument où il allait habiter.

L'aspect de sa nouvelle résidence confirma l'ami d'Eléonore dans sa première impression et, à part lui, il pensa :

— Zut ! Ce que je vais me barber ici !

Aussi, après avoir reçu les fonctionnaires et les autorités municipales, s'enferma-t-il dans ses appartements pour maudire à son aise les époux Couillard et leur neveu le ministre, à qui il devait ce lointain exil de la capitale.

Cependant les Castrolaguniens — ainsi se dénommaient les habitants de Château-du-Lac — se tenaient sur une grande réserve à l'égard du nouveau sous-préfet.

Le député de l'arrondissement, d'opinion conservatrice, était le descendant des anciens comtes de La Roche Pelée, qui avaient été jadis les seigneurs du pays et dont le château était devenu la sous-préfecture, chose que, de père en fils, les de La Roche Pelée n'avaient jamais pardonné aux régimes divers qui s'étaient succédé depuis la Révolution.

L'opinion républicaine n'était guère représentée dans la ville paisible que par un médecin qui rêvait de remplacer un jour le comte, à la fois au Palais Bourbon et à la mairie de Château-du-Lac. Mais les temps n'étaient pas encore révolus, et le docteur Rabaud se bornait pour le moment à l'opposition que faisait au vieux comte le *Républicain castrolagunien*, journal hebdomadaire subventionné par l'ambitieux disciple d'Hippocrate.

La haute société de Château-du-Lac réservait son opinion sur leur nouveau sous-préfet jusqu'à ce que se fût prononcée la comtesse de La Roche Pelée.

Disons tout de suite que celle-ci était loin d'être une vieille douairière. Le comte, en effet, avait épousé une cousine éloignée, Isabelle de Puyprofonds, jeune orpheline noble mais ruinée, qui n'avait pas craint, dix ans plus tôt, d'unir

ses vingt printemps aux soixante-neuf hivers du député-maire. On comprend qu'après ces dix années d'une union si disparate le comte soit devenu presque complètement gâteux.

La ville aurait pu jaser... Mais il n'y avait rien à dire contre la comtesse. Elle était sortie du couvent pour convoler en justes noces avec l'homme qui aurait pu être son grand-père, mais elle était restée un modèle de vertu.

Aussi sobre dans sa toilette que réservée dans son attitude, elle donnait le ton aux dames de la ville. Très dévote, elle était donnée en modèle.

A peu près tous les mois, elle se retirait dans un couvent pour faire une retraite de plusieurs jours. Ces retraites étaient même devenues de plus en plus longues et de plus en plus fréquentes, si bien que nul ne doutait qu'elle n'entrât définitivement en religion à la mort de son podagre époux.

Or, le couvent où Mme de La Roche Pelée s'en allait ainsi « se purifier » était fort éloigné de Château-du-Lac. C'était celui où elle avait été élevée, au fond de l'Auvergne.

Précisément, lorsque le nouveau sous-préfet arriva à Château-du-Lac, la comtesse était en train d'accomplir une de ces retraites.

Le comte était seul dans le vicil hôtel familial.

Et cela l'ennuyait beaucoup. Car, moins que tout autre, il ne pouvait se faire une opinion en l'absence de la comtesse.

Celle-ci arriva deux jours plus tard. Toute la ville l'attendait impatiemment. D'elle dépendait le sort du sous-préfet. Celui-ci avait été prévenu et il n'était pas moins anxieux que ses administrés de connaître le phénomène de vertu extraordinaire qu'était Isabelle de La Roche Pelée, née de Puyprofonds.

En débarquant la comtesse était vêtue de noir comme toujours, le visage couvert d'une voilette à gros pois qui dissimulait presque les traits (c'était un principe chez elle qu'une femme honnête doit éviter de montrer son visage) ; une robe très montante emprisonnait sa gorge (la comtesse ne pouvait souffrir « l'outrageux décolleté de la mode parisienne »).

Elle monta dans le coupé fermé qui l'attendait à la gare et une demi-heure plus tard, elle était auprès de son mari.

— Eh bien ! Isabelle ? lui dit celui-ci. Êtes-vous satisfaite de votre voyage ?

— Très satisfaite, mon ami. J'ai purifié mon âme et mon corps auprès de ces bonnes mères. Et la mère supérieure m'a fait cadeau d'un scapulaire béni par notre Saint Père le Pape, qui ne quittera plus ma poitrine.

Et, tendant son front, elle reçut de son époux un chaste baiser, le seul qu'elle lui permettait à présent.

Le vieux comte d'ailleurs s'en contentait, étant fort incapable d'en exiger davantage.

— Quoi de neuf à Château-du-Lac pendant mon absence ? demanda la comtesse.

— Nous avons un nouveau sous-préfet.

— Ah ! fit la vertueuse comtesse. D'où nous vient-il ?

— C'est un jeune attaché au cabinet du ministre de l'Intérieur, M. Edgard Dumoulin. Il a l'air très bien.

— Oh ! mon ami ! ne vous hâtez pas de juger ainsi. S'il nous vient de Paris, nous devons nous méfier. Vous savez que ces jeunes gens qui vivent dans la capitale sont presque tous des hommes dissolus. Et d'avance je serai circonspecte.

Et sur ces paroles pleines de réserve, la comtesse passa dans ses appartements, où elle ôta son chapeau et sa voilette.

Si alors quelque indiscret l'avait vue, il n'aurait pu s'empêcher d'admirer la beauté de cette jeune femme et de regretter qu'une attitude trop étudiée voilât l'éclat des yeux que l'on devinait langoureux et passionnés.

Quelques instants plus tard, elle pénétrait dans le bureau de son mari. Lorsqu'elle était à Château-du-Lac, nulle autre qu'elle-même, en effet, ne servait de secrétaire au comte dont elle décachetait la correspondance, répondant aux lettres au nom de son époux.

Elle commença par la lecture des journaux ; les seuls qui franchissaient le seuil de l'hôtel des La Roche Pelée étaient le *Nouveliste de Château-du-Lac*, la *Semaine religieuse*, la *Croix*, et, comme journal parisien, le *Figaro*.

Soudain, la comtesse bondit. Brandissant un journal, elle fit irruption dans le salon où somnolait le député-maire, enfoui dans un fauteuil.

— Oh ! par exemple ! s'écriait-elle. Par exemple ! C'est une indignité ! C'est une infamie ! Vous ne supporterez pas un pareil scandale !

— Qu'y a-t-il donc, ma bonne amie ? demandait le comte réveillé en sursaut.

Le lecteur a déjà compris que la comtesse avait trouvé dans le *Figaro* l'écho tendancieux rédigé par l'amant d'Irène d'Ambleuse en collaboration avec la perfide Eléonore. On juge de l'effet produit par cet écho sur la vertueuse femme de M. de La Roche Pelée.

Elle le lut à haute voix, ajoutant :

— Non, vous ne pouvez endurer un semblable affront. Ah ! C'est bien le régime honteux qui vous a volé le château de vos ancêtres pour en faire une sous-préfecture. Il y loge maintenant un débauché.

— Mais, ma chère amie, reprit le comte, il y a peut-être une confusion. Rien ne prouve qu'il s'agit de M. Dumoulin, ni même de Château-du-Lac.

— Comment osez-vous soutenir pareille chose ? Que serait-ce donc alors que « la cité qui mire les tourelles de son



Irène s'assit sur le lit (page 12).

castel dans les eaux pures de son lac » ? Dites donc plutôt que, comme toujours, vous vous résignez à subir cette nouvelle infamie, alors que votre devoir serait d'écrire au ministre, d'interpeller à la Chambre des députés, de réunir d'urgence le conseil municipal pour rédiger une protestation indignée.

« Mais ce que vous ne ferez pas, je le ferai, moi !

« Je comprends maintenant le sens de mon apparition.

— Quelle apparition ?

— L'autre soir (pendant que j'accomplissais pieusement ma retraite) j'étais dans la chapelle du couvent, prosternée au pied de la statue de la Vierge. Soudain, celle-ci disparut et à sa place, j'aperçus une femme, une de ces odieuses créatures de plaisir... elle était complètement nue et dansait en me narguant...

« Je poussai un cri : l'horrible vision s'évanouit et, de nouveau, la Vierge reparut à mes yeux. Elle me parla : « Ma fille, me dit-elle, prends garde. Quand tu retourneras chez toi, tu trouveras sur ta route cette créature possédée du démon ! Dieu t'avertit parce que tu es désignée pour la combattre et sauver de la tentation tes frères et sœurs menacés. Sois forte, le seigneur est avec toi. Et tu triompheras de l'esprit du mal, malgré tous les obstacles que tu rencontreras. »

« Oh ! Je vois à présent ! Je vois ! Cette créature qui m'est apparue ainsi, c'est l'amie du sous-préfet, cette Calypso dont parle le journal, et le sous-préfet lui-même est possédé par l'esprit du mal. Il doit donc être chassé.

« Si personne n'ose le combattre, moi je le ferai... et Dieu me rendra forte !

Puis, laissant son vieux mari abasourdi, elle rentra dans ses appartements.

— Grand Dieu ! murmura le comte en levant les bras au ciel. Voici ma femme atteinte de folie mystique !

La comtesse réapparissait bientôt. Elle avait repris son manteau sévère, son chapeau lui cachant les cheveux et la voilette épaisse derrière laquelle disparaissait son visage.

— Où allez-vous, chère amie ? demanda son mari.

— Je vais au combat !... Je tiens seulement à vous avertir que je refuse de me rencontrer jamais avec votre sous-préfet immoral. Si vous aviez des velléités de le recevoir, je quitterais cette maison.

« Et je me rends de ce pas chez les dames de la ville pour les avertir et les liguer avec moi.

Après quoi Mme de La Roche-Pelée s'en fut.

Sa première visite fut pour la rédaction du journal conservateur le *Novelliste de Château-du-Lac*. Elle eut un long entretien avec le directeur, entretien qui dut la satisfaire, car elle sortit radieuse.

Elle commença alors la tournée chez les dames de la ville. Partout, elle fut reçue comme elle s'y attendait, et toutes partagèrent son indignation.

A la fin de la journée, la comtesse fit le bilan : elle avait réussi à embrigader avec elle pour la lutte active plusieurs personnes, indignées comme elle qu'on envoyât

dans leur ville un jeune débauché comme sous-préfet. Parmi ces dernières se trouvaient quatre ou cinq vieilles demoiselles confites en dévotion, qui avaient juré la perte du nouveau sous-préfet.

IV

OÙ ELÉONORE REPARAIT

Edgard Dumoulin, lui, était à cent lieues de se douter du complot qui se tramait contre lui. Le numéro du *Figaro* contenant l'écho le concernant ne lui avait pas été remis et il dormait du sommeil du juste lorsque, le lendemain du retour à Château-du-Lac de la comtesse de La Roche-Pelée, le scandale éclata.

Il éclata sous la forme d'un article virulent que publiait en première page le *Nouvelliste de Château-du-Lac*, reproduisant l'écho du journal parisien avec force commentaires.

Le secrétaire de la sous-préfecture, devant un cas aussi grave, n'hésita pas à réveiller son patron, qui rêvait aux nuits d'ivresse passées avec la belle Eléonore, et fut désagréablement surpris de ce qui lui arrivait.

— Quel est le salaud qui a pu publier ça dans le *Figaro* ? s'écria-t-il. Zut alors, en voilà une complication !

Et comme le secrétaire restait là, attendant ses ordres :

— Qu'est-ce que vous attendez, vous ?

— J'attends les instructions de monsieur le sous-préfet, qui tiendra sans doute à démentir.

— Oui, oui, c'est cela, démentez. Envoyez une note à tous les journaux de la ville, disant que « je repousse du pied les infâmes accusations de plunitifs inconscients ».

— Ce sera fait tout de suite, répondit le secrétaire qui disparut.

En effet, un quart d'heure après, le démenti d'Edgard Dumoulin parvenait à la fois au *Nouvelliste* et au *Républicain Castrolagunien*.

Celui-ci paraissait toujours le lendemain du *Nouvelliste*. C'était une vieille habitude prise dès le début pour pouvoir répondre incontinent au concurrent.

Mais cette fois cependant, le *Républicain Castrolagunien* se montra d'une violence inusitée, dénonçant les « menées cléricales » et le complot ourdi « contre le distingué et probe représentant du gouvernement de la République ». La comtesse de La Roche Pelée était prise à partie et le rédacteur

de l'article parlait d'elle en disant que « son cas relevait de la pathologie », ajoutant que cette jeune femme trop vertueuse était certainement atteinte d'hystérie religieuse, ce qui n'avait rien d'étonnant « son mari étant trop vieux pour lui faire connaître les joies salutaires d'un amour naturel ».

Mieux, le docteur Rabaud invita le sous-préfet à venir le voir chez lui et l'assura de son appui.

Edgard Dumoulin accepta d'autant plus volontiers la sympathie du docteur que celui-ci avait une fille de vingt ans, prénommée Agnès, qui fit la plus profonde impression sur l'ex-ami de la belle Eléonore.

Agnès était délicieusement fraîche et jolie, elle avait une dot assez convenable. Et, ma foi, le sous-préfet oublia complètement Eléonore, bénissant même les circonstances qui l'avaient conduit à Château-du-Lac.

La belle Eléonore pouvait attendre longtemps le retour de son amant. Celui-ci ne se préoccupait plus d'elle.

Quant à la comtesse, la guerre civile allumée dans la ville par ses soins n'avait fait que stimuler son zèle. Vainement avait-on essayé de la calmer. Elle avait répondu à toutes les démarches conciliatrices par une fin de non-recevoir absolue.

Dumoulin lui avait bien fait dire qu'il se présenterait chez elle et que, si elle voulait le recevoir, il la convaincrerait et lui démontrerait qu'il n'était pas du tout l'homme qu'elle supposait. Mme de La Roche Pelée jeta les hauts cris, en disant :

— Il a osé demander à être reçu par moi ! Mais rien que sa présence souillerait ma demeure. Je ne veux pas plus le recevoir que le rencontrer. Je veux qu'il quitte Château-du-Lac avant que le château des La Roche Pelée, qu'il occupe indûment, n'ait été transformé par lui en lupanar.

Le mot avait fait le tour de la ville. On se le répétait. C'était le cri de guerre de la comtesse.

Lorsqu'on apprit à celle-ci que le docteur Rabaud était sur le point de fiancer sa fille au sous-préfet, la rage de la vertueuse Isabelle ne connut plus de bornes.

— Si ses parents sont égarés, déclara-t-elle, cette malheureuse jeune fille ne doit pas être ainsi offerte en victime. Non, non. Il faut lui ouvrir les yeux, lui faire comprendre que ce suborneur est indigne d'elle.

Et, ne voulant pas se rendre elle-même chez le docteur, elle avait chargé de cette mission délicate une vieille demoiselle qui jouait de l'orgue dans une église de la ville et se trouvait être, par une heureuse coïncidence, le professeur de piano de Mlle Agnès Rabaud.

Mais la fille du docteur avait fort mal reçu les conseils de l'envoyée de la comtesse, et celle-ci avait murmuré en apprenant cette déconvenue :

— Ah ! Elle ne veut pas nous écouter ! Eh bien ! Elle va voir ! Elle va voir !

Or, un soir, comme la comtesse sortait de l'église où elle venait d'assister au salut, elle montra à ses amies une voiture de place qui se dirigeait par une rue écartée vers le château.

— Qu'est cela ? dit-elle. Cette voiture qui vient de la gare amène peut-être une visite à notre sous-préfet. Il faut la suivre.

Et, donnant l'ordre à son cocher de filer la voiture mystérieuse, Isabelle de La Roche Pelée se fit accompagner d'une de ses plus dévouées collaboratrices, Mlle Cunégonde Dondurrand qui était d'autant plus enragée dans la lutte contre le sous-préfet qu'elle était parvenue à sa cinquantième année sans qu'aucun homme, jeune ou vieux, lui eût jamais manqué de respect.

La voiture s'arrêta devant l'hôtel du Vieux Castel, qui était situé précisément derrière la sous-préfecture. Et les deux femmes en virent descendre une jeune inconnue d'une rare élégance.

— Regardez !... Regardez donc !... disait la comtesse.

La voyageuse, dont l'obscurité empêchait de distinguer nettement les traits, était vêtue d'une grande capeline, mais comme elle écartait celle-ci, elle laissa apparaître une toilette d'un vert éclatant, robe de soie largement décolletée, de laquelle émergeaient deux bras nus jusqu'à l'épaule.

— Oh ! C'est impudique ! fit Mlle Dondurrand.

— Laissez-moi, chère amie, répondit la comtesse. Ma voiture va vous reconduire chez vous. Moi, je vais rester ici pour voir ce qui se passera. Vous direz seulement à mon cocher de revenir m'attendre dans la rue du Haut-Pavé qui donne de l'autre côté de la sous-préfecture.

Et demain, je vous rendrai compte de ce que j'aurai vu.

* * *

Ce soir-là, M. Edgard Dumoulin, sous-préfet de Château-du-Lac, était l'homme le plus heureux du monde. Il aurait volontiers envoyé sa carte de visite avec ses remerciements émus à M. et Mme Couillard pour avoir provoqué sa nomination. Il venait, en effet, après un dîner chez le docteur, d'être agréé officiellement comme fiancé de Mlle Rabaud, qui avait reçu, sur sa joue gauche, en rougissant, le chaste baiser des fiançailles.

L'image de la jolie Agnès emplissait son esprit et, rentré chez lui, il songeait, en passant dans sa chambre à coucher, aux joies futures de la nuit nuptiale avec la fille du docteur...

Sous l'empire de ces pensées amoureuses, il se disposait à se coucher ; il entra donc dans sa chambre, tourna le commutateur électrique et se dirigea vers le lit...

A ce moment, un rire éclatant retentit derrière lui, en même temps qu'une voix bien connue lui criait :

— Bonjour, Edgard !

Edgard se retourna. Un cri de stupeur lui échappa :

— Eléonore !

C'était bien Eléonore, en effet, qui était là. Adorablement dévêtue d'une robe verte qui laissait voir la gorge, les seins rebondis, les bras potelés, les jambes bien cambrées, elle le regardait d'un air moqueur :

— Oui, mon petit, c'est moi ? Tu peux palper. Je ne suis pas un fantôme !... C'est moi, Eléonore, en chair et en os !

Et elle commença à chanter, comme le jour de la fête de Neuilly :

*Elle a un caractère en or-re
Eléonore ! Eléonore !*

— Tais-toi !... De grâce, tais-toi !...

— Ah ! ah ! Tu ne m'attendais pas, hein ! Moi, je suis comme ça, j'arrive toujours quand on ne m'attend pas. Tu croyais bien t'être débarrassé de moi... Non, mais, tu ne m'as pas regardée !...

Et elle se prit à rire :

— Je te vois encore, me disant d'un ton tragique, avec un faux air de de Max : « Je vais où le devoir m'appelle ! » Moi, je commençais à trouver que le devoir te retenait rudement longtemps et je me suis dit : « Je connais mon Edgard, il n'y a pas que le devoir qui puisse le retenir ainsi à Château-du-Lac ! » Tu penses ! Il y avait aussi la jeune Agnès, la fille du docteur Rabaud...

— Comment sais-tu cela ?

— Voilà. Je sais tout, moi ! On ne me mène pas en bateau ! J'ai des amis, moi aussi, à Château-du-Lac. Tiens, lis cette dépêche que j'ai reçue hier à Paris.

Et elle tendit à Edgard médusé un papier bleu sur lequel il put lire, non sans effroi :

Venez d'urgence à Château-du-Lac si voulez empêcher mariage votre ami sous-préfet avec Agnès Rabaud, fille du docteur.

C'était signé : *Une amie dévouée.*

Edgard s'exclama :

— C'est au moins cette rosse de comtesse qui m'a joué ce tour-là.

— Ah ! ah ! Il y a aussi une comtesse qui...

— Oh ! celle-là, je te jure bien que...

— Ne fais pas de faux serment. Ce télégramme-là, c'est celui d'une femme jalouse.

— Par exemple ! là, tu te fourres le doigt dans l'œil jusqu'au coude. La comtesse est un parangon de vertu.

— Ta ta ta ! Moi, je n'y crois pas aux parangons de vertu... La comtesse, c'est celle qu'Agnès a supplantée.

— Je ne l'ai jamais vue. Il paraît que je lui fais horreur.

— Voyez-vous cela. Il lui fait horreur ! Et moi, je parierais bien que la comtesse et toi, vous avez partagé ce lit-là plus d'une fois...

Ce fut au tour d'Edgard d'éclater de rire, tant cette idée lui parut extraordinaire.

— En tous cas, cette nuit, le lit ne sera ni pour Agnès, ni pour la comtesse... mais pour moi.

Ce disant, Eléonore fit glisser sa robe et apparut recouverte seulement d'une fine chemise brodée, ornée d'un ruban mauve.

Avant qu'Edgard ait pu dire ouf, elle avait bondi sur le lit. Ses cheveux défaits se répandaient sur l'oreiller. Et, jetant un regard sur son ami, elle lui disait :

— Avoue que la comtesse n'est pas aussi bien f...ichue que ça.

De fait, Eléonore était plus tentante que jamais.

Edgard, après tout, était un homme. Il avait un long arrière de sagesse. Et qui donc aurait résisté à la tentation d'un beau corps qui s'offrait ainsi ?

Le sous-préfet capitula. Douce capitulation ! Un instant après, il serrait Eléonore dans ses bras et la couvrait de baisers fous.

Ce fut une nuit pleine de voluptés. Jamais peut-être les deux amants n'en avaient passé une semblable.

Ils se réveillèrent avant le lever du jour. Ou, du moins, ce fut Edgard qui, par un hasard providentiel, ouvrit les yeux le premier. Il éveilla sa compagne et, tout doucement, décidé à la prendre par la persuasion, il lui dit :

— Ecoute, ma mignonne. Il faut t'en aller. Tu comprends que je ne peux pas te garder ici. Profite des derniers moments de la nuit pour sortir discrètement. Je ne te demande pas comment tu as réussi à entrer... Mais certainement tu pourras sortir aussi discrètement sans te faire remarquer.

Il s'attendait à une résistance. Aussi fut-il surpris de voir une Eléonore douce et « gentille comme tout », qui, d'elle-même, lui dit :

— Tu as raison, mon loup. Il ne faut pas te compromettre. Mais je reviendrai ce soir.

Elle sauta, légère, en bas du lit, remit de l'ordre dans sa toilette, se rhabilla et, après un dernier baiser à son ami :

— Laisse-moi partir seule. Je connais le chemin.

Quelques instants plus tard, Eléonore avait disparu.

La comtesse veillait-elle toujours ? Elle avait dû passer la nuit dans l'encoignure d'une porte voisine pour voir la jolie voyageuse, surprise la veille, pénétrer dans la sous-préfecture ; elle avait dû l'attendre patiemment pour la revoir sortir et rentrer à l'hôtel du Vieux Castel, car les premières lueurs du jour pointaient lorsque Mme de La Roche Pelée vint secouer son cocher qui l'attendait toujours en somnolant sur le siège de sa voiture.

— Armand, lui dit-elle, reconduisez-moi à l'hôtel. Et pas un mot à personne !

La vertueuse Isabelle avait son plan.

Le soir même, Mme de La Roche Pelée réunissait ses complices et leur racontait ce qu'elle avait vu.

Mlle Cunégonde Dondurrand, qui avait assisté au début de l'affaire, appuya de son témoignage le récit de la comtesse. Toutes étaient scandalisées, prêtes à provoquer un énorme scandale. Mais Isabelle fit taire leurs précipitations :

— Il faut user de ruse, dit-elle. Laissez-moi faire. Nous ne devons agir que lorsque nous serons sûres du succès. Pour cela, il faut prendre cette créature en flagrant délit. Je ne sais comment nous ferons. Ce soir, nous veillerons de nouveau mais cette fois, je demanderai à Mlle Dondurrand de passer une partie de la nuit. Elle viendra me relever à dix heures et je reprendrai la faction à deux heures du matin. Surtout, observez sans rien dire, sans paraître... Attendons notre heure, elle viendra.

V

LES MALHEURS CONJUGAUX D'UN CONCIERGE

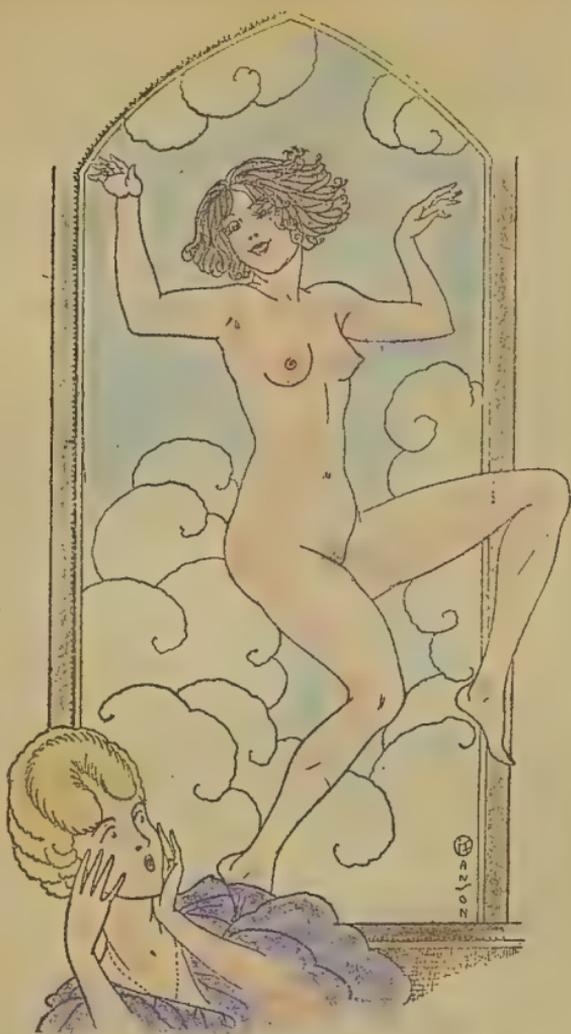
Edgard, de son côté, voulut faire une enquête.

Il apprit vite qu'une voyageuse venue de Paris était descendue à l'hôtel du Vieux Castel. Elle s'était inscrite sous le nom d'Emma Dupont, sans profession. C'était, il s'en souvint, ainsi que s'appelait la femme de chambre d'Eléonore. Il était tout naturel que celle-ci eût choisi l'état-civil de sa camériste pour cacher son identité.

Eléonore avait loué au rez-de-chaussée de l'hôtel un petit appartement qui possédait une sortie particulière.

Cependant Edgard ne laissait pas d'être inquiet.

— Cette damnée comtesse, se disait-il, doit faire surveiller les environs de la sous-préfecture. Qui sait si ce n'est pas elle-



Elle était complètement nue (page 18).

même qui a procuré à Eléonore le moyen de pénétrer secrètement dans le château.

Le sous-préfet décida d'en avoir le cœur net ; il fit appeler le concierge de son domicile officiel. Celui-ci jura ses grands

dieux que lui seul et sa femme possédaient la clé de la petite porte ouvrant sur le derrière et qu'il était impossible d'entrer sans qu'ils en fussent avertis. Édgard, obligé à la prudence, dit seulement :

— Je vous demandais cela parce qu'il m'a semblé cette nuit que cette porte avait été ouverte. Mais j'ai dû me tromper.

— Monsieur le sous-préfet s'est certainement trompé. Il est vrai que j'ai le sommeil très dur. Depuis quelque temps surtout je dors comme du plomb. Mais ma femme, au contraire, s'éveille d'un rien. Et elle m'aurait prévenu si quelque chose d'insolite s'était produit.

Or, le brave homme ne se trompait qu'à demi.

On verra par la suite de cette histoire par quel enchaînement de circonstances il se trouvait, sans le vouloir, complice de l'amie du sous-préfet.

Le soir de ce jour, en effet, la comtesse était de faction dès neuf heures du soir dans la petite rue sur laquelle donnait la porte de l'appartement loué officiellement par Emma Dupont. Quelqu'un, qui eût été curieux de savoir ce qui se passait, eût pu voir la femme du député-maire blottie dans une encoignure de porte, tandis que sortaient de l'hôtel d'abord un jeune homme qui n'était autre que le fils de l'hôtelier, puis, le suivant à peu de distance, une femme enveloppée d'un manteau et qui ne pouvait être qu'Eléonore.

Quelques instants plus tard, le jeune Adrien (c'était le nom du fils du patron de l'hôtel du Vieux Castel) ouvrait, avec une clé qu'il sortait de sa poche, la porte de derrière de la sous-préfecture.

Il entra laissant l'huis entr'ouvert, et bientôt la dame voilée franchissait à son tour le seuil. Après quoi Adrien refermait la porte à double tour, puis, tandis qu'Eléonore gagnait les appartements du sous-préfet, Adrien se dirigeait, en étouffant le bruit de ses pas, vers une petite chambre attenante à la loge, chambre qui faisait partie du logement du concierge.

En entrant, Adrien fut accueilli par ces mots prononcés à voix basse :

— C'est toi, mon chéri ?

— Oui, ma Joséphine adorée.

La Joséphine adorée d'Adrien n'était autre que la concierge elle-même. Elle faisait depuis plusieurs mois chambre à part avec son mari, sous le prétexte fallacieux que celui-ci l'empêchait de dormir par ses ronflements sonores. Cela permettait à l'astucieuse concierge de recevoir dans son lit le jeune Adrien, lequel avait fait faire une seconde clé de la porte par laquelle il était entré...

Adrien se précipitait vers sa maîtresse et la serrait dans ses bras.

Mais celle-ci l'arrêta :

— Mon chéri, dit-elle, il faut faire bien attention. On se doute de quelque chose.

— Qui ça ? Ton mari ?

— Tu es fou ! Tu sais bien qu'il n'y a pas de danger qu'il se réveille puisque j'ai soin, chaque soir, de verser dans sa tasse de camomille le médicament qui le fait dormir comme une souche jusqu'au lendemain matin.

« C'est plus grave. C'est le sous-préfet lui-même qui a des soupçons.

— Le sous-préfet ?... Alors, ça va bien.

— Comment ?... Ça va bien ?

— N'aie aucune crainte à ce sujet. Le sous-préfet ne dira rien à personne.

— Il en a parlé à mon mari.

— Et qué lui a-t-il dit ?

— Il lui a demandé si quelqu'un pouvait entrer par la petite porte de derrière.

— Alors c'est pour s'assurer que ton époux n'a aucun soupçon. Car le sous-préfet sait tout.

— Malheureux, que dis-tu ?... Nous sommes perdus ?

— Mais non. Ecoute-moi un peu.

« Hier il est arrivé à l'hôtel du Vieux Castel une dame de Paris, nommée Emma Dupont, une belle dame, ma foi.

— Adrien, je te défends de regarder si les autres femmes sont belles.

— Tu es bête, ma chérie. Tu sais bien que je n'aime que toi. D'ailleurs, celle-là elle est sacrée pour moi, c'est l'amie du sous-préfet.

— L'amie du sous-préfet ?... Pas possible ?

— C'est comme je te le dis. En arrivant elle a demandé si l'appartement du rez-de-chaussée était libre. Il l'était justement. « Je m'en doutais, dit la dame, c'est pourquoi je suis venue chez vous. » Et elle a loué sans regarder au prix.

« Quelques instants plus tard, comme je m'apprêtais à sortir pour venir ici, qui est-ce que je rencontre au coin de la rue ? La Parisienne ! Elle m'aborde et me dit : « Jeune homme, je sais où vous allez, vous êtes l'amant de la concierge de la sous-préfecture. »

— Ah ! Mon Dieu ! Comment savait-elle cela ?

— Les bras m'en tombaient. Je ne savais pas ce qu'il allait arriver et je n'osais rien dire. Mais elle me rassura tout de suite :

« — Ne craignez rien, dit-elle. Je suis l'amie du sous-préfet.

« — L'amie du sous-préfet ?

« — Oui, vous savez bien, la femme de Paris, celle dont on a tant parlé dans les journaux. Eh bien ! Voilà, le sous-préfet sait tout, mais il ne dira rien à la condition que chaque soir, quand je vous le demanderai, vous laissiez la porte ouverte pour que je puisse entrer derrière vous.

— Eh bien ! vrai ! Celle-là, elle est bonne !

— Naturellement, j'acceptai. Je ne pouvais pas faire autrement. Et dès hier soir, elle entra derrière moi.

« Ce matin, en partant, j'ai laissé de nouveau la porte entre-bâillée pour qu'elle puisse sortir. Et je revins pour la fermer à clé lorsque l'amie du sous-préfet fut rentrée à l'hôtel.

— Et ce soir ?

— Ce soir. Eh bien ! Elle est entrée comme hier. Actuellement, elle est sûrement dans le lit du sous-préfet et ils doivent s'en donner tous les deux pendant que nous perdons notre temps à raconter des histoires.

— Tu as raison, mon Trésor. Du moment que nous n'avons rien à craindre, ne nous occupons plus des autres. Tiens, je t'aime !

Et la concierge, passionnée, plaqua un baiser sur les lèvres d'Adrien.

La suite ne nous regarde pas. Jetons un voile sur les amours d'Adrien et de Joséphine et montons dans les appartements privés du sous-préfet.

Edgard et Eléonore s'étaient retrouvés, comme ils l'avaient convenu la veille, c'est-à-dire qu'en pénétrant dans sa chambre, Edgard avait trouvé Eléonore déjà blottie dans ses draps.

Le jeune sous-préfet avait pris son parti de l'aventure qui, après tout, n'avait rien de déplaisant. Au contraire Eléonore était plus séduisante, plus amoureuse que jamais, et, ma foi, Edgard se laissait enivrer par des caresses renouvelées mais toujours aussi agréables.

— Dis, mon chéri, que tu m'aimes mieux que ta comtesse, lui répétait Eléonore tandis qu'il la tenait dans ses bras. Jure-moi que je suis mieux qu'elle.

— Mais, ma cocotte, je te répète que la comtesse et moi ne nous sommes jamais vus, que c'est bien la dernière femme de Château-du-Lac qui puisse devenir ma maîtresse.

— Non. Tu dis ça pour que je ne sois pas jalouse. Mais moi, je suis sûre qu'elle a été ici, à ma place, dans ce lit, comme j'y suis ce soir. Oh ! quand je pense à cela, vois-tu, je deviens folle !... J'irais lui arracher les yeux.

— Ne fais pas ça surtout !... Ne fais pas ça !...

Finalement Edgard donnait des précisions sur ses démêlés avec Mme de La Roche-Pelée et la rancune tenace de la

vertueuse Isabelle contre lui. En écoutant ce récit, Eléonore se calmait, elle s'amusait même follement tant cette histoire lui semblait drôle...

Et la jolie fille se laissa convaincre, d'autant plus que son amant mettait une folle ardeur à lui prouver qu'elle était la seule aimée de lui.

Cependant une chose inquiétait toujours le sous-préfet. Il se demandait comment Eléonore avait pu pénétrer chez lui. L'heure des abandons est aussi celle des confidences et il questionna sa maîtresse alors que celle-ci reposait mollement sur l'épaule de son compagnon.

Eléonore ne se fit pas trop prier.

Elle dit en souriant :

— Cela te préoccupe beaucoup. Eh bien ! Tu vas tout savoir :

« Tu sais combien Emma m'est dévouée. C'est elle que j'ai chargée de me renseigner. Peu de temps après ton arrivée ici je la fis partir pour Château-du-Lac et elle s'informa discrètement. C'est une fine mouche et elle obtint vite toutes les indications qui m'étaient nécessaires...

Eléonore ajouta que c'était par Emma qu'elle avait connu l'existence du rez-de-chaussée à double issue dans l'hôtel du Vieux Castel et aussi les amours clandestins du jeune Adrien avec la concierge de la sous-préfecture.

Cette révélation laissa Edgard abasourdi :

— Ainsi, s'écria-t-il, notre secret est à la merci de ma concierge ! Mais c'est d'une imprudence folle !

— Tu es fou de t'inquiéter, mon chat aimé. Tu penses bien que la pipelette se taira pour ne pas que je révèle ses amours extra-conjugales à son mari.

Edgard fut à peu près rassuré par cet argument.

Puis, soudain, une idée lui vint :

— Mais alors, la dépêche que tu as reçue, ce n'est pas la comtesse qui te l'a envoyée, c'est Emma !

— Parbleu ! Grand bête ! C'est toi-même qui m'a appris l'existence de la vertueuse Mme de La Roche Pelée.

— Eh bien ! Je préfère cela, car je tremblais que cette terrible femme ne nous ait tendu un piège.

Elle poussa un profond soupir, ajoutant :

— Malheureusement, il y a la fille du docteur, cette Agnès que tu veux épouser.

Cette fois, Edgard était très embarrassé pour répondre. Il ne pouvait nier ses fiançailles avec la jeune Agnès.

Il crut prudent, par conséquent de ne pas attiser la jalousie de sa maîtresse.

— Oh ! Tu sais... dit-il avec un geste vague.

— Je sais ce que je sais.

Puis se faisant câline, Eléonore dit :

— Ecoute, mon loup, tu vas rompre tes fiançailles. Je veux te garder pour moi tout seul. Je t'emmène avec moi à Paris.

— Tu es folle !

— Je ne suis pas folle du tout. Un sous-préfet peut bien s'absenter au bout d'un mois. Lorsque tu seras dans la capitale, tu t'arrangeras avec le ministre pour ne plus revenir ici. Tu as un bon prétexte, l'hostilité de Mme de La Roche Pelée et de la Société castrolagunienne. Le ministre est ton ami, il te trouvera une sous-préfecture plus rapprochée de Paris où tu pourras venir comme il te plaira, et ainsi nous aurons tout le loisir de nous aimer autant que nous voudrions. Va, tu oublieras vite cette petite niaise.

— Mais ce n'est pas une petite niaise.

Cette exclamation involontaire fit bondir Eléonore.

— Ah ! Je vois ce que c'est, fit-elle. Tu tiens à la fille du docteur. Eh bien ! Je te préviens que si tu ne la lâches pas, j'irai trouver la comtesse et je lui raconterai tout. Voilà.

Edgard sursauta :

— Non... Non !... Ecoute-moi bien. Je ne peux pas rompre ainsi tout de go. Laisse-moi gagner du temps et je te promets que je m'en irai avec toi à Paris.

Eléonore le regarda :

— Prends garde ! N'essaie pas de me tromper, ou je me vengerai. Je te donne huit jours encore pour te décider, mais pendant ces huit jours je reviendrai tous les soirs. Je ne te lâcherai pas.

— Puisque je te jure, ma petite cocotte en sucre !...

— Je te crois... Embrasse-moi !

Et la conversation se termina dans de nouveaux transports amoureux.

Cependant, dans la rue voisine, les ennemies d'Edgard veillaient.

Ainsi qu'il avait été convenu, à dix heures du soir, Mlle Cunégonde Dondurrand était venue relever la comtesse de sa faction. Elle avait trouvé Mme de La Roche Pelée tapie dans l'encoignure d'une porte, à côté de l'hôtel du Vieux Castel.

La vertueuse Isabelle aborda sa complice un doigt sur la bouche :

— Chut, dit-elle à voix basse à peine perceptible. Prenez ma place et ne bougez pas. Observez bien la sous-préfecture et la porte dérobée de l'hôtel. Surtout, ne vous endormez pas.

— Soyez tranquille. Vous pouvez compter sur moi.

— A deux heures du matin, je viens vous relever.

Et Mlle Dondurrand vit la comtesse s'éloigner au tournant de la rue.

La vieille fille se dissimula dans l'angle indiqué par son amie et attendit patiemment. Les heures s'écoulèrent longues et fastidieuses sans que rien d'insolite se produisit.

Enfin, deux heures sonnèrent à l'horloge de la sous-préfecture et Mlle Dondurrand vit poindre la comtesse à l'angle de la rue. Mme de La Roche Pelée n'était reconnaissable qu'à son costume, large manteau l'enveloppant tout entière, chapeau enfoui dissimulant les cheveux, voilette épaisse cachant le visage.

La comtesse murmura doucement :

— Rien de nouveau ?

— Rien de nouveau, répondit son amie.

— C'est bien, je vais vous relever jusqu'au jour.

Et, heureuse du devoir accompli, Mlle Cunégonde Dondurrand s'en fut prendre un repos bien gagné.

VI

LA COMTESSE ATTAQUE, LE SOUS-PRÉFET RIPOSTE.

La comtesse avait promis de faire éclater le scandale avant huit jours. Curieuse coïncidence, elle s'était donné le même délai que celui accordé par Edgard à la belle Eléonore.

Mais les événements allaient se précipiter.

Un jour que le docteur Rabaud, seul dans son cabinet de travail, était fort occupé à répéter un discours qu'il devait prononcer à une importante réunion de son parti, son domestique entra et lui dit :

— Monsieur... Mme la comtesse de La Roche Pelée est là ; elle demandé à vous parler.

Le chef du parti républicain castrolagunien ne fut pas peu surpris de cette visite.

— Faites entrer, ordonna-t-il.

Un instant après, Isabelle pénétrait dans le cabinet du docteur.

La jeune femme baissait modestement les yeux sous sa voilette, non sans regarder son hôte à la dérobée. Le docteur demanda :

— A quoi, madame, dois-je l'honneur de votre visite ?

— Mon Dieu, docteur, vous serez certainement étonné de ma démarche. J'ai longtemps hésité avant de m'y résoudre. Mais mon devoir de chrétienne et d'honnête femme a eu finalement raison de tous mes scrupules.

— Ce que vous avez à me dire est-il donc si grave ?

— De la plus haute gravité, docteur. Autrement, comment pourriez-vous supposer que j'aie oublié toutes les attaques inspirées par vous contre moi.

— Hé !... Hé !... Madame. Je ne suis pas l'unique coupable et ce n'est pas toujours moi qui inspire les articles, un peu violents parfois je le reconnais, du *Républicain castrolagunien*.

— Je ne veux pas le savoir, répondit Mme de La Roche Pelée en poussant un profond soupir. La démarche que je fais aujourd'hui n'a d'autre but que de sauver une jeune âme en péril.

— Vous m'inquiétez, chère madame.

— Soyez inquiet. Vous avez lieu de l'être, docteur, vous êtes un homme honorable, vous avez été abusé par un aventurier intrigant qui a su vous tromper habilement. D'ailleurs, je ne suis pas venue vous trouver sans preuves.

« Si vous voulez être renseigné sur votre futur gendre, tâchez seulement de savoir quelle est la femme qui, chaque nuit, sort en se dissimulant de l'hôtel du Vieux Castel pour pénétrer par une porte dérobée dans la sous-préfecture.

« Nul doute que vous ne l'identifiez avec la belle amie que M. Edgard Dumoulin avait laissée à Paris.

« Le scandale est proche. J'ai cru bien faire en vous avertissant avant qu'il n'éclate. Maintenant, vous êtes prévenu, vous pouvez agir comme bon vous semblera.

— Mais, madame, en admettant même que ce que vous affirmez soit vrai, cela ne prouverait pas absolument que le sous-préfet fût coupable. Cette femme pourrait venir à la sous-préfecture pour un autre homme.

Mme de La Roche Pelée partit d'un franc éclat de rire.

— Et pour qui donc ? Il ne loge, dans le château, outre M. Dumoulin, qu'un seul homme, le concierge Hyacinthe. Vous ne pensez tout de même pas que c'est pour ses beaux yeux qu'une demi-mondaine parisienne serait venue exprès à Château-du-Lac.

— Je ne sais pas. Il faut être prudent. Je ne peux me prononcer ainsi...

— Oui, vous voulez voir. Vous êtes comme l'apôtre Thomas. Eh bien ! docteur, vous verrez ! C'est moi qui vous le promets. Avant une semaine je reviendrai et, si vous le voulez, je vous donnerai les moyens de vérifier ce que j'avance.

« En attendant, croyez-moi, vous feriez bien d'éloigner un peu votre fille d'un fiancé que vous serez sûrement le premier vous-même à écarter d'elle, lorsque vous serez fixé comme moi sur son inconduite...

La comtesse semblait s'être transformée... Elle paraissait

être sortie de sa réserve au point que le docteur se prenait à la regarder d'un œil moins antipathique.

— La bougresse ! se disait-il. On dirait qu'elle veut m'ensorceler. Par moments, je jurerais qu'elle essaye de me séduire.

Mais Isabelle de La Roche-Pelée se leva, revenant à son attitude réservée. Sans doute jugeait-elle avoir suffisamment pour cette fois jeté le trouble dans l'esprit du père de la jeune Agnès, car elle lui dit :

— Je vous ai dit, docteur, tout ce que je croyais devoir vous révéler. Il ne me reste plus qu'à me retirer en souhaitant que vous fassiez votre profit de cet entretien.

Sur quoi, elle prit congé et se retira.

Lorsqu'il se retrouva seul, le docteur s'interrogea.

Il était maintenant fort perplexe, et, monologuait en arpentant son cabinet :

— Si pourtant il y avait quelque chose de vrai. Non, ce n'est pas possible. M. Dumoulin n'aurait pas commis une telle action. Ce serait plus que scandaleux, ce serait idiot.

Après un moment il prit une décision :

— Il n'y a qu'un moyen d'être fixé. Je vais confesser le sous-préfet, je verrai bien ce qu'il me répondra.

Edgard était en train de lire un fastidieux rapport officiel, lorsqu'on lui annonça la visite de son futur beau-père.



Eléonore fit glisser sa robe (page 23).

— Faites entrer, dit-il.

Et il s'avança, le sourire aux lèvres, vers le docteur.

Mais il s'arrêta.

M. Rabaud restait debout devant lui, dans une attitude sévère qu'il n'avait pas coutume d'avoir.

Du premier coup, Edgard comprit.

— Il sait tout, pensa-t-il. La comtesse nous a découverts et elle a fait prévenir mon beau-père.

Il s'apprêta néanmoins à subir le choc sans sourciller.

— Eh bien ! docteur ? dit-il. Qu'y a-t-il donc ? Vous avez une mine extraordinaire...

Puis, extrayant un ton inquiet :

— Serait-il arrivé quelque chose d'imprévu ?... Mlle Agnès serait-elle malade ?

— Ma fille se porte très bien.

— Alors ?...

— Alors... Il se passe, monsieur Dumoulin, d'étranges choses à la sous-préfecture de Château-du-Lac, si j'en crois la rumeur publique...

— Encore... On a inventé une nouvelle calomnie ?

— Je souhaite que ce soit une calomnie. Cependant, on m'a fourni des précisions telles que je me demande...

— Comment, docteur, vous-même croyez maintenant aux folies de la comtesse, car je parie bien que c'est encore elle qui a monté une nouvelle histoire contre moi.

— Ecoutez, parlons franc. Vous recevez tous les soirs une femme ici.

— Moi ?... Une femme ici ?... s'écria le sous-préfet en levant les bras au ciel... C'est fou ! c'est fou !

— On l'a vue.

— Par exemple !

— Elle entre par la petite porte donnant sur la rue du Pont-Levis.

— La petite porte de la rue du Pont-Levis ?... Ah ! Elle est bien bonne, celle-là !... Cette porte, docteur, ne s'ouvre jamais. Elle n'a qu'une clé et, de toute éternité, cette clé est entre les mains du concierge Hyacinthe. Si vous voulez, je vais le faire venir immédiatement et il vous le dira lui-même.

Et Edgard fit mander le concierge qui affirma naturellement qu'il était impossible de pénétrer dans le château par cette porte dont la clé était toujours à son trousseau.

Brandissant l'anneau auquel pendaient dix clés différentes, Hyacinthe ajoutait :

— Mon trousseau ne me quitte jamais. Le jour, il est dans ma poche, la nuit il est sous mon oreiller.

— Ça ne fait rien, Hyacinthe. Il peut tout de même y avoir quelque chose de suspect. Vous vous rappelez qu'il y a quelque temps j'avais cru moi-même m'apercevoir de quelque chose d'insolite. Pour plus de sécurité, voici ce que vous ferez : vous prierez votre femme, qui a le sommeil plus léger que vous, de veiller la nuit prochaine. D'ailleurs, ne vous en occupez pas, je lui donnerai moi-même les instructions nécessaires.

— Bien sûr, monsieur le sous-préfet, bien sûr... Mais moi, la tête sous le couperet, je jurerais que personne n'a pu passer par cette porte sans ma permission.

— Pas même moi ?

— Pas même vous, monsieur le sous-préfet, puisque vous n'avez jamais eu la clé entre les mains.

— Ah ! Voilà au moins un témoignage probant.

Le docteur, qui ne demandait qu'à être rassuré, était convaincu.

— Et moi qui m'y étais presque laissé prendre, disait-il. Cette damnée femme aussi, un moment elle m'avait presque ensorcelé. Mais je me méfierai à l'avenir, je me méfierai.

— Et vous aurez raison. Seulement, provisoirement, il est préférable de ne rien dire. Laissez au contraire à la comtesse la douce illusion qu'elle a ébranlé votre confiance en moi. Si nous voulons en finir avec elle, il vaut mieux la laisser pousser plus avant ses petites combinaisons. Soyez certain qu'au fond il y a là toute une machination ourdie par elle et ses amies. Peut-être a-t-elle stipendié quelque servante pour jouer un rôle louche et se glisser le soir vers la sous-préfecture comme si elle y pénétrait.

— Je n'avais pas pensé à cela. Mais vous avez sans doute raison. C'est qu'elle m'a paru très forte, vous savez, très forte...

— Eh bien ! Nous serons aussi forts qu'elle et nous démasquerons ses intrigues.

VII

LA MISSION DE CONFIANCE DU JEUNE AGÉNOR.

Le sous-préfet, cependant, était moins triomphant que son futur beau-père. Et il y avait de quoi. C'est que pour lui, il y avait encore quelqu'un contre qui il fallait lutter de ruse, quelqu'un qui n'était pas moins habile que la comtesse, et ce quelqu'un, c'était Éléonore.

Edgard se demanda s'il avertirait sa maîtresse du nouvel événement imprévu qui compliquait la situation. Mais, tout bien pesé, il préféra la laisser dans l'ignorance.

— Cette matinée-là, se dit-il, elle serait capable de se compromettre exprès et d'entrer dans le jeu des La Roche Pelée pour briser mon mariage et me faire quitter Château-du-Lac.

Il réfléchit longtemps.

Une heure plus tard, il se souriait à lui-même, son esprit inventif avait trouvé une solution.

— Ah ! madame la vertueuse comtesse de La Roche Pelée, vous voulez faire joujou avec moi. On s'y brûle les doigts, belle dame. Moi aussi, je sais échafauder des combinaisons.

« En même temps, je me débarrasse d'Eléonore. Elle est bien gentille, mais trop collante... »

On va voir quelle diabolique idée avait germé dans l'imagination du fiancé d'Agnès.

La sous-préfecture de Château-du-Lac comptait parmi son personnel un jeune attaché, âgé de vingt ans à peine, Agéonor Trident, qui était bien le jeune homme le plus timide et le plus naïf de la ville. Edgard l'avait trouvé là et l'avait gardé, parce qu'il était le fils d'un notable commerçant jouissant d'une grosse influence.

Cette particularité n'empêcha cependant pas le perfide Dumoulin de choisir ce jeune attaché comme victime expiatoire.

C'est pourquoi Edgard sonna l'huissier et lui dit :

— Faites venir M. Agéonor Trident.

Quelques minutes plus tard, Agéonor entra en tremblant dans le cabinet du sous-préfet.

— Monsieur Trident, lui dit Edgard, je vous ai fait appeler parce que j'ai besoin d'un employé dévoué et sûr.

Ce préambule n'était pas fait pour enhardir le jeune attaché. Sa confusion fut telle qu'il rougit jusqu'aux oreilles.

Il balbutia :

— Monsieur le sous-préfet peut compter sur moi.

— J'espère bien que je peux compter sur vous. Je n'ai pas besoin de vous demander si vous êtes brave.

Agéonor, qui tremblait comme toutes les feuilles d'un arbre, répondit :

— Je le serai s'il le faut, monsieur le sous-préfet.

— Il le faudra, car voici de quoi il s'agit. Venez avec moi dans la pièce voisine.

Et, ouvrant la porte, Edgard pénétra avec Agéonor dans un petit salon attenant à son cabinet.

— Vous voyez, dit-il, le coffre-fort qui est là contre le mur.

— Oui, monsieur le sous-préfet.

— Eh bien ! Il renferme depuis huit jours des documents de la plus haute importance, des documents contenant des secrets d'Etat. J'ai l'ordre formel de les faire surveiller jour et nuit. D'après les instructions du ministre un employé de confiance doit passer la nuit dans cette pièce sur un lit de camp.

« J'avais songé d'abord à y faire coucher Hyacinthe, le concierge, mais il dort trop profondément.

« J'ai pensé alors à vous qui êtes jeune pour cette surveillance.

— Oui, monsieur le sous-préfet.

— A partir de ce soir, et toutes les nuits jusqu'à nouvel ordre, vous coucherez donc ici.

— Oui, monsieur le sous-préfet, répéta en tremblant le pauvre Agénor.

— Vous avez à votre portée dans ce tiroir — et Edgard ouvrit le tiroir d'une petite table — un revolver chargé que voici.

A la vue de l'arme, Agénor faillit s'évanouir de frayeur. Edgard continuait cependant :

— A la première alerte, vous n'hésitez pas à vous en servir.

— Oui, monsieur le sous-préfet, murmura le jeune attaché.

— N'ayez aucune crainte. Au bruit de la détonation, j'accourrai vous prêter main-forte. Ma chambre est à côté.

— Oui, monsieur le sous-préfet.

— D'ailleurs, c'est l'affaire de quelques jours seulement. Un envoyé du ministre doit venir prochainement reprendre les documents précieux.

« Vous m'avez compris. Je n'ai plus qu'une chose à vous demander. Quoi qu'il arrive, gardez le secret le plus absolu sur la présence de ces documents. Pour tout le monde vous resterez ici afin de terminer un travail urgent.

« Une dernière recommandation. Pour qu'il ne soit pas dit que j'ai attendu avant d'exécuter les ordres qui m'ont été donnés, il y a déjà une semaine que vous avez commencé votre surveillance.

« C'est bien entendu, n'est-ce pas, je compte sur vous ?

Agénor, pâle comme un linge, exhala dans un souffle un dernier :

— Oui, monsieur le sous-préfet.

Le soir même, il arrivait à huit heures précises à la sous-préfecture. Edgard l'attendait et l'installa lui-même dans la chambre au coffre-fort où était installé le lit de camp dans lequel Agénor devait coucher.

Le sous-préfet était très aimable. Il offrit même à son

subordonné une tasse de tilleul, afin, affirma-t-il, de lui donner le calme nécessaire en cas d'alerte.

Le malheureux jeune homme était loin de se douter de l'orage qui allait fondre sur lui.

Dans la journée, en effet, Edgard avait fait appeler la femme du concierge :

— Madame, lui avait-il dit, il faut prendre de plus grandes précautions. Vous savez que la comtesse de La Roche-Pelée est aux aguets. J'ai dû promettre de faire surveiller l'entrée de la rue du Pont-Levis. C'est vous qui en serez chargée. Vous êtes assez fine pour comprendre que demain matin vous devez déclarer à votre mari que vous n'avez rien vu d'insolite.

« Par contre, vous lui direz que vous avez distingué vers minuit des bruits de pas dans la rue et que, collant votre oreille à la porte, vous avez entendu, sans distinguer les paroles prononcées, des voix de femmes.

« Vous vous souviendrez bien de ce que je vous dis ?

— Oh ! certainement, monsieur le sous-préfet. Je comprends parfaitement. Monsieur le sous-préfet veut faire croire que c'est la comtesse qui fait des manigances pour le compromettre.

— C'est cela même. Vous n'êtes pas trop bête.

— On me l'a toujours dit. Adrien me trouve très intelligente.

— Adrien vous trouve à son goût de toutes les façons, d'après ce que je vois.

— Dame, monsieur le sous-préfet, j'ai bien le droit aussi à un peu d'amour. Hyacinthe me délaisse complètement.

— Pauvre Hyacinthe ! A propos, vous me donnerez un petit flacon de cette potion que vous lui versez pour le faire dormir si profondément.

— Monsieur le sous-préfet veut endormir quelqu'un.

— Oui, M. Agénor Trident, pour qui vous allez dresser un lit dans le petit salon contre le coffre-fort. Mais, là aussi, il faudra être discrète jusqu'au jour où je vous apprendrai ce que vous devrez dire.

Joséphine se mit à rire :

— Monsieur Agénor !... Ah ! ah ! Par exemple, celle-là elle est bien bonne ! Ah bien ! monsieur le sous-préfet, sauf le respect que je vous dois, vous en avez de l'astuce.

— Qu'est-ce que c'est ?... Qu'est-ce que vous croyez ?

— Ce que je crois ? Eh bien ! ce qui est, parbleu ! Monsieur le sous-préfet prend ses précautions pour le cas où l'on découvrirait la chose que... enfin l'histoire de la dame... Elle sera venue ici pour M. Agénor...

Edgard était étonné de se voir ainsi deviné par la malicieuse concierge.

— Bigre ! pensa-t-il, celle-ci est rouée comme tout. Il vaut mieux jouer franc jeu avec elle.

Puis, s'adressant à Joséphine :

— En tous cas, gardez bien votre langue, même à l'égard d'Adrien, n'est-ce pas ? Vous avez tout intérêt à ne pas parler, d'abord à cause de votre mari et ensuite parce que vous serez largement récompensée.

« Voici déjà un petit acompte pour vous dédommager de votre peine.

Et, sortant son portefeuille, Edgard en tira deux billets de cent francs qu'il tendit à l'amie du jeune Adrien.

Celle-ci s'en empara tandis qu'un sourire illuminait son visage :

— Oh ! monsieur le sous-préfet n'a rien à craindre. Monsieur le sous-préfet peut disposer de moi comme il lui plaira.

— C'est bien ce que je compte faire. Et surtout pas un mot, ni à Adrien, ni non plus à la dame à laquelle il ouvre la porte tous les soirs.

Quand le soir vint, tout se passa comme il était convenu.

Edgard ne quitta Agéonor que lorsque celui-ci fut bien endormi.

Le sous-préfet pénétra ensuite dans ses appartements et il trouva, comme chaque nuit, la belle Eléonore dans son propre lit, plus énamourée que jamais.

Edgard se garda bien de raconter à son amie quoi que ce fut des événements de la journée. Pourtant Eléonore le questionna comme si elle avait eu vent de quelque chose.

— Tu ne redoutes rien de la comtesse ? lui dit-elle.

— Pourquoi me demandes-tu cela ? Je ne redoute rien du tout. As-tu appris du nouveau ?

— Non, mais des fois, on ne sait pas. Tu as tant peur d'elle.

— Pour le moment, je crois qu'elle ne se préoccupe pas de moi.

— Ah !

— On m'a même assuré qu'elle allait quitter Château-du-Lac pour faire une nouvelle retraite dans son couvent.

— Vraiment ? Alors, tu seras bien tranquille.

Etait-ce à cause des incidents de la journée, qui avaient tout de même énervé Edgard ? Toujours est-il qu'il lui sembla que son amie avait prononcé cette dernière phrase d'un petit ton moqueur.

Mais il oublia vite cette impression sous les caresses de sa maîtresse.

— Plus que cinq jours, mon chéri, tu sais, reprit Eléonore.
« Dans cinq jours expire le délai que je t'ai accordé et nous sommes de la classe tous les deux. Nous secouons la cendre de nos souliers sur le sol ingrat de Château-du-Lac. Et vive Paris et ses plaisirs !

— Sûrement, dans cinq jours tout sera réglé.

— Tu as commencé à préparer le terrain avec le docteur ? Tu es moins empressé auprès de sa fille, n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire que c'est difficile. J'ai seulement annoncé que j'allais probablement être obligé de faire un séjour un peu long à Paris, appelé par le ministre.

— Ah ! Tu sais ! Ne me trompe pas ! sans ça, gare au scandale !

— Sois tranquille, ma Nonore chérie, sois tranquille... Tu verras, je te réserve une surprise.

— A la bonne heure, je t'aime, mon gros loup.

Et l'ardente fille ponctua ce serment d'un long baiser tandis qu'Edgard pensait :

— Tu parles d'une surprise ! Qu'est-ce qui va se passer dans cinq jours ? C'est alors qu'il faudra tenir le coup.

En attendant, le sous-préfet tenait le coup sans aucun remords en répondant aux transports amoureux de sa maîtresse.

VIII

LA COLÈRE DE LA COMTESSE ET LA RAGE D'ÉLÉONORE.

Il serait fastidieux de répéter que la comtesse et Mlle Dondurrand continuaient avec vigilance leur faction au coin de la rue voisine. Le lecteur s'en doute.

Il est plus intéressant de dire ce que préparait Mme de La Roche-Pelée.

Elle ne perdait pas son temps bien que ses veilles quotidiennes la fatiguassent beaucoup et qu'elle sortît de son lit chaque matin vers dix heures avec des traits tirés et des yeux battus qui eussent pu faire croire à des esprits non prévenus qu'elle passait ses nuits à tout autre chose qu'à guetter dans la rue les allées et venues de la maîtresse du sous-préfet.

Mais nul ne soupçonnait la comtesse, qui était insoupçonnable d'ailleurs.

Elle aussi n'avait plus que cinq jours devant elle pour mettre son plan à exécution. Cinq jours, c'était peu ; il fallait mettre ce temps à profit sans perdre un instant.

Le sixième jour, c'est-à-dire l'avant-veille de l'échéance, la comtesse se faisait de nouveau annoncer chez le docteur Rabaud.

Celui-ci la reçut avec la plus grande amabilité et Mme de La Roche Pelée en ressentit au premier abord une favorable impression.



Elle s'était précipitée sur son lit, mordant ses oreillers (page 44).

— Eh bien ! docteur ! lui dit-elle. Etes-vous plus renseigné sur le sous-préfet ?

— Ma foi, madame, j'avouerais franchement que votre visite de l'autre jour a ébranlé ma confiance en M. Dumoulin.

— Vous voyez bien. Vous me remercieriez certainement un jour du grand service que je vous aurai rendu.

« D'ailleurs, vous avez dû vous apercevoir de quelque chose dans l'attitude de M. Dumoulin. Depuis que cette femme est venue à Château-du-Lac, il doit se montrer moins empressé auprès de Mlle Agnès.

— Mon Dieu, Madame, le sous-préfet doit cacher son jeu.

Car, au contraire, il ne s'est jamais montré plus amoureux de ma fille.

Il ne pouvait pas se douter de l'effet que ses paroles allaient produire sur la vertueuse Isabelle.

Celle-ci bondit comme si le docteur lui avait marché sur le pied. Elle s'écria :

— Alors, comme vous le dites, c'est qu'il cache son jeu. Ah ! Il le cache bien, le misérable !

Le docteur était interloqué. L'attitude de sa visiteuse devenait une énigme.

— Ecoutez, reprit Mme de La Roche Pelée, qui avait repris son calme, lors de ma première visite, je vous ai dit qu'avant une semaine je vous donnerais les preuves formelles que M. Dumoulin reçoit chez lui, chaque nuit, cette femme, cette Parisienne dévergondée qui n'est après tout, qu'une fille.

Le docteur avait retrouvé son sang-froid. Il se rappela fort à propos que le sous-préfet lui avait conseillé d'abonder dans le sens de la comtesse.

— Alors, dit-il, ces preuves ?

— Vous vous êtes encore une fois laissé abuser par ce monsieur qui ose prétendre à la main de votre fille. Je vois que je ne pourrai pas éviter le scandale public. Tant pis, c'est lui qui l'aura voulu !

Et Mme de La Roche-Pelée prononçait ces paroles d'un ton menaçant. On eut dit qu'elle essayait d'étouffer, sans y parvenir complètement, une colère furieuse.

Elle ajouta :

— Voici : vous n'avez qu'à vous trouver après-demain à deux heures du matin dans la rue du Pont-Lévis, derrière la sous-préfecture. Vous n'y serez pas seul d'ailleurs. Vous m'y trouverez. Je serai là avec quelques amies... Nous veillons chaque jour depuis neuf heures du soir. Et, lorsque cette femme sortira de la sous-préfecture, je la démasquerai publiquement... vous entendez, publiquement !... Après cela, si M. Dumoulin n'est pas obligé de quitter Château-du-Lac, c'est qu'il n'y aura plus ni morale, ni justice.

« A après demain, docteur, je compte sur vous.

— A après-demain, madame la comtesse. Je ne demande qu'à être convaincu et je serai exact au rendez-vous.

Lorsque le docteur eut rapporté à Edgard son entretien avec la comtesse, il observa l'attitude de son futur gendre. Celui-ci était très calme.

— Eh bien ! dit-il. Il faut être au rendez-vous. N'y soyez pas seul. Amenez quelques amis, par exemple le rédacteur en chef du *Républicain castrolagunien*. La comtesse veut un scandale ; pourquoi la contrarier ? Nous lui donnerons son

scandale, mais il y a gros à parier que c'est elle qui en fera les frais.

— Vous avez appris quelque chose sur ce qu'elle prépare ?

— J'ai appris beaucoup de choses. D'ailleurs je n'ai aucune raison de vous les cacher. Et vous garderez bien le secret pendant deux jours, n'est-ce pas ?

— Vous pouvez être assuré de ma discrétion.

— Eh bien ! Voilà. Il est vrai que toutes les nuits, à l'aide d'une fausse clé, une femme entre et sort de la sous-préfecture par la porte de la rue du Pont-Levis.

— Ce n'est pas possible !

— C'est l'exacte vérité ! Mais vous ne vous douteriez jamais pour qui cette personne se glisse ainsi furtivement dans cette maison.

— Ma foi non.

— Pour M. Agénor Trident.

— Le petit Trident ? Moi qui le croyais le jeune homme le plus sage de la ville, au point même que je le considérais comme ignorant tout de l'amour.

Dumoulin partit d'un grand éclat de rire.

— Ah ! ouïche, ignorant ! Vous me la bâillez belle ! Soyez persuadé que c'est un gaillard qui ne s'embête pas !

« Il couche ici depuis deux semaines pour des raisons de service. Il n'a pas pu se passer de sa petite amie, et il n'a pas hésité à faire fabriquer — par quel moyen, je l'ignore — une fausse clé pour que sa maîtresse puisse venir le rejoindre.

« Dès que j'ai eu découvert le pot aux roses, j'ai compris. La comtesse, qui fait certainement surveiller les environs, a eu vent de l'histoire. Elle est convaincue que la dame inconnue vient pour moi. Et elle s'apprête à triompher.

« Je n'ai pas voulu la détromper. Laissons la tomber dans le piège qu'elle a elle-même tendu.

« Lorsque, dans deux jours, elle voudra, comme elle le dit, démasquer publiquement la femme qu'elle ne connaît pas, je serai là, moi aussi. Nous trouverons ladite femme dans les bras d'Agénor. Mme de La Roche-Pelée en sera pour sa courte honte ; toute la ville rira d'elle le lendemain.

« C'est pourquoi je vous dis d'amener le rédacteur en chef du *Républicain castrolagunien* ; il aura à écrire un bel article, qui fera assez de bruit pour que le comte soit obligé de donner sa démission de maire et de député.

Le visage du docteur s'illuminait.

— Bravo ! s'écria-t-il. Bravo !... Ça, c'est bien joué !

Et il ne vécut plus. Il attendait certainement la nuit du surlendemain avec autant d'impatience qu'Isabelle de La Roche-Pelée.

Celle-ci, avant de rentrer chez elle, était passée au bureau du *Nouvelliste de Château-du-Lac*. Elle avait convoqué le rédacteur en chef de l'organe conservateur pour qu'il assistât, lui aussi, au scandale.

Après quoi, satisfaite d'elle-même, elle avait regagné sa demeure.

Sitôt rentrée, elle s'enferma dans sa chambre.

Si quelqu'un avait pu alors coller son œil à la serrure, il eût été bien surpris de voir et surtout d'entendre la comtesse.

Contrairement à son habitude, elle ne s'était pas jetée sur un prie-dieu pour demander à la Sainte-Vierge de couronner le succès de son entreprise.

Elle avait rageusement enlevé son chapeau et son manteau qu'elle avait lancés sur un canapé.

Puis, dans un état de folle exaltation, elle s'était précipitée sur son lit, mordant les oreillers pour étouffer sa voix, afin qu'on ne l'entendît pas murmurer :

— Ah ! le bandit ! le misérable !... Le lâche ! Il ne veut pas la quitter, sa fiancée !... Il ne le veut pas !... Mais il ne se jouera pas de moi comme il le croit... Ce serait trop bête !...

Sa colère passée, et redevenue maîtresse d'elle-même, la comtesse se leva ; elle avait retrouvé tout son calme, c'était de nouveau la grande dame.

Elle partit cependant d'un grand éclat de rire qui jurait avec son habituelle réserve :

— Ah ! monsieur Edgard Dumoulin, dit-elle, vous vous croyez bien fort, mais je le suis plus que vous ! Ah ! si vous connaissiez entièrement le fond des choses, vous auriez trop beau jeu... Mais, voilà, vous l'ignorez.. Et c'est très heureux... Allons ! Je vous apprendrai qu'on ne se moque pas impunément d'une La Roche-Pelée née de Puyprofonds.

Si la rage de la comtesse était grande, celle d'Éléonore ne l'était pas moins. La jolie fille était furieuse de ne pas avoir encore décidé son ami à quitter Château-du-Lac en sa compagnie ; et naturellement sa jalousie contre la pauvre Agnès en était encore augmentée.

Le même soir du jour où la comtesse avait rendu visite au docteur, il y eut à l'hôtel du Vieux Castel une grande scène de violence au cours de laquelle Éléonore exprimait à sa camériste Emma toute son indignation :

— Crois-tu, disait-elle, ce salaud-là qui n'a pas encore brisé avec sa petite oie blanche !... au contraire !... Monsieur veut me rouler !... Ah ! mais, s'il se figure qu'il va me mener en bateau longtemps comme ça, il ne m'a pas regardée !...

— Madame a tort de se fâcher !... Elle n'a plus que deux jours à attendre !

— Deux jours, oui, deux jours !... Après, gare la casse.

IX

LES SURPRISES D'AGNÈS.

Sans qu'ils s'en doutassent, le sous-préfet et son futur beau-père avaient une alliée qui allait leur apporter un appui d'autant plus efficace que, pas plus qu'eux-mêmes, ni la comtesse, ni Eléonore ne se doutaient de l'entrée en scène de ce nouveau personnage.

Cette alliée imprévue n'était autre que la jeune Agnès.

Un hasard providentiel avait voulu que celle-ci remarquât la visite de Mme de La Roche-Pelée à son père.

Curieuse comme toutes les filles d'Eve, elle avait collé son oreille à la porte du cabinet paternel, et n'avait pas perdu un mot de la conversation entre le docteur et la comtesse.

Ce qu'elle avait entendu avait provoqué en elle un trouble profond.

Elle se refusait pourtant à croire à la trahison de son fiancé.

— C'est, pensa-t-elle, encore un coup monté par Mme de La Roche-Pelée. Le rendez-vous est pour après-demain. J'y serai.

Elle avait pensé à prévenir son fiancé, mais elle y avait renoncé dans la crainte que le sous-préfet ne l'empêchât d'intervenir.

Le soir de ce même jour, Eléonore, couchée dans le lit d'Edgard, lui posa la question de confiance :

— Alors, mon loup, c'est entendu, n'est-ce pas ? Demain sera notre dernière nuit à la sous-préfecture de Château-du-Lac. Après, nous jouons de la fille de l'air.

Edgard simula un grand embarras :

— Ecoute, mon lapin bleu, ce qui est promis est promis et je tiendrai ma parole. Seulement il faut que tu m'accordes un nouveau délai.

— Un délai ! Ah ! non, par exemple !...

— Cependant, il le faut !...

— Ah bah !... Et pourquoi le faut-il ?

— Parce que j'ai reçu un télégramme du préfet qui doit venir à Château-du-Lac après-demain. Tu comprends que je ne peux pas m'absenter avant sa visite... C'est un contre-temps imprévu.

— C'est de la blague ! Tu te fiches de moi.

— Pas le moins du monde ! Je te le jure, ma cocotte en sucre... Pourquoi te mentirais-je, d'abord ?

— Est-ce que je sais, moi ?... Parce que tu ne peux pas te décider à laisser ton Agnès Rabaud.

— Tu es folle. A quoi ça m'avancerait-il ?

— Avec les hommes on ne sait jamais.

— Voyons. Ça ne fait que trois jours de plus. Qu'est-ce que c'est que trois jours ?

A la grande stupéfaction d'Edgard, Eléonore se laissa convaincre. Elle accorda le délai demandé, mais en stipulant bien que ce serait le dernier.

Le grand jour tant attendu — ou plutôt la grande nuit — puisque c'était pour la nuit que tout le monde s'était préparé — arriva enfin.

Chacun avait pris ses dispositions de son côté. Mlle Cunégonde Dondurrand et ses amies devaient se retrouver à une heure du matin derrière la sous-préfecture. Sans en rien dire à la comtesse, elles s'étaient même munies de verges pour fouetter la Parisienne impudique qui avait osé déboucher le sous-préfet.

Le directeur du *Nouvelliste*, lui aussi, avait pris ses mesures pour être exact au rendez-vous.

D'autre part, le docteur Rabaud, le président du Comité républicain et le rédacteur en chef du *Républicain castro-lagunien* avaient passé ensemble la nuit au grand café glacier en attendant l'heure de se rendre rue du Pont-Levis.

Agnès avait demandé la permission d'aller dîner chez une tante qui habitait à l'autre extrémité de la ville et le docteur lui avait accordé cette autorisation avec empressement, préférant que sa fille fût loin du théâtre des événements.

Il ne se doutait pas que la fiancée d'Edgard voulait précipitamment se rendre le plus tôt possible dans les parages de l'hôtel du Vieux Castel.

A huit heures du soir, elle guettait l'entrée du petit rez-de-chaussée où logeait Eléonore.

Agnès se félicita de son inspiration, car elle était à peine là, dissimulée dans l'encoignure d'une porte voisine, qu'elle vit arriver la comtesse toujours enveloppée dans son grand manteau et cachant ses traits.

La fille du docteur étouffa un cri de surprise...

Il y avait de quoi, en effet, être stupéfaite : Mme de La Roche Pelée, après avoir jeté un regard autour d'elle pour s'assurer que personne ne la voyait, entra délibérément dans le logis loué par la Parisienne.

— Ainsi, se dit Agnès, la comtesse est de connivence avec cette femme !

Mme de La Roche Pelée, après avoir pénétré dans l'hôtel du Vieux Castel, avait laissé la porte entr'ouverte. Avec une audace que sa jeunesse et son inexpérience excusaient, la jeune fille se glissa subrepticement dans le logement, décidée à tout voir et à tout entendre.

Elle se dissimula derrière une porte, mais malheureusement, trop préoccupée de ne pas se laisser surprendre, elle ne put se rendre compte exactement de ce qui se passait à l'intérieur.

Elle comprit seulement qu'une conversation animée avait lieu entre la comtesse et une autre femme qui ne pouvait être que la complice chargée de compromettre Edgard.

Ces seuls mots, qui clôturèrent l'entretien, lui parvinrent :

— Alors, c'est bien convenu, ils seront tous là à deux heures du matin ; à trois heures le scandale...

Et un rire sonore se fit entendre...

— Ce sera bien aussi rigolo que le jour de la fête de Neuilly !

Agnès se mordait les lèvres pour ne pas crier... Elle se retenait pour ne pas bondir...

Cinq minutes plus tard, des bruits de pas se faisaient entendre.

Agnès n'eut que le temps de s'effacer dans l'obscurité, retenant son souffle pour laisser passer le fils de l'hôtelier, suivi d'une femme enveloppée d'une grande capeline dont le capuchon était rabattu sur la tête.

La mystérieuse inconnue était vêtue sous sa cape d'une robe très décolletée dont on apercevait la jupe et l'éclancrure du corsage que laissait voir le manteau entr'ouvert sur la poitrine.

Il fallut à Agnès un courage surhumain pour laisser passer cette femme sans lui sauter à la gorge.

Elle s'attendait d'ailleurs à voir sortir la comtesse derrière ces deux personnages.

Mais Isabelle ne reparut point tout de suite.

La fille du docteur, qui n'osait plus bouger, resta ainsi pendant trois longues heures. Elle commençait à se demander si elle ne ferait pas mieux de se retirer quand Mme de La Roche Pelée parut enfin. Il pouvait être onze heures et demie lorsque la comtesse, ouvrant discrètement la porte, se glissa dans la rue.

Quelques instants plus tard, Agnès sortait à son tour avec d'infinies précautions.

Elle aperçut au coin de la rue Mme de La Roche Pelée qui abordait Mlle Cunégonde Dondurrand. L'instant était propice, la jeune fille referma la porte et regagna l'entrée de la maison voisine d'où elle avait observé déjà l'hôtel du Vieux Castel.

Sa colère contre la comtesse était grande. Ainsi, cette grande dame qui se posait en protectrice de la morale ne reculait devant aucun moyen, même jusqu'à s'abaisser à la complicité d'une femme de mauvaise vie pour frapper le sous-préfet...

X

PRISE AU PIÈGE.

Ce soir-là, lorsque Edgard vint dans sa chambre pour retrouver Eléonore, laquelle, comme chaque jour, était déjà couchée dans le lit du sous-préfet, ce dernier était encore entièrement vêtu.

— Eh bien ! lui dit Eléonore. Tu ne te déshabille pas aujourd'hui ?

— Non.

— Comment cela. Non !... Tu as encore du monde ?

— Pas du tout. Mais j'ai un travail urgent à finir. Je ne me coucherai que dans une heure ou deux. Repose-toi en m'attendant.

— Ça, ce n'est pas gentil. Tu vas me laisser toute seule.

— Voyons, grande bête, puisqu'il faut que je finisse un rapport pour le préfet.

— Oh ! Ce préfet ! En voilà un que je maudis !

— Pourquoi donc ?

— Dame ! Sans lui, sans son idée stupide de venir à Château-du-Lac, nous filerions tous les deux sur Paris.

— Ah oui ! Bien sûr ! bien sûr !...

Si Eléonore n'avait pas eu l'esprit ailleurs, elle eut certainement remarqué combien ce « Bien sûr » manquait de conviction.

Mais Eléonore, ce soir-là, avait sans doute d'autres préoccupations.

Elle dit seulement à son amant :

— Dépêche-toi de finir ce rapport pour venir me retrouver le plus tôt possible...

Et ils échangèrent un baiser... mais un baiser qui sonnait faux, si l'on peut dire.

Or, Edgard, comme bien l'on pense, n'avait aucun rapport à rédiger pour le préfet. Il passa dans son cabinet de travail, s'assit dans un fauteuil et ouvrit un livre.

Vraisemblablement il attendait quelqu'un ou quelque chose.

Disons tout de suite qu'il attendait l'heure d'agir.

Lorsque la pendule marqua une heure du matin, il se dirigea vers la fenêtre et explora la rue du regard...

Il fut sans doute satisfait de son examen, car il se frotta les mains en disant :

— Tout va bien !... Le docteur est là !

Le docteur était là, en effet, avec ses amis, attendant le signal de son futur gendre.



— Une femme en chemise ! (page 51).

Edgard murmura :

— Allons-y ! Tant pis pour Eléonore !

Il entra dans la chambre, appelant sa maîtresse :

— Eléonore ! Eléonore !

La jeune femme somnolait. Elle se dressa sur son séant :

— Qu'y a-t-il ?... C'est toi, Edgard ?... Tu viens te coucher.

— Il y a... il y a que j'ai entendu du bruit. Quelqu'un monte !

— Quelqu'un monte ?

— Oui, le concierge peut-être. Il ne faut pas que tu restes dans ma chambre.

— Par exemple, tu lui défendras bien d'entrer tout de même.

— Oui, mais c'est ce qui lui donnera des soupçons. Il vaut mieux que tu te caches un instant dans une pièce voisine.

Eléonore sauta en bas du lit. Elle paraissait perplexe, la belle Eléonore, elle était nerveuse, inquiète.

Elle courut à la porte et tendit son oreille :

— Mais je n'entends rien, dit-elle.

— Tu n'entends rien ?... Par exemple, c'est trop fort !

— Je t'assure.

Mais, traîtreusement, Edgard avait ouvert une porte. Il tourna le commutateur électrique et toute lumière s'éteignit.

— Que fais-tu ? demanda la jeune femme.

— Ce n'est pas moi !

— Comment, ce n'est pas toi ?

— Non, c'est celui qui monte.

— Mais il ne monte personne. Tu es fou ?

— Vite ? Entre là.

Et avant qu'Eléonore ait répondu, Edgard l'avait entraînée dans la pièce dont il avait déjà ouvert la porte.

— Maintenant, ne bouge plus... et tais-toi, dit le sous-préfet à voix basse.

Après quoi il s'éloigna et referma sur lui la porte à laquelle il donna deux tours de clé.

Tout d'abord, Eléonore était restée interdite, se demandant ce que signifiait l'attitude de son amant.

— Il se passe certainement quelque chose d'anormal, se dit-elle. Pourtant, il ne peut se douter de rien.

Elle chercha à tâtons le bouton électrique, l'atteignit au bout de quelques minutes et le tourna.

Lorsque la lumière éclaira la pièce, la belle Eléonore regarda autour d'elle.

Soudain elle poussa un cri :

Dans un lit dressé contre un coffre-fort, un jeune homme dormait.

Agénor — les lecteurs l'ont reconnu — se réveilla.

Il faut dire que le sous-préfet n'avait mélangé la veille aucun narcotique à son tilleul.

Agénor s'éveilla, disons-nous, et se dressa sur son séant, la bouche ouverte pour crier : Au voleur ! certain qu'on voulait cambrioler le précieux dépôt confié à sa garde.

A la vue d'Eléonore, il poussa à son tour un cri de surprise, devint rouge comme un coq et s'écria :

— Une femme !... Une femme en chemise !

Après quoi il se replongea sous ses couvertures.

Malgré les circonstances graves dans lesquelles elle se trouvait, Eléonore ne put s'empêcher de rire.

— Comment, s'écria-t-elle, je vous fais peur ?

« Vous n'avez donc jamais vu de femme en chemise !... »

— Non, Madame, jamais, je le jure... Je suis un jeune homme sage...

— Vraiment ! s'exclama Eléonore...

A un tout autre moment, la jolie fille eût certainement prolongé un entretien commencé de façon aussi pittoresque.

Mais elle n'oubliait pas Edgard.

Et, tout à coup, la présence d'Agénor dans cette chambre, la précipitation avec laquelle le sous-préfet l'y avait introduite, tout cela fut pour elle comme un trait de lumière.

— Est-ce que je serais roulée ? pensa-t-elle.

Elle bondit vers la porte, tandis qu'Agénor interdit, la regardait sans oser prononcer une parole.

Mais ce fut en vain qu'elle essaya d'ouvrir.

Elle frappa, appelant :

— Edgard ! Edgard !...

Peine perdue ! Edgard ne répondit pas.

— Attendez ! dit Agénor, je connais le moyen de faire venir quelqu'un. Il y a un revolver là, dans le tiroir. Je vais tirer.

— Non. Non. Ne tirez pas !... Nous sommes tombés dans un guet-apens. Il vaut mieux essayer de nous en tirer par la ruse.

« D'abord, dites-moi, monsieur, qui êtes-vous ? »

— Agénor Trident.

— Ah ! Vous êtes le jeune attaché au secrétariat du sous-préfet.

— J'ai cet honneur, oui, madame. Mais... vous-même ?

— Moi ?... Je suis l'amie du sous-préfet.

— Pas possible !...

Et le pauvre Agénor ouvrait des yeux étonnés.

— Je m'appelle Eléonore !

— Ah !

— Et pourquoi couchez-vous ici ?

— Pour garder des documents secrets qui sont dans le coffre-fort... mais il ne faut pas le dire...

— Et il y a longtemps que vous veillez sur ses documents ?

— Huit jours... c'est-à-dire, non, quinze jours, madame Eléonore.

— Voyons. Est-ce huit jours ou quinze jours ?

— Je vais vous expliquer, mais c'est un secret d'Etat que vous ne révélez à personne. Il y a bien huit jours, mais le sous-préfet m'a recommandé de dire à tout le monde quinze jours.

— Ah ! le salaud ! la rosse ? le bandit ?...

— Quel est le personnage qui...

— Edgard, votre sous-préfet. C'est le dernier des misérables !... se jouer ainsi d'une malheureuse femme !... Ah ! la crapule !... Il a tout comploté de loin.

— Je ne comprends pas.

Eléonore haussa les épaules.

— Le contraire m'étonnerait ! dit-elle.

Elle s'assit sur le lit près d'Agénor tremblant.

— Ecoutez, monsieur Agénor, vous êtes, j'en suis sûre, un galant homme ?

— Oui, madame Eléonore.

— Mon honneur, ma réputation sont entre vos mains. Mon sort dépend de vous.

— Comment cela ?

— Voilà : vous savez que l'on a fait courir des bruits sur le sous-préfet. Eh bien ! On n'a pas menti. Malheureusement il m'a compromise avec lui. Alors, aujourd'hui, l'infâme veut se disculper et rejeter la faute sur un autre. Cet autre, c'est vous.

Agénor était terrifié.

— Moi ! s'écria-t-il.

— Vous-même. C'est pourquoi il vous a fait coucher ici. C'est pourquoi il m'a enfermé avec vous, afin de pouvoir tout à l'heure nous faire surprendre et dire : « Voici le coupable ! C'est M. Agénor Trident ! »

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! gémissait le jeune homme.

— Oui, monsieur Agénor. Il faut prouver maintenant que vous êtes un homme.

— Je le prouverai, madame Eléonore.

— Nous n'avons pas le temps de fuir, je le crains. Par conséquent, voici ce que vous allez faire : cédez-moi votre place dans le lit.

— Dans mon lit ?

— Oui. Lorsqu'on viendra tout à l'heure, pour nous surprendre, ce qui est certainement le plan de ce misérable, je me cacherai sous les couvertures.

« Vous vous avancerez vous-même vers les personnes qui entreront et vous direz à peu près ceci :

« — Je reconnais qu'il y a une femme cachée dans cette chambre. Je vous demande seulement de respecter son incognito et de vous retirer pendant qu'elle s'habillera.

« Que M. le sous-préfet, qui sait où sont les vêtements de cette dame, les lui apporte et qu'on la laisse sortir sans rien lui demander. C'est tout ce que nous désirons, elle et moi.

— Mais si je dis cela, j'aurai l'air d'avouer.

— D'avouer quoi ?

— Que vous êtes venue pour moi ! Que je ne suis plus un jeune homme sage !... Ma réputation est perdue !...

— Vous y tenez donc tant que ça, nigaud, à votre réputation de sagesse.

— C'est que...

— Quoi ? Vous n'êtes pas une jeune fille. Pour un homme, au contraire, c'est très bien porté. On dira que vous avez eu tort de donner un rendez-vous à la sous-préfecture, mais on ajoutera : « Tout de même ce petit Trident !... Ah !... ah !... On n'aurait pas cru cela de lui. » Et toutes les femmes seront amoureuses de vous... même la comtesse.

— Vous dites ça...

— Je dis ça, parce que c'est vrai, tandis qu'une pauvre femme comme moi, pour elle c'est la honte, le déshonneur ; tout le monde me montrera du doigt...

Eléonore avait des arguments pour convaincre les hommes les plus récalcitrants.

Elle se rapprocha, féline, du jeune homme dont les idées commençaient à se troubler.

— Voyons, lui dit-elle, mon petit Agénor. Je vous prouverai ma reconnaissance comme vous ne pouvez pas l'espérer.

— Comment donc ?

— Comme cela, tiens !

Et Eléonore se jetant au cou d'Agénor, l'embrassa à pleine bouche sur les lèvres.

On a beau être un jeune homme sage et tenir à sa réputation, on a beau n'avoir jamais vu de femme en chemise, devant une telle manifestation de la part d'une jolie femme, ma foi les idées changent et on est bien excusable de cesser toute résistance.

C'est ce que fit Agénor.

Il promit tout ce qu'Eléonore voulut. Peut-être même les choses seraient-elles allées plus loin si, à ce moment, on n'eut pas frappé des coups précipités et si la voix courroucée du sous-préfet ne s'était pas fait entendre, impérative, ordonnant :

— Monsieur Trident, ouvrez immédiatement.

XI

COUPS DE THÉÂTRE

Nous avons laissé la jeune Agnès Rabaud dans la rue, épiant la comtesse et Mlle Cunégonde Dondurrand.

Avec une patience admirable, la fiancée du sous-préfet attendait que sonnât l'heure du rendez-vous fixé par Mme de La Roche Pelée elle-même.

Peu à peu la rue se peupla et Agnès vit survenir successivement son père qu'accompagnaient le rédacteur en chef du *Républicain castrolagumien* et le président de son comité, puis le directeur du *Nouvelliste de Château-du-Lac* et les amies de la vertueuse Isabelle.

Celle-ci s'était écartée et se tenait tout' auprès de la porte de sortie de la sous-préfecture. Il était convenu avec Mlle Cunégonde que la comtesse, dès que la porte s'ouvrirait, pénétrerait dans l'intérieur pour confondre la maîtresse du sous-préfet et qu'elle ressortirait ensuite, accompagnée de la coupable qui serait démasquée publiquement.

C'est ce qu'Agnès entendit expliquer par Mlle Cunégonde aux personnes convoquées auprès desquelles, toute fière de ce rôle de confiance, elle remplaçait Mme de La Roche Pelée afin de ne pas détourner celle-ci de sa faction.

Cela éveilla les soupçons de la jeune fille. A elle qui avait vu la comtesse entrer, puis sortir de l'hôtel du Vieux Castel, cette attitude semblait très louche.

Il était certain que la vertueuse Isabelle avait caché à ses amies son entente avec la locataire de l'hôtel du Vieux Castel.

Agnès se dit :

— C'est le moment de brusquer les choses !

Elle s'avança, résolue, et se dirigea vers la comtesse qu'elle interpella directement :

— Madame, dit-elle, lorsqu'on agit loyalement et qu'on n'a rien à se reprocher, on ne se cache pas comme vous le faites.

— Agnès ! s'écria le docteur stupéfait.

Mais, avant que personne ait pu intervenir, Agnès prenait Mme de La Roche Pelée par le bras, la faisait avancer sous la lumière d'un globe électrique et, d'un geste rapide, lui arrachait son capuchon, son chapeau et sa voilette...

Un cri de stupeur échappa à tous les assistants.

La femme que la jeune fille venait ainsi de démasquer n'était pas la comtesse. Poussant un oh ! de surprise, elle cachait son visage entre ses mains.

— Que signifie donc cette comédie ? s'écria la fille du docteur.

— Qui êtes-vous ? rugit Mlle Dondurrand, et comment vous trouvez-vous ici sous les aspects de notre amie.

L'inconnue balbutiait, pleine de confusion :

— Je vous en prie, laissez-moi... Je ne peux rien dire.

Cunégonde prit alors un air tragique et s'écria :

— Mme de La Roche Pelée est tombée dans un guet-apens. On l'a enlevée et elle est séquestrée !

Puis, s'avançant menaçante vers la pseudo-comtesse plus morte que vive, elle brandit la verge qu'elle tenait dissimulée sous son manteau.

— Voici qui vous fera parler, misérable ! dit-elle.

Ce fut Agnès qui intervint :

— Calmez-vous, mademoiselle. D'abord, laissez-moi vous apprendre ce que vous ignorez et ce que j'ai vu ce soir.

La fille du docteur raconta alors les faits étranges auxquels elle avait assisté.

Lorsqu'elle eut achevé, Mlle Dondurrand déclara :

— Il n'y a pas de doute. La comtesse a été attirée dans l'hôtel où elle est certainement séquestrée. Et cette femme est une comparse de la maîtresse du sous-préfet. Il faut qu'elle parle...

A ce moment, la porte de la sous-préfecture s'ouvrit. Tous se précipitèrent, croyant voir apparaître la femme mystérieuse qui était entrée la veille au soir.

Mais ils se trouvèrent en présence d'Edgard.

Celui-ci semblait très calme.

— Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il. Voici une heure que la rue est pleine de monde.

Ce fut le docteur Rabaud qui prit le premier la parole. La leçon lui avait été faite par son futur gendre lui-même. Il la récita parfaitement, et ce fut du ton le plus digne et le plus tragique à la fois qu'il déclara :

— Monsieur le sous-préfet, une femme est entrée cette nuit en se dissimulant dans votre hôtel par cette porte. On prétend qu'elle est votre maîtresse. Disculpez-vous.

Edgard sourit :

— Ce sera bien facile, docteur...

Mais Cunégonde intervint, donnant libre cours à son indignation :

— Monsieur. On a commis une infamie. Mme de La Roche Pelée a été attirée dans un guet-apens et séquestrée. Pour nous tromper, cette femme lui a volé ses vêtements et a pris sa place. Je demande justice...

Edgard regarda la personne désignée.

Il poussa un ah ! de surprise. Il venait, en effet, de reconnaître Emma, la femme de chambre d'Eléonore.

Il s'adressa à elle :

— Approchez, lui dit-il à haute voix.

Emma ne fit aucune difficulté pour aller vers le sous-préfet.

— Que veut dire cette substitution ? interrogea-t-il.

Emma répondit comme l'instant d'auparavant :

— Je ne peux rien dire...

Puis, à voix basse, elle glissa rapidement à Edgard :

— Je vous en supplie, faites fuir Eléonore par une autre porte... On vous expliquera après...

Edgard souriait en lui-même, bien qu'en apparence il s'efforçât de prendre un air tragique :

— Je crois, pensa-t-il, qu'il y avait un beau complot qui a échoué.

Puis il reprit tout haut :

— Cela est très grave. Mais tout d'abord, je veux répondre au docteur. Il est vrai qu'une femme a pénétré secrètement dans la sous-préfecture, mais elle venait retrouver un de mes subordonnés. Vous n'aurez pas, je l'espère, la cruauté de me demander son nom.

— Si ! si ! criait Cunégonde. Il faut des preuves.

— Soit ! dit Edgard. Que quelques personnes montent avec moi, par exemple le docteur et le rédacteur en chef du *Républicain castrolagunien*.

— Toute la presse doit être représentée, déclara le directeur du *Nouvelliste*.

— C'est trop juste ! approuva le sous-préfet.

— Moi aussi, déclara alors Cunégonde, je veux me rendre compte. En l'absence de la comtesse, odieusement séquestrée, je la représente...

— Vous viendrez donc aussi, Mademoiselle. Vous ne serez pas de trop.

— Et cette femme ? demanda Cunégonde en désignant Emma. Ne voulez-vous pas la confronter avec sa complice ?

— Mais si, mais si, emmenons-la également.

Tous s'engouffrèrent dans l'hôtel de la sous-préfecture et Agnès, sans rien dire, se glissa derrière le groupe qui, quelques instants plus tard, se trouvait devant la porte de la chambre où Edgard avait traitreusement enfermé Eléonore avec Agénor.

C'est à ce moment que, prenant son air le plus courroucé — quoi qu'il jubilât intérieurement — le sous-préfet prononça les paroles décisives :

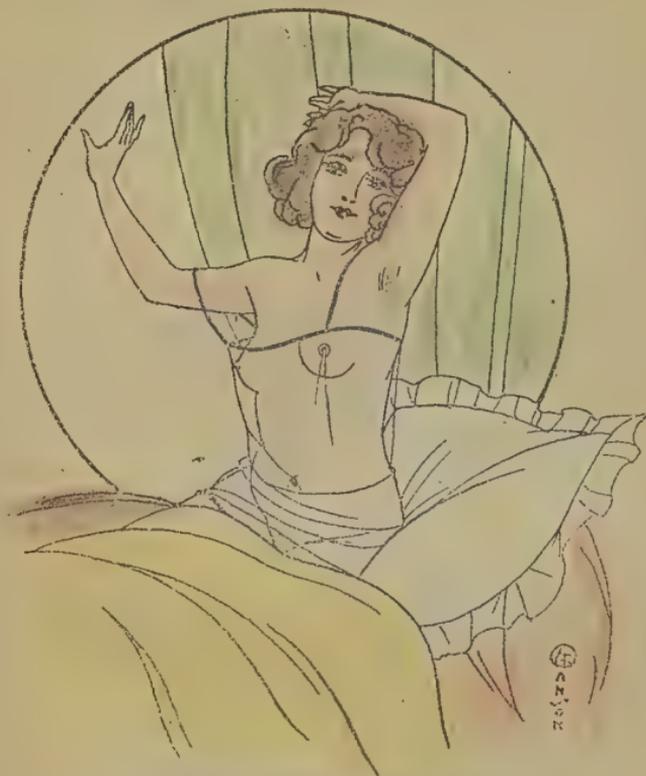
— Monsieur Trident, ouvrez immédiatement !

Le pauvre Agénor était plus mort que vif.

Néanmoins, il avait encore sur les lèvres le goût du baiser d'Eléonore, et cela lui donna du courage :

— C'est à vous d'ouvrir, monsieur le sous-préfet, dit-il, puisque vous m'avez enfermé.

— C'est juste ! répondit Edgard.



Eléonore apparut... (page 58).

Et sortant la clé de sa poche, il fit jouer la serrure.

Tous entrèrent derrière lui.

Alors Agénor, un Agénor inconnu, se dressa devant eux.

— Ne pénétrez pas plus avant, dit-il, je vous en conjure...

« J'avoue qu'une femme est cachée ici. Mais je vous demande de respecter son incognito et de vous retirer pendant qu'elle s'habillera. Que monsieur le sous-préfet me donne seulement les vêtements de cette personne et qu'on la

laisse sortir sans rien lui demander. C'est tout ce que nous désirons, elle et moi.

— Ah ! ah ! vous avouez, jeune homme, s'écria le sous-préfet. C'est bien, il vous en sera tenu compte. Mais vous avez commis une faute grave, si grave qu'on allait jusqu'à me soupçonner moi-même.

Agénor ne disait plus rien. L'audace du sous-préfet le rendait muet.

Quant à Eléonore, pelotonnée sous les couvertures qu'elle avait rabattues sur elle, elle se demandait si sa ruse allait réussir ; et si elle pourrait s'échapper sans se faire connaître, ce à quoi elle tenait beaucoup.

Edgard, qui avait deviné cette pensée de sa maîtresse, se demandait pourquoi.

Mais, comme il avait atteint son but, il ne demandait pas mieux que de passer cette fantaisie à son amie.

Aussi dit-il :

— Le désir de M. Trident est trop légitime. Tout galant homme y souscrita. Et nous ne demandons pas mieux que de respecter les susceptibilités de sa compagne.

C'est alors que se produisit un incident imprévu qui déterminait la catastrophe.

Mlle Cunégonde Dondurrand bondit :

— Ah non ! fit-elle. Non ! Il ne sera pas dit que cette créature nous échappera ainsi...

Et elle se précipita vers le lit, tenant dans sa main la verge vengeresse dont elle voulait fouetter la coupable.

Nul n'eut le temps d'intervenir. La vieille fille bouscula Agénor et, d'un geste violent, elle écarta les couvertures et les draps du lit...

Eléonore, qui n'avait pas eu le temps de se cacher, ne prévoyant pas cette brusque attaque, apparut...

Et Mlle Cunégonde, en la voyant, arrêta son bras qui allait frapper... Elle recula de trois pas... regardant stupidement la femme qu'elle venait ainsi de découvrir...

Et tous les assistants eurent un même cri, un même oh !... de stupeur...

Edgard regardait tour à tour Eléonore et les autres acteurs de cette scène sans comprendre...

Le docteur, le premier, recouvra la parole pour crier :

— Madame la comtesse de La Roche Pelée !...

Ce fut au tour d'Edgard d'ouvrir des yeux stupéfaits devant cette fantastique révélation :

La belle Eléonore et la vertueuse Isabelle de La Roche Pelée ne faisait qu'une seule et même personne !

La coupable s'était demandé un instant quel parti elle allait prendre. Elle pensait d'abord jouer la comédie du

guet-apens, dire qu'elle avait été attirée là par le sous-préfet qu'il l'avait enfermée de force avec le jeune Agénor...

Mais elle était à bout...

Puisqu'elle avait perdu la partie, autant valait la perdre en beauté.

Elle s'assit sur le lit, un rire gouailleur aux lèvres, et, provocante :

— Eh bien ! oui, c'est moi !... Comtesse de La Roche-Pelée à Château-du-Lac ! Eléonore de Thorigny à Paris ! Et après ?... Est-ce que vous allez clamer cela à tous les échos... Est-ce que les deux journaux de Château-du-Lac ici représentés vont publier les détails de ce beau scandale ?...

« Allons-y... si vous voulez... »

— Quelle indignité !... Quelle indignité !... s'écriait Cunégonde... Et dire que cette femme se donnait comme un modèle de vertu, qu'elle faisait des retraites dans un couvent...

— Demandez donc à votre sous-préfet dans quels couvents, sur les bords de la Seine, se passaient mes retraites... Ah ! non... Faut-il être de sa province pour couper dans des bateaux de ce calibre !

Il n'y avait plus de comtesse ! La belle Eléonore avait pris le dessus complètement.

Agnès s'avança vers elle :

— Ainsi, madame, toutes vos machinations n'avaient qu'un but : m'enlever mon fiancé !

Isabelle-Eléonore partit d'un grand éclat de rire :

— Gardez-le ! Je vous en fais cadeau !...

Et elle eut un regard expressif vers Agénor qui ne savait plus où se mettre.

Edgard se dit qu'il était temps de mettre fin à cette scène.

Il triomphait plus encore qu'il ne l'espérait. Cela lui suffisait.

— Nous nous trouvons, dit-il, devant une situation nouvelle qui mérite d'être examinée.

« Si vous voulez bien passer dans mon cabinet, nous allons en discuter pendant que Mme la comtesse se fera habiller par sa femme de chambre qui la remplaçait si bien tout à l'heure dans la rue.

Cunégonde s'indignait encore :

— Sa femme de chambre !... Quelle perversité !

Bref, tout le monde entra dans le cabinet sous-préfectoral.

Isabelle-Eléonore était restée seule avec Agénor.

Celui-ci passait par trop d'émotions. Il faut avouer que c'était beaucoup en une heure pour le jeune homme le plus chaste de Château-du-Lac...

Il balbutiait :

— Oh ! madame la comtesse !... C'était vous, vous que j'ai embrassée tout à l'heure...

Agénor, on le sait, renversait complètement les rôles, mais il croyait de son devoir d'homme d'agir ainsi et il ajoutait :

— Me pardonnerez-vous jamais.

La jolie fille le regarda, elle prit d'abord son air de grande dame aristocratique et ce fut la comtesse de La Roche Pelée qui s'exprima la première, déclarant :

— Monsieur Agénor Trident, vous vous êtes conduit comme un galant homme, comme un vrai chevalier à l'égard de sa dame... Je vous en serai éternellement reconnaissante...

Après quoi l'expansive Eléonore parla à son tour et ce fut pour dire :

— Grand bête ! Tu as tout à apprendre en amour ! Si tu veux, moi, je serai ton professeur.

— Quoi ? Vous... moi !

— Oui. Toi... Moi !... Tiens, prends-la donc, ta comtesse, mon petit Agénor chéri... Tu vois bien qu'elle est à toi !

Et Emma, qui entraînait à ce moment, vit sa maîtresse suspendue au cou du jeune Trident, qui la serrait amoureusement dans ses bras.

Pendant ce temps, un important conseil se tenait sous la présidence d'Edgard.

Si celui-ci triomphait, le docteur, lui, exultait...

Pour le coup, il tenait le beau scandale... et le comte de La Roche Pelée n'avait plus qu'à lui céder la place...

Si on l'avait écouté, le *Républicain castrolagunien* eût, dès le jour même, publié une édition spéciale pour raconter les débordements de la comtesse... que M. Rabaud appelait la Lucrèce de Château-du-Lac.

— Non, docteur, dit le sous-préfet. Il faut être plus habile et nous montrer généreux à l'égard d'adversaires malheureux, mais que nous estimons.

« Il est certain que la haute société et l'aristocratie castrolaguniennes ne sauraient être rendues responsables des fautes d'une brebis galeuse, qui ne peut compromettre tout le troupeau...

« Nous en avons pour preuve la légitime indignation de Mlle Dondurrand.

— Merci, monsieur le sous-préfet. Vous me comprenez.

— Comment, si je vous comprends. Aussi, je veux éviter le scandale. Et voici ce que je propose...

« Puisque la femme de chambre d'Eléonore !... ah... pardon, de la comtesse, sait si bien la remplacer, elle jouera son rôle encore une fois. C'est elle qui passera aux yeux de tout le monde pour avoir été la maîtresse de M. Agénor Trident.

« Il nous suffira, dans le *Républicain castrolagunien* de

ridiculiser Mme de La Roche Pelée pour s'être laissé prendre au manège d'une servante qui se faisait passer pour l'amie du sous-préfet...

« Le *Nowelliste* pourra même y répondre par une petite note déclarant que cette erreur n'entache en rien l'honorabilité de la comtesse.

— Merci, monsieur le sous-préfet... déclara le directeur du *Nowelliste*.

— La seule chose que nous demanderons en retour, c'est que M. de La Roche Pelée donne sa démission de maire et de député, et que son parti ne fasse qu'une opposition très modérée et de pure forme à la candidature du docteur Raubaud...

« Voilà nos conditions.

— Elles sont modérées, et nous les acceptons, reprit le directeur du *Nowelliste*. Nous souhaitons même, monsieur le sous-préfet, devenir vos amis:

Il ne restait plus qu'à aviser la comtesse de l'accord conclu, en lui confiant la mission de faire comprendre à son mari la nécessité de se retirer de la politique.

On lui dépêcha donc Emma.

La camériste revint en disant :

— Madame n'est pas tout à fait prête. Elle demande quelques instants pour venir...

On ne s'étonnera pas qu'Isabelle-Eléonore eût tant tardé à se revêtir. Elle n'avait pas pu résister à la tentation de donner au jeune Agénor une première leçon dont le professeur et l'élève furent autant charmés l'un que l'autre.

Elle vint enfin et ce fut, avec une grande assurance qu'elle comparut devant l'aéropage présidé par le sous-préfet.

Elle acquiesça naturellement à ce qui avait été convenu.

La comtesse ne sortit pas cette nuit-là par la porte dérobée de la rue du Pont-Levis. On lui fit ouvrir la grande porte d'entrée, et elle regagna son hôtel directement.

Comme elle le faisait chaque matin, elle se glissa dans sa chambre.

Et quelques heures plus tard, elle faisait demander au comte de venir la voir :

— Mon cher ami, lui dit-elle. J'ai commis une grave faute, qui va compromettre votre situation politique.

Et elle expliqua, comme l'avait imaginé Edgard, comment une intrigante l'avait trompée en la laissant accuser le sous-préfet, alors qu'il s'agissait simplement d'un jeune attaché...

— Voilà, dit-elle. Demain, toute la ville va me tourner en ridicule... Je serai la risée de tout le monde.

— Mais alors, moi... il ne me reste plus qu'à donner ma démission !...

— Hélas ! Mon cher ami, me pardonneriez-vous jamais !...
Le vieillard ne répondit pas. L'émotion fut trop forte. Et il tomba frappé d'apoplexie.

XII

M. COUILLARD VEÛT ENCORE UNE FOIS ÊTRE VIOLÉ SUR LES
COCHONS DE BOIS.

La suite des évènements se déroula comme il avait été prévu. Il y eut seulement en plus les obsèques solennelles faites au comte de La Roche Pelée, et au cours desquelles on admira la douleur profonde de sa jeune veuve (sauf naturellement les gens au courant qui la trouvèrent une merveilleuse comédienne).

Le docteur Rabaud fut élu député et maire sans concurrent, et tout Château-du-Lac se pressa au mariage de sa fille avec le sous-préfet.

Quelque temps après, le nouveau député obtenait du ministre un avancement flatteur pour son gendre, « qui avait conquis à la République la circonscription de tout temps réactionnaire de Château-du-Lac ».

Edgard fut de nouveau appelé au cabinet du ministre, mais cette fois en qualité de chef-adjoint.

Or, un peu moins d'un an s'était écoulé depuis la nuit mémorable si remplie d'évènements qui avait bouleversé la vie sociale de Château-du-Lac. Ce jour-là, M. Edgard Dumoulin fumait tranquillement un cigare dans son bureau, lorsque l'huissier entra et lui présenta une carte sur laquelle le haut fonctionnaire lut, non sans surprise :

Isabelle Trident de Puyprofonds

— Par exemple, dit-il... Faites entrer.

Et, comme Edgard s'y attendait, Eléonore entra :

— Eléonore ! fit-il.

— Vous dites cela, comme le soir où je suis venue vous surprendre dans votre sous-préfecture. Mais rassurez-vous, je ne viens pas troubler votre ménage que l'on dit très heureux.

« Non, mon cher, le passé est oublié.

« Je viens seulement demander au chef-adjoint du cabinet de ne pas oublier le service que lui rendit jadis mon mari, M. Agénor Trident.

— Agénor... Votre mari ?

— Parfaitement, mon cher... Je lui devais bien cette réparation puisque je lui avais pris sa virginité. Je m'en trouve d'ailleurs fort bien et lui aussi. Et je vous avoue que je n'ai plus besoin de faire des retraites prolongées dans aucun couvent comme au temps de mon vieux premier mari.

« Mais voilà... Je voudrais qu'Agénor fût nommé sous-préfet...

— Pas à Château-du-Lac ?

— Nous n'y tenons pas absolument. Où vous voudrez. Vous remarquerez que mon mari a repris mon nom pour l'ajouter au sien. Trident ce n'était pas mal, Trident de Puy-profonds, c'est mieux...

— Certainement. Eh bien ! mais, chère amie, j'en parlerai au ministre, c'est entendu.

« A propos, vous savez... en ce moment, c'est la fête de Neuilly... Puisque votre mari est à Paris, nous pourrions y aller ce soir tous les quatre, j'emmènerais ma femme...

— Et on monterait sur les cochons de bois...

« Quand on pense aux conséquences du dernier tour de cochons que nous avons fait ensemble...

A ce moment, l'huissier entra, et tendit une carte à Edgard.

— Oh ! dit-il... Ce cher M. Couillard. Qu'il entre... Il sera le bienvenu.

C'était, en effet, M. Joseph Couillard.

Il s'attendait à un accueil plutôt réservé.

Aussi fut-il étonné de voir le chef-adjoint du cabinet lui tendre les deux mains :

— Ce cher président, comment allez-vous ?... Et Mme Couillard ?... Et la petite-nièce ?...

— Très bien, très bien, je vous remercie...

Le pauvre homme était tout éberlué.

Il se décida enfin à parler :

— Voilà, dit-il, je suis seul à Paris. Je voulais d'abord venir vous voir pour m'excuser de l'histoire de l'an passé... Ce n'est pas de ma faute, c'est ma femme qui...

— Mais je l'ai bien compris. Et puis, non seulement, je ne vous en veux pas, mais je vous remercie, parce que sans cette histoire, comme vous dites, je ne me serais pas marié et je n'aurais pas encore obtenu le haut poste que j'occupe...

— Alors, vous ne m'en voulez pas...

— Au contraire, et si je peux vous rendre un service...

— Eh bien ! Voilà, vous me mettez à mon aise. Comme je suis seul à Paris, ma femme étant restée dans la Loire-et-Garonne... je voudrais... je voudrais que vous m'enmeniez de nouveau à la fête de Neuilly... avec les petites femmes...

Je voudrais être violé sur les cochons de bois, mais cette fois... pour de bon !...

— Ah ! non. Cela, c'est absolument impossible, je suis marié maintenant... et je ne fréquente plus les petites femmes.

— Mais... madame... il me semblait.

— Il vous semblait mal, monsieur Couillard, madame est une personne très honorable, la comtesse Trident de Puy-profonds, dont le mari est un jeune et sérieux fonctionnaire...

— Oh ! Excusez-moi... excusez-moi... Pourtant j'aurais tant voulu...

— Ecoutez, puisque vous y tenez tant, voici l'adresse d'une des dames de l'an dernier : Mme Irène d'Ambleuse. Allez la trouver de ma part... Peut-être consentira-t-elle à vous emmener à la fête de Néuilly.

— Oh ! sûrement, elle, elle ne sera pas mariée. Et je pourrai réaliser mon rêve... être violé sur les cochons de bois !...

Et M. Couillard s'en fut.

Alors Edgard, se tournant vers Isabelle-Eléonore, lui dit :

— Ce qui vous prouve une fois de plus, chère amie, que dans le cœur de tout homme il est un cochon qui sommeille.

— Oui, un cochon de bois... Et dans le cœur de la femme, alors ?...

FIN

Edmond MANDEY.

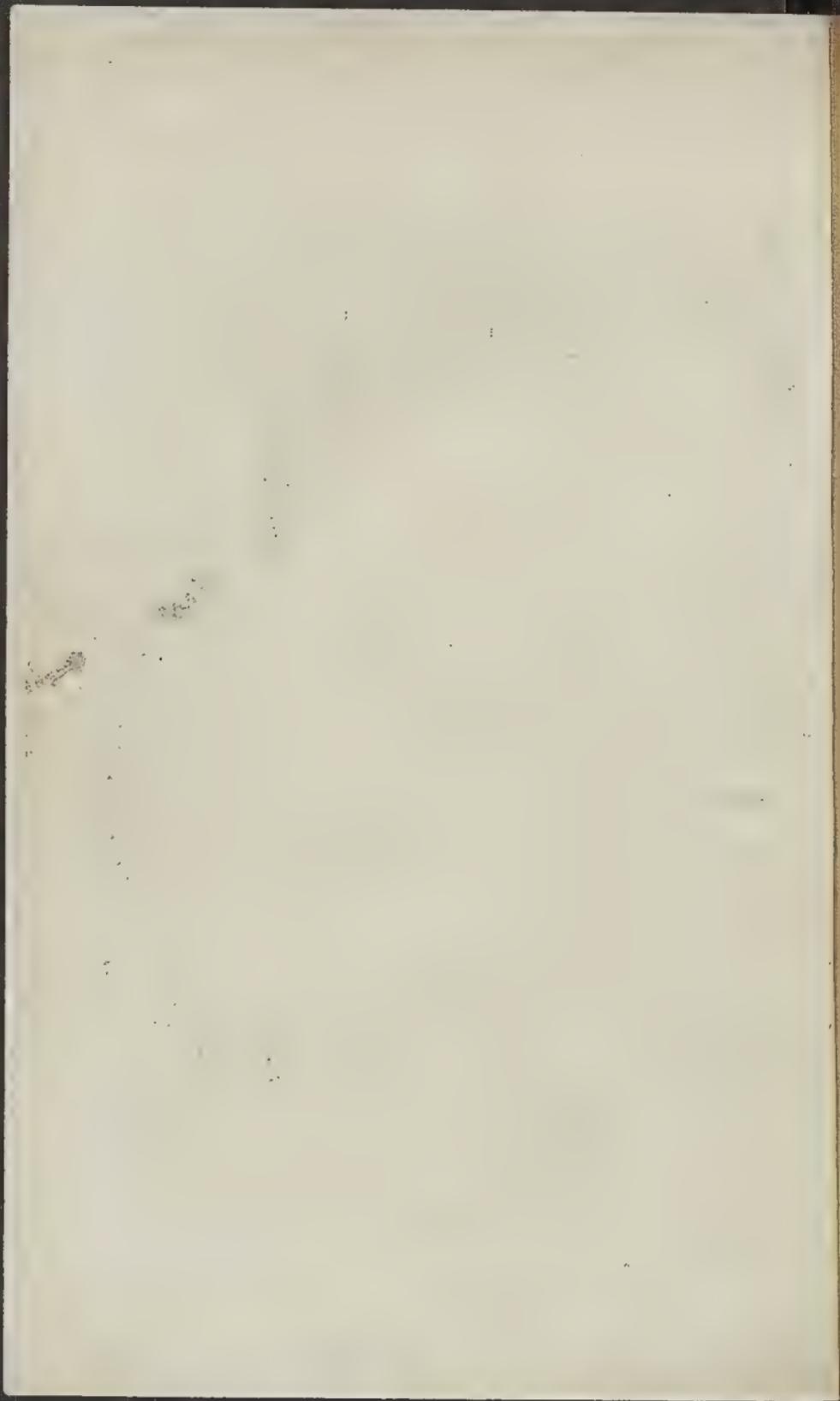
Le roman complet 1 Fr.

Le Bar aux femmes nues



Collection Gauloise

67, rue Servan, 67
:: PARIS (XI^e) ::





I

J'étais^{me} entré dans ce petit théâtre, par désœuvrement, par curiosité, peut-être aussi par concupiscence, comme disaient les bons pères, au temps de mon enfance, quand je faisais des vers aux actrices pendant les heures d'études, derrière le dictionnaire latin : *gradus ad Parnassum*.

L'affiche du spectacle annonçait une opérette grecque, romaine ou égyptienne, avec un titre affriolant. C'était la spécialité de la maison, ces opérettes, qui faisaient recette grâce à un procédé fort simple : on y exhibait des femmes nues. Elles avaient évidemment un cache-sexe.

Il constituait, à lui seul, tout le costume. Ah ! la direction ne se ruinait pas en toilettes ! Et les frais de plateau, selon le terme de métier, s'en trouvaient considérablement réduits.

Quelle différence existait-il entre l'opérette grecque et l'opérette égyptienne ? Ça, je ne l'ai jamais très bien compris. Ces demoiselles étaient également nues dans l'une et l'autre pièce. Peut-être la coiffure changeait-elle un peu ; et aussi le nom des personnages. C'était un bien amusant petit théâtre. Il a disparu aujourd'hui, éventré par la pioche des démolisseurs.

Il y avait un petit bar adjoint au théâtre. Les actrices et les figurantes venaient retrouver, devant le comptoir d'acajou, les messieurs à qui elles faisaient de l'œil,

dix minutes avant, sur le plateau. Elles étaient parfois encore en costume de scène, sous leur manteau ; c'est-à-dire qu'elles ne portaient que leur cache-sexe. En vérité le petit bar aux femes nues était charmant.

J'y suis retourné bien souvent. J'y ai connu Marie-Louise, Yvette, Liseron, d'autres encore. J'y ai recueilli un grand nombre d'histoires et rencontré une des plus charmantes petites camarades de lit de mon existence.

Le récit de toutes ces aventures du bar et de Marie-Louise peut faire un véritable roman. Je n'ai point manqué à l'écrire pour mon divertissement particulier ; et peut-être celui des personnes qui me feront l'honneur de me lire, sur la foi du titre, avec l'espoir, ne nous faisons pas meilleurs que nous ne sommes, d'y trouver des polissonneries.

II

Donc, après la matinée, ces demoiselles, se retrouvent au petit bar. On cause entre amis de la maison.

Il n'est question ni de la politique intérieure, ni de l'extérieure ; ni de littérature, ni des pièces nouvelles. Si les chefs du gouvernement venaient au petit bar. — ils y viennent peut-être — ils comprendraient que l'indifférence du peuple fait la force du Régime ; et si les écrivains et les auteurs dramatiques se rendaient compte de l'ignorance de ces demoiselles et de leurs amis, ils prendraient une grande leçon de modestie en méditant la parole de Saint-Jean : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas* ; tout n'est que vanité.

Les conversations traitent surtout de l'amour ; et aussi de l'argent. L'idée d'argent est liée étroitement à l'idée d'amour dans la minuscule cervelle de ces demoiselles. Car la vie chère a tué le « béguin ». Que les temps sont changés !

— Il faut avoir beaucoup de « pèze », aujourd'hui,

pour entretenir un homme et même pour s'offrir un béguin déclare Marie-Louise qui connaît le prix des choses.

Évidemment, « l'homme entretenu » est devenu un luxe coûteux ; quand au « béguin » gratuit, il représente un manque à gagner ; donc un déficit dans le budget.

Et Marie-Louise conclut :

— Tout le monde n'a pas les moyens d'Odette Rénier.

La grande artiste intéresse vivement mes jeunes camarades du bar. Elles la jugent très jolie. Avec des restrictions, naturellement puisqu'elles sont femmes.

— Elle a bien trente-cinq ans, déclare Yvette.

— A ce qu'il paraît qu'elle a des colliers de perles magnifiques, dit Loulou.

— C'est pas moi qu'aurais jamais cette veine-là ! dit encore Marie-Louise, J'ai pourtant de belles jambes aussi

Je n'ose expliquer à Marie-Louise que les belles jambes ne suffisent pas toujours et qu'il faut encore un grand talent, un travail forcené, énormément de veine et un certain nombre d'années pour devenir une grande vedette. Je n'ose pas ; d'autant plus que je soupçonne Marie-Louise de connaître une intéressante histoire sur Odette Rénier. Et j'essaie d'attraper l'histoire au passage, puisque je viens là pour ça.

— Elle s'offre des béguins, Odette Rénier ? Vous savez ça, vous Marie-Louise ?

Et Marie-Louise répond avec fierté :

— Tiens ! J'ai été une fois chez sa manucure ! C'est elle-même qui m'a raconté l'aventure du petit clerc.

— Voyons l'aventure du petit clerc ?

— C'était un clerc de notaire, un débutant, très gentil garçon, paraît-il, et très sérieux. Seulement, voilà : un beau jour, il va au théâtre. Il voit jouer Odette Rénier. Elle faisait un rôle d'amoureuse. Au II, elle portait une robe de charmeuse rose, sans corset, décolletée jusqu'aux reins. Elle avait l'air nue, là-dedans. Mon clerc, qui s'appelait Julien, prend feu pour Odette Rénier.

— Faut dire aussi qu'elle avait un joli rôle, interrompt Loulou, Je l'ai vue, moi. Elle était épatante.

— Tu comprends, dit Marie-Louise à Loulou, le petit Julien écrit à Odette Rénier. Elle ne répond pas. Elle en reçoit tous les jours des lettres d'amour.

— Moi aussi, dit Loulou. Les messieurs me donnent rendez-vous à la sortie.

— Seulement le petit clerc expliquait à Odette Rénier qu'il l'adorait, qu'il l'adorait pour toujours. Et il lui envoyait des fleurs.

— Moi, on ne m'envoie pas de fleurs et on me demande seulement à passer une heure à l'hôtel avec moi.

— Bref, il essaie de tous les moyens pour avoir Odette. A la fin, il lui propose cinq mille francs ! Cinq mille francs pour une nuit d'amour.

— Il était riche, ton clerc.

— Tu vas voir ! Attends !

Et Yvette déclara avec simplicité.

— C'est pas à moi qu'on offrirait cinq mille balles.

— T'es trop gourde !

Yvette réplique. Je suis obligé d'intervenir pour ramener la paix et connaître la fin de l'histoire. La voici, telle du moins que la raconte Marie-Louise. Peut-être est-ce une histoire apocryphe.

Odette Rénier accepta les cinq mille francs. Elle invita le jeune clerc chez elle. Il y dina, il y coucha.

Il était très gentil, ce petit Julien, très tendre, très amoureux, avec un air un peu mélancolique. Sans doute parce que cette belle nuit devait demeurer unique pour lui.

Le lendemain matin, il voulut prendre un bain. Il alla dans la salle de bain. Ses vêtements étaient demeurés sur un fauteuil. Il les y avait lancés, pêle-mêle, la veille. Le portefeuille, dégonflé, gisait par terre. Les cinq billets se trouvaient sur la cheminée.

Odette Rénier ramassa le portefeuille d'où s'échappait une lettre avec l'adresse des parents du petit clerc et cette suscription : « *A remettre après ma mort* ».

Du coup, la belle Odette devina quelque drame et ouvrit l'enveloppe qui n'était point collée. Le petit clerc expliquait qu'il avait dérobé cinq mille francs à son patron

pour coucher avec Mlle Odette Rénier. Et qu'il allait se jeter à la Seine après avoir passé une nuit d'amour.

Elle ne broncha pas. Elle remit le portefeuille et la lettre dans la poche du veston. Et quand le jeune Julien rentra dans la chambre elle lui tendit les cinq billets, l'embrassa et lui dit :

— Reprends-les, bêta. Tu ne comprends donc pas que je t'aime... Et reviens après-demain. Je serai seule. Nous passerons la nuit ensemble.

III

Marie-Louise déclare à ses petites camarades du bar et du plateau qu'elle est « raide comme un passe-lacet », et elle cherche à leur emprunter de l'argent pour le dîner.

Je me trompe peut-être. Mais cette pittoresque expression doit probablement signifier qu'on n'a plus le sou. « Raide comme un passe-lacet » offre sans doute à l'amateur de langage populaire le même sens que « fauché comme les blés » ou « être sans un ». Marie-Louise a dû fréquenter les ateliers de couture avant de monter sur le plateau du petit théâtre. Depuis quelque temps, j'apprends ainsi toutes sortes de locutions par la conversation de ces demoiselles qui usent entre elles d'un dialecte particulier dont tous les termes ne sont pas à reproduire, vu leur crudité !

Marie-Louise eut, hier, le grand tort de consacrer ses dernières ressources à payer une entrée dans une salle de danse élégante, baptisée d'un mot anglais que je ne veux pas écrire, parce que je mets une mauvaise foi systématique à faire semblant d'ignorer la langue de nos envahisseurs ; et parce que nous avons une langue à nous, assez riche, et assez belle pour exprimer notre pensée.

Marie Louise explique à ses camarades comme elle s'est ruinée hier en frais généraux dans une entreprise désastreuse.

Elle allait, elle allait, par les rues, *quærens quem devoret*,

ce qui signifie à peu près cherchant fortune et désireuse de rencontrer un généreux ami de passage.

Et voilà qu'elle remarque devant elle un Argentin ! Comment pouvait-elle savoir que le monsieur était Argentin ? C'est très simple. Cela tient à la classification de la race blanche imaginée par Marie-Louise : il y a les Américains ; ils doivent être blonds de poil, rose de teint et habiter New-York ; les Anglais, plus commodément appelés Engliches ; les Argentins, dont l'espèce comprend tous les hommes bruns de peau et noirs de cheveux ; il y a aussi les Parigots ou jeunes Parisiens ; les Pétzouilles ou Provinciaux ; et enfin les « vieux crabes » dont font partie tous les vieux messieurs de tous les pays du monde.

C'est facile à apprendre. Et l'on s'y reconnaît très vite.

Donc l'Argentin précédait Marie-Louise. Quand il s'arrêtait pour regarder les étalages, elle apercevait son profil qui était celui d'un homme jeune. Il paraissait bien habillé. Il portait des souliers à empeigne d'étoffe claire, des gants gris et un complet à raies.

Marie-Louise pensa qu'il devait être riche. Elle a la tendance fâcheuse, fâcheuse pour elle, la pauvre fille, de croire que tous les « Argentins » et tous les « Américains » sont riches.

Il entra dans la salle de danse. Elle entra dans la salle de danse. Il s'assit devant une petite table. Elle s'assit devant la table voisine. Il commanda un café.

Elle demanda du Porto et des gâteaux à la crème.

Elle croisa les jambes pour montrer ses mollets. Elle laissa tomber son mouchoir pour se baisser et exhiber sa poitrine libre dans le corsage décolleté. L'Argentin ne broncha pas. Et pourtant Marie-Louise est belle fille. Fallait-il qu'il en eût vu, des belles filles, cet Argentin !

Elle finit même jusqu'à payer son vin et ses gâteaux. Maintenant, il lui restait 22 sous !

« Des fois » comme elle dit, les messieurs n'aiment pas ces façons de les attendre pour solder le montant d'une consommation.

L'Argentin commença enfin à regarder Marie-Louise avec attention. Elle lui sourit timidement. Il n'eut pas l'air de remarquer ce sourire. La pauvre créature se demandait comme elle allait dîner le soir.

L'Argentin se leva et lui proposa de danser un tango. Il avait « l'assent », « l'assent » du Midi, l'Argentin. Il était d'Agè !

Mais les méridionaux sont souvent négociants en vins. Et Marie-Louise ne se découragea pas. Elle dansa le shimmy, elle dansa le fox-trot, elle dansa la valse hésitation.

Elle dansa tout ce que voulut danser l'Argentin, qui n'était plus Argentin mais qui était tout de même méridional.

Ils quittèrent tous deux la salle. Et l'homme offrit à Marie-Louise de dîner avec lui. Elle accepta sans façon. Elle demanda, pour se renseigner sur la situation de son nouveau compagnon :

— Où m'emmenez-vous ?

Il donna le nom d'un « bouillon » populaire. Elle protesta. Il ne connaissait donc pas Paris. Du coup, il passa, dans l'esprit de Marie-Louise, de la classe des Argentins dans la classe des Petzouilles.

— Vous, un homme riche ! Un négociant en vins ! Vous allez dîner là !

— Mais qu'est-ce qui vous fait croire que je suis négociant en vins ? Je suis coiffeur ! garçon coiffeur !

Marie-Louise pensa qu'elle dînerait tout de même ce soir-là. Et comme le coiffeur avait du bagout, il sut la retenir jusqu'au lendemain matin.

— Tout cela pour un dîner au bouillon, ma petite ! conclut-elle en riant elle-même de sa mésaventure.

IV

Mes visites au petit bar ont d'abord intrigué beaucoup ces dames. Elles se demandaient probablement pour laquelle d'entre elles venait le monsieur. Comme il ne se

décidait pas à faire son choix, elles ont commencé à prendre un air vexé. Et puis, quand elles ont su que le monsieur venait là pour chercher des sujets d'histoires nous sommes devenus tout à fait bons camarades, elles et moi. Et elles m'en ont raconté ! Elles m'en ont raconté ! La plupart n'offrent d'ailleurs aucune espèce d'intérêt. Les thèmes proposés donnent une amusante idée des conceptions littéraires de mes jeunes amies du petit bar :

— Vous direz dans votre journal que l'ouvreuse nous chipe tous nos clients. Vous comprenez, monsieur, ça n'est pas juste. On se met toutes nues pour travailler ; on gagne 10 francs par jour à attraper froid ! Et puis l'ouvreuse profite de ce qu'elle est dans la salle pour donner des rendez-vous aux messieurs ; nous voyons du plateau son manège. Des fois, j'ai envie de sauter par-dessus le trou du souffleur.

Évidemment, comme sujet d'histoire, c'est un peu mince. Mais il n'en faut pas rire. J'ai lu des volumes de 300 pages qui avaient remporté un prix littéraire et qui ne comportaient pas une intrigue plus compliquée que celle de l'ouvreuse, des petites dames et des messieurs. Seulement, ces volumes là n'étaient pas drôles du tout.

— Moi, j'en connais une bonne, d'histoire, me déclare la belle Marie-Louis, qui est la Schéhérazade du bar. C'est l'histoire de Liseron qui avait un ami très riche. Mais il ne venait jamais ici. On ne le voyait jamais.

— Peut-être bien qu'il n'existait pas, déclare Lucette qui porte les cheveux courts et qui a l'air fûtée.

— Penses-tu ! Le manteau existait, lui, tu te rappelles le manteau de Liseron ? Et sa jolie montre de poignet, et tout, quoi.

Marie-Louise Schéhérazade continue, pour le monsieur :

— Nous avons toutes, il faut bien en convenir, l'envie de la situation de Liseron. Et Yvette, une petite, très gentille, pas bien riche, qui ne vient plus ici, lui répétait toujours :

— Ah ! Lili, ce que je voudrais avoir un ami comme le tien.

Mais voilà, monsieur, il fallait le trouver ! Vous ne vous imaginez pas combien c'est difficile de trouver un homme aujourd'hui.



Des fois j'ai envie de sauter par dessus le trou du souffleur (page 8).

En effet, je ne l'imagine pas. Ça n'est pas, comme disent les ouvriers, ma partie. Pour encourager la conteuse, et

témoigner d'une espèce de compétence, je crois devoir expliquer :

— Oui, à cause de la guerre. Il y a maintenant plus de femmes que d'hommes.

— C'est pas tant ça, encore. Mais ceux qui restent ne s'attachent pas. Ils sont bons pour un dîner, une nuit, et c'est tout.

Je comprends que les affaires d'intérêt de cœur de ces dames vont très mal. C'est général, d'ailleurs.

— Pourtant, continue Marie-Louise, voilà mon Yvette qui arrive une fois ici avec un manteau de fourrure, comme celui de Liseron, une montre-bracelet, comme celle de Liseron, une jolie montre en « titre Fix » enfin, tout comme Liseron, quoi. Et qui lui annonce qu'elle a trouvé un ami.

— Tu sais, qu'elle lui fait, j'ai trouvé aussi un ami sérieux ; il m'a mise dans mes meubles ! Il est docteur, mon ami.

— Il est docteur ? fait Liseron. C'est drôle, le mien aussi, il est docteur. Amène nous-le au théâtre, il verra la pièce qui est amusante.

— Il ne veut pas venir.

— Comme le mien, toujours.

— Ça ne fait rien, je te le ferai connaître. Peut-être bien, monsieur, qu'Yvette n'était pas fâchée d'épater un peu, à son tour, Liseron qui nous parlait toujours de son ami. Bref, elles combinent une entrevue toutes les deux, Yvette dit :

— Amène aussi ton ami.

— Je tâcherai s'il est de retour. Il m'a annoncé son départ. Voilà trois semaines que je suis sans nouvelles.

L'ami de Liseron n'étant pas encore rentré de voyage, elle va toute seule au rendez-vous donné par Yvette qui attendait avec son ami. Et savez-vous qui c'était, le docteur d'Yvette ?

— C'était aussi le docteur de Liseron !

Et Marie-Louise me regarde avec surprise :

— Vous avez deviné ! Vous connaissiez donc l'histoire ?

V

Au petit bar, on peut rencontrer d'abord M. Hector, le directeur-propriétaire, puis les clients, les figurantes de la pièce en cours, et le professeur de danses. Depuis quelque temps, on peut aussi rencontrer l'auteur. L'auteur de la nouvelle pièce.

Car l'autre va bientôt quitter l'affiche. L'autre ne plaît pas à la clientèle. L'action se déroule aux bains de mer. On voit ces demoiselles en maillot sur la plage. Les messieurs habitués se sont plaints. Ils ont fait observer avec juste raison, qu'ils pouvaient contempler tous les ans, pour rien, pendant leur villégiature, des femmes en maillot collant. Alors ? Ils voulaient des femmes nues ; avec un cache-sexe, bien entendu, à cause de la rigueur des lois.

Voilà pourquoi on répète une nouvelle pièce égyptienne, je crois. Cette fois, ces demoiselles sont nues. J'ai assisté à la répétition des couturières ; les couturières qui ont repris les cache-sexe, si strictement mesurés qu'ils m'ont rappelé, en plus aimable, mon cours de géométrie, du temps que j'étais chez les bons pères, et les théorèmes sur l'égalité de deux triangles rectangles. Ah ! si l'on m'avait donné, comme preuve de cette égalité, l'exemple des jolies filles du petit bar et de leur cache-sexe, j'aurais compris aussitôt, Et je serais peut-être officier de marine aujourd'hui, ou ingénieur. C'est moi qui présiderais à l'exploitation des gages de la Rhur, au lieu d'écrire des contes.

A la répétition des couturières, on a eu la délicate attention de me placer au premier rang, Je suis à côté de la femme de l'auteur. Sa femme légitime. Elle est jolie. Elle paraît très bien faite. Et il est très jaloux. Ces demoiselles elles-mêmes me l'ont appris.

Elles débute sur le plateau du petit théâtre ces demoiselles. Toute l'ancienne troupe est partie. Il y a eu des histoires terribles, à cause de la charmante ouvreuse.

Elle enlevait les clients, dans la salle, les uns après les autres. Ils lui donnaient rendez-vous à la sortie. Ces demoiselles ne faisaient plus, comme on dit, leurs frais. Elles ont quitté le théâtre. Et la direction a dû placarder, en hâte, une affiche sur la porte !

On demande de jeunes et jolies filles.

Quel désastre ! La troupe formée à la hâte, n'est plus homogène, si j'ose m'exprimer ainsi. Telle qui a des cuisses passables porte un petit ventre de propriétaire. Telle autre qui exhibe de beaux bras est perchée sur de maigres pattes de héron. Tous les seins tombent. A croire qu'il y a de mauvaises années pour les seins comme pour les pommes en Normandie. A mon avis, la pièce ne fera pas dix représentations. Il faudrait une grande vedette une belle artiste. Je veux dire une femme qui aurait un beau corps.

Je devine que l'auteur est de mon avis. Il pressent le désastre. Et tout de même, il coule, de temps en temps, vers moi, un mauvais œil — jettatore ! — pour voir si je ne fais pas la cour à sa femme.

Je n'y songe pas. Elle est douce, timide, gentille. Il l'aime et je trouve très vilain de chercher à voler le bonheur des autres.

La répétition des couturières s'achève dans le désordre. Ces demoiselles défilent d'une façon lamentable. Elles n'ont pas l'habitude.

Je vais assister à la première, avec la curiosité malsaine de l'Anglais qui voulait voir dévorer le dompteur. Je veux voir le public dévorer l'auteur.

Dès le premier acte, les messieurs habitués qui sont des connaisseurs, commencent à blaguer férocement la figuration. Rien ne leur échappe. Ni le petit ventre de propriétaire, ni les pattes de héron, ni les bras qui ressemblent à des spaghetti.

Je m'aventure dans les coulisses. J'y rencontre l'auteur et sa petite femme. Il paraît navré, l'auteur. Je lui dis, désignant la salle du geste :

— Ça ne va pas ? Mauvais public.

— Ah ! Ne m'en parlez pas ! La pièce est fichue !

Il hausse les épaules et marmotte des injures crues à l'adresse des figurantes. Il conclut :

— La reine est mal bâtie, comme les autres. Elle va se faire emboîter à l'apothéose du Deux.

— C'est vrai qu'elle est comme la poupée à Jeanneton.

L'auteur réfléchit :

— Il faudrait une belle fille. Une femme bien faite pour assurer le succès. Car, sans me vanter, le texte n'est pas trop mauvais.

Et, tout à coup, l'auteur se tourne vers sa femme :

— Déshabille-toi. Il te reste juste le temps. Tu n'as rien à dire dans l'apothéose. Allons, vite. Il n'y a que toi qui puisse sauver la pièce !

Elle va se déshabiller docilement.

Elle est ravissante, toute nue, cette petite. Le cache-sexe lui sied à merveille. Le public applaudit. La partie est gagnée. Et la pièce fera cent représentations.

VI

Depuis quelque temps, on ne voit plus Yvette au petit bar.

Elle y venait régulièrement, avec son ami, à l'heure de l'apéritif. Elle s'installait sur un tabouret devant le comptoir d'acajou. Les souples mouvements de reins — les tordions, eût dit Brantôme — qu'elle exécutait pour s'asseoir plus confortablement, faisaient valoir ses formes rondes, pleines et fermes sous la robe collante et légère comme un maillot de soie.

C'est un bien intéressant spectacle qu'une belle fille sur un tabouret de bar. Mais il ne faut pas conseiller l'épreuve aux maigres, aux trop minces, aux demoiselles qui ont « la silhouette à la mode » tout juste bonne pour constituer un porte-manteau.

Maintenant, l'ami d'Yvette vient s'asseoir solitaire et brouter des pailles avec un air morne, aspect de ruminant

malade. L'ami d'Yvette aurait-il du chagrin ? Quelque trahison peut-être ?

Cet homme-là doit souhaiter secrètement de trouver un confident. Les amoureux malheureux ont presque toujours besoin d'un confident ; les amoureux heureux aussi, d'ailleurs.

Je fais donc la connaissance de l'ami d'Yvette. C'est facile. Depuis le temps que nous nous rencontrons devant l'abreuvoir d'acajou.

Eh bien ! elle n'est pas sentimentale, elle est même farce, l'histoire de l'ami d'Yvette.

Il était, avant le départ de la belle fille, un gros garçon content de soi, avec une tête carrée d'homme d'affaires, une courte moustache en brosse à dents, un chapeau mou trop petit, selon le goût de la plupart des Français. Maintenant, il a la prunelle éteinte et les yeux pochés.

Il me parle d'Yvette. Elle est dans le Midi, sur la Riviera. Il vient de lui offrir un mois de Côte d'Azur.

J'interroge :

— Et vous n'êtes pas parti avec elle ?

— Les affaires... Vous savez. Oh ! je ne voulais pas la laisser aller seule là-bas. Mais vraiment..

Il hausse ses robustes épaules avec rage. Il fait bien de les hausser, car elles sont sensiblement avachies, depuis quelque temps, ses robustes épaules. Il continue :

— Tous les jours, monsieur, c'étaient des insinuations, puis des scènes, des larmes, une comédie, quoi !

« — Je suis malade ! je tousse ! Il me faudrait le Midi ! Rien qu'un mois. Naturellement, tu ne veux pas. Tu préfères me garder ici, par jalousie, et puis pour toi... pour ta distraction, parbleu ! Ce que les hommes sont égoïstes ! »

« Enfin, bref, monsieur, explique l'ami d'Yvette, elle commençait à m'assommer avec ses jérémiades. Je songeais, sérieusement, à la quitter. Le devina-t-elle ? Les femmes sont si fines, monsieur... »

Marie-Louise qui vient d'arriver, me fait un petit signe de connivence et murmure derrière l'ami d'Yvette « Plus

que tu ne le crois, va, mon gros ». Marie-Louise prononce « plusse » comme les gens du Midi et les Montmartrois. Et « mon gros » reprend :

— Un beau soir, elle, qui, jusqu'alors s'était montrée plutôt... comment dire, plutôt passive, se montra d'une... activité ! Ah ! Monsieur, quand j'y pense, quand j'e pense à cette nuit-là... !

— Vous en avez encore le frisson, je comprends ça.

— Non, j'en ai encore mal aux reins. Et après cette nuit-là, d'autres suivirent et des matins, et des après-midi. Elle a usé de tous les meubles les uns après les autres...

— Qu'est-ce que vous me dites-là !

— Oui, monsieur, le lit, le divan, les chaises, la peau d'ours, jusqu'à la table de la salle à manger, oui monsieur... au dessert. Je n'en pouvais plus... Je ne voulais pas l'avouer... On a son orgueil d'homme, n'est-ce pas. Mais, tout de même, à la fin, je craignais pour ma santé et j'ai déclaré à Yvette :

— Tu veux aller dans le Midi, ma chérie ? Eh bien ! va... Je ne suis pas aussi égoïste que tu le crois... Va... je t'offre le voyage et le séjour. Ah ! les femmes, monsieur ! on ne les connaît jamais bien. Qui l'eût cru ? Qui l'eût cru ?

L'ami d'Yvette se lève, paie et s'en va.

Marie-Louise se tord. Elle répète en montrant du doigt le gros garçon :

— L'eusses-tu cru ? L'eusses-tu cru ?

Et elle m'expliqua :

— Pas bête, hein, monsieur, le truc d'Yvette pour se faire offrir le Midi sans perdre son ami ? Cet homme-là, il est fou d'elle, maintenant...

VII

Un « monsieur-habitué » s'est permis, tantôt, de critiquer la toilette de Marie-Louise. La jolie fille a riposté vertement en langage populaire :

— C'est pas vos oignons ! Je connais l'élégance mieux que vous, peut-être. J'en ai donné, des leçons d'élégance à une femme du monde.

— Non ?

— Si ! C'était la femme de mon amant !

— Vous avez eu un amant, Marie-Louise ?

Elle pouffe de rire :

— Un amant ! Mon pauvre ami, j'en ai eu dix, j'en ai eu vingt, j'en ai eu trente...

— Je voulais dire : vous avez eu un amant protecteur, un entreteneur, quoi ?

Le monsieur habitué s'exprime avec une clarté fâcheuse. A l'allure, il n'est certainement pas diplomate. Je le croirais plutôt courtier en vins.

— Oui, j'ai été entretenue, une fois dans ma vie, par un seul homme.

— Bigre ! Quel était ce capitaliste ?

— Charriez pas ! Il était quart d'agent de change. Et un quart comme celui-là, ça fait plusieurs entiers comme vous.

Marie-Louise, qui ne se soucie plus de moi et tient à prouver ses compétences d'élégante, continue :

— Il s'appelait Chaussey. Il venait me voir régulièrement trois fois par semaine. J'avais une bonne. Je ne me souciais pas du lendemain. J'étais heureuse

Voilà qu'un jour on m'annonça la visite d'une dame. Je connais peu de dames. Nous autres, ce sont plutôt les messieurs qui viennent nous voir. Enfin, je demande :

— Qui est cette dame ? Qu'est-ce qu'elle veut ?

Et ma bonne mène rapporte une mignonne carte sur quoi il y avait écrit : Madame Gaston Chaussey. On m'aurait mis un serpent vivant dans le creux de la main que je n'aurais pas été plus émue, parole ! Mais on a son courage dans tous les métiers, même dans... celui-là. Elle avait peut-être un revolver ou un vaporisateur de vitriol, la dame. Je dis :

— Faites entrer.

Et je vois arriver une petite femme blonde, très gen-

tille, faut avouer qu'elle était très gentille, mais habillée comme... je ne sais pas dire comme quoi. On ne s'habille plus pareillement, même en province : une robe mal coupée, un chapeau de quatre sous, des échaussures sans chic.

Et jolie avec ça !
Et bien faite, sous sa robe sévère.

Mme Gaston Chaussey a commencé par me reprocher de lui avoir pris son mari.

— Oh ! pardon !
J'ignorais, moi qu'il avait une légitime, ce monsieur ! Il m'a parlé. Je lui ai répondu.

— Naturellement.

— Naturellement.

Je suis polie.

— Surtout avec les hommes. C'est votre métier.

Là-dessus, je me fâche. Elle me traite de sale créature. Elle cherchait des injures. Elle n'en trouvait pas, la pauvre gosse. Ça ne connaît rien à rien. Et tout à coup elle s'écrie :

— Mais qu'est-ce que vous avez, vous autres,



*Elle est ravissante, toute nue, cette petite
(page 13).*

pour attirer les hommes ? J'aimais tant Gaston !

Et elle se met à fondre en larmes.

— Justement, que j'y dis, vous l'aimiez peut-être trop. Fallait pas le lui laisser voir.

Là-dessus elle tique et elle dit :

— Comment ? Comment ?

Je lui explique la sale nature des hommes. Tant moins qu'on a l'air de les aimer, tant plus qu'ils tiennent à vous.

Elle n'avait pas l'air d'y croire. Elle se met à me reprocher mon rouge, mes bas de soie, mon genre. Et je ne peux me tenir de lui dire :

— Bah ! ils aiment ça, allez. Vous auriez mis des bas de soie et une autre robe, votre mari serait probablement resté fidèle.

— Qu'est-ce qu'elle a, ma robe ?

Il ne faut pas parler de toilette à une femme. Cinq minutes après, j'en étais à lui montrer mes robes, mes pantalons, mes chemises. Je lui ai relevé la jupe d'autorité, pour voir ses dessous ; un linge d'ouvrière ! monsieur !

— Et c'est avec ça que vous comptez ramener votre mari ?

J'ai fini par lui donner l'adresse de mes fournisseurs. Elle avait séché ses larmes. Elle poussait encore de gros soupirs, comme les gosses qui ont eu du chagrin. Elle a pris les adresses. Nous nous sommes quittées bonnes amies. Et, sur le seuil, elle m'a dit :

— Vous avez un bon parfum. Qu'est-ce que c'est ?

Je lui ai donné ma recette. Et les recettes de parfums, ça ne se donne pas facilement entre femmes. Je lui avais pris son homme. Je lui devais bien une compensation ».

J'admire, tout haut, la générosité de Marie-Louise. Elle conclut :

— La vertu n'est pas toujours récompensée. Mme Chaussey m'a repris son mari. Et je n'ai jamais trouvé d'autre entreteneur. Je suis libre.

Elle se tourne, pour dire cela, d'un air engageant.

vers le « monsieur habitué » qui solde les consommations et s'en va précipitamment.

VIII

— Oh ! là ! là ! ce que vous êtes bêtes, vous, les hommes !

Étendue sur sa chaise longue, cannée, d'où coule jusqu'à terre, jaillie d'entre les coussins comme d'un rocher d'étoffes, un flot de brocatelle brochée d'argent, Marie-Louise me lance cette déclaration d'un air convaincu. d'un air agressif, d'un air de s'y connaître.

Je ne bronche point. Je reste le dos à la cheminée, les mains dans les poches, relevant les basques de ma jaquette pour me chauffer. C'est bon, c'est réconfortant, ça dispose à l'indulgence.

Nous causons.

J'aime beaucoup causer avec Marie-Louise. Elle a conservé, au milieu de son luxe, le pittoresque, la naïveté, la sincérité des filles du peuple ; et elle possède cette philosophie, cette connaissance des hommes, cette expérience apprise par les demi-mondaines — à leur corps... défendant ?... hum ! — sur les trottoirs et les draps de lit.

Car Marie-Louise est entretenue, maintenant, richement entretenue. Un monsieur qui n'était point un « habitué » s'est égaré un soir au petit théâtre. Il a vu Marie-Louise en princesse grecque, ou roumaine, enfin avec un cache-sexe. C'est un costume qui sied admirablement à la belle fille.

Il l'a retrouvée au bar. Et voilà comme la fortune arrive : en dormant ; autant que possible, quand on exerce la profession de Marie-Louise, en dormant avec un monsieur.

Elle prétend que je lui ai porté chance. Et pour me récompenser elle m'a fait... le seul cadeau qu'elle pouvait me faire : la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

Or, ce qu'a Marie-Louise est fort bien !

De mon côté, je lui enseigne des choses utiles. Par exemple, à employer de préférence le feu de bois, qui est plus gai ; à mettre de la crème fouettée dans le chocolat et à confectionner l'oystercoktail. C'est moi qui lui ai conseillé de se faire offrir des meubles anciens, du Louis XVI autant que possible, des étoffes d'autrefois, et du vieux Japon. Ainsi je suis arrivé à avoir un petit intérieur tout à fait à mon goût.

Pour ne pas me conduire en vulgaire gigolo, j'offre à Marie-Louise, de temps en temps, un bijou dont elle a envie. Et j'ai l'illusion de posséder une femme qui ne me coûte rien. Est-ce vraiment une illusion ?

Ce soir de novembre, sous la dentelle de l'abat-jour, au coin du feu, en attendant le thé, Marie-Louise me parle toilette. Il s'agit d'un manteau de drap souple à revers d'ottoman. Je suis très documenté sur toutes ces choses-là ; et ce n'est point moi qui prendrais un entre-deux pour un empiecement, ni du voile pour de la mousseline de soie.

La phrase de Marie-Louise m'étonne donc un peu. Mais, nous autres hommes, nous avons tant d'occasions d'être bêtes, que je m'informe auprès de ma petite amie :

— A propos de quoi cette apostrophe ?

— A propos de toilette. Je pense que, vous, si une femme n'a pas une jolie robe, un chapeau coûteux, des dessous élégants, vous la regardez à peine. On aurait beau être la plus belle fille du monde, si on n'est pas habillée, vous ne faites guère attention à nous.

J'assure à Marie-Louise que je fais toujours attention à elle, habillée ou toute nue, et même plus particulièrement dans ce dernier cas.

Elle hausse les épaules qu'elle a rondes, blanches, potelées, faites pour les perles des vieux et les baisers des jeunes.

Je dépose un baiser sur les épaules de Marie-Louise, je retourne me chauffer et j'insiste :

— Tu crois vraiment que nous autres ?...

Il faut toujours insister avec Marie-Louise. Elle se fâche et elle vous sort une bonne grosse sottise, bien bête, bien naïve, qui repose de la prétention de tant de gens ; ou elle vous raconte, comme exemple, une histoire en ajoutant : « Tu vas encore la mettre dans le *Journal*. J'espère au moins que tu m'offriras un chapeau avec cet argent-là ? »

La moitié de mes histoires se promène ainsi sur la tête de Marie-Louise ; et l'autre moitié sur son dos et même plus bas : les dessous de la littérature.

— Si je crois que vous êtes bêtes ? reprend Marie-Louise. Tiens, moi, n'est-ce pas, je n'ai point toujours vécu comme maintenant. A dix-sept ans, j'étais femme de chambre, avant d'être femme nue. J'ai vingt-trois ans ; je suis restée bien, d'accord...

J'approuve du chef et du sourire.

— ... Mais ça ne fait rien : si tu m'avais connue à dix-sept ans, mon petit ! Ce que j'étais gentille avec ma robe noire proprement tirée sur les hanches et mon tablier festonné ! Rien que pour te donner une idée, faudra que je m'habille comme ça un jour.

— Non, merci. Je n'ai pas de passions ; et j'ai... des idées, sans ça.

Marie-Louise continue :

— Donc, j'étais gentille et aimante ; aimante comme on est à cet âge-là. Vois-tu, aujourd'hui, ça n'est plus la même chose.

— N'insiste pas. Tu vas me donner des regrets.

— Je t'aime bien tout de même. Mais un que j'adorais alors, c'était mon premier.

— C'est une charade ? Et mon tout ?

— C'est toi, plaisante Marie-Louise. Mon premier ami (Marie-Louise prononce *mon premier hami*, avec un h aspiré), c'était un fils de famille, joli garçon, mais joli, et élégant, oh ! élégant...

Elle ne possède point le talent des descriptions. Elle répète seulement les mots importants d'un ton sincère, convaincu, passionné, avec une sorte de petit effort pour

se faire mieux comprendre, tout à fait amusant. Elle m'explique :

— Je l'adorais, ce garçon. J'aurais fait n'importe quoi pour lui, enfin la passion... je ne peux pas te dire, moi ; si tu sais ce que c'est ?...

— Hélas !

— Nous sortions ensemble, le dimanche. J'étais fière, à son bras, et heureuse, si heureuse... (le petit effort). Il n'y a qu'une femme qui pourrait comprendre ça : quand on s'en va, du même pas... tout près, tout près l'un de l'autre, et tout doucement, comme si on avait peur de briser son cœur et que le bonheur tombe à terre...

« Un jour, voilà qu'il est venu, mon ami, en visite chez mes patrons. Les personnes de la haute se connaissent entre elles. Donc il y avait au fumoir une bande de jeunes gens. Je venais à la porte, de temps en temps, faisant semblant de ne pas connaître mon amant, par discrétion. tu comprends ? Et j'entendis les autres lui dire qu'il sortait avec une petite mise comme une bonne. C'était moi, la petite. Et ils le blaguaient.

« Alors, il m'a reniée, le lâche. Il leur a juré qu'il couchait avec Liane de ceci et Carmen de cela... Ces cocottes-là, pour sûr, n'auraient point voulu de lui qui avait juste dix louis par mois de sa famille. Il n'aimait pas à la cuisine, déclarait-il. Il ne sortait que des demoiselles chic...

« — Mais on t'a vu, ripostaient les autres.

« — Bah ! quelque femme de chambre à qui j'indiquais une rue.

« Moi, j'avais le cœur crevé et des larmes plein les yeux, derrière la porte. Était-ce ma faute si je ne possédais point de toilettes, si je n'avais à offrir que mon affection et ma beauté ?... Après avoir entendu ça, je n'ai plus voulu le revoir, plus jamais. Nous autres femmes, quand on nous blesse d'une certaine façon, c'est fini, tu sais. A la suite de cette aventure-là, j'ai commencé à faire la noce et à m'exhiber sur la scène.

Marie-Louise est émue, la chère petite. Je vais m'asseoir près d'elle pour la consoler. Elle achève :

— Il m'a retrouvée, lui, un jour au théâtre. Il aurait bien voulu me reprendre. Tu penses comme je l'ai reçu, ce garçon qui m'avait méprisée quand j'étais simple et quand je l'aimais.

« Tout ça, soupire-t-elle, parce que je ne possédais point de toilette. Oui, vous êtes bêtes, vous autres hommes. Vous auriez des maîtresses jolies, aimantes, délicieuses et sincères, surtout sincères, si vous saviez vous y prendre. Mais voilà... vous attendez pour nous adorer que nous ayons mal tourné, que nous soyons devenues rosses... Qu'est-ce que j'ai de plus aujourd'hui que je n'avais pas ? Les dentelles ? Mon pauvre petit, toutes les dentelles de maintenant ne me rendront point mon cœur de jadis... »

Célestine, la femme de chambre, entrait pour le chocolat de cinq heures, — avec de la crème fouettée. Elle était charmante cette soubrette : les joues fraîches, la taille ronde, les reins cambrés, les cheveux noirs et lourds luisants de lumière. Je lui souriais, elle me souriait. Et Marie-Louise qui nous voyait dans la glace, cria :

— Dis donc, c'est pas une raison pour faire de l'œil à Célestine.

IX

Marie-Louise vient d'accomplir une bonne action.

Je vais la raconter dans tous ses détails. Ce sont les détails surtout qui sont amusants, avec Marie-Louise.

— Vrai, tu vas la raconter ? La raconter dans le *Journal*, ma bonne action ? s'écrie joyeusement Marie-Louise.

Elle dit « ma » bonne action, pour bien indiquer une propriété, une bonne action appartenant spécialement à Mlle Marie-Louise, comme son king-charles, ses peignoirs et son collier de perles, une propriété exclusive et particulière enfin.

C'est qu'en effet la bonne action de Marie-Louise n'est point de celles que tout le monde accomplit couramment ; et je doute que l'Académie française récompense jamais

cette bonne action-là. Mais il y a tant d'injustices commises aux distributions de prix ! Demandez aux candidats évincés.

Donc, l'autre jour, j'arrive chez ma petite amie, à dix heures, par un matin sale, brumeux, jaunâtre, plein d'employés et de marchands de marrons.

Quelle gentille visite, quelle agréable sensation ! On vient de prendre le tub glacé ; on a rapidement marché, à l'air froid du dehors, et l'on trouve chez elle, dans l'appartement tiède, rempli de fleurs fripées de la veille, une jolie fille, couchée à peu près nue, en un lit chaud, un lit qui sent bon la peau de femme et qui vous donne, avec ses draps chiffonnés et ses oreillers de travers, des idées de paresse et des idées d'amour.

— Oh ! comme tu as froid !

— Oh ! comme tu as chaud !

— Non, retire ta main, tu me glaces, tu me découvres, tu es insupportable vraiment. Pas ce matin. Assieds-toi là.

Je m'assieds sur le couvre-lit de satin. Marie-Louise prend une figure sérieuse. Quand Marie-Louise prend cette figure-là, c'est généralement pour me charger d'une importante commission.

— Écoute, mon chéri, tu serais bien gentil de passer tantôt chez la modiste.

— Ça y est. J'en étais sûr.

Marie-Louise continue, d'un air de femme préoccupée par une chose très grave, très utile, très urgente :

— Voilà : j'ai vu hier des chapeaux qui me plaisent, et, tu sais, ils ne sont pas trop chers : dans les quatre-vingt-dix à cent francs.

C'est moi, maintenant, qui ai pris une figure sérieuse. Je la vois dans la glace. Marie-Louise, enchantée de mon attention, m'explique :

— Il fait froid. Je n'ai pas envie de sortir avant cinq heures. Ce sera la nuit, je ne pourrai plus essayer. Alors, tu vas passer, toi, chez la modiste, me faire envoyer des chapeaux avant la fin du jour, surtout.

— Mais tu crois que je saurai ?...

— Oui, oui, tu t'y connais, toi, aux choses de femmes, et puis je sais que tu as du goût, mon chéri... Tu me prendras trois chapeaux à choisir : un grand, en mélusine ou



On découvre lentement les nudités rondes (page 29).

en velours, plutôt en mélusine, avec de grosses chrysanthèmes.

— De gros.

— Quoi ?

— De gros chrysanthèmes : chrysanthème est du masculin, ma chérie.

— Laisse ; ça n'a pas d'importance, tes machines de littérature. Écoute plutôt ce que je te dis, ajoute Marie-Louise sévèrement.

Je saisis l'inanité de mes réflexions saugrenues. Et ma chère petite amie, plus douce, suivant le fil de son idée :

— Tu choisiras aussi un genre de *charlotte* et un genre *béguin*, en velours noir, et sans barrette ; n'oublie pas, sans barrette ; des chapeaux qui enfoncent bien ; il n'y a que ceux-là qui me coiffent. Tu diras que c'est pour une personne qui a la figure chiffonnée. La modiste saura. D'ailleurs si Mlle Claire est là, fais-toi servir par elle. Tu la connais ? Une grande brune. Tu as bien compris ?

J'ai compris et je vais expliquer cela à Mlle Claire. Autour de moi, les chapeaux garnis semblent, sur leur longue tige, dans les vitrines, sur les tables, d'immenses fleurs étranges, en une serre. Les demoiselles les cueillent d'une main précautionneuse pour les présenter aux clientes. Elles sourient, narquoises, les demoiselles de la maison de modes, à la vue du monsieur qui choisit des chapeaux. Elles pensent : « C'est un bon jeune homme que l'on envoie faire les courses. »

Je suis vexé d'être pris pour un bon jeune homme et je déteste, une minute, Marie-Louise et ses ridicules commissions.

Je demande Mlle Claire. On ne va peut-être plus se moquer de moi, car j'ai vraiment l'air de m'y connaître.

— Et pas de barrette, n'est-ce pas, mademoiselle.

Mlle Claire essaie les chapeaux, se présente de face, de profil, de trois-quarts. Elle est charmante. Je ne regarde plus du tout la tête. On a ses préférences. Elle est vraiment bien faite, cette petite.

Je la complimente sur sa façon de porter les chapeaux, qu'elle embellit de son charme.

Il faut toujours complimenter les jolies filles. Celle-ci est flattée. Puis elle soupire, avec un gentil air dolent.

Pauvre enfant, quelles perpétuelles tentations, parmi tant d'élégances ! Tout à l'heure, vous remettrez quelque modeste toque et regagnerez, par le métro, en seconde, le lointain quartier populeux où vous habitez, avec votre maman. Car vous êtes sérieuse, petite demoiselle, je le sais, et vous avez du mérite, étant si jolie.

Je m'en vais, songeur, Je la plains parce qu'elle est charmante. Si elle était laide, je ne penserais pas à la plaindre, je me connais.

Rentré à l'hôtel, j'écris à Marie-Louise pour lui mander que ma soirée est prise et que j'ai fait la commission chez la modiste. Encore préoccupé du triste sort des petites ouvrières, de tout ce laborieux, coquet, joli peuple féminin, j'ajoute à ma lettre une recommandation pour Marie-Louise, en faveur de Mlle Claire, et des phrases émues sur le sort des travailleuses parisiennes. Elles me plaisent, ces phrases émues. Je les recopie, en note. Ça servira pour un roman. Et je termine par des tendresses à Marie-Louise. Elles me plaisent aussi les tendresses. Je les recopie également, toujours pour un roman — ou pour une autre. On a si peu le temps d'écrire, à Paris.

Puis j'oublie Mlle Claire, ma recommandation, les chapeaux, la facture même.

Mais Marie-Louise se souvient. Elle m'écrit. Elle a vu Mlle Claire, elle lui a parlé, elle connaît toute l'histoire de la petite vendeuse et de sa vieille mère. « Comme tu es bon, ajoute Marie-Louise, de t'intéresser à la vie des pauvres gens ! Tu as eu raison de me parler de Mlle Claire ; loin d'être jalouse, j'ai fait quelque chose pour elle. Grâce à moi, les voilà sorties, elle et sa vieille mère, d'une position bien précaire. »

Enfin, il y en a quatre pages, criblées de fautes d'orthographe, sur papier de luxe très parfumé. Ça fait l'effet d'un gros bouquet de fleurs des champs dans un boudoir élégant.

Moi qui connais le style et la manière de Marie-Louise, je comprends qu'elle doit être réellement émue. Mais qu'est-ce qu'elle a bien pu faire ? Elle est capable, la

brave fille, d'avoir vendu son collier de perles pour venir en aide à sa jeune protégée.

Je cours chez Marie-Louise.

— Eh bien, ta protégée ?

— Ah ! mon chéri, que je suis contente !

— Est-elle réellement honnête ?

— Si elle est honnête, la pauvre mignonne ! Elle m'a juré, figure-toi, — faut venir à Paris pour voir ça, — qu'elle était encore rosière !

— Alors, qu'est-ce que tu as fait ?

— Ben, j'ai dit que c'était idiot, et je lui ai tout de suite présenté au bar du théâtre un ami de mon ami, un type qui cherchait justement une grande brune, pas cocotte. Et elle a maintenant douze cents francs par mois.

Marie-Louise me dit cela avec cet air heureux, calme, radieux, qui vous met toute la beauté du cœur au visage. Chère petite !

X

Mlle Claire, l'ancienne modiste lancée par Marie-Louise dans le demi-monde, nous a invités à un five-o'clock, pour nous montrer sa nouvelle installation. Mlle Claire prononce naïvement five-o'clock à la française, mais avec un air prétentieux tout à fait ridicule. Elle a un ami beaucoup plus riche que « le nôtre » ! et un collier de perles beaucoup plus belles que les nôtres.

— Hein ! tu l'as vu, son collier, siffle ma petite amie, rageuse, tu l'as vu ? En fait-elle un foin, avec ce collier !

Marie-Louise juge évidemment que c'est de l'ingratitude d'exhiber devant elle un pareil bijou. Elle est humiliée. Elle dirait presque : « Occupez-vous donc des gens pour être récompensé de cette façon-là. »

Moi qui n'ai pas les mêmes raisons de me montrer sévère à l'égard de Mlle Claire, je la trouve charmante. Étant grande et mince, elle porte la toilette avec élégance et distinction. Les boucles ailes-de-corbeau de ses cheveux

lustrés mettent en valeur ses joues mates et rondes. Et ses prunelles, dont la lumière noire demeure immobile dans le blanc laiteux des grands yeux, font songer au regard de la Junon-aux-Yeux-de-Génisse des vers de l'*Iliade*.

Marie-Louise est, à mon goût, beaucoup mieux bâtie que Mlle Claire. Pourtant, cette dernière ne me déplaît pas. Pourquoi ? Simplement parce qu'elle ne fut point ma maîtresse ; parce que j'ignore ce qu'elle cache sous sa robe.

C'est peut-être ce qui nous attire davantage vers une femme nouvelle, ce mystère de la chair voilée, attendue, imaginée. Quoi de plus coquet, de plus attrayant, de plus agréable qu'un premier déshabillage ? On découvre lentement les nudités rondes. Et l'on éprouve une joie délicieuse à faire choir la jupe, à dénouer les cordons, à ôter cette dernière et fragile enveloppe des dessous, légers comme du papier de soie, emballant le plus joli cadeau qui soit au monde.

Je songeais à tout cela tandis que Mlle Claire servait le thé ; et je suivais de l'œil le mouvement de ses hanches. Elle était aimable vis-à-vis de moi, afin d'ennuyer un peu Marie-Louise ; et moi vis-à-vis d'elle afin d'exciter la jalousie de ma petite amie. Ainsi débutent bien des liaisons. Car on aime rarement pour soi : on aime pour les autres, pour taquiner une maîtresse, pour se venger d'elle, pour exciter l'envie des camarades ; on aime par dépit, par rancune, par vanité ; et l'on se déçoit mutuellement avec d'illusoires promesses, avec de leurrantes caresses.

Mlle Claire va venir chez moi, ce soir, après-dîner.

J'attends un vrai plaisir de cette visite faite à l'insu de Marie-Louise. Dès le matin, à mon réveil, je pense : c'est pour aujourd'hui. Et je cherche à me représenter la grande fille dévêtue au milieu de la pièce. J'ai préparé avec un soin satisfait un petit goûter d'amoureuse — la dînette pour la dame en chemise — disposé une botte de violettes de Parme dans un coquemar de cuivre ancien ; des tiges de lilas en un cornet de verre ; et des bûches au fond de la

cheminée. Que de fois ai-je déjà fait, avant la venue de Marie-Louise, de semblables préparatifs !

Aujourd'hui, j'y apporte plus de soin, plus d'entrain. Et j'attends avec plus d'impatience l'heure du rendez-vous. Quelle émotion délicieuse ! Un coup de sonnette : un bruit de jupe derrière la porte : voici Mlle Claire.

Nous nous embrassons, sans coup férir, si j'ose employer cette métaphore. Je sens tout de suite que « c'est entendu » qu'elle ne fera aucune résistance. Pauvre petite Marie-Louise !

Mlle Claire s'assied avec des grâces de mannequin. Elle semble toujours présenter devant les glaces des chapeaux aux clientes. Seulement, elle est devenue poseuse, et difficile. Je n'ai pas su choisir les chatteries qu'elle préfère. J'ai l'habitude des goûts de Marie-Louise, moi.

Comme tous les rendez-vous se ressemblent ! On répète toujours à peu près les mêmes phrases jusqu'au moment du déshabillage et du coucher ; et là aussi, d'ailleurs, on répète les mêmes phrases.

Mlle Claire a les cheveux courts, les bras un peu minces ! à mon gré. J'éprouve une légère déception. Marie-Louise possède une si longue chevelure et de si beaux bras ! Et puis, comment expliquer cela ? C'est bien difficile, mesdames. — Enfin, voilà : c'est comme pour la dînette de tout à l'heure. Je ne sais pas quelles chatteries elle préfère, cette femme.

J'ai l'habitude des goûts de Marie-Louise. Nous nous entendons à merveille, nous deux. Je ne sais si je me fais bien comprendre ? Avec Marie-Louise, j'ai l'impression d'être chez moi, dans mes meubles ; avec Claire, il me semble faire une visite, une courte visite chez une personne étrangère. Nous sommes déçus l'un et l'autre. Mon Dieu ! que ces explications sont difficiles à donner !

Claire ne dort pas plus, à la façon de Marie-Louise. Je trouve partout un bras étendu, une jambe allongée, qui bougent, à croire que mon amie de cette nuit a une demi-douzaine de bras et de jambes. On croirait se trouver auprès d'une idole hindoue. On les rencontre de tous les

côtés. Si encore elle bavardait ! J'ai aussi l'habitude du bavardage bête et charmant de mon ordinaire petite camarade de lit. Claire ne dit rien. Elle dort et elle remue. Je voudrais bien qu'il fût neuf heures du matin.

Quelle drôle d'idée j'ai eue de tromper Marie-Louise !

Claire est partie enfin. Nous nous sommes donné rendez-vous « un de ces jours ». Mais nous sentons l'un et l'autre que nous en resterons là.

Et, vers midi, je vais déjeuner chez Marie-Louise. Je lui apporte un gros bouquet de violettes, à titre d'amende honorable.

Chère petite ! Comme j'aime sa bouche mouillée, charnue, fondante, qui vit et palpète entre mes lèvres ! comme j'aime ses questions, bien simples pourtant et bien banales, de gentille compagne qui s'intéresse à mon existence : « Tu as bien dormi ? Qu'as-tu fait, ce matin ? Où irons-nous tantôt ? »

Oui, quelle drôle d'idée j'ai eue de tromper Marie-Louise ! Elle continue à parler :

— Devine le menu du déjeuner ? Il y a des choses exprès pour toi. Je vais te dire, parce que je sais que ça te plaît de connaître à l'avance... Du beefsteak « espérance » avec des pommes frites et de la mayonnaise ; pour commencer, des œufs pochés à l'estragon ; et puis, du vieux Graves ; et, au dessert, des petits fours et du vin de Ponte-Algrada, envoyé par le commandant (c'est l'ami de Marie-Louise), qui fait une croisière là-bas, tu as lu, dans les journaux ? Le roi est à bord. Ah ! que je te dise aussi : j'ai des nouvelles de chez nous. Mon plus jeune frère est placé chez le premier charcutier de la ville. Papa est revenu de Terre-Neuve. La pêche a été magnifique, cette année...

Tout cela m'amuse, m'intéresse ; le roi à bord du yacht de notre commandant ; le petit frère placé chez le charcutier. Et je comprends, au sortir des bras de Mlle Claire que je tiens à Marie-Louise par la force de l'habitude : habitude des caresses, des soins, des tournures de phrases, des gestes même.

O petite Marie-Louise, si vous saviez ce qui s'est passé cette nuit, quelle scène terrible vous me feriez ! Vous casseriez le beau service à filet d'or offert par le commandant. Et vous auriez tort. Car vous et vos pareilles, amies de passage devenues peu à peu des compagnes, vous êtes pour nous plus que le caprice, plus que le désir, plus que le charme : vous êtes l'habitude.

Vous pouvez nous pardonner des infidélités légères : vous avez pour vous le retour, le retour de l'enfant prodigue. Et si vous voulez, petite Marie-Louise, nous tue-rons le bœuf gras ce soir... quand la lampe sera éteinte.

XI

Nous sommes fâchés depuis quelques jours, Marie-Louise et moi. Tous ceux qui vivent dans l'intimité d'une femme connaissent ces sortes de brouillés. Elles naissent de petits événements. Elles nous attachent davantage. On ne se fâche que quand on se connaît beaucoup. Les femmes que l'on fréquente peu sont toujours aimables. Et je fréquente Marie-Louise assidûment.

Nous nous sommes fâchés à propos du nouveau chien de Marie-Louise, Kiki.

— C'est un monsieur qui me l'a donné, me dit-elle.

Il y a parmi les fréquentations de Marie-Louise, les messieurs, les connaissances et les amis. Il faut savoir. Les messieurs sont les personnes rencontrées par hasard, qui espèrent obtenir les faveurs de Marie-Louise ; les connaissances, celles qui n'espèrent plus rien, mais conservent des relations courtoises ; les amis sont le commandant et moi. C'est un peu compliqué. Je crains toujours que Marie-Louise ne mélange les trois catégories.

Kiki est un grand colley écossais, blond et soyeux, l'air doux, naïf, flemmard, les pattes soignées. Il a une physiologie d'homme. Il ressemble à certains de ces employés anémiques, aux ongles roses et polis, qui ont une belle écriture, une main élégante et bâillent derrière un grillage.

Le matin, Marie-Louise m'a demandé :

— Pendant que je vais faire ma toilette, tu serais bien gentil de promener Kiki sur l'avenue.

— Il ne m'échappera pas ?

— Non, sois tranquille ; il suit très bien quand on le sort. Tu verras.

— Je serais plus tranquille en l'attachant.

Marie-Louise bondit.

— Attacher Kiki ! Penses-tu que je vais te laisser



Le matin, Marie-Louise m'a demandé... (page 33).

attacher Kiki ! Le pauvre loulou à sa mémère, il n'a que ce quart d'heure de liberté. Allons, va avec le monsieur.

Kiki me contemple d'un air tranquille, son air d'employé derrière le grillage quand il y a beaucoup de public. Nous sortons tous deux au pas. Mais, dehors, il s'élançe sur l'avenue et disparaît à un tournant, la sale bête,

— Kiki ! Kiki !

Marie-Louise apparaît à la fenêtre.

— Tu l'as laissé échapper ! Vrai, tu n'es guère malin, pour un type intelligent. C'est pas la peine d'écrire dans les journaux pour ne pas être seulement fichu de garder un chien.

— Mais, ma chère, ça n'a aucun rapport.

— Cours après Kiki. Tu causeras ensuite. Jamais il ne s'est échappé avec moi. Ces choses-là n'arrivent qu'à toi.

C'est vrai, elles n'arrivent qu'à moi. La fenêtre se referme. Le chien est là-bas, immobile. Il m'attend. Je fais quelques pas. Il repart à fond de train.

— Kiki ! Kiki !

Je sens que je vais bouleverser ce paisible quartier. Des dames sourient, comme on fait devant quelqu'un qui poursuit un chapeau emporté par le vent. Un petit pâtissier court derrière le colley blond ; un paveur essaie de lui couper la retraite, le saisit enfin, le ramène.

Il me faut donner la pièce au paveur et au petit pâtissier. J'attache Kiki, cette fois, tant pis ! Nous continuons notre promenade. Le chien, qui porte au collier un énorme chou de satin bleu, s'arrête à toutes les portes, à tous les arbres, à tous les réverbères. Et moi, en matinal veston vert réséda, gants de daim blanc et souliers d'antilope à bouts vernis, j'ai l'air ridicule devant ce toutou qui essaie à chaque pas, d'une façon grotesque, cherchant une bonne place, introuvable, paraît-il. Deux petites ouvrières me rient au nez.

— Allons, Kiki, allons, mon beau.

Cette fois, il ne bouge plus. Il a découvert je ne sais quelle charogne. Il est en arrêt là, devant. Je fais une voix douce, je dis des mots tendres, comme si je parlais à Marie-Louise. Les deux petites ouvrières nous contemplent. Le jeune pâtissier, au retour de sa course, se plante à côté d'elles. Kiki, tout à coup, se roule frénétiquement sur la charogne. N'ayant pas de fouet, je tape un peu le colley sur les reins, du plat de la main, très peu : j'aime les animaux.

— Oh ! s'écrie l'une des petites ouvrières, tu vois, Germaine, s'il tape sur la pauvre bête.

J'entraîne Kiki rapidement. Il s'arc-boute sur les quatre pattes, il s'étrangle pour ne point me suivre, il tousse, il a la langue violette. Je me résigne à m'arrêter, mais trop tard : le paveur a rejoint le pâtissier. Un télégraphiste les accompagne. Ils parlent de moi entre eux.

— Quelle brute, hein ?

— C'est malheureux d'avoir un si beau chien pour le traiter pareillement.

— Et on dit que nous autres on n'a pas de cœur. Mince, alors ! Y a qu'à voir comment les rupins traitent leurs animaux. On viendra, après, crier contre les charretiers. Ah ! misère !

Une grosse dame et trois cuisinières augmentent le rassemblement. La grosse dame porte sur ses bras un affreux roquet. Elle crie :

— C'est honteux de traîner pareillement une pauvre bête.

— Faut pas demander comment qu'y traite les femmes. Y a qu'à voir sa tête, au type. On en trouve aussi bien dans le grand monde. C'est pas parce qu'il a des gants blancs...

— Et l' cabot, avec son nœud bleu. Y a pas d'erreur, allez, c'est le gigolo qui promène le toutou de ma-dame.

— Faut pas être fier pour faire un métier pareil.

— On leur-zy dit rien, à ceusses-là. Ça serait un pauvre diable de cocher, on y aurait déjà fait un procès-verbal.

Je finis par emporter Kiki à pleins bras. Il infecte, maintenant qu'il s'est roulé dans la saleté. Il est lourd. Il tache ma cravate. Le public me suit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un jeune homme qui vient d'étrangler son chien, là, devant nous.

— Et vous n'avez pas pu empêcher ça ?

— Que voulez-vous, ces gens-là sont souvent armés ; mieux vaut ne pas se mêler de leurs affaires. Un mauvais coup est vite attrapé.

— Oh ! croyez-vous ? Il a l'air bien convenable !

— Vous y fiez pas. C'est le type de la petite grue d'en face.

— Joli monde.

Marie-Louise, de sa fenêtre, m'interpelle :

— Pourquoi portes-tu Kiki dans tes bras ? Il est blessé Il est mort ? Il est mort, mon pauvre toutou !

Je fais signe à ma petite amie de se taire. La foule nous hue. On crie : « Kiki ! » Je disparaïs sous la porte cochère. Au seuil de l'appartement, Marie-Louise couvre de baisers le collèy blond qui s'en va ensuite tranquillement s'asseoir devant le feu, en me regardant d'un air farce.

— Où a-t-il été ? s'écrie Marie-Louise. Il est dégoûtant ! Il sent mauvais ! Tu ne pouvais pas faire attention Ah ! je te le confierai, mon chien ! Tu ameutes tout le quartier. Pour qui va-t-on me prendre ? Tout ça, c'est parce que tu l'as attaché. Je t'avais dit de le laisser en liberté.

— Je t'assure que je ne mérite pas...

— Tais-toi, tu m'agaces. Tu n'es propre à rien. Tu ne sais pas faire œuvre de tes dix doigts.

— Ingrate.

— Va-t'en. Je ne veux plus te voir. J'en ai assez de toi. D'abord, tu te moques toujours de moi.

— Alors, c'est... adieu ?

— Oui. Ah ! avant de t'en aller, écoute un peu : tu vas passer rendre des coupons de pongée. Et tu me rapporteras la réponse demain, pas le matin, j'ai le commandant ; demain, vers... cinq heures.

— Je croyais que c'était fini, nous deux...

— Oh ! que tu es agaçant. Tu me taquines toujours, et tu ne comprends rien.

XI

Quelquefois, à minuit, en mettant les housses sur les fauteuils, les ouvreuses du théâtre de Marie-Louise — Malou — découvrent de drôles de choses : des jarretelles cassées, des boîtes de bonbons, des peignes de femme : on s'agite beaucoup, dans le petit théâtre de Malou.

Voici la lettre qu'on a trouvée, l'autre soir, sur le tapis d'une loge :

*Madame Yvonne Vallier
à Monsieur Robert Launay.*

« Mon cher ami,

« Je sais que vous n'aimez pas perdre votre temps, selon votre expression. Or, je vous en avertis : vous le perdez en ce moment : je n'irai point, malgré votre insistance cavalière, visiter votre garçonnière.

« Ça vous étonne, hein ? Vous étiez déjà, comme tous vos pareils, les petits jeunes gens modernes, si sûr de vous ! Vous m'aviez rencontrée au dancing. Je m'y trouvais par hasard. J'ai accepté votre invitation, parce que la Samba était entraînante, parce que je voulais me donner un peu d'exercice, peut-être aussi parce que vous apparaissiez jeune et gentil. Nous avons échangé quelques paroles : vous vouliez savoir qui j'étais. Il s'est trouvé que nous connaissions les mêmes personnes. Je vous ai invité chez moi. Nous nous sommes revus. Et vous m'avez fait la cour... oh ! à votre façon, à votre façon, péremptoire et maladroite, qui me choquait souvent et m'amusait quelquefois... rarement d'ailleurs.

« Vous vous disiez : voilà une femme mariée à un homme de 45 ans. Elle en a 35. C'est le bel âge pour commettre une bêtise. Elle est un peu grasse selon moi, qui préfère les modernes extra-plates. Elle a des jambes, des bras, des cheveux, des hanches et de la poitrine. Mais enfin, elle est tout de même bien. Je me ferai une raison. Je lui plais. Je suis jeune, je suis beau — ne protestez pas, vous le croyez, — je suis élégant — vous le croyez aussi, — je suis sportif, je suis irrésistible et mes pareils remportent tous les succès sur les scènes des boulevards :

« Malgré cela, je ne tombe pas dans vos bras ! La poule ne marche pas, comme vous dites en votre langage galant, respectueux et imagé ! Pourquoi ?

« Pourquoi ? Je vais vous l'écrire. Tâchez de comprendre et d'en tirer votre profit.

« Avez-vous remarqué mon mari ? Il n'est peut-être plus à la mode : il porte sa barbe et elle grisonne. Il n'a

point la silhouette mince, une taille de guêpe et un derrière de femme. — quand les femmes avaient encore un derrière ! — Mais il y voit clair sans arborer des lunettes de vieillard ; et ses épaules sont larges. Il ignore les danses modernes. Mais il est gai, rieur, plein d'esprit. Il a de la conversation. Il m'amuse, à table. J'ai d'ailleurs plaisir quand je rentre avec lui, dans un restaurant et que je l'entends ordonner un menu de choix aux maîtres d'hôtel déferents.

« Je me sens, auprès de lui, — comment vous expliquer ? — protégée et considérée. Je suis aux côtés d'un monsieur qui n'a l'air ni d'un entreteneur, ni d'un gigolo.. C'est mon mari, Voilà.

« Il boit sec, du vin de Bourgogne et fume des cigares qui sentent bon. Il m'amuse au lit, si vous voulez le savoir. Il est admirablement bâti, fort et musclé. Et il a, tout à la fois l'art savant des préparations et une vigueur dans... l'exécution que je vous souhaite, non pas quand vous aurez son âge, mais dès maintenant mon bon ami, dès maintenant. Je ne m'embête nullement entre ses bras. Ah ! vrai, je n'éprouve point le besoin de changer.

« A votre tour : faites votre examen, sans prétention : je vous y aiderai. Regardez dans la glace votre silhouette étriquée par le long pardessus trop collant ; la petite tache que vous avez sous les narines, à la place des moustaches et qui semble une malpropreté ; le sinistre et symbolique foulard rouge emprunté aux apaches et passé, du cou des artistes de music-hall au cou des grelu-chons contemporains ; votre col mou pour furonculose ; votre cigarette répandant une écœurante odeur de foin brûlé et donnant ainsi l'impression fâcheuse que vous fumez votre nourriture. Examinez votre triste figure aux énormes lunettes qui vous font ressembler à ces insectes grêles dont les yeux paraissent montés sur un pédoncule.

« Votre allure de jeune criquet s'apparente peut-être à celle des demoiselles maigres aux pattes de sauterelles qui sont représentées sur les illustrés et les catalogues.

Voilà celles qu'il vous faut. Moi, je ne ferai pas votre affaire. Et, surtout, vous ne feriez pas la mienne.

« — Plaît-il ? — Vous pratiquez les sports ? Oui, je sais. J'ai des amies qui m'ont donné des renseignements. Le grand air, quand votre torpédo roule à 90, vous étourdit. La boxe vous éreinte. Vous buvez de l'eau claire, pour que votre petit cœur ne batte pas trop fort. Mais vous arrivez fatigué sur l'oreiller. Ça m'est éperdûment égal, à moi, femme, que vous leviez cinquante kilos, si vous baissez... les paupières à côté de moi pour dormir.

« Continuez votre entraînement, mon bon ami. Soyez champion de boxe, de natation, de course à pieds, roulez des hanches et laissez pousser vos boucles blondes ou brunes.

« Mais n'essayez pas de jouer avec moi au plus joli des jeux que jouent les amoureux : vous seriez battu, mon petit ami, battu dès la première manche. Vous n'êtes plus de force... pour les femmes de ma génération.

« Yvonne.

XII

Malou, une fois dans sa vie a fait un mariage, un vrai !
C'est toute une histoire.

Son ami sérieux l'avait envoyé à Theuville-aux-Maillots, pendant la saison des bains de mer. Lui n'habitait pas bien loin de là, et, comme il était marié, il avait ainsi, sans se compromettre, sa maîtresse sous la main, ... si l'on peut dire !

C'est à Theuville-aux-Maillots que Malou rencontra M. Buquet, sa famille et ses filles à marier.

M. Buquet venait à Theuville-aux-Maillots du samedi au lundi, chaque semaine pendant la saison balnéaire. Le train appelé *train des maris* l'emportait vers la côte ouest, parmi d'autres travailleurs parisiens, heureux de retrouver l'air pur, la mer, le baiser des enfants et le sourire des épouses. Et ils débarquaient sérieux, bedon-

nants, un peu chauves, avec des lèvres gaies dans leur face déteinte. Les mêmes soucis quotidiens de famille, de bureau, d'argent, leur avaient fait à tous un front de servitude.

Et rien qu'à les voir, on devinait leur existence : l'appartement au cinquième en un quartier pauvre, la femme de ménage, les nombreux enfants, le lit-cage du dernier au milieu de la salle à manger, les économies réalisées sur les chaussures pour acheter des gants, sur les gants pour acheter des chaussures, la Nettine, le filet aux provisions et le devoir conjugal du samedi — pour se reposer le dimanche — dans le lit de poirier acheté chez Dufayel.

La famille Buquet passait chaque année deux mois aux bains de mer, pour marier Jacqueline. Et cela depuis les seize ans de la jeune fille. Car les modestes bourgeois n'ont point la ressource des bals et des thés.

Dès le printemps, on courait les magasins à la recherche de coupons. Jacqueline et sa mère, aidées des jeunes sœurs, ourlaient, cousaient, garnissaient dans le petit appartement encombré de morceaux d'étoffes, de bouts de fil, d'épingles, de fleurs artificielles, de galons et de passementeries, comme un atelier de couturière. Et de ce travail, il résultait toujours des costumes extravagants, des toilettes de bal masqué, des déguisements de baigneuse d'opérette-bouffe qui eussent fait crever de rire sur une plage élégante. Mais dans les *petits trous pas chers*, ces originalités ne stupéfient personne ; et l'on y assiste sans sourciller à des débarquements de familles carnavalesques, qu'on dirait échappées d'une roulotte en tournée.

Toutes les plages échelonnées du Tréport à Étretat, avaient enduré les demoiselles Buquet, leurs bérêts, leurs capotes Miss Hélyett ou leurs écharpes turquoises, leur sourire-réclame et leurs intermèdes de water-polo. Puis la tribu avait définitivement adopté Theuville-aux-Maillots.

Partout ces demoiselles étaient entourées de béjaunes de seize à vingt-cinq ans, bacheliers en rupture de bac-

calauréat et sigisbées en rupture de ronds-de-cuir : on



La sculpturale beauté de la demi-mondaine... (page 53).

organisait des piques-niques, où chacun payait sa quote-part, et apportait sa bouteille d'abondance, des excu-

sions à bicyclette, en voiture, des promenades à pied, des parties de quatre coins, de cache-cache et de colin-maillart ; parfois même on se haussait jusqu'à tenter l'organisation d'un tennis. Ces demoiselles, au bout de huit jours, appelaient ces messieurs par leur petit nom : M. Paul, M. Théodore ou M. Gaston ; ces messieurs disaient : Mlle Jacqueline, Mlle Mimi, Mlle Yvonne. Maman Buquet échançait les cotusmes de bain de ses filles pour montrer la naissance du cou, rognait le bas des jupes pour exhiber les chevilles, poussait à la consommation. On se promettait entre mères, de se revoir à Paris : « Les enfants se plaisaient déjà tellement ! » Et puis à Paris, Paul, Théodore ou Gaston ne venaient point. Leurs parents — qui peut-être s'étaient laissé pincer aussi, jadis, sur les plages vertueuses, et se méfiaient — les mariaient à de *bons partis*. Les demoiselles Buquet restaient pour compte ; et elles recommençaient, inlassablement, l'année suivante, à détacher leurs gants et à improviser des toilettes d'opéra-comique.

Ah ! qu'il est donc malaisé, depuis la guerre, de dénicher un mari ! Peu à peu ces déceptions exaspéraient la famille : Monsieur et Madame échangeaient des paroles aigres-douces, refaisaient sans indulgence, aux heures de colère, l'historique du ménage et se rappelaient l'un à l'autre leurs défauts, leurs gaffes, leurs déconvenues, avec la clairvoyance blessante des gens accouplés ensemble depuis longtemps ; et Jacqueline, Yvonne et Mimi attrapaient quelquefois des calottes.

Donc, ce samedi-là, M. Buquet trouvait les siens à la gare, moins Xavier ; mais on voyait rarement Xavier, le fils aîné qui commençait à s'amuser et courait les dancings.

Le père de famille s'informait des santés, des nouvelles des habitués, en phrases nerveuses, et hâtives de débarcadère.

— Et Xavier ?

— Xavier se compromet et nous compromet avec une espèce...

Qu'est-ce que c'est que ça encore ?

— Tu n'as pas idée : une sale créature ! Un genre Marie-Louise, qu'elle s'appelle, Marie-Louise Rosay, les jeunes gens l'appellent Malou !

La colère aveuglait la grosse dame. Malou se tenait fort bien en somme, et l'élégance de ses toilettes était beaucoup plus correcte que les reconstitutions 1830 de ces demoiselles.

— Ce garçon-là cause un préjudice considérable à ses sœurs. C'est lui, tiens, c'est lui qui les empêche de se marier. Tu comprends, avec ses aventures !

— Au fait, j'ai organisé pour lundi un déjeuner sur l'herbe, avec Mme Toumyre, son fils, M. Langelier, un habitué d'ici.

— Quelle est sa profession, à ce M. Toumyre ?

— Il est dans l'enregistrement. Sa mère est veuve, retirée des affaires ; une petite aisance, je crois. Fils unique.

— Bien ! Bien ! approuvait M. Buquet du ton d'un capitaine félicitant son adjudant.

— Quel âge a-t-il, ce fils Toumyre ?

— Vingt-six.

— De l'avenir ?

— Oui. Un garçon très sérieux. J'ai remarqué pourtant qu'il regardait beaucoup cette Malou.

— Malou ?

— Oui, cette créature que Xavier connaît. Mais ces femmes-là cherchent de l'argent et des vieux.

— Pourtant, tu semblais dire tout à l'heure que Xavier ? Et Xavier n'a pas d'argent.

— Oui, mais Xavier...

Et Mme Buquet se redressait, malgré elle, orgueilleuse d'un fils à femmes et à succès.

M. Buquet, ragaillardisé par le grand air et la liberté, descendait la côte allègrement, dinaît de bon appétit ; et debout le dimanche matin, au son des cloches de la messe de sept heures, s'habillait — pantalon et veston gris, gilet blanc, souliers jaunes, chapeau de paille — et

filait seul faire un tour à travers bois, tandis que sa famille se préparait pour la messe.

Il marchait d'un pas robuste d'homme bien portant.

Le soleil filtrait à travers les ramures, faisait étinceler les gouttelettes de rosée sur l'herbe, les fougères, les pâquerettes, les mille fleurettes bleues, jaunes, roses, légères comme des nuées et dressées sur leur petit pied ; et toute la forêt exhalait au matin une odeur de serre, un parfum de mousse humide et de feuilles pourries. Des bêtes s'éveillaient, insectes cornus et mordorés qui titubaient, de plante en plante, moucheron diaprés qui dansaient, comme une poussière, autour des digitales, dans un rayon de lumière.

Et M. Buquet, gorgé de parfums sains de la forêt et grisé d'été, pressait le pas en faisant des moulinets avec sa canne.

Au détour du sentier, il apercevait une femme solitaire, qui s'en allait doucement, une ombrelle à la main et qui, du blanc de son corsage, éclairait les berceaux ; elle s'en allait, cette femme droite et souple, belle fille, balançant d'admirables hanches de porteuse orientale à la fontaine ; et elle fouillait, çà et là, distraitement, les touffes d'herbes, du bout de son ombrelle.

M. Buquet admirait la figure sérieuse dont il voyait seulement une joue fraîche et pleine, de longs cils, une fossette au coin des lèvres.

Et à la longue, enhardi par la solitude, il commençait la conversation, craignant d'être ridicule à suivre ainsi en silence :

— Je crois, madame, que nous allons faire quelque temps route ensemble. Voulez-vous me permettre de vous accompagner ?

La dame regardait, d'un coup d'œil, la tête puis les souliers de M. Buquet. Et plutôt agacée :

— Comme vous voudrez, monsieur ; encore que je n'aie pas l'honneur de vous connaître.

— M. Buquet, Émile Buquet.

— Ah ! faisait-elle, indifférente. Vous êtes depuis peu à Theuville, monsieur ?

— Depuis hier soir, madame. Je viens passer le dimanche au bord de la mer.

— Près de votre famille, sans doute ?

— Oui, madame. Ma femme, mes filles et mon fils sont ici pour la saison.

— Cela ne vous empêche point, je vois, de causer aux dames inconnues. Et vous êtes ici pour vingt-quatre heures ! Vous ne perdez pas votre temps... Ou plutôt, si, vous le perdez absolument auprès de moi, je vous préviens, cinglait la grande fille.

— Mon Dieu ! je vous jure, je n'ai pas d'intentions... bafouillait-il, décontenancé. Aux bains de mer, vous savez, on cause volontiers... On finit toujours par se connaître...

— Oui, je sais. Je connais déjà de nom Mme Buquet, et j'ai même ouï dire que vous êtes chef...

— Sous-chef, sous-chef seulement ; mais j'espère passer chef au mois de janvier. Ah ! madame, soupirait M. Buquet, ressaisi par ces préoccupations de bureau qui obsèdent les employés, ce sera dur ! Même en travaillant beaucoup, il faut des démarches, des intrigues pour avancer ! Heureusement, le directeur me protège. Mais si l'un de ces messieurs du conseil d'administration a quelqu'un à placer... Et c'est le cas : j'ai entendu dire qu'un de mes collègues était appuyé par le marquis de Roquemaure...

— Ah ! le marquis de Roquemaure, s'intéressait subitement la dame.

— Vous le connaissez, madame ? C'est un membre très influent de notre conseil d'administration.

— Oui, je connais M. de Roquemaure, souriait la jeune femme. Il est comme cela d'un tas de sociétés, pour le pompon... Mais je ne sais jamais lesquelles.

— Alors, madame, en souvenir de notre rencontre, si vous avez un jour l'occasion de parler à M. de Roquemaure...

— L'occasion peut se trouver, en effet, constatait-elle.

— Ah ! madame, je ne sais comment vous remercier. Mais j'y pense, Monsieur votre mari n'est peut-être pas ici ?

— Il n'est pas ici, en effet, disait-elle encore.

— Si vous êtes seule, madame, s'il pouvait vous être agréable... Enfin, voilà : Mme Buquet a organisé un déjeuner sur l'herbe — oh ! un déjeuner de famille, très simple, avec mes filles et quelques amis... si j'osais... je vous demanderais de vouloir bien vous joindre à notre petite bande ?...

— Et qu'allez-vous expliquer à Mme Buquet, pour justifier votre invitation ? Que vous avez abordé une dame, dans le bois ?

— Que... je ne sais pas, moi. Tenez, par exemple, que vous étiez perdue : je vous ai indiqué le chemin, nous avons causé... Voilà.

— Eh bien ! soit. J'accepte : je serai des vôtres lundi.

— Alors, madame, oserai-je vous demander votre nom ? Car enfin, pour vous présenter ?

— Mme Rosay.

M. Buquet faisait une tête.

Comme ils arrivaient à l'entrée de Theuville-aux-Maillots, il lâchait sa compagne et demeurait seul, agité par sa gaffe jusqu'à la sortie de la grand'messe.

Mme Buquet, endimanchée d'une fracassante robe violet évêque, si raide qu'elle semblait empesée, trouvait M. Buquet dans leur chambre.

Il commençait avec une bravoure de poltron qui se jette à l'eau tout d'un coup.

— Dis donc, madame Buquet, il vient de m'en arriver une pas banale !

— Raconte ?

— J'ai remis dans son chemin une dame, une dame très bien, qui s'était égarée.

— C'est tout ça ?

— Attends ! Nous avons causé ; vraiment, elle est très bien cette dame, je t'assure.

— Que veux-tu que cela me fasse.

— Tu vas voir : je l'ai invitée à ton déjeuner sur l'herbe.

— Invitée ! Tu dis invitée ! Alors il va falloir payer encore pour elle. Comme si je n'avais pas assez de moi et des trois petites ! Mme Toumyre et son fils ne paient jamais que deux parts, M. Langelier, une ; mais moi, je finance pour quatre ! Et tu me colles encore une invitation sur les bras !

— Tu sais, madame Buquet, elle a des relations très brillantes, cette dame, elle peut nous servir...

— Enfin, on n'a pas idée ! Quelqu'un que tu ne connais pas ! Sais-tu seulement son nom, à ta dame ?

— Mais oui. C'est... d'ailleurs, vraiment, elle est très bien... Je n'aurais pas cru... sans cela... je... Enfin, voilà, c'est Mme Rosay.

— Hein ! la Marie-Louise ?

Elle s'arrêtait, se taisait, comme pour prendre de l'élan, et reprenait :

— Mais tu es fou, monsieur Buquet. Il est fou, mon Dieu ! Il est fou !

Alors lui, énérvé :

— Ta Rosay ! Est-ce que je pouvais deviner, moi ? Tu m'avais dit que c'était une créature, qu'elle avait un genre extraordinaire... Et je trouve une femme convenable, une femme qui, après tout, ne me paraît point tellement dévergondée. J'étais à cent lieues de croire...

— On n'invite pas quand on ne connaît pas le monde. Et puis, qu'est-ce que tu vas en faire, maintenant, de ta Rosay ! c'est difficile de la flanquer à la porte après lui avoir dit de venir ?

Et Mme Buquet, les bras croisés, toisait son mari qui ripostait :

— D'abord, la connais-tu beaucoup plus que moi ? C'est une cocotte, à ton idée, mais, au fond, tu n'en sais rien ?

— Une femme qui se baigne toute nue !

— Oh ! toute nue, protestait-il.

— En maillot, si tu veux. C'est kif-kif.

— Le maillot ne prouve rien.

— Et sais-tu qui elle connaît, Mme Rosay ?

— Comment le saurais-je, bougonnait la grosse dame boudeuse.

— Elle connaît le marquis de Roquemaure, triomphait M. Buquet.

— Le marquis de... Le tien, celui de ton conseil ?

— Il n'y en a pas trente-six, j'imagine.

— C'est peut-être lui qui l'entretient. Et puis, après tout, réfléchissait Mme Buquet, ça ne nous regarde pas ; et ceux qui ne voudront point venir au déjeuner resteront chez eux. Lui as-tu dit, au moins, à Mme Rosay que M. de Roquemaure était ton administrateur ?

— Naturellement, faisait le sous-chef avec le sourire de M. de Talleyrand.

Le ménage descendait déjeuner et, à table d'hôte, Mme Buquet attachait le grelot :

— Vous savez, annonçait-elle à Mme Toumyre, nous nous sommes toutes trompées sur le compte de cette dame Rosay : elle est très honnête.

La tablée entière redressait la tête et Mme Toumyre ripostait, sarcastique :

— Ah ! vous trouvez ?

— Oui, le maillot, évidemment.

— Enfin, résumait Mme Buquet, j'ai invité Mme Rosay à notre déjeuner de lundi ; elle est seule ici. On ne lui connaît aucun amant. Elle sort avec mon fils, mais ça ne prouve rien, mon fils ; elle a des relations superbes à Paris : elle connaît le marquis de Roquemaure, administrateur de la banque de M. Buquet.

Et la veuve, penchée vers Mme Buquet, minaudait du râtelier.

— Mon Dieu, chère madame, nous avons pu nous tromper, en effet. Quant à moi, si j'ai fait erreur, je ne demande qu'à le reconnaître et je me rencontrerai volontiers lundi, avec Mme Rosay.

— Grand bien vous fasse, déclaraient Mmes Bouelle et Montérolier. Cette Marie-Louise ne nous dit rien qui vaille.

Mme Guérin (de Pont-de-l'Arche), dressait le cou à la manière d'une pintade attaquée et lançait :

— Je ne vous comprends pas, Madame Buquet.

Et toute la table se divisait en deux camps. On sentait que ces gens-là allaient désormais passer la saison à se regarder en chiens de faïence.

Le lundi matin, Mmes Toumyre et Buquet, Mlles Jac-



— *Surtout, ne dites rien...* (page 59).

queline, Yvonne et Mimi, MM. Pépin, Langelier et Xavier se retrouvaient dans le parc de l'hôtel.

XIII

— J'aurai une voiture pour emporter les provisions, avait déclaré Marie-Louise qui s'amusait beaucoup à l'idée du déjeuner sur l'herbe. Comme la plupart des Parisiennes et des soupeuses, elle adorait ces sortes de parties de plaisir champêtres.

Devant la grille du parc, — cet hôtel était admirablement situé entre la plage et la grand'route, — un petit tonneau attendait, coquettement attelé d'un double poney arqué sur les jarrets :

— Je l'ai loué, hier à X... pour la saison, expliquait Malou. Nous allons, Mmes Buquet, Toumyre et moi emporter le déjeuner dans la voiture ; nous arriverons les premières et nous organiserons tout. Vous autres, les jeunes filles et les jeunes gens, vous irez à pied, en bande, à travers bois. Rendez-vous aux Ferrières.

Mimi et Xavier partaient en tête ; derrière, venaient Pépin Toumyre et Jacqueline ; puis Yvonne et M. Langelier. Ils défilaient comme une noce au village, et, tout à la joie de ce pique-nique, ils étaient gais et gentils, ne pensant plus à poser les uns pour les autres.

M. Langelier portait sur le bras le manteau que Mimi avait oublié de mettre dans la voiture. Il portait toujours quelque chose, M. Langelier.

C'était un professeur de lycée de province.

A trente ans, il était déjà chauve, avec une tête sympathique et une belle moustache, dont les pointes roulées et gommées semblaient deux queues de rat. Depuis l'âge de seize ans, il villégiaturait à Theuville où l'on connaissait sa famille. Il avait toujours fait la cour aux jeunes filles sans se décider jamais au mariage ; toujours guidé les baigneurs nouveaux à travers la forêt, toujours organisé les jeux innocents de pigeon-vole, du corbillon et de la main-chaude, les après-midi de pluie ; de cache-cache et de quatre coins les jours de beau temps et toujours porté les châles, les manteaux, les ombrelles pendant les excursions.

Des étrangers, qui le croisaient parfois avec sa bande de demoiselles, le prenaient pour un guide de l'Agence Cook.

Il était timoré, convenable, galant, d'une galanterie un peu provinciale ; et comme on ne lui avait jamais connu de maîtresses, il possédait la confiance des mères.

Tout le monde se retrouvait aux Ferrières, anciennes carrières de fer gallo-romaines, envahies par la forêt. D'un sol houleux, tout en bosses, crevasses et sentiers de chèvres, échevelés de fougères, d'un éperon de verdure qui fendait la plaine, jaillissaient des pins et des sapins

enchevêtrés, une levée d'arbres profilant sur la mer leurs cimes, en hérissément de lames, de piques, de lances géantes et sombres ; c'était, au soleil, une enchanteresse vision de Vallauris retrouvée ; un peu de Riviera qui consolait de Theuville-aux-Maillots.

Et les rires et les cris de la petite bande retentissaient au loin sous les sapins, comme sous une voûte d'église.

* * *

Malou avait apporté quelques bouteilles de champagne, que les dames et les demoiselles, avec de petites mines buvaient dans les timbales.

— Nous allons être grises ! Ça va être du joli !

Mmes Toumyre, et Buquet trouvaient décidément Malou Rosay³ charmante. Elle s'était mise tout de suite à leur portée : elle leur avait parlé de ses années de couvent et des tours joués à la Mère supérieure ; elle avait donné des recettes pour détacher le velours, la soie, la dentelle ; et elle avait détaillé la toilette du roi d'Angleterre aperçu aux courses.

— Vous l'avez vu ? s'informait Mme Toumyre.

— Tout près de moi. Il était avec le président de la République, et mon oncle avec le président de la Société d'encouragement, leur faisait les honneurs et leur montrait les chevaux.

— Votre oncle ?

— Oui, M. de Roquemaure. C'est lui qui est mon oncle.

Mmes Toumyre et Buquet examinaient curieusement cette jeune femme de qui l'oncle avait causé au roi d'Angleterre.

C'était, cet oncle, une belle invention de Marie-Louise qui en a ri longtemps !

— Et vous, madame ? Vous lui avez parlé ?

— Non ; j'étais dans la foule, mais au premier rang.

— Et M. votre oncle est invité par le roi. Est-ce qu'il dînera à la table du roi ?

— Mais oui. Et ce ne sera pas la première fois.

Pour la crânerie et l'aplomb, Malou n'avait pas sa pareille. Quand une femme s'est exhibée toute nue sur le plateau d'un théâtre, ça n'est généralement pas la timidité, comme on dit, qui l'étouffe.

Ces dames poussaient un : Ah ! de respect et d'admiration. Chacun se taisait, impressionné.

— Eh bien, faisait Malou, on ne dit plus rien ? Allons, encore du champagne ; et après, on jouera à quelque chose, ce que vous voudrez. Monsieur Xavier, allez à la ferme voir si on a bien soigné le petit cheval : moi, je reste pour ranger les assiettes avec votre maman.

— Oh ! Madame ! protesta, confuse, Mme Buquet.

— Mais si, mais si : ça m'amuse, d'abord.

Toutes deux, tandis que la bande se dispersait, demeurèrent encore à causer. Et Mme Buquet suivant son habitude, parlait de ses filles qui avaient toutes les qualités et ne se mariaient point. A quoi pensaient donc les jeunes gens, au lieu de se précipiter pour demander la main des demoiselles Buquet ? La grosse dame s'en prenait à tous les hommes en général.

— Une dot ! Ils veulent une dot ! C'est du propre ! Avec ça qu'elles sont sérieuses, les jeunes filles dotées ! Ça apporte cent mille francs et ça exige des toilettes, le diable et son train ! C'est mal élevé, ça ne sait rien faire, que manger l'argent du mari. Oui, parlons-en, des jeunes filles dotées. Ah ! Madame, vous ne vous figurez pas le mal que les enfants nous donnent ; pour la satisfaction qu'on en retire... Tenez, il y a des jours où je regrette d'être une femme honnête... Les cocottes ne connaissent pas leur bonheur !

La grosse dame s'arrêtait net, craignant d'avoir blessé Mme Rosay. A quoi Marie-Louise :

— Allez, ne les enviez pas. Elles ont bien des ennuis aussi : pas de famille, pas d'amis, car les hommes ! ils vous aiment par plaisir et vous entretiennent par vanité. Mais demandez-leur un service, un vrai, désintéressé...

Du moment qu'il n'y a pas au bout... ce que vous savez...
pfutt, plus personne.

Alors, Mme Rosay et Mme Buquet s'attendrissaient : la première souhaitait une demi-douzaine d'enfants ; la seconde jugeait que l'idéal bonheur était d'être entretenue par un vieux monsieur ; elles cherchaient des arguments pour se convaincre mutuellement. Elles étaient un peu grises.

Et Mme Buquet concluait :

— Je ne vous souhaite pas ma situation avec trois filles à marier.

— Ce n'est point si difficile de marier trois filles comme les vôtres. Votre Mimi est déjà jolie et sera une beauté à vingt ans. Quant à Yvonne et Jacqueline, en s'y prenant bien... Elles sont gentilles, voyons...

— Je voudrais vous y voir ! s'exclamait la mère.

— Eh ! bien, voulez-vous que j'essaye ?

— Si je veux ? Si je veux ? chère madame, mais oui, doux Jésus... ah ! si vous alliez marier mes filles !

— Je ne vous promets pas de réussir, mais je vais essayer.

Et c'est ainsi que Malou, femme nue du Petit-Théâtre, fut amenée à s'occuper du mariage de trois petites jeunes filles bourgeoises.

XIV

Malou corrompait Theuville-aux-Maillets ! Ces messieurs, excités par la sculpturale beauté de la demi-mondaine au bain, reportaient leurs ardeurs dédaignées sur les jeunes filles et les jeunes femmes.

Pépin Toumyre, — lui-même, — jamais découché, jamais rentré après onze heures — était qui l'eût cru, le plus compromettant. Il contemplait, dans l'eau, avec des regards de mendiant devant une pâtisserie, le corsage très plein de Jacqueline ; ces petites Buquet avaient toutes trois la poitrine hardie ; et il s'arrangeait toujours pour

choisir des cabines jumelles ; Pépin Toumyre maigrissait à vue d'œil ; et plus il s'efflanquait, plus il admirait les formes opulentes de Jacqueline.

— Je savais que les bains de mer faisaient maigrir, s'étonnait Mme Toumyre, mais à ce point-là ? C'est curieux. L'air de Theuville ne réussit pas à Pépin.

La vérité est que Pépin, comme tous les timides, aimait en silence.

Il parlait enfin, ou plutôt il écrivait, au moment de la tombola.

On avait, en effet, organisé une tombola au profit des veuves et des orphelins des marins.

Car la population indigène est pauvre, elle est immuablement pauvre : c'est sa profession.

Et les Parisiens naïfs organisent des loteries des tombolas, des caisses de secours, des représentations à bénéfice ; chaque année des demoiselles de l'Odéon, des jeunes gens du Conservatoire, récitent *l'Epave* de François Coppée et disent des strophes attendrissantes sur la rude existence des pauvres marins et la douleur des veuves au pied du calvaire.

Et chaque année, les pauvres marins et les veuves éplorées qui louent leurs maisons fort cher aux Parisiens, empochent les secours, s'inscrivent en outre au bureau de bienfaisance et font de pantagruéliques ripailles et de délectables ribotes.

Les gamins du pays ne vous disent pas une fois « bonjour » sans ajouter immédiatement « Un p'tit sou ! » Et les trois-quarts des indigènes vivent de café ; un innarrable café composé dans les proportions suivantes : quatre sous de café « avec un p'tieu de chicoaye dedans demandent-ils à l'épicier ; six sous d'eau-de-vie et trois sous de sucre ; le mélange *randouille*, suivant une expression locale, dans un pot ou une marmite, sous l'âtre ; et, d'heure en heure, les bonnes gens font une trempette de galette et boivent un coup.

— Ça réchauffe ! disent-ils.

Et ils achètent en outre des gâteaux et des bonbons

d'épicier : « des *bobons* ! » prononcent-ils avec un air gourmand de nègres qui demandent des verroteries.

Ils achètent aussi, au lieu de pain et de fricot, des toilettes et des chapeaux, des robes d'un vert épinard ou d'un bleu céleste, introuvables ailleurs ; des chapeaux à pivoinas fracassantes, ou panaches de mousquetaires ; qui, sur la grande place, rappelle les beaux jours de la cour de Ranavalo et les pittoresques défilés des reines nègres des romans de Jules Verne.

Et je n'ai pas dîné pour acheter des gants !

Àu début de son séjour, Marie-Louise qui avait bon cœur, comme toutes les femmes vivant de leur corps, s'était intéressée aux malheurs des gens du pays. Car ils connaissent l'art d'apitoyer et de demander des secours ; et ils en remontreraient aux professionnels de l'assistance publique.

— Ma pauvre femme, disait un jour Marie-Louise à une veuve de matelot : vous avez perdu votre mari en mer ! C'est une perte irréparable.

— Oh ! ma p'tite dame, pour dire que c'est eun' perte, c'est pas eun' perte. Quand mon homme était vivant, y m'battait pour que j'y fasse ed' la soupe. A c't'heure, y m'battra plus et l'gouvernement m'servira eun' tite rente.

Avoir *eun' tite* rente du gouvernement ! Marie-Louise avait trouvé ce même désir chez une fiancée à qui elle disait :

— Vous allez épouser un marin. Ils ne sont jamais près de vous, vos marins ; quand ils partent, on doit toujours trembler de ne plus les revoir ! Oh ! moi, à votre place, j'aurais épousé un cordier.

Il y a des corderies à Theuville. Et sauf, les commerçants, qui n'est point matelot est cordier.

— Un cordier, j'dis pas, ma pt'ite dame, avait répondu la jeune fille. Mais les cordiers, c'est pas de rapport : quand y meurent, on vous fait point de pension !

Elle avait pensé tout de suite à cela, la blonde demoiselle, et elle escomptait déjà un peu la mort de son futur

mari pour décrocher la timbale : la fiancée du timbalier !

Donc, on avait organisé une tombola. Un grand peintre avait offert un tableau, — le gros lot, — des gens de lettres avaient donné quelques exemplaires de leurs œuvres, ce qui leur faisait toujours un brin de réclame ; des artistes, apporté des études. Puis des potiches, des ouvrages de dame, des brochures *titre-fixe*, des bouteilles de bénédictine et des flacons d'alcool de menthe Ricqlès complétaient les lots de la tombola.

Les petites Buquet plaçaient les billets.

Elles promenaient leurs écharpes pour danse du ventre dans tous les coins de la plage et du casino, proposant leurs billets de tombola, — un franc le billet, — et offraient leur sourire-réclame comme une prime à tout acheteur.

Pépin Toumyre aidait Jacqueline : il plaçait aussi des billets. Mais son chandail blanc de coureur de vélodrome et sa mèche noire sur l'œil lui donnaient une déplorable allure : l'honnête garçon en cet accoutrement, avait l'air de vendre des cartes postales transparentes.

Pendant huit jours, les baigneurs assaillis par le quatuor, relancés et traqués comme cerfs au bois, vivaient dans la perpétuelle angoisse de voir surgir devant eux ces demoiselles ou Pépin Toumyre. Les écharpes turquoises et le chandail blanc mettaient en déroute les familles dont les membres s'enfuyaient en agitant de loin des papiers roses : « J'en ai déjà ! »

Ils en avaient tous déjà !

Malou, désireuse de se montrer généreuse, arrêta Jacqueline pour lui demander cinquante billets.

— Plus que quarante-neuf, madame Rosay. Mais ça ne fait rien, je vais vous donner un des miens : j'en ai six.

Elle se fouillait, pressée, appelée par la maman Buquet et tendait un billet rose plié, sorti d'un porte-cartes.

Malou déplaçait le papier, remarquait quelques lignes écrites au recto et lisait :

« Mademoiselle, voulez-vous être demain à trois heures, toute seule aux grottes de Theuville. Vous devinez qui vous écrit. Je vous aime ».

Le rendez-vous n'était pas pour elle : on lui eût écrit directement et sans utiliser surtout l'intermédiaire de la petite Buquet. Et puis il y avait *Mademoiselle*. Jacqueline avait-elle lu ? s'était-elle trompée de billet ?

Était-elle ignorante ou complice ?

Marie-Louise, amusée, curieuse, décidait d'aller aussi



...les épaules hors du couvre-lit de satin (page 62):

aux grottes : « Ça doit être de Pépin Toumyre, cette invite là, pensait-elle. »

La demi-mondaine menait à Theuville-aux-Maillots une existence charmante. Xavier venait au petit lever chaque matin ; et c'étaient, avec le tonneau, des excursions aux environs ; des déjeuners d'amoureux, sous les pommiers, sous les tonnelles, dans des cours d'auberges où l'on faisait des omelettes au lard qui sentaient bon ; dans les hôtelleries au bord des routes, des hôtelleries de roman de cap et d'épée ; des auberges qui avaient un anneau de fer au mur pour attacher les chevaux et au-dessus de la

porte, l'enseigne de tôle du Cheval blanc, ou du Soleil d'or, comme dans les dessins de Robida.

Les poules picoraient autour de la table ; l'hôte, rubicond, glabre, en gilet, les manches troussées sur des poignets velus, faisait la causette et vantait son vieux marc ou son vieux bordeaux ; il débouchait les bouteilles poussiéreuses, versait à petits gestes précautionneux et claquait de la langue : « Goûtez ça, Monsieur, Madame ! Vous m'en direz des nouvelles ! »

Et quand on avait goûté, il interrogeait d'un « hein ! » bon enfant, avec une joie sincère de propriétaire orgueilleux.

Ces auberges hospitalières, dont les cours sentaient l'avoine, évoquaient les repas de Chicot et de Gorenflot, les romans d'Alexandre Dumas, les diligences, les relais et les postillons, tout le bon vieux temps retrouvé au fond des campagnes, au bord des routes.

Et le tonneau revenait à la tombée du jour, longeait des vallées avec des cours d'eau et des moulins abandonnés ; remontait des routes blanches, au flanc des coteaux boisés, d'où l'on apercevait des villages et des clochers en bas ; et peu à peu, le ciel se fondait doucement, en flaques d'or, derrière les arbres devenus plus noirs ; et toutes sortes de parfums s'exhalaient des replis de la terre, des champs, des herbes, des pentes sauvages jaunes, bleues, blanches, sur les fossés.

Marie-Louise s'attendrissait, tout son cœur, toute sa chair travaillée par des besoins d'affection et de caresses, à la façon des filles de joie qui vont à Billancourt et à Nogent, avec un amant de cœur ; et elle se plaisait à offrir des déjeuners à Xavier.

Quelquefois aussi, elle louait un cheval de selle et s'en allait, les joues rafraîchies de rosée, toute seule, écoutant craquer les branches mortes sous les fers dans la forêt.

C'était à cheval qu'elle décidait de se rendre aux grottes de Theuville, anciennes carrières enfoncées au flanc d'un coteau, sous des épines.

Elle laissait, après déjeuner, sa monture à l'auberge et surveillait les environs.

Pépin Toumyre survenait qui se promenait de long en large dix minutes. Jacqueline le rejoignait. Elle sortait seule depuis longtemps ; c'était même elle, souvent, qui faisait le marché, et conduisait à Paris, ses sœurs au cours.

Pépin Toumyre embrassait longuement les mains de Jacqueline. Il avait une tête embarrassée de séminariste à un rendez-vous d'amour et il entraînait Jacqueline vers les grottes.

— Allons, pensait Marie-Louise, il est plus roublard qu'il n'en a l'air.

L'entretien dans les grottes se prolongeait. Elle se décidait à intervenir.

L'amazone relevée, la cravache sous le bras, la belle fille, écartant les ionces, entrait dans les grottes et surprenait Jacqueline et Pépin.

Cette Chloé de vingt-six ans et ce Daphnis de l'enregistrement affolés, l'une d'une continence intolérable, l'autre d'un désir inapaisé, rattrapaient le temps perdu.

A la vue de Malou, dressée devant eux, ils jetaient un cri, s'efforçaient à une attitude correcte. Marie-Louise qui en avait vu d'autres, ne quittait point Pépin du regard ; le pauvre diable, vert de confusion et d'émoi, retrouvait enfin la parole, pantelant sous le bel œil de l'amazone :

— Surtout, ne dites rien...

— A une condition, ripostait Malou, souriante : Vous allez, dès ce soir, demander à Mme Buquet la main de sa fille : vous n'avez plus que cela à faire, mon cher monsieur Toumyre.

Cette fois, il essayait une vague résistance :

— Mais, madame, il me semble... Enfin, c'est une affaire personnelle...

— Vous voulez me demander de quoi je me mêle ?

Le hochement de tête de Pépin Toumyre pouvait passer pour un oui.

— Je me mêle, étant femme, et femme d'expérience,

vous pouvez le croire, de défendre une autre femme, une jeune fille. D'ailleurs, ajoutait-elle, je suppose que je vais au-devant de vos plus chers désirs. Mais vous êtes timide, du moins en public : vous avez besoin d'encouragements ; allez parler à Mme Buquet.

Marie-Louise saluait le couple d'un geste de la cravache ; Pépin Toumyre, inquiet, ne savait pas trop si c'était par politesse ou par menace.

Et il demandait la main de Mlle Jacqueline à sa mère. Le mariage était fixé au mois de janvier par les deux mamans. On décidait de ne rien ébruiter sur la plage.

Mais le lendemain, tout le monde savait la nouvelle : la vie au grand air, n'est-ce pas... Et Mme Buquet, malgré son amitié affichée pour Marie-Louise, recevait des félicitations et retrouvait un instant sa popularité.

Et ces sympathies lui auraient pu prouver que le mariage de Jacqueline n'étant point très avantageux, n'excitait guère l'envie. Mais comme Jacqueline avait vingt-six ans et que les hommes sont rares depuis la guerre, il était inespéré.

XII

Marie-Louise s'en va. Sa malle est bouclée, son sac de voyage fermé. Nous aurons vécu huit jours ensemble, chez moi. Elle retourne en son appartement. Notre ménage avait pourtant bien commencé. Quand elle a su que je m'installais définitivement à Paris :

— Écoute, mon chéri, j'ai une proposition à te faire.

« Je me méfie des propositions de Marie-Louise. J'ai sollicité des explications. Les voici :

— Ça t'ennuie que le commandant vienne me voir. Ne dis pas non, ça t'ennuie. Tu es jaloux. Je l'ai bien compris, l'autre soir, au dîner. Je m'y connais, tu penses, depuis le temps que j'en vois autour de moi, des types jaloux. Eh bien, écoute : il n'est pas riche, malgré sa situation d'aide de camp d'un monarque, parce que les

monarques... Toi non plus, tu n'es pas riche, parce que la littérature...

— C'est comme les monarques.

— Justement. A vous deux, vous me faites pourtant une bonne petite situation. Mais je préférerais toi seul, même avec moins de luxe.

Debout contre moi, elle câline sa joue à ma joue. Les cheveux échappés me chatouillent le cou. Je caresse d'une main la jolie fille, à la manière d'une jument de sang. Nous avons l'air d'une carte postale illustrée. Marie-Louise me regarde avec tendresse pour m'annoncer :

— Puisque tu t'installes à Paris, je vais lâcher le commandant pour venir habiter avec toi, mon chéri. Tu m'auras là tout le temps, hein ! tout le temps.

Aïe ! Marie-Louise très emballée, développe son programme.

— Je surveillerai ton ménage. Ça te fera des économies. Quand tu travailleras, je resterai bien sage, dans un fauteuil ou à tes pieds, sur un coussin ; et le soir, si tu vas dîner en ville, tu retrouveras au retour ta petite femme qui t'attendra, ta petite femme pour toi tout seul.

J'accepte donc la proposition de Marie-Louise. Je la remercie. Je suis touché, bien touché. Et ma gratitude s'exprime en périodes de discours officiel : « Profondément ému... » Je m'étonne de ne pas entendre la *Marseillaise* à la fin de la dernière phrase.

Voilà, comment nous nous sommes mis en ménage, pour n'avoir qu'un loyer. Marie-Louise admire mon installation. Je suis flatté. Malheureusement, elle admire avec des gestes.

— Oh ! comme c'est joli ! A quoi ça sert ça ? Et ça, qu'est-ce que c'est ?

Elle déplace les photographies, met les tableaux de travers, bouleverse les papiers « pour être la première à lire les histoires ». Elle s'apprête même à examiner ma correspondance.

— Non, voyons, ma chérie, laisse mes lettres.

— C'est des femmes qui t'écrivent, hein ? Moi, je t'ai bien montré les miennes, de lettres, l'autre jour.

— Ce n'est pas une raison.

— Puisque c'est ça, je vais me faire écrire par des tas de types. Et tu ne verras pas non plus mes lettres.

— Comme tu voudras.

— Alors, ça t'est égal ? Tu n'es seulement pas jaloux. Tu ne m'aimes plus.

— Mais si, ma petite Malou, je t'aime.

— Tu es agaçant avec ton calme. Il n'y a même pas moyen de te faire des scènes. Tu ne te fâches jamais.

Evidemment, je ne conçois pas l'amour à la façon de Marie-Louïse. C'est sans doute moi qui ai tort. Ma petite amie s'est agitée toute la journée. Je n'ai pas écrit une ligne. Mais nous nous installons. Ce soir, au retour d'un dîner, je la trouve offerte en une chemise de linon blanc, les épaules hors du couvre-lit de satin.

Elle me pose des questions sur le menu, les toilettes, les femmes. Et puis, je me couche. Je voudrais reposer tranquillement sur mon sommier neuf, en des draps fins. La chambre est sombre. L'abat-jour éclaire seulement l'oreiller et les pages d'un livre intéressant. Comme on est bien !

— Oh ! tu ne vas pas te mettre à lire, méchant. Tu ne m'aimes donc plus ?

Ma petite amie me lie ses beaux bras roses autour du cou. Ah ! le geste délicieux célébré par les poètes et les romanciers. Seulement, voilà : ils n'avaient probablement, point mangé de filet jardinière ou de salade de homards les poètes et les romanciers, quand ils ont célébré ce geste-là. Marie-Louise m'étouffe.

— Ecoute, ma jolie Zette, desserre-moi. Je ne peux plus respirer.

— Ça t'ennuie de dormir entre mes bras ?

— Mais non. Ça m'enchant. Seulement, ne m'étrangle pas.

Elle s'installe, la tête sur mon épaule. C'est tout à fait joli à voir, dans la glace. Mais, au bout d'une demi-

heure, elle devient, cette charmante tête aux cheveux foncés, de plus en plus lourde. Elle me cause une courbature intolérable.

— Ecoute, Malou, mon petit trésor, mets-toi sur l'oreiller, s'il te plaît.

— Mon pauvre mimi, je te fais mal ? Attends.

Elle s'installe sur l'oreiller. Enfin ! Elle me prend la main. Nous éteignons. Je voudrais dormir. Je cherche à dégager ma main pour me tourner, trouver une place fraîche. Impossible, J'entends une voix plaintive dans l'obscurité :

— Tu ne veux pas que je te tienne la main, René. Ça me fait tant de plaisir.

— C'est que, voilà : je désirerais me tourner un petit peu.

— Oh ! que tu es ennuyeux. Moi qui voudrais te câliner. Si c'était une autre, tu ne retirerais pas ta main. Si c'était ta danseuse... Faudra ôter son portrait de dessus ton bureau.

— Mais oui. Dormons.

Un silence. Je me retourne. Je vais m'endormir. Il est deux heures.

— René, pourquoi que tu me tournes le dos ? Tu ne m'aimes pas, tu vois. Jure-moi que tu vas retirer le portrait de ta danseuse.

— Décidément, non. Il y a une dédicace flatteuse. Et puis, qu'est-ce que tu dirais si, un jour, une autre femme me faisait ôter ton portrait, à toi ? Ne touchons point aux souvenirs du passé.

— C'est ça, j'en étais sûre : tu l'aimes encore, ta danseuse. Je suis bien malheureuse.

Marie-Louise fond en larmes. Le cartel donne deux heures et demie. Je suis éreinté. Je l'ai, la petite femme qui m'attend dans mon dodo, la petite femme à moi tout seul ! Où est le temps où nous étions deux ? Est-ce qu'il ne va pas bientôt revenir ?

Cette existence a duré huit jours — et huit nuits. Malou, le cœur gros, a regagné son appartement. Elle avait

pris la précaution de ne pas donner congé. Elle est montée en voiture. Nous nous séparons par des mots gentils.

— Tu viendras me voir ce soir ? propose-t-elle.

— Heu ! Je préférerais demain, si tu consens, dis, ma chérie ?

Ce soir, je vais dormir seul dans le lit, où nous étions serrés. Je lirai un livre, en silence. En silence ! Et je me tournerai quand je voudrai. Mes photographies ne bougeront plus. Mes tableaux demeureront droits.

Je songe à tous les couples qui dorment ensemble pendant des années, à cette promiscuité de l'amour, de la couche commune, à tout ce que cette vie nocturne a de triste, de lamentable, de décevant, de grotesque aussi, parfois.

Et, dans le lit où ma jolie maîtresse a reposé sa chair nue je m'endors doucement, avec le délicieux regret de ne retrouver qu'un parfum.

